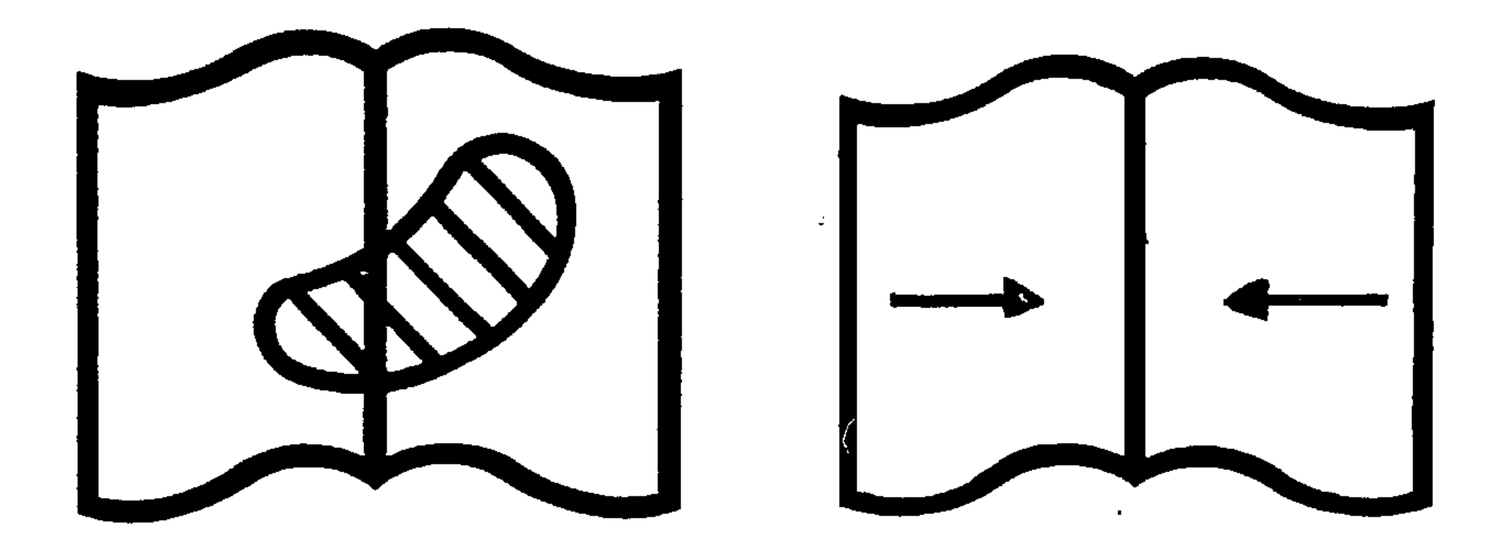



# Archives marocaines. Publication de la Mission scientifique du Maroc [...]

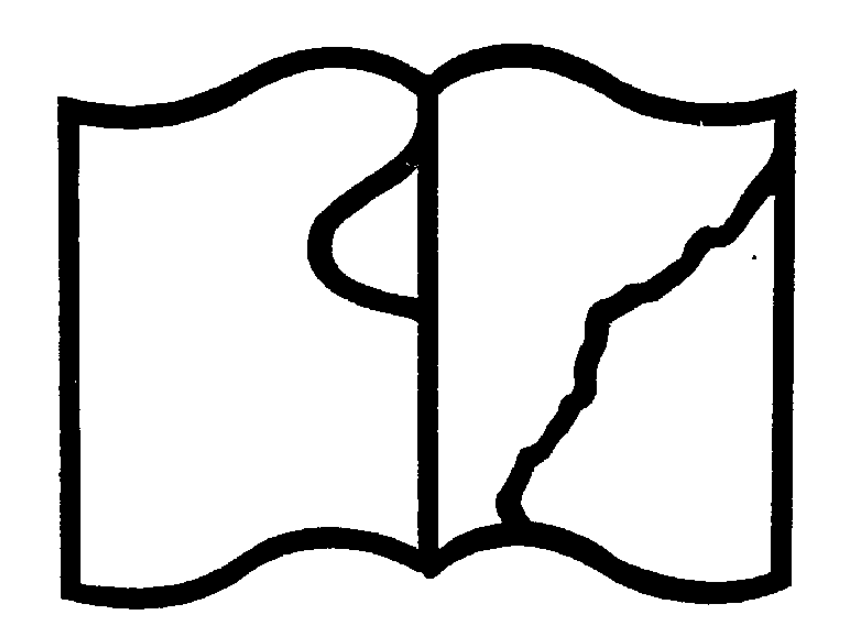



gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE



Original illisible

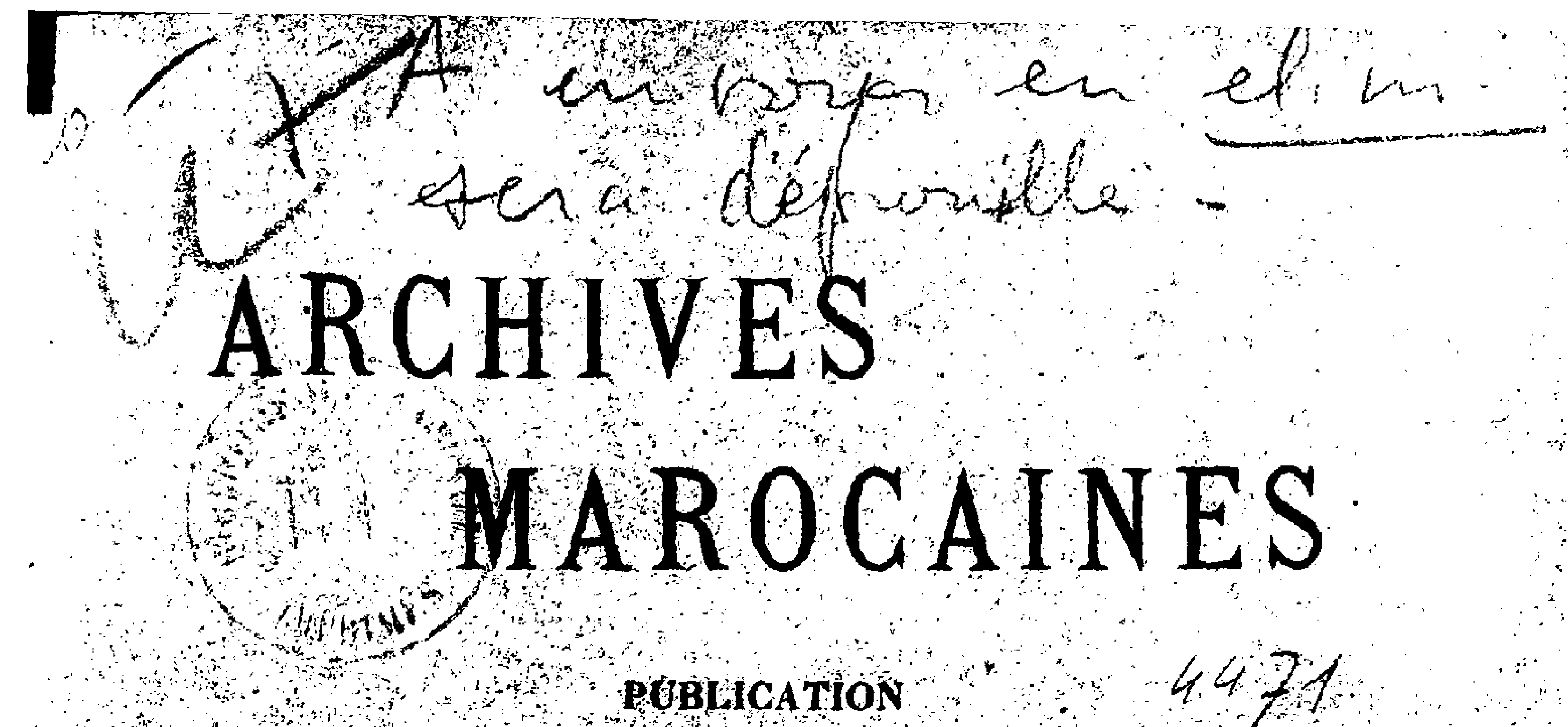
NF Z 43-120-10



Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11

"VALABLE POUR TOUT OU PARTIE
"




# ARCHIVES MAROCAINES

PUBLICATION

DE LA

DIRECTION GÉNÉRALE DES AFFAIRES INDIGÈNES

(SECTION SOCIOLOGIQUE)

VOLUME XXVIII

Lieutenant REYNIERS....... *Un document sur la politique de Moulay Isma'il dans l'Atlas.*

Lieutenant DE LA CHAPELLE. *Le Sultan Moulay Isma'il et les Berbères Sanhaja du Maroc central.*

PARIS
HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1931

Tome XIV. In-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . *Épuisé.*

Hébræo-Phéniciens et Judéo-Berbères. Introduction à l'histoire des Juifs et du Judaïsme en Afrique, par Nahum Slousch.

Tome XV. In-8, en 2 fascicules. . . . . . . . . . . . . . 100 fr.

Description d'une collection de manuscrits musulmans, par M. Blochet. — *Touhfat al-Qouddât bi bad Masa'il ar-Rouât* (Recueil des questions relatives aux bergers et décisions prises sur ces questions par un grand nombre de jurisconsultes), par le Faqih Al-Malouy. Texte arabe et traduction par Michaux-Bellaire, Martin et Paquignon.

Tome XVI. In-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 100 fr.

*Al-Fâkhri.* Histoires des dynasties musulmanes, depuis la mort de Mahomet jusqu'à la chute du Khalifat abbâside de Baghdâdz (11-656 de l'Hégire = 632-1258 de J.-C.), par Ibn at-Tiqtaqâ. Traduit de l'arabe et annoté par Emile Amar.

Tome XVII. In-8 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 100 fr.

Quelques tribus de montagnes de la région du Habt, par E. Michaux-Bellaire.

Tome XVIII. In-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 100 fr.

Le Raïs El-Khadir Ghrîlan, par M. A. Péretié. — L'industrie à Tétouan, par M. A. Joly (*suite et fin*). — Les Medrasas de Fès, par M. A. Péretié. — Recherches archéologiques au Maroc, par MM. S. Biarnay et Péretié.

Tome XIX. In-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 100 fr.

La *Daouhat an-Nachir*, sur les vertus éminentes des chaikhs du Maghrib au dixième siècle, par Ibn 'Askar, traduite par A. Graulle.

Tome XX. In-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 100 fr.

*Le Gharb*, par E. Michaux-Bellaire.

Tome XXI. In-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 100 fr.

*Nachr al Mathâni* de Mouhammad-al-Qâdiri, traduite par A. Graulle et P. Maillard.

Tomes XXII, XXIII, 2 volumes in-8 . . . . . . . . . . . . 200 fr.

Les *Habous de Tanger*. Registre officiel d'Actes et de Documents. I. Texte arabe. — II. Analyses et Extraits, par Ed. Michaux-Bellaire.

Tome XXIV. *Nachr at-Mathâni* de Mohammad Al-Qâdiri. II De l'an 1051 (J.-C. 1641) à l'an 1100 (J.-C. 1688). — Traduction de Ed. Michaux-Bellaire. — (In-8, 1917) . . . . . . . . . . . . . . . 100 fr.

Tome XXV. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . *Épuisé.*

Tome XXVI. El Maqsad. *Vie des Saints du Rif*, publiée par G. Colin, 1927, in-8°, 256 p. . . . . . . . . . . . . . . . . . 30 fr.

Tome XXVII. *Conférences* faites au cours préparatoire des affaires indigènes, par E. Michaux-Bellaire. 1927, in-8°, iv-338 p. 40 fr.

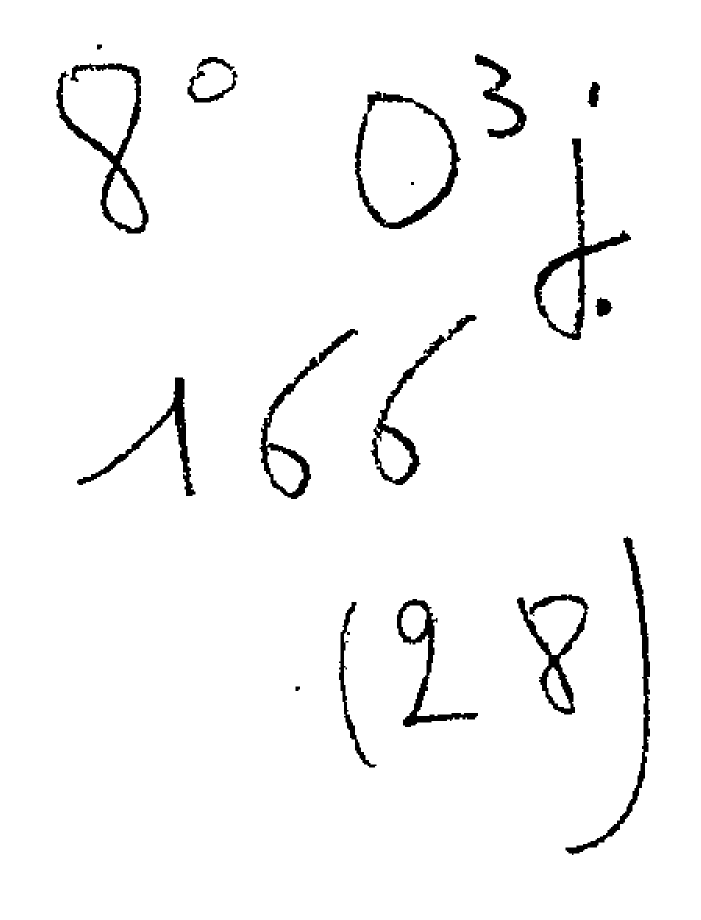
Tome XXX. Naçiries-Slaoui (Ahmed ben Khale du Maroc), *tome Ier* traduction de A. Graule, VIII, 302 p. gr. in-8, 1923. (Ed. Geuthner). 60 fr.

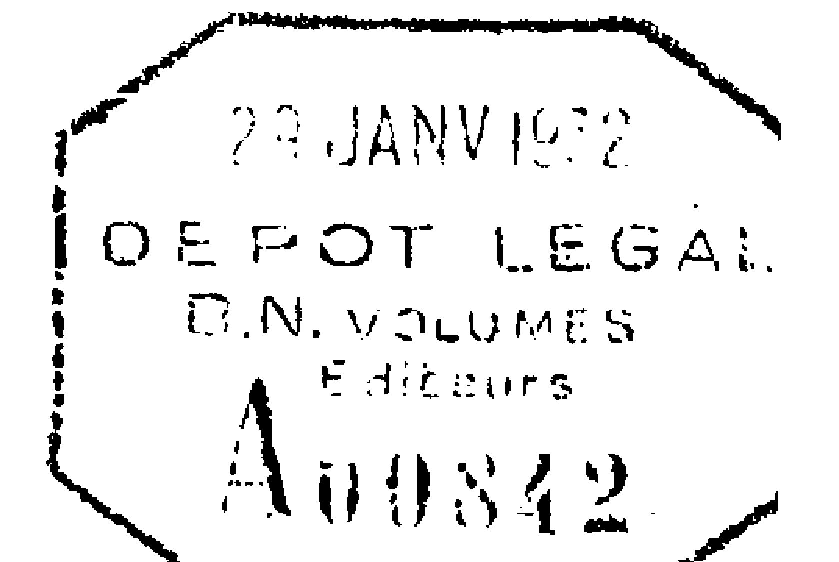
Tome XXXI. Naçiri Es-Sleoui (Ahmed ben Khaled). *Kitab el Istiqça* li akhbar doual el-Maghrib el-Aqça (Histoire du Maroc). *Tome II*: les Idrisides, traduction de A. Graule. — Les Almoravides, traduction de G.-S. Colin, pp. gr. in-8, 1924 (Ed. Geuthner). . . . . . 60 fr.

Tome XXXII. *Kitab el Istiqça*. Li Akhbar Doual El Maghrib el Aqça : Histoire du Maroc, par Ahmed ben Khaled en Naceries. Sloui. Tome III. Les Almohades. Traduction de Ismael Hamet. 1927, in-8°, 288 p. (*Ed. Champion*). . . . . . . . . . . . . . . . 40 fr.

# ARCHIVES MAROCAINES

VOLUME XXVIII





# ARCHIVES MAROCAINES

PUBLICATION

DE LA

DIRECTION GÉNÉRALE DES AFFAIRES INDIGÈNES

(SECTION SOCIOLOGIQUE)

## VOLUME XXVIII

Lieutenant Reyniers....... *Un document sur la politique de Moulay Isma'il dans l'Atlas.*

Lieutenant de la Chapelle. *Le Sultan Moulay Isma'il et les Berbères Ṣanhaja du Maroc central.*

PARIS

HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS, 5

1931

# UN DOCUMENT SUR LA POLITIQUE DE MOULAY ISMA'IL DANS L'ATLAS

Nous sommes heureux de pouvoir communiquer ici, à ceux qu'intéresse le Maroc Berbère, un manuscrit sur la politique de Moulay Isma'il dans l'Atlas. Puisse ce document apporter quelque chose de nouveau sur cette période critique de l'Histoire du Maghreb, ou tout au moins contribuer à confirmer et à contrôler des sources déjà connues ; puisse-t-il permettre aussi quelques rapprochements entre notre politique et celle de Moulay Isma'il qui connaissait bien « son terrain ». Ne craignons pas à l'occasion de profiter de son expérience et de suivre la leçon de l'Histoire. Mais nous laisserons à d'autres plus qualifiés le soin d'exploiter, s'il y a lieu, les données de ce manuscrit. La chance de l'avoir trouvé nous suffit pour l'instant.

Ce document, d'après le nommé Si Brahim de Zawwiya ech Chikh, duquel nous le tenons, aurait été composé peu de temps après la mort de Moulay Isma'il par le Chikh Si Aḥmed ben Naṣer de Tamgrout. Il ferait partie d'un texte plus important.

Lieutenant Reyniers.

بسم الله الرحمن الرحيم وصلى الله على سيدنا محمد وعلى جميع الآل والصحابة

[illegible] بحول الله وقوته [illegible]

[illegible] سيدي يعقوب الشريف من ذريته [illegible]

[illegible] رضي الله عنه [illegible]

[illegible] الشريف [illegible]

[illegible] بسم الله [illegible]

[illegible] الشريف [illegible]

[illegible]

Sidi [illegible]

[illegible]

[illegible] الملك المريني [illegible] السلطان [illegible]
بن علي [illegible] ابن [illegible]
[illegible] ابن [illegible] بن علي [illegible]
[illegible]
[illegible] ابن [illegible]
[illegible] موسى [illegible] ابن [illegible]
[illegible] ابن [illegible] ابن [illegible]
ابن [illegible]
[illegible]
يعقوب [illegible]
[illegible] يعقوب [illegible]
[illegible] الطرف [illegible]
[illegible]
[illegible]
ابن يعقوب [illegible] ابن [illegible]
[illegible] ابن [illegible]
ابن [illegible]
[illegible] ابن [illegible]
ابن [illegible]
[illegible]
[illegible] ابن [illegible]
[illegible] ابن [illegible]
[illegible] ابن [illegible]
[illegible] ابن [illegible]

ويسار من العرب العجم ولد مبارك [illegible] بن بلال ويسار بن
[illegible] المشرف عند [illegible] وابن الربيع [illegible]
[illegible] ومنهم اولاد [illegible] اولاد [illegible] اولاد مبارك ويسار
بن [illegible] اولاد [illegible] اولاد [illegible] اولاد
[illegible] ابناء موسى ويسار [illegible]
وابناء [illegible] ومنهم ابناء [illegible] ومنهم ابناء
[illegible] ومنهم وابناء [illegible] ومنهم ابناء
[illegible] ومنهم [illegible]
ومنهم [illegible] ابناء الشجيب [illegible]
[illegible] الثلاث ويسار [illegible]
ومنهم [illegible] ويسار ومنهم [illegible]
[illegible] وفرق عند [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] القبائل [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] الجوز [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]

[illegible] 1928 [illegible]

[illegible]

# LE SULTAN MOULAY ISMA'IL

ET LES

# BERBÈRES ṢANHAJA DU MAROC CENTRAL

Le Lieutenant Reyniers publie d'autre part un texte qu'il a découvert dans le Moyen Atlas et il a bien voulu nous autoriser à en faire l'objet de cette étude et à en donner ici une traduction [1]. Ce texte est une simple copie effectuée en 1928 par Si Brahim Naṣiri, un des marabouts de la Zawwiya ech Chikh, filiale de Tamgrout, située à une trentaine de kilomètres à l'est de Qaṣba Tadla.

Son auteur y décrit le rôle politique joué dans le Maroc central, sous le règne de Moulay Isma'il, par un marabout, Sidi bou Ya'qoub, dont le tombeau est encore l'objet d'une certaine vénération dans la haute vallée de l'oued Gheris [2]. A l'en croire, ce personnage aurait été, semble-t-il, un des premiers héritiers de la fameuse Zawwiya de Dila, avant l'apparition des Amhaouch et avant les Derqawa [3].

Si Brahim Naṣiri prétend qu'il n'a reproduit là qu'un

1. Nous le remercions de nous avoir facilité ce travail et de nous avoir aidé, par sa connaissance de la région d'Aghbala, à la traduction de son texte.

2. L'Oued Gheris prend sa source sur le versant sud du Haut Atlas central et arrose en particulier la palmeraie du Tafilelt avant de former avec l'oued Ziz la Daoura et de se perdre dans le désert.

3. Cf. à ce sujet Michaux-Bellaire, *Note sur les Amhaouch et les Ahansal*, in *Archives Berbères*, 1917, vol. II, fasc. 3, p. 209.

fragment d'une œuvre composée peu de temps après la mort de Moulay Isma'il par le Chikh Sidi Aḥmed ben Naṣer de Tamgrout. Il semble qu'il s'agisse dans son esprit de Sidi Aḥmed ben Mḥammed, dit le Khalifat, dont on connait un récit de voyage en Orient. On sait que ce personnage fut en relations suivies avec le grand sultan 'alawite et qu'on lui doit l'organisation définitive de la confrérie des Naṣiriyn dont il fut le grand maitre à partir de 1674 [1]. Cependant, outre que son nom est un peu une étiquette, comme celui de Moulay Isma'il ou celui du « sultan noir », sous laquelle on place volontiers toutes les œuvres d'origine obscure, le *Tal'at el mouchtari* [2] le fait mourir en 1717, dix ans avant Moulay Isma'il. D'autre part, le texte de Si Brahim signale l'exil des Ait Imour dans le Ḥaouz de Marrakech; or, si les traditions du Moyen Atlas attribuent cette mesure à ce même sultan, le *Kitab el Istiqṣa* [3] la situe seulement en 1824, sous Moulay 'Abderraḥman. De son côté, Ez'Zayyani, qui par son origine avait des raisons de s'intéresser particulièrement au Maroc central et dont l'œuvre se termine en 1812, ne mentionne pas cet événement [4] ; la date donnée par Es Slawi parait donc pouvoir être admise et les dires de Si Brahim Naṣiri sont alors très probablement erronés.

Faut-il alors attribuer son document à Sidi Aḥmed ben Boubeker, le prédécesseur du chef actuel des Naṣiriyn, mort en 1919, ou à l'historien des 'Alawites Sidi Aḥmed ben Khaled ? Ces hypothèses sont absolument invraisemblables; le style en est trop incorrect et l'auteur paraît avoir une connaissance trop profonde de la région de Tadla et de la haute Moulouya : aucun de ces lettrés ne

1. Lévi Provençal, *Les historiens des Chorfa*, pp. 291-292. Bodin, *La Zaouia de Tamegrout*, in *Archives Berbères*, vol. III, fasc. 4.
2. d'Aḥmed ben Khaled Naṣiri es Slawi.
3. Du même auteur (tr. Fumey, in *Archives Marocaines*, t. X p. 113).
4. *El Torjman el mo'arib*, tr. Houdas (*Le Maroc de 1631 à 1812*).

paraît en effet avoir habité cette partie du Maroc. On peut croire plutôt que ce soit l'œuvre d'un descendant de Sidi bou Ya'qoub ou de quelque *ṭaleb* de la montagne, sans qu'il soit possible de préciser davantage.

***

Bien qu'il semble ainsi postérieur d'un siècle au moins aux événements qu'il rapporte, puisqu'ils sont presque tous contemporains du règne de Moulay Isma'il (1672-1727), il serait téméraire sans doute de ne pas accorder une certaine créance à ce nouveau texte, chaque fois qu'il n'est pas manifestement dans le domaine de la légende. Peut-être son auteur a-t-il utilisé des œuvres plus anciennes ou rapporte-t-il seulement des faits conservés par la tradition des montagnards ; en tout cas ses dires sont fréquemment confirmés par la situation actuelle des tribus dont il raconte les migrations, par la croyance populaire et par les chroniques qui constituent pour nous les sources de l'histoire de cette époque ; ils complètent même parfois ce que nous savions déjà et y ajoutent un certain nombre de faits nouveaux. Il est seulement regrettable qu'aucune date ne nous permette de les situer avec précision. En somme, à condition de l'utiliser avec prudence et parfois d'interpréter sa version des événements, il ne semble pas que la contribution de ce document à notre connaissance du passé soit négligeable, si localisée qu'elle soit dans l'espace et dans le temps.

La vie de Sidi bou Ya'qoub, au moins dans le passage qui nous est parvenu, n'est en effet qu'un prétexte à un développement qui dépasse considérablement ce personnage. En réalité, c'est une phase de la politique des 'Alawites dans le Moyen Atlas qu'il décrit ; c'est aussi une partie de l'histoire du peuplement du Maroc central qu'il

éclaire pour nous et comme tel, son témoignage est particulièrement intéressant. Notre documentation sur le passé du Maroc demeure encore trop incomplète, en effet, pour permettre actuellement d'écrire autre chose qu'une histoire de ses dynasties. Cependant on a signalé souvent déjà l'inconvénient de cette solution d'attente qui pourrait entraîner un rapprochement quelque peu factice entre la constitution de l'Empire Chérifien et celle des États européens. Dès 1911, M. Le Chatelier opposait au Maroc politique makhzen et politique de tribus [1]. Depuis, des études relativement nombreuses ont été consacrées à des monographies de tribus et nous ont donné déjà bien des aperçus nouveaux, mais elles restent fragmentaires et n'autorisent pas encore une œuvre complète de synthèse. Elles font souhaiter du moins que les recherches historiques évoluent dans le sens qu'elles ont indiqué et rétablissent ainsi un équilibre actuellement détruit en faveur des souverains.

Dès leur apparition en effet, toutes les dynasties maghrebines se sont détachées des confédérations qui avaient favorisé leur accession au pouvoir ou les ont décimées à leur service. Reconnus souvent en tant que chefs religieux, les sultans sont alors devenus dans l'ordre politique un élément presque uniquement parasitaire, constamment en marge de la grande majorité des peuples qu'ils gouvernaient et qu'ils ont gênés dans leur évolution beaucoup plus qu'ils ne les ont guidés. Ce divorce qui semble irrémédiable entre eux et leurs sujets et qui apparaît si différent du rôle joué en France par exemple par les premiers Capétiens, n'est pas surtout imputable aux souverains du Maghreb dont beaucoup furent incontestablement de grands rois et auraient pu sans doute réaliser ailleurs une œuvre stable. Il procède de causes

1. *Revue du Monde Musulman*, vol. XIII, pp. 463-485.

singulièrement plus profondes. Ce que M. Gautier [1] appelle la conception « biologique » de la patrie chez l'indigène Nord-Africain, conception qui ne reconnaît que les liens du sang (réels ou considérés comme tels) et qui s'oppose si totalement à notre conception territoriale de l'Etat, est évidemment ici le facteur primordial : quelle que soit l'origine d'une dynastie, son autorité politique ne peut être reconnue d'emblée que par une minorité. Cette conception s'est plus particulièrement synthétisée dans l'opposition des deux races arabe et berbère et dans celle, non moins vive, des différentes familles berbères entre elles, Maṣmouda, Ṣanhaja, Zénètes. Il faut en outre faire intervenir les institutions politiques traditionnelles de ces dernières : généralement basées sur un principe oligarchique, elles sont, de plus, uniquement adaptées à des sociétés de forme « moléculaire », dépassant rarement quelques centaines de familles et évoluant seulement dans le cadre restreint où ces institutions sont viables. Sans doute rencontre-t-on parfois des fédérations plus hautes, des groupements de tribus, mais elles n'ont essentiellement pour but, dans l'esprit de chacun des associés, que la liberté de ces trois ou quatre cents familles qui constituent la patrie. Aussi n'existent-elles réellement que dans la mauvaise fortune, dans un esprit de résurrection et de libération ; elles ne résistent guère à la victoire et l'édifice péniblement construit s'effrite et disparaît bientôt sous l'action des haines de tribus. Enfin, l'importance de l'élément nomade si considérable il y a quelques siècles encore au Maroc, avec une prédominance nette du peuplement saharien, plus indépendant encore et plus anarchique que les autres, a été un obstacle constant à la politique des sultans. Trop pauvres ou trop peu travailleurs pour se contenter de leurs troupeaux, ces

1. *Les siècles obscurs du Moghreb*, p. 86.

errants ont toujours vécu en grande partie de l'insécurité du pays, du pillage, de la domination des sédentaires ; toujours avides de nouvelles terres de parcours ou de nouveaux théâtres d'exploits, ils n'ont jamais eu que faire d'un pouvoir central. Leur souverain à eux ne peut être qu'un conquérant, pourvoyeur infatigable de nouvelles richesses : un Yousef ben Tachfin, un Gengis Khan. Dès qu'un sultan se stabilise dans ses gains, dès qu'il abandonne la vie des tentes pour celle des palais, dès qu'il établit des frontières, des impôts, des postes de garde le long des pistes, les nomades sur qui il a pu s'appuyer d'abord deviennent les plus encombrants de ses sujets, comme il devient un obstacle lui-même à la seule vie qu'ils veuillent mener.

On comprend dès lors que la plupart des dynasties aient cherché un piédestal en marge de la vie politique des tribus, sur le seul plan où une unanimité était susceptible de se faire, sur le plan de l'Islam : presque toutes ont été maraboutiques ou chérifiennes. Mais là encore il faudrait décrire l'âpreté des luttes religieuses au Maghreb et le rôle dissolvant des confréries pour montrer que cette base n'était guère plus solide que les autres.

Chacun de ces points mériterait à lui seul d'être développé ; on comprendrait ainsi pourquoi les plus grands sultans n'ont jamais été que des « conquérants intérieurs », selon le mot que M. Funck-Brentano applique en France aux Carolingiens, et que les plus médiocres ont dû se résigner à concevoir leur empire simplement comme une source de revenus [1]. « C'est un Estat, dit

1. « Les roys de Fez, de Maroc et de Tafilet, écrit Mouette à la fin du xvii^e siècle (*Histoire des conquestes de Mouley Archy*, in Cte H. de Castries, *Les Sources inédites de l'histoire du Maroc*, 2^e série, France, II, p. 164) n'ont aucun domaine. Tous leurs biens sont les dixmes, leurs garammes ou tailles extraordinaires qu'ils font payer à leurs sujets », et il ajoute : « Quand les royaumes demeurent sans roys, comme avant les usurpations de Mouley Archi... c'est pour lors que la Barbarie est riche et abondante de toutes choses. »

d'Avity au XVIIe siècle, qui ne peut demeurer en un estre [1]. »

Sans doute aurait-on tort de minimiser l'influence des dynasties : elle n'a pas été négligeable malgré tout, mais, nous l'avons dit déjà, elle s'est presque uniquement exercée en réaction de l'évolution de leurs peuples et c'est pour cette raison que leur histoire seule, sans contre-partie, fausse réellement notre conception du passé. C'est en effet seulement au moment de l'apparition de chacune d'elles qu'elle acquiert un sens profond, parce que leur accession au pouvoir marque souvent la cristallisation des aspirations de tout un groupe de tribus, mais ce moment est fugitif. Dès que leur autorité s'efforce de déborder ce groupe de fidèles, les sultans entrent en lutte contre des forces obscures et en quelque sorte inconscientes, mais aussi d'une puissance irrésistible et qui ne désarmeront plus. Certains d'entre eux, les plus grands, auront comme une intuition de ce qu'elles sont et chercheront, en vain d'ailleurs, à les utiliser, mais la plupart en recevront les coups en aveugles. Ce qu'on peut deviner à travers les pages trop rares que les chroniqueurs ou les géographes consacrent aux tribus, à travers les archives trop peu prospectées encore des Zawwiyas et des vieilles familles, à travers les traditions et les légendes du pays, à travers l'histoire même de notre occupation, montre que ces forces non seulement ont existé, mais vivent encore, qu'elles sont ordonnées, logiques, singulièrement semblables à elles-mêmes à travers les siècles : Berbères Maṣmouda, Ṣanhaja et Zénètes, Arabes Ma'qil ont eu leur passé bien à eux, leur évolution propre, que l'action des sultans a pu retarder, gêner, mais qu'elle a été impuissante en définitive à discipliner. C'est donc bien vers une histoire des tribus du Maroc ou tout au moins vers

1. Cité par le Cte H. de Castries, *loc. cit.*, 1re série, France, II, p. 237.

une histoire de ces grands groupements que nous devons tendre, semble-t-il. Sans doute la tâche est-elle ardue : les documents indigènes et européens dont nous disposons pour reconstituer ce passé ne sont presque tous eux aussi que des chroniques dynastiques. Toutefois les révoltes qu'ils signalent et qui parfois débordent l'Empire et lui suscitent de dangereux rivaux, sont des indications précieuses que les archives de la montagne et des oasis nous permettront sans doute de compléter [1], avec ce guide sûr que demeure encore l'*Histoire des Berbères* d'Ibn Khaldoun. Et c'est dans ce sens surtout que le texte de Si Brahim Naṣiri nous a paru mériter de n'être pas laissé dans l'ombre.

*
* *

Nous avons dit que ce manuscrit décrivait un épisode de la lutte de Moulay Isma'il contre les tribus Ṣanhaja du Maroc central. Pour suivre le développement de celle-ci et le replacer ainsi dans son cadre, il est nécessaire de remonter un peu plus haut dans l'histoire du Maroc et de dire un mot de ce groupement berbère et des débuts de la dynastie 'Alawite.

Les Ṣanhaja sont depuis des siècles dans le Moyen Atlas, le Haut Atlas central [2] et le Sahara occiden-

1. Partout où un pouvoir central n'a pas concentré sur lui les œuvres indigènes les plus importantes et par conséquent les recherches des historiens européens, en Mauritanie par exemple ou au désert, on sait qu'il a été possible de découvrir un certain nombre de chroniques locales (cf. notre *Esquisse d'une histoire du Sahara occidental*, in *Actes du VII<sup>e</sup> Congrès de l'Institut des Hautes Études Marocaines*, Hespéris, 1930). Les quelques sondages effectués déjà au Maroc permettent dès maintenant d'affirmer qu'il en sera de même dans toutes les régions où l'autorité des sultans ne s'est exercée que d'une façon passagère.

2. Les Ṣanhaja occupent aujourd'hui une longue bande de territoire, sensiblement orientée nord-sud, qui a son unité linguistique et qui s'étend de Rabat, de Meknes et de Fes jusqu'au Sahara : c'est le pays des Zemmour, des Gerwan, des Zayyan, des Ait Mgild, auxquels il faut peut-être ajouter les Zaer et les Ait Ndir (ou Beni Mṭir) ; les confédérations du Moyen Atlas central et occidental et du Haut Atlas central,

tal[1]. Longtemps leurs mouvements de transhumance les ont fait osciller entre ces régions complémentaires et les ont entraînés sans doute au delà, jusqu'aux plaines atlantiques, par ce mouvement instinctif qui a constamment porté du désert à la Méditerrannée les tribus nomades de l'Afrique du nord. Puis peu à peu une sorte de sélection a dû s'opérer et certains se sont plutôt axés vers la haute chaîne, tandis que d'autres s'orientaient vers les steppes du Soudan. L'établissement au Maroc de la dynastie des Almoravides (1055), qui sortait d'une de leurs fractions de Mauritanie, dut favoriser quelque temps leur extension, mais sa chute rapide entraîna leur asservissement ou leur exil. La grande invasion arabe du xiiie siècle vint en outre leur interdire l'accès de la région des plaines et consacra la scission des montagnards et de leurs frères du désert, par sa mainmise sur les oasis; les uns et les autres eurent désormais leur évolution propre. Sous les Almohades (1147-1269) et les premiers Mérinides (à partir de 1269), les Ṣanhaja de l'Atlas, désormais cantonnés dans leur âpre pays, furent soumis à ces sultans qui appartenaient à des tribus traditionnellement ennemies des leurs, et ils servirent même parfois dans leurs armées. Ayant perdu leurs terres les plus riches[2], ils furent en outre victimes des exactions des Arabes, qui étaient devenus les agents de commandement et les collecteurs d'impôts des souverains. Peu à peu les motifs de rébellion s'étant accumulés en eux et la décadence du pouvoir s'affirmant chaque jour,

Aït Oumalou et Aït Yafelman, en font partie ainsi que certaines tribus vivant au nord, au sud et à l'est de Sefrou, jusque dans les montagnes des Aït Warain, au sud de Taza. Tout cet ensemble est prolongé vers le sud par la grande confédération des Aït ʿAṭṭa qui a son centre dans le Jbel Saghro et qui participe à la fois à la vie des grands nomades du désert et à celle des transhumants de la montagne.

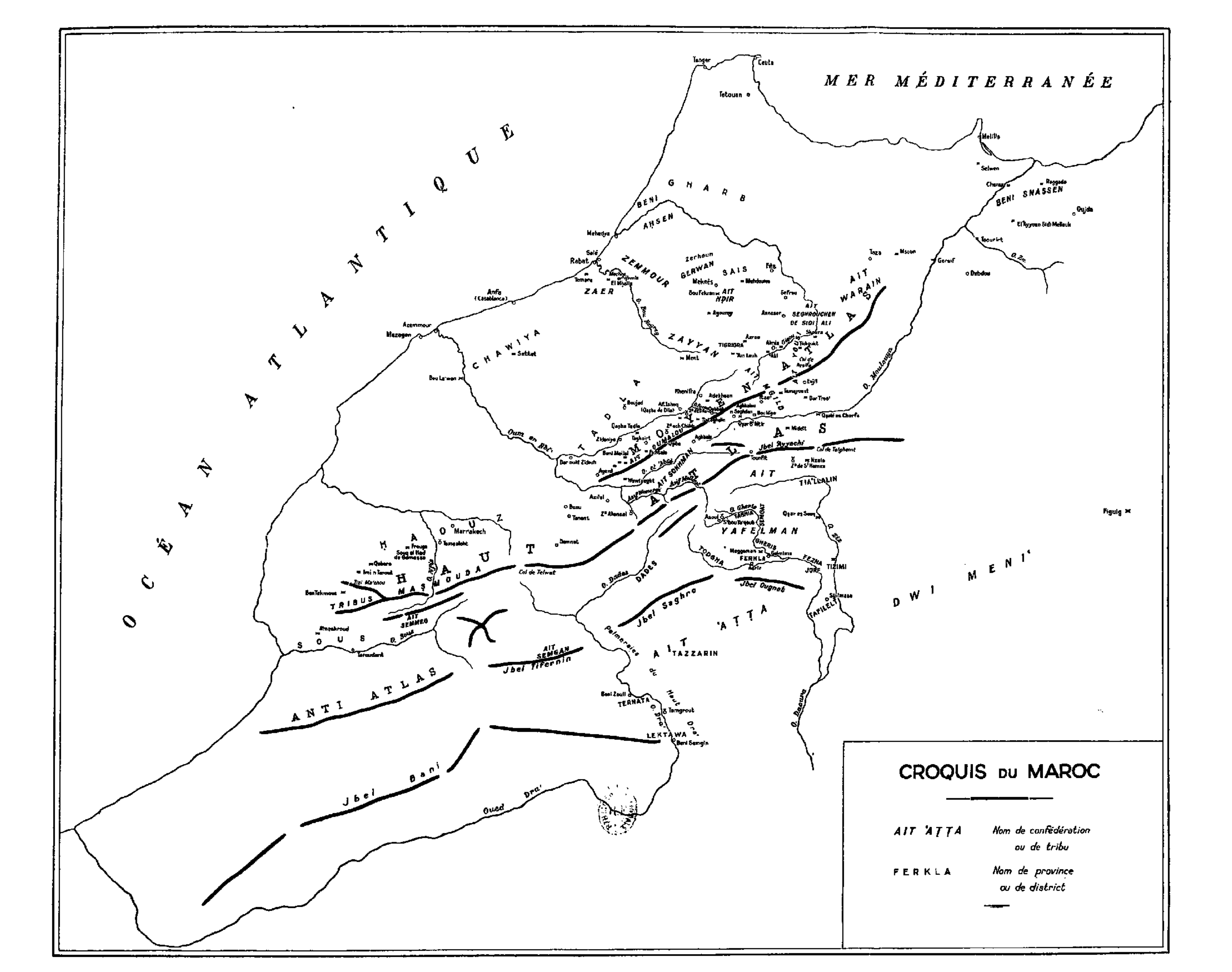
1. Au Sahara les Ṣanhaja forment le fond d'un certain nombre de tribus Maures et Touaregs.

2. « Les Arabes, écrivait Mouette à la fin du xviie siècle (*loc. cit.*, p. 165) demeurent sous de méchantes tentes dans les plaines où sont les meilleures terres à cultiver, en ayant chassé les Barbares ».

ils finirent par se libérer et, vers le milieu du XIVe siècle, ils avaient recouvré leur indépendance [1] ; au début du XVe, ils portaient leurs razzias jusqu'à la plaine du Tadla [2] et vers 1515, Léon l'Africain les décrit tout à fait maîtres chez eux et infligeant un véritable désastre à une expédition qui s'est risquée à les attaquer [3]. Or, à cette époque, toute une propagande religieuse avait été entreprise par des marabouts, installés dans l'Atlas ou en bordure du Sahara, pour libérer le Maghreb des derniers Mérinides, accusés de faiblesse dans la défense des intérêts de l'Islam : de fait, Espagnols et Portugais venaient de conquérir toutes les villes de la côte, tandis que les Juifs prenaient une importance croissante dans le gouvernement et que les Arabes, soutiens du pouvoir, étendaient sans sanctions leurs déprédations sur toutes les pistes. Les Ṣanhaja se rallièrent naturellement à ce mouvement [4], beaucoup moins sans doute par esprit d'opposition aux Mérinides, dont l'autorité avait cessé de les gêner, que parce qu'ils espéraient ainsi prendre leur revanche sur les Arabes et retrouver la jouissance de leurs anciens pâturages.

Les marabouts réussirent en définitive à amener au pouvoir la dynastie chérifienne des Sa'adiens (vers 1539), mais celle-ci ne tarda pas à décevoir ses partisans, en reprenant à son compte la politique de ses prédécesseurs et en gouvernant par les Arabes, plus dociles que leurs adversaires. Alors les Ṣanhaja poursuivirent leurs buts en dehors d'elle. Marmol écrit [5] vers 1570 qu' « ils ne sont sujets qu'autant qu'il leur plaist, parce qu'ils ne craignent

1. Vers 1340, ils fournissaient encore des postes de garde à Marrakech. Cf. EL'OMARI, *Masalik el Abṣar*, tr. GAUDEFROY-DEMOMBYNES p. 185.
2. De l'aveu d'indigènes prisonniers des Portugais. Cf. COUR, *la Dynastie marocaine des Beni Wattas*, p. 43.
3. LÉON L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique*, éd. Schefer, I, pp. 310-313.
4. COUFOURIER, *Une description géographique du Maroc d'Ez Zyani*, in *Archives Marocaines*, VI, p. 443.
5. *L'Afrique*, tr. PERROT D'ABLANCOURT, II, p. 164.


MER MÉDITERRANÉE
OCÉAN ATLANTIQUE
Tanger
Ceuta
Tetouan
Melilla
Selwen
Oujda
BENI SNASSEN
Taourirt
Debdou
Taza
Msoun
Geraif
GHARB
BENI AHSEN
Mehedya
Salé
Rabat
Temara
ZAER
ZEMMOUR
Zerhoun
GERWAN
SAIS
Fès
Meknès
AIT NDIR
Sefrou
Agouray
ZAYYAN
TIGRIGRA
Anfa (Casablanca)
Azemmour
Mazagan
CHAWIYA
Settat
Bou La'wan
Oum er Rbi'
TADLA
Khenifra
Qasba Tadla
Beni Mellal
Dar ould Zidouh
AIT WARAIN
AIT SEGHROUCHEN DE SIDI 'ALI
AIT YOUSI
AIT MGILD
AIT 'AYACH
AIT 'OUMALOU
AIT SOKHMAN
MOYEN ATLAS
Midelt
O. Moulouya
Qsabi es Chorfa
Jbel 'Ayyachi
Col de Telghemt
Tounfit
AIT
TIA'LLALIN
Figuig
Azilal
Demnat
Marrakech
HAOUZ
HAUT
MASMOUDA
TRIBUS
AIT SEMMEG
SOUS
O. Sous
Taroudant
Col de Telwat
O. Dades
DADES
TODGHA
FERKLA
YAFELMAN
O. Ghris
O. Ziz
GHERIS
FEZNA
JORF
TIZIMI
Qsar es Souq
Sijilmasa
TAFILELT
DWI MENI'
Jbel Saghro
Jbel Ougnat
AIT 'ATTA
AIT TAZZARIN
AIT SEMGAN
Jbel Tifernin
ANTI ATLAS
Palmeraies du Haut Dra'
Beni Zouli
TERNATA
Tamgrout
O. Dra'
LEKTAWA
Beni Semgin
O. Daoura
Jbel Bani
Oued Dra'
CROQUIS DU MAROC
AIT 'AṬṬA — Nom de confédération ou de tribu
FERKLA — Nom de province ou de district

rien dans leur montagne et qu'estans maistres des avenües, personne ne les peut attaquer ». Bientôt cette indépendance devint agressive et au XVIIe siècle, ils purent constituer, à l'intérieur du Maghreb, un véritable royaume à eux, qui eut sa capitale à la Zawwiya de Dila [1] en bordure du Moyen Atlas, et à la tête duquel un des leurs, Moḥammed el Ḥajj ed Dilai, commanda tout le Maroc central avec Meknes et Fes. De là, la réaction contre les Arabes s'étendit jusqu'au Sahara et rétablit quelque peu la liaison rompue depuis des siècles entre les deux tronçons des Ṣanhaja. Alors ces derniers reprirent leur ancienne migration : du Tafilelt et du haut Draʿ, où ils s'étaient groupés en grandes confédérations, jusqu'aux portes des capitales du nord, tous entrèrent en mouvement à cette époque. A mesure que les tribus les plus septentrionales progressaient vers les plaines atlantiques, toutes les autres accourues du sud se pressèrent à leur suite et leur lente avance menaçait de submerger le Maghreb, quand apparut la dynastie des ʿAlawites.

A côté du royaume de Dila, en effet, d'autres principautés religieuses s'étaient constituées : c'est ainsi qu'El ʿAyyachi tenait le Gharb, Salé et la Chawiya actuelle, et qu'Abou Ḥassoun Es Semlali dominait tout le sud de l'Atlas, de l'océan à Sijilmasa [2]. De même, depuis plusieurs générations déjà, les habitants de cette dernière ville subissaient l'influence religieuse de Chorfa ʿAlawites [3], qui s'étaient installés au milieu d'eux et qui sans doute étaient devenus peu à peu, par le prestige de leur origine, les arbitres de leurs conflits et les protecteurs de la cité contre les pillages des Arabes. Devant la menace de Moḥammed el Ḥajj ed Dilai, qui songeait à s'étendre vers

1. On pense que Dila se trouvait à quelques kilomètres du poste actuel des Aït Isḥaq, au sud de Khenifra.

2. On sait que Sijilmasa était, depuis le VIIIe siècle, la capitale du Tafilelt.

3. A. Cour, *L'établissement des dynasties des chérifs au Maroc*, p. 11.

le sud, et la carence du sultan sa'adien, l'un d'eux, Moulay ech Cherif, et plus tard son fils Moulay Mḥammed, furent chargés de gérer les intérêts de la ville et d'en exercer le commandement, en marge des fonctionnaires d'Abou Ḥassoun, qui s'étaient fait détester.

El 'Ayyachi fut assassiné en 1641, Abou Ḥassoun pratiquement éliminé vers la même époque. Le Dilai demeura seul alors en présence du pouvoir naissant de Moulay Mḥammed. Celui-ci, par son titre de descendant du Prophète, par la tradition sa'adienne dont il allait hériter, par ses premiers compagnons aussi sans doute, personnifia presque aussitôt l'ancien envahisseur arabe, soucieux de maintenir sa prééminence sur les Berbères et de conserver la jouissance de ses conquêtes; son adversaire au contraire appartenait par son sang aux Ṣanhaja, mais représentait surtout plus ou moins consciemment pour eux l'aboutissement victorieux de plusieurs siècles d'efforts pour reconquérir la libre disposition de leurs terres de parcours. Il était fatal qu'ils en vinssent à se heurter.

On sait mal la composition de l'armée du Chérif au début de sa fortune : le *Kitab el Istiqṣa*[1] parle seulement des « gens de Sijilmasa et des environs », Zayyani[2] dit « les sahariens ». El Oufrani prétend[3] qu'en 1637 il était suivi par des berbères Ṣanhaja et Dekhisa, à l'époque où sans doute il représentait pour eux un moyen de se libérer des fonctionnaires d'Abou Ḥassoun. Mais depuis des siècles déjà, tout ce qui n'était pas Arabe était considéré un peu comme de race inférieure et en tout cas comme de fidélité douteuse ; et un descendant du Prophète devait sans nul doute répugner à chercher ses alliés en dehors de la race conquérante : il semble bien en somme qu'il

1. Es-Slawi, *Kitab el Istiqṣa*, tr. Fumey, in *Archives Marocaines*, IX, p. 19.
2. *Loc cit.*, p. 2.
3. *Nozhet el Hadi*, tr. Houdas, p. 420.

suivit l'exemple des Sa'adiens et ne tarda pas à utiliser presque exclusivement comme eux les Arabes Ma'qil [1], c'est-à-dire ceux du désert, qui à cette époque étaient encore assez puissants. Les Dwi Meni', qui forment un groupe de leurs descendants et qui nomadisent entre le Tafilelt et la Zousfana, associent aujourd'hui encore dans leurs légendes leur ancêtre éponyme El Mena' à un aïeul des souverains 'Alawites, Moulay el Ḥasan bel Qasem. Leurs tombeaux sont voisins, dit-on, près des ruines de Sijilmasa et y sont de leur part l'objet d'une semblable vénération [2]. Les Dwi Meni' d'ailleurs paraissent bien avoir été depuis le XVII^e^ siècle les plus fermes appuis des représentants du sultan dans le sud, en particulier contre les Ṣanhaja Ait 'Aṭṭa [3]. C'est en tout cas chez les Arabes Ma'qil que les premiers successeurs de Moulay Mḥammed ech Cherif allèrent chercher leurs contingents, chez ceux de la région d'Oujda [4] et chez ceux du Sous et du Sahara occidental [5], auxquels le sultan Moulay Isma'il était apparenté par une de ses femmes et qui semblent [6] l'avoir

1. MICHAUX-BELLAIRE, *L'organisme marocain*, in *Rev. du Monde Musulman*, IX, p. 25.

Les Arabes Ma'qil, qui formaient l'élément le moins nombreux et le plus pauvre de l'invasion du XIII^e^ siècle, avaient longé la bordure septentrionale du désert en marchant vers l'ouest. Ils occupèrent ainsi toutes les oasis jusqu'à l'océan. A partir du XV^e^, une partie d'entre eux se tourna vers le sud et envahit la Mauritanie et le Soudan.

2. BRENDT, *La Zousfana*, inédit.

3. Les Ait 'Aṭṭa sont formés de Ṣanhaja de la montagne et de Ṣanhaja du désert, auxquels sont venus se joindre quelques Arabes. Ils nomadisent entre l'Atlas, le Tafilelt, le haut Dra' et le Sahara et ont en outre un certain nombre de colonies fixées au sol sur le versant nord de la grande chaîne. Leur confédération fut fondée vers le milieu du XVI^e^ siècle sous l'égide des chorfa Beni Amghar de Tamesloht (est de Marrakech).

4. Es SLAWI, *loc. cit.*, IX, pp. 26-27, 41, 43.

ZAYYANI, *loc. cit.*, p. 14.

On peut également noter l'accueil reçu par leurs expéditions chez les Arabes du Sud oranais (Es SLAWI, *loc. cit.*, pp. 78-79; ZAYYANI, *loc. cit.*, p. 32).

5. Es SLAWI, *loc. cit.*, pp. 66-69, 76.

6. ID., p. 76.

ZAYYANI, *loc. cit.*, p. 32.

bien accueilli lors de son expédition de 1678 aux oasis du Jbel Bani et en Mauritanie [1]; ils héritèrent en outre des tribus *guich* [2] sa'adiennes, qui étaient en majorité arabes ou berbères zénètes [3].

On conçoit dès lors que les Ṣanhaja aient été, dès l'apparition des 'Alawites, leurs adversaires les plus farouches, puisque ceux-ci représentaient l'adversaire dont ils cherchaient depuis plusieurs siècles à se débarrasser.

Les premiers combats des 'Alawites contre les partisans de Dila furent des échecs. Moḥammed el Ḥajj ayant pris l'offensive contre le Chérif, le battit le 12 rabi I 1056 (28 avril 1646) à Elqa'a et entra à Sijilmasa où « les Berbères se portèrent à tous les excès [4] ». Dans le traité qui suivit cette campagne, Moulay Mḥammed obtint bien le sud de l'Atlas, mais les Dilaites s'y réservèrent des enclaves sur les pistes principales : Qṣar es Souq, dans le Ziz, sur celle du Tafilelt à Fes, Qṣar Halima (vraisemblablement Gelmina), au Gheris, sur celle du Tafilelt à la Moulouya, Asrir du Ferkla sur celle de Marrakech [5]. Plus tard, Moulay Mḥammed réussit à prendre Fes le 29 juin 1650, mais il en fut chassé dès le 7 août par son adversaire et dut retourner dans le sud.

Cette première tentative malheureuse contre la Zawwiya l'engagea à s'orienter plutôt vers le Maroc oriental et septentrional avant de se mesurer à nouveau avec elle. C'est seulement seize ans plus tard qu'ayant pris Fes définitivement, son successeur Moulay er Rechid la renouvela et

1. Es Slawi, *loc. cit.*
Zayyani, *loc. cit.*, pp. 31-32.
2. Les tribus dites *guich*, on le sait, sont des tribus dont tous les membres sont leur vie entière à la disposition du souverain. Dispensées d'impôts, elles sont établies sur des terres appartenant à la communauté musulmane et en acquittent le loyer en servant d'armée permanente.
3. Es Slawi, *loc. cit.*, p. 55.
4. Id., p. 21-22.
5. Id.
Zayyani, *loc. cit.*, p. 4.

pilla le territoire d'un groupe de partisans du marabout Dilai, les Ait Wallal des environs de Meknes[1]. Moḥammed el Ḥajj lança aussitôt une expédition de représailles sur Fes, mais elle fut repoussée [2]. Alors, Moulay er Rechid entreprit en montagne une action politique sur les Ṣanhaja et réussit à s'assurer la complicité d'un certain nombre de leurs chefs qui cherchaient depuis longtemps, semble-t-il, à trahir le marabout[3]. Puis il s'attaqua directement à la Zawwiya qui fut enlevée le 18 juin 1668 après le combat de Boṭn Er Rouman, et détruite de fond en comble [4].

La disparition du centre de la puissance dilaite sous les coups des Arabes, en partie causée par les divisions intérieures des Ṣanhaja, dut leur être particulièrement sensible. En tout cas, c'est à partir de ce moment que leur hostilité à l'égard de la nouvelle dynastie se déclara définitivement. Elle ne désarma plus et l'on peut croire qu'elle ne fut pas étrangère au choix que Moulay Ismaʿil, le successeur de Moulay er Rechid, fit de Meknes comme capitale. Les historiens le montrent uniquement séduit par son site, mais la position de cette place forte en face du Moyen Atlas évoque naturellement celle de Marrakech au pied du Haut Atlas, à l'époque de sa fondation [5].

En 1674, la révolte des Ṣanhaja se déclara ouvertement : ils refusèrent de payer l'impôt, massacrèrent les envoyés du sultan, puis se réfugièrent dans la montagne qui fut

1. Les Ait Wallal, qui font aujourd'hui partie des Ait Nḍir, sont originaires des Ait'Aṭṭa du Sahara.
2. Es Slawi, *loc. cit.*, p. 47.
Zayyani, *loc. cit.*, p. 18.
3. El Oufrani, *loc. cit.*, p. 412.
4. Es Slawi, *loc. cit.*, pp. 48-49.
Zayyani, *loc. cit.*, pp. 19-20.
Mouette, *loc. cit.*, pp. 29-30.
5. On sait que Marrakech fut fondée en 1062 par les Ṣanhaja almoravides pour surveiller les débouchés de l'Atlas occidental ; cette partie de la chaîne en effet était habitée par leurs ennemis, les Berbères Maṣmouda, qui devaient fonder ensuite la dynastie almohade.

mise en état de défense. Moulay Isma'il fut d'abord mis en échec par leurs 5.000 cavaliers et leurs 8.000 fantassins, puis réussit à les tourner et à leur infliger une défaite qui lui valut un important butin [1].

Malgré cela, en 1677 ils se soulevèrent à nouveau à l'appel d'Aḥmed ben 'Abdallah, petit-fils de Moḥammed el Ḥajj qui, soutenu par les Turcs, était revenu d'exil en haute Moulouya au milieu de l'enthousiasme général et avait entrepris la reconstruction de la Zawwiya de Dila ; les Arabes des plaines, de Tadla au Sais, furent pillés par les Ṣanhaja et chassés de leurs terres et durent se retirer sous les murs de Fes, de Meknes et de Salé. Deux corps d'armée de chacun 4.000 hommes, envoyés contre eux, furent repoussés avec de lourdes pertes, le premier près de Meknes, le second près de la Qaṣba de Tadla, qui fut enlevée et démolie. « Dans la crainte que la plaie faite à la dynastie ne s'étendit [2] », Moulay Isma'il intervint alors lui-même et réussit à rétablir la situation au Tadla d'abord, puis dans le Moyen Atlas, grâce à son artillerie et à une manœuvre enveloppante du *guich* des Oudaya [3].

Il passa l'été de 1678 en haute Moulouya pour y consolider les résultats obtenus, mais dut se remettre en campagne dès la fin de l'année pour faire face au Tafilelt à la rébellion de ses frères Moulay el Ḥarran, Moulay Ḥachem et Moulay Aḥmed, et de trois de ses cousins, soutenus par toute la confédération Ṣanhaja des Ait 'Aṭṭa et par des gens du Todgha et de la vallée du Dades [4]. Le sultan enleva

1. Mouette, *loc. cit.*, pp. 78-79.
2. Es Slawi, *loc. cit.*, p. 70.
3. Es Slawi, *loc. cit.*
Zayyani, *loc. cit.*, p. 27.
Mouette, *loc. cit.*, pp. 107-108, 110.
El Qadiri, *Nachr el Mathani*, tr. Michaux-Bellaire, in *Archives Marocaines*, XXIV, p. 260.
4. Les Skoura, les Mgouna, les Imeghran, les Ait Dades proprement dits et les Ait Seddrat, toutes tribus qui s'échelonnent d'aval en amont le long de la vallée du Dades.

d'abord le Ferkla et le Gheris, puis le Todgha et le Dades, mais la plupart des habitants abandonnèrent leurs oasis et se réfugièrent au Jbel Saghro ; il les y suivit et leur livra là, le 3 février 1679, un combat assez dur où périrent le commandant des troupes, Mousa ben Aḥmed ben Yousef et 400 hommes du contingent de Fes; il se borna alors à leur demander le libre passage sur leur territoire des gens du Tafilelt qui se rendraient à Marrakech et l'aide éventuelle de leurs contingents contre les chrétiens. On sait d'ailleurs que cette campagne faillit se terminer par un désastre, l'armée impériale ayant été surprise par une tempête de neige au col de Telwet et ayant dû abandonner ses bagages et le produit des impositions levées dans les oasis [1].

Après ce demi-échec, Moulay Isma'il ne paraît pas être retourné chez les Ait 'Aṭṭa. Cependant leur puissance ne cessait pas de s'accroître ; alors, non seulement ils cherchèrent à prendre la place des Arabes dans la suzeraineté du Dra' et des oasis, mais encore leurs fractions sahariennes s'efforcèrent de progresser vers le nord, soit par la vallée du Dades, soit par celles du Gheris et du Ziz. Elles entrèrent ainsi en conflit avec d'autres Ṣanhaja qui s'y trouvaient déjà et qui se montraient peu soucieux de leur céder leurs conquêtes. Ceux-ci quittèrent la confédération ; ils se groupèrent avec quelques fractions Arabes, qui espéraient ainsi sauver leurs propriétés, autour de la tribu des Gerwan, alors dans la vallée du Ziz, et formèrent la confédération des Ait Yafelman, dont les 'Alawites se servirent, semble-t-il, pour contre-balancer la turbulence des Ait 'Aṭṭa [2] et maintenir ainsi dans le sud un équilibre à peu près stable.

1. Mouette, *loc. cit.*, pp. 115-123 ; Es Slawi, *loc. cit.*, pp. 79-80.
2. Cne Canavy, *les Régions du haut Guir et de l'oued Haiber*, in *Bull. du Com. de l'Afr. française*, Renseign. Colon, 1908, p. 132.
Lt Parlange, *Notes inédites sur le haut Ziz.*
La fondation de cette confédération est peut-être antérieure à celle de

Mais il restait à soumettre les tribus proprement montagnardes du Moyen Atlas et du Haut Atlas, l'ancien groupe des fidèles de Dila. Cette œuvre, constamment retardée par des révoltes à l'intérieur de l'empire ou par la guerre contre les chrétiens, exigea près de dix années d'efforts, entre 1683 et 1693. Avant de faire le récit des quatre grandes campagnes qui en marquèrent les étapes, il nous semble utile d'abord d'étudier rapidement les moyens et les méthodes utilisés par Moulay Isma'il.

L'organisation de l'armée dynastique fut sa première préoccupation. Déjà son prédécesseur avait remis sur pied le *guich* arabo-zénète des Chraga, et l'avait installé au nord de Fes ; Moulay Isma'il forma de même celui des Oudaya avec des gens du Sous qui avaient autrefois servi les Sa'adiens et avec des fractions Ma'qil du Sahara occidental. Les Khlot [1] furent en outre désignés comme tribu makhzen.

Ces contingents formèrent seulement les troupes de seconde ligne : mieux que tout autre sultan, en effet, Moulay Isma'il paraît avoir compris son rôle « en marge des tribus » ; aussi s'efforça-t-il de créer une armée de

la dynastie 'alawite. Ce qui paraît certain, c'est qu'elle se fit par scission de celle des Ait'Aṭṭa, sous l'égide des ancêtres du sultan actuel, mais ceux-ci pouvaient n'être encore que les « chorfa de Sijilmasa » et les protecteurs spirituels de la cité.

Les Ait Yafelman comprennent actuellement :
les Ait Morghad ;
les Ait Ḥadiddou ;
les Ait Izdeg ;
les Ait 'Aisa ;
les Ait Yaḥya ;
les Ait 'Ayyach ;
les Ait Wafella ;
les Arabes Sebbah ;
les Arabes Ouled Khawa de la Moulouya ;
les sédentaires de deux districts du Tafilelt.

On leur rattache parfois aussi les Ait Seghrouchen, les Gerwan et les Ait Imour.

1. Les Khlot, Arabes Jochem amenés au Maroc par un sultan, furent installés dans le Gharb vers 1308.

métier solide et indépendante de ses alliances, liée à la dynastie par un lien plus fort que celui du sang, par le lien de l'esclavage. Ce fut là la base de l'institution de l'armée nègre des *'Abid el Bokhari*. Leur recrutement et celui de leurs femmes, menés de pair, furent d'abord effectués dans tout l'empire soit parmi les anciens esclaves des Sa'adiens, soit en tribu par voie d'achat ou de réquisition ; plus tard, à partir de 1688, ils furent entretenus uniquement par les enfants des premiers *'Abid* qui reçurent à cet effet une éducation et une instruction spéciales : à partir de l'âge de 10 ans, les garçons devenaient la propriété du sultan et étaient formés d'abord comme ouvriers, puis à partir de 14 ans comme enfants de troupe. A 16 ans, ayant appris à utiliser leurs armes, à conduire des mulets, à monter à cheval et à manœuvrer, ils étaient mariés à des négresses qui avaient été instruites dans les palais du souverain ; on les inscrivait alors sur les registres de l'armée et ils faisaient partie des combattants[1].

A la fin du règne, le corps des *'Abid* comptait 150.000 hommes, dont la moitié environ formait une sorte de réserve générale casernée à El Mḥalla, au sud-est de Salé[2] ; c'était là que les jeunes recrues allaient rejoindre leur unité. Le reste était réparti par détachements d'au moins 100 hommes — soit seuls, soit doublant des fractions *guich* — dans les différentes capitales et aux chefs-lieux de province[3] et dans les soixante-seize qaṣbas (ou postes militaires), établies dans tout l'empire. Celles-ci

1. Es Slawi, *loc. cit.*, pp. 54-56, 66-69, 74-78, 94-96, 120-121, 261 et sq. Zayyani, *loc. cit.*, pp. 29-31.

2. Cette qaṣba était située en bordure de la forêt, sur les bords de l'oued Tifelt, à 11 km. au sud de Mechra er Remla, gué du Bou Regreg. Abandonnée en 1746 par les *'Abid*, elle fut alors pillée par la tribu des Beni Aḥsen du Gharb. Cf. Section sociologique de la Direction des Affaires indigènes, *Villes et Tribus du Maroc : Rabat et sa région*, III, pp. 260-261, Zayyani, *loc. cit.*, p. 110 ; Es Slawi, *loc. cit.*, IX, p. 263.

3. Par exemple à Tétouan, à Mehedya (*'Abid* du Sous), à Rabat, à Meknes (*guich* des Oudaya) et aux environs, à Oujeh 'Arous (2.500 *'Abid*

défendaient les frontières[1] et gardaient les grandes voies de communication, servant alors parfois de caravansérails[2]; ou bien elles encerclaient le pays insoumis de plus en

qui constituaient, semble-t-il, la réserve du « front Ṣanhaja » et qui fournirent les garnisons de ce front au fur et à mesure de la construction des postes qui le jalonnaient) et à Jdida (100 cavaliers *'Abid*), à Fes, à la qaṣba actuelle des Cherarda ou qaṣba du Khemis (500 cavaliers des *guich* Chraga) et aux environs, à Taza (2.500 *'Abid*), à Oujda (1.000 cavaliers arabes Zirara), à la qaṣba de Tadla (1.000 cavaliers), à Marrakech, à Taroudant (3.000 hommes), au Ternata sur le haut Dra' (probablement au qṣar des Beni Zouli, où se trouvait le gouverneur de cette province avec 1.000 *'Abid*), au Tizimi, au nord du Tafilelt, résidence également d'un représentant du sultan, et à Figuig.

Les effectifs des garnisons, donnés ici et dans les notes suivantes, surtout d'après Zayyani et le *Kitab el Istiqṣa*, correspondent vraisemblablement à des effectifs maximum, affectés à chaque qaṣba au moment de sa création ou aux époques de crise.

1. C'était le groupe des qaṣbas du Maroc oriental, parmi lesquelles on peut citer: Reggada (500 cavaliers des Arabes Zirara) à 10 km. à l'est de Berkan (nord-ouest d'Oujda), El 'Ayyoun Sidi Mellouk (500 cavaliers Zirara) sur la piste d'Oujda à Taza, Selwen à 24 km. au sud de Melilla, et une autre qaṣba (500 cavaliers Zirara) dont le nom n'est pas connu et qui paraît être Cheraa (Cf. Voinot, *Oudjda et l'Amalat*, p. 175); elles bloquaient le massif des Beni Snassen qui furent longtemps insoumis et pouvaient éventuellement faire face aux Turcs d'Algérie. Toutes se trouvaient placées sous les ordres du Caïd Aboulbiqa El 'Ayyachi ben Ez Zwi'ar Ez Zirari, qui résidait à Oujda avec 1.000 cavaliers de sa tribu.

2. a) *Piste de Taza à Oujda :* Msoun (100 cavaliers des *'Abid*), peut-être Gersif, Taourirt où Moulay Isma'il restaura l'ancienne qaṣba du Mérinide Abou Yousef Ya'qoub ben 'Abdelḥaq (500 cavaliers *'Abid*), El 'Ayyoun Sidi Mellouk (cf. note précédente) et El Gour (? — 100 cavaliers *'Abid*). Ces qaṣbas pouvaient éventuellement doubler les précédentes face à l'est et dépendaient du caïd Moḥammed Er Rami qui résidait à Taza avec 2.500 *'Abid*.

b) *Piste de Meknes au Tafilelt:* Bou Fekran (sur la piste d'El Hajeb et qui n'est peut-être que postérieure à Moulay Isma'il), Azrou (1.000 cavaliers *'Abid*) et 'Ain Leuh (500 cavaliers *'Abid*), Tamayoust, au nord-est d'Itzer (400 cavaliers *'Abid*). Dar Tma' au nord de Midelt, sur la rive gauche de la Moulouya, au carrefour de la route impériale Qṣabi-Fes et de la piste Qṣabi-Itzer (400 cavaliers *'Abid*), Qṣabi ech Chorfa (400 cavaliers *'Abid*), Nzala, près du col de Talghemt, Qṣar es Souq et la qaṣba du Tizimi, dont nous avons parlé plus haut.

c) *Piste de Meknes à Marrakech :* Agouray (à 25 km. au sud de Meknes), Ment, dont les ruines sont encore visibles à 6 km. environ au nord de Gelmous et de là sur Tadla; ou bien par Adekhsan, au sud-est de Khenifra, bâtie sur les ruines d'une ancienne forteresse almoravide (1.500 à 2.500 cavaliers des *'Abid* des Doukkala), Dila, à quelques kilomètres de l'emplacement de la Zawwiya de Moḥammed el Ḥajj, tout contre le poste actuel des Ait Isḥaq, au sud de Khenifra (1.500 à 2.500

plus étroitement, en suivant les progrès de la pacification [1]. Les tribus qui avoisinaient ces postes étaient généralement tenues d'y apporter en nature le produit de leurs impôts pour l'entretien de la garnison et la nourriture des chevaux. Elles étaient rendues responsables de la

cavaliers '*Abid* de Chawiya; les Ait Isḥaq qui habitent aujourd'hui les environs de la qaṣba de Dila passent tantôt pour les descendants de ces '*Abid*, tantôt pour ceux d'une tribu *guich* dilaite), qaṣba de Tadla (1.000 cavaliers), peut-être Zidanya, au sud-est de Tadla.

d) *Piste de Meknes à Fes :* Mehdouma, à 25 km. environ de Meknes (100 cavaliers '*Abid*).

e) *Piste de Marrakech à Taroudant*, où Moulay Isma'il paraît avoir utilisé presque uniquement les anciennes qaṣbas sa'adiennes : Frouga, près du Souq el Had de Gemassa, à l'ouest de l'oued Nfis, Qahera, construite en 1353 par le mérinide Abou Einan au débouché en plaine de l'oued Chichawa, Imi n Tanout à l'entrée de la piste en montagne (2.500 cavaliers '*Abid*), Ben Takmous, au sud du Tizi Ma'chou, Ameskroud à l'entrée du Sous.

f) *Piste de Fes au Tafilelt :* Cette piste qui fut un peu délaissée, semble-t-il, à cette époque au moins par les expéditions militaires, et qui passait par Sefrou, Annoser, le col de Resifa et Enjil, ne paraît pas avoir été jalonnée de qaṣbas : on sait que les Ait Yousi furent probablement amenés du Tafillet dans cette région par Moulay Isma'il pour la garder (Cf. Reisser et Bachelot, *Notice sur le cercle de Sefrou*, in *Bull. de la Soc. de Géog. du Maroc*, février 1918, p. 38). Elle était d'ailleurs protégée de part et d'autre par certaines des qaṣbas que nous avons nommées et par celles d''Alil à 12 km. au nord-est de Timhadit (400 cavaliers), du Gigou (probablement Almis), de Skoura (près du poste actuel de ce nom, 400 cavaliers) et du Tichoukt (400 cavaliers).

g) *Piste de Marrakech au Tafilelt :* Un passage du *Kitab el Istiqṣa* (t. X, p. 45), permet de croire qu'une partie au moins de cette piste était protégée par des postes. Il faut sans doute compter parmi ceux-ci le qṣar de Meggaman de l'oasis du Gheris, qui passe pour avoir eu une garnison makhzen et où se trouveraient encore deux canons.

Parmi les qaṣbas du XVIIe siècle, on peut citer encore Bou La'wan, dans la basse vallée de l'Oum er Rbi', Settat, au sud de Casablanca, que le sultan avait fait construire pour permettre le repos de son harem lors de ses voyages à Marrakech, et peut-être aussi Temara, à 12 km. de Rabat.

1. *Front des montagnes de Taza :* cf. note précédente sur les qaṣbas protégeant la piste de Fes au Tafilelt.

*Front des Beni Snassen* (région d'Oujda) : cf. p. 25, n. 3.

*Front du Tadla et de la haute Moulouya :* outre les qaṣbas précédemment nommées, les chroniques et les traditions indigènes permettent de citer Rbaṭ, Dai et Foum Houdi, au sud-ouest de Beni Mellal, Beni Mellal même, dite aussi qaṣba d'Ibn el Kouch (500 cavaliers), Wawizeght, Fichtala, au sud du poste actuel de Taghzirt, peut-être Zawwiya ech Chikh à une trentaine de kilomètres à l'est de Tadla, Tinteghalin, entre le poste

sécurité des pistes sous le contrôle des commandants de poste, qui prenaient des sanctions contre elles en cas de faute.

Les qaṣbas construites en bordure de la montagne dominaient les centres économiques et assuraient le blocus des fractions récalcitrantes en leur interdisant de cultiver en plaine et d'y faire paître leurs troupeaux et en arrêtant tout ravitaillement de l'extérieur. Leurs garnisons harcelaient constamment les habitants jusqu'à ce qu'ils vinssent à composition, soit d'eux-mêmes, soit à la suite d'une colonne expéditionnaire, à laquelle une partie de l'armée prenait part. Au moment de leur soumission, ils devaient livrer leurs armes et leurs chevaux. Le *Kitab el Istiqṣa* affirme qu'en 1693, « le sultan n'avait laissé à aucune tribu du Maghreb ni chevaux ni armes. Seuls en possédaient les *'Abid*, les Oudaya, les Ait Imour [1] et les Rifains qui faisaient la guerre sainte à Ceuta [2] ». Parfois on dispensait d'impôts les nouveaux soumis et on leur confiait les troupeaux du sultan qu'ils devaient faire paître et soigner et dont ils devaient fournir périodiquement les produits ; c'était un moyen de conserver le contact avec eux[3].

Cette politique à la fois énergique et prudente fut complétée, aux dires du ms. de Si Brahim Naṣiri, par la couverture du pays soumis à l'aide de tribus amenées du sud

actuel des Ait Isḥaq et celui de Qebbab, Qṣar Beni Mṭir, probablement vers Aghbalou n Seghdan en haute Moulouya (400 cavaliers) et Midelt ou Outat Ait Izdeg (400 cavaliers).

Il est possible que les marabouts de Dila aient fait construire eux aussi des qaṣbas pour la protection de leur territoire (cf. El Qadiri, *loc. cit.*, pp. 53-54).

1. Tribu Ṣanhaja devenue tribu *guich* sous Moulay Isma'il. Cf. ms. de Si Brahim Naṣiri.

2. On sait les critiques respectueuses formulées à ce sujet par les Oulema, en particulier par le Chikh el Yousi (Es Slawi, *loc. cit.*, IX, pp. 109-119). M. Michaux-Bellaire (*loc. cit.*, pp. 30-31) met en doute les dires de l'auteur de l'*Istiqṣa* et pense qu'à la suite des observations du Chikh el Yousi, le désarmement du Maghreb ne fut pas entièrement réalisé.

3. Es Slawi, *loc. cit.*, p. 88.

en bordure du Moyen Atlas[1]. On sait que de tout temps les sultans ont déplacé les tribus turbulentes d'un bout à l'autre de l'Empire pour éviter la contagion de leurs révoltes périodiques, et Moulay Ismaʿil paraît avoir largement usé de cette méthode de commandement. Mais il semble qu'il l'ait appliquée ici d'une façon tout à fait nouvelle : allant au-devant des migrations périodiques des Sahariens sur le versant nord, il les disciplina pour les utiliser à ses fins ; c'est en pays insoumis que, directement ou par l'intermédiaire d'un marabout gagné à sa cause, il alla chercher des nouveaux alliés. De là il les répartit en long cordon au voisinage de ses avant-postes depuis le sud-ouest de Beni-Mellal jusqu'à la haute Malouya et, après les avoir dispensés de tout impôt, il les chargea de doubler le rôle défensif de ses garnisons. Ce fait, qui n'est cité par aucun autre texte, ne paraît pas niable : les fractions nommées sont encore aujourd'hui toutes en place et plusieurs d'entre elles ont conservé le souvenir de cette migration.

Ayant ainsi assuré pleinement la sécurité de l'Empire, ayant forgé son instrument de conquête, ayant préparé la réduction des derniers Ṣanhaja indépendants par le blocus méthodique de leurs montagnes, Moulay Ismaʿil put envisager contre eux des opérations décisives. Son programme d'action, il faut le remarquer, fut à peu près celui que devait adopter deux cents ans plus tard le Maréchal Lyautey.

Après la campagne du Caïd ben Yaḥya sur la haute Moulouya et sur l'oued el ʿAbid en 1680[2], campagne sur laquelle nous avons peu de renseignements, le sultan, à la suite des brigandages effectués par les Ṣanhaja Ait Idrasen[3] dans la plaine du Sais, entre Meknes et Fes,

1. Les dires du ms. de Si Brahim Naṣiri sont à rapprocher des traditions des Ait Yousi citées plus haut (p. 27, note 2, § f).

2. Mouette, *loc. cit.*, p. 140.

3. Les Ait Idrasen sont cités au xiiᵉ siècle par le *Kitab el Ansab* (in E. Levi-Provençal, *Documents inédits d'histoire almohade*, p. 68), parmi les

pénétra dans le Moyen Atlas oriental par Azrou et gagna à la fin de l'été 1683 la haute Moulouya. Séparant en deux le bloc des montagnards insoumis, il s'ouvrit ainsi la piste de Meknes au Tafilelt. Les Berbères s'enfuirent dans le Haut Atlas, au voisinage du Jbel 'Ayyachi, suivis par le sultan qui se contenta de demeurer en Moulouya jusqu'à l'achèvement des deux postes d''Ain Leuh et d'Azrou, où il laissa 1.500 cavaliers. Harcelés par ceux-ci, les Ait Idrasen ne tardèrent pas à offrir leur soumission et livrèrent leurs armes et leurs chevaux [1]. Cette expédition fut complétée par celle de 1684-1685 au cours de laquelle Moulay Isma'il étendit son action vers le nord-est. Là encore les Berbères gagnèrent en partie le Haut Atlas et en partie les hautes vallées du pays actuel des Ait Warain au sud de Taza. Deux groupes de postes furent édifiés en face de ces montagnes : le premier comprenant ceux d''Alil, du Gigou, de Skoura, de Tichoukt, l'autre ceux de Qṣabi, de Midelt, de Qṣar Beni Mṭir, de Tamayoust et de DarTma'· Chacun de ces postes reçut une garnison de 400 cavaliers et l'action des *'Abid* obtint de part et d'autre les mêmes résultats que chez les Ait Idrasen [2].

Ṣanhaja du midi et devaient habiter alors sur le versant sud de l'Atlas dans la région du Gheris. A l'époque de Moulay Isma'il, ils occupaient la partie du Moyen Atlas comprise entre la haute Moulouya et les environs de Sefrou. Ils englobaient, croit-on (Abès, *Recherches historiques sur les Berbères de la région de Meknès. Les Ait Idrasen*, notes inédites) : les Ait Sadden, les Ait Wafella, les Ait Wallal, les Ait Imour, les Mejjal, les Ait 'Ayyach, les Imelwan, les Ait Ndir et peut-être les Ait Yousi et les Ait Seghrouchen. Toutes ces tribus se dispersèrent ou se rattachèrent à d'autres confédérations à la suite des défaites que leur infligèrent les Ṣanhaja Ait Oumalou et Gerwan, sous le règne de Moulay Sliman (1792-1822). On retrouve aujourd'hui leur nom chez les Ait Alaham des Ait Warain (*Notice sur les Beni Alaham*, in *Bull. de la Soc. de Géog. du Maroc*, 2e tr. 1922, p. 43) et chez les Ait Seghrouchen dits de Sidi 'Ali (Reisser et Bachelot, *loc. cit.*, p. 47). C'est de cette dernière fraction que les marabouts Amhaouch sont originaires ; le nom des Ait Idrasen leur a permis, dit-on, de donner une apparence de vraisemblance à leurs prétentions idrisites.

1. Es Slawi, *loc. cit.*, pp. 87-88.
Zayyani, *loc. cit.*, pp. 37-38.
2. Es Slawi, *loc. cit.*, p. 90 ; Zayyani, *loc. cit.*, pp. 38-39.

En 1687-1688, utilisant la haine traditionnelle des tribus nouvellement soumises contre celles du Moyen Atlas occidental, il élargit ses gains vers cette partie de la chaîne et se porta directement cette fois sur le gros bloc Ṣanhaja : les Zemmour et les Beni Ḥakem [1], qui se trouvaient alors au sud et au sud-est de leur emplacement actuel, puis le sultan entreprit la construction ou la reconstruction des qaṣbas d'Adekhsan, de Ment, de Dila, de Tadla et de Beni Mellal et les garnit d'*'Abid* à qui il confia le soin d'assurer le blocus des Ṣanhaja Ait Oumalou [2].

Enfin en 1692-1693, ces mesures étant demeurées sans effet, il entreprit la conquête du Moyen et du Haut Atlas. Les Ṣanhaja qui peuplaient ces chaînes comprenaient, sur le versant nord, les Ait Oumalou et spécialement les Ait Seri [3] qui, descendant des hautes vallées, venaient de s'em-

1. Les Zemmour vivent aujourd'hui entre Meknes et Rabat. Les Beni Ḥakem font maintenant partie des Zemmour.

2. Es Slawi, *loc. cit.*, p. 93.

Zayyani, *loc. cit.*, pp. 41-42.

On entend par Ait Oumalou, ou « gens de l'ombre », tout un groupe de tribus Ṣanhaja (Amalou, leur ancêtre éponyme, serait un descendant de Ṣanhaj, d'après Zayyani), qui habitent le Moyen Atlas et les plateaux qui séparent cette chaîne de la plaine du Sais : les Zayyan, les Ait Isḥaq, les Ichqern, les Ait Ihand, les Ait Seri et les Ait Sokhman. Ils sont déjà placés au XII<sup>e</sup> siècle aux environs de Beni Mellal par Edrisi (*Géographie*, tr. Jaubert, I, p. 221). Nous avons dit qu'ils s'opposaient traditionnellement aux Ait Idrasen.

3. Les Ait Seri ou Isri comprennent quatre tribus : les Ait Oum el Bekht, les Ait Wirrah, les Ait Moḥand et les Ait 'Abdellouli, qui habitent le Moyen Atlas et la partie méridionale de la plaine de Tadla, sensiblement entre l'Oum er Rbi' et l'oued el 'Abid et entre le cours du Waoudrent et celui de l'Asif Waoumana.

Ce sont des Ṣanhaja eux aussi ; d'après les traditions de la montagne (Cf. Cdt Tarrit, *les Ait Seri*, inédit), ils comprenaient seulement à l'origine les Ait 'Abdellouli, qui émigrèrent des environs du Tafilelt, où ils habitaient, jusque dans l'Asif Wanergi, sous-affluent de l'oued el 'Abid. De là, ils poussèrent vers le XVII<sup>e</sup> siècle en direction du nord. Le *guich* Ait Imour les arrêta d'abord, puis, s'étant révolté contre le sultan, il leur livra le passage et gagna la plaine de Tadla, tandis que les Ait Seri repoussaient les Ait Ndir et les Gerwan qui s'enfuirent en direction de Meknes. Au cours de cette migration, les Ait Seri s'adjoignirent les Ait

parer du *dir*[1]; sur le versant sud, ils formaient la confédération des Ait Yafelman[2]. C'était en quelque sorte le réduit de l'indépendance berbère ; on conçoit dès lors que Moulay Isma'il et ses historiens après lui aient voulu donner à cet assaut une sorte de solennité. Comme s'il ne devait pas revenir de l'expédition, le sultan répartit le commandement des provinces entre ses enfants, confiant Meknes, la capitale, au plus brave d'entre eux. Puis toutes les tribus qui devaient prendre part à l'expédition furent convoquées et l'artillerie, « canons, mortiers, balistes et autres machines de siège », fut envoyée en avant, traînée par des esclaves chrétiens, jusqu'en haute Moulouya, à Qṣar Beni Mṭir, par la route d''Alil. L'armée en grande partie rassemblée à Adekhsan fut répartie en trois corps : le pacha Mṣahel avec 25.000 fantassins reçut la mission de marcher de Tadla sur l'oued el 'Abid, probablement par Wawizeght, afin de tourner les Ait Seri; le caïd 'Ali ou Barka avec les Ait Imour et le reste des Ait Idrasen soumis dix ans auparavant devait occuper Tinteghalin [3] à la charnière du front, enfin 'Ali ou Ichcho Aqebli, caïd des Zemmour et des Beni Ḥakem, alla concentrer ses tribus à 'Ain Chwa' [4] sur la haute Moulouya ;

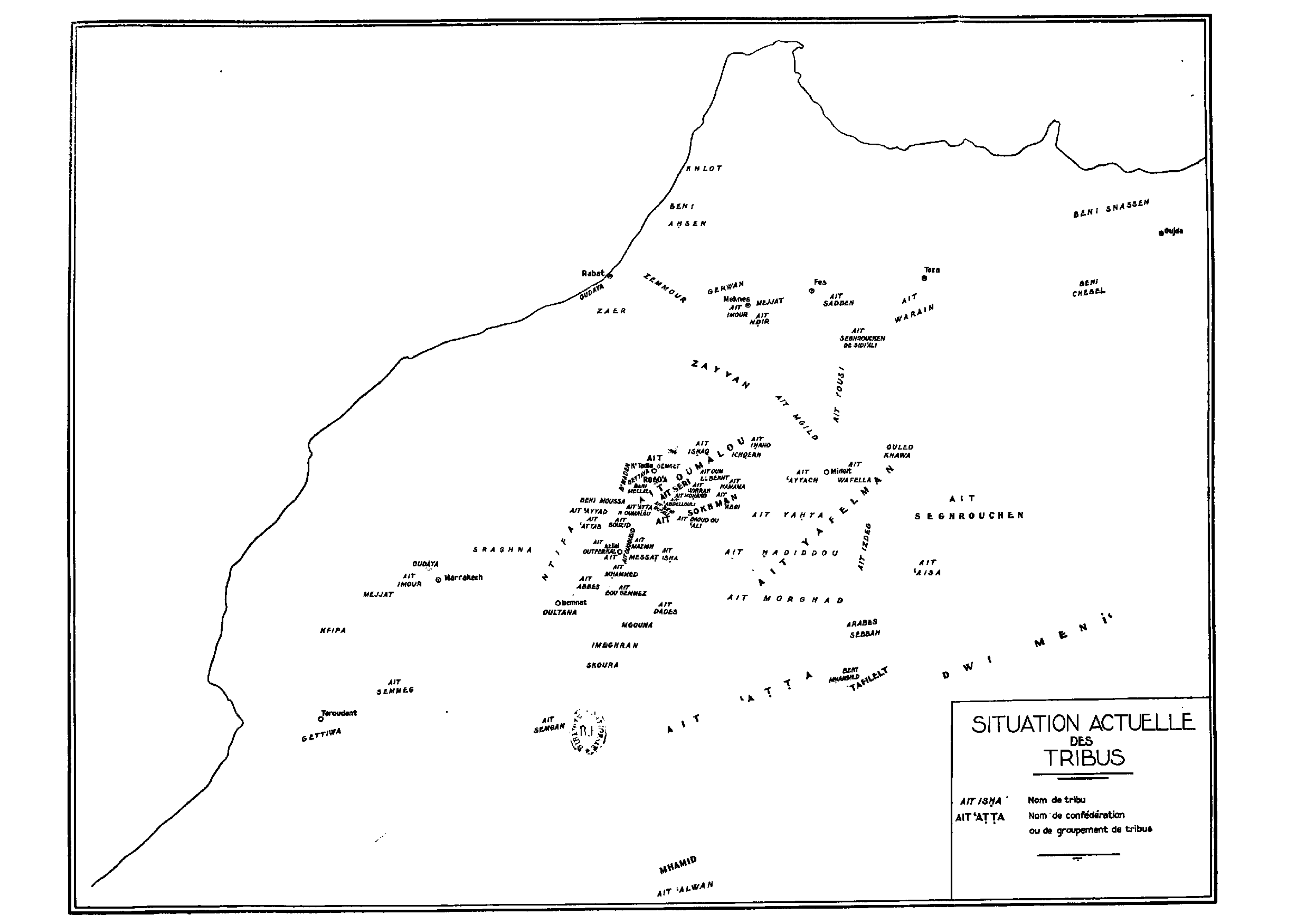
Moḥand, détachés des Ait Mḥammed du sud d'Azilal, et les Gettaya, fraction des Gettiwa du Sous (au sud de Taroudant), venue dans l'Atlas central par la région de Demnat, où elle laissa une colonie (chez les Oultana). Plus tard les Gettaya abandonnèrent la confédération en s'installant près de l'Oum er Rbi', où ils sont encore; ils furent remplacés chez les Ait Seri par les Ait Wirrah, vraisemblablement d'origine Ait Sokhman, et les Ait Oum el Bekht, d'origines diverses. A une époque inconnue, un groupe Ait Seri s'étendit vers l'ouest et contribua à former dans la région d'Azilal les tribus des Ait 'Abbes, des Ait Mazigh, des Ait Ougoudid, des Ait Bouzid et des Ait 'Attab.

1. C'est-à-dire des dernières crêtes avant la plaine.

2. Cf. p. 23, note 2 et p. 24, note.

3. Près de l'emplacement actuel du poste du même nom, entre les Ait Isḥaq et Qebbab.

4. Le nom de cette source doit être à rapprocher de celui de Talat Ouchwa'ou, un des ruisseaux qui forment l'Agersif, affluent de gauche de la Moulouya, au nord du poste actuel de Bou Miya.


SITUATION ACTUELLE
DES
TRIBUS
AIT ISHA
Nom de tribu
AIT 'ATTA
Nom de confédération
ou de groupement de tribus
KHLOT
BENI
AHSEN
Rabat
OUDAYA
ZAER
ZEMMOUR
GERWAN
Meknes
AIT
IMOUR
MEJJAT
AIT
NDIR
Fes
AIT
SADDEN
Taza
AIT
WARAIN
AIT
SEGHROUCHEN
DE SIDI'ALI
BENI SNASSEN
Oujda
BENI
CHEBEL
ZAYYAN
AIT MGILD
AIT YOUSI
AIT
ISHAQ
AIT OUMALOU
AIT
IHAND
ICHQERN
AIT
K^t Tadla
SEMGET
BETTAYA
ROQQ'A
B'MADEN
BENI
MELLAL
AIT SERI
AIT OUM
EL BEKHT
AIT
HAMANA
AIT
WIRRAH
AIT MOHAND
AIT
ABDELLOULI
SOKHMAN
RBBI
BENI MOUSSA
AIT 'AYYAD
AIT 'ATTA
N OUMALOU
AIT
'ATTAB
AIT
BOUZID
AIT DAOUD OU
'ALI
AIT
'AYYACH
Midelt
AIT
WAFELLA
OULED
KHAWA
AIT YAFELMAN
AIT YAHYA
AIT
SEGHROUCHEN
AIT
OUTFERKAL
Azilal
AIT GHUDUIDID
AIT
MAZIGH
AIT
MESSAT
AIT
ISHA
AIT HADIDDOU
AIT IZDEG
AIT
'AISA
SRAGHNA
NTIFA
OUDAYA
AIT
IMOUR
Marrakech
MEJJAT
AIT
MHAMMED
AIT
ABBES
AIT
BOU GEMMEZ
Demnat
OULTANA
AIT
DADES
AIT MORGHAD
ARABES
SEBBAH
MGOUNA
IMEGHRAN
SKOURA
NFIFA
AIT
SEMMEG
BENI
MHAMMED
TAFILELT
DWI MENI'
AIT 'ATTA
Taroudant
GETTIWA
AIT
SEMGAN
MHAMID
AIT 'ALWAN

il disposait en outre, semble-t-il, de toute l'artillerie et il devait être rejoint par les contingents du versant sud, fournis par les gens des oasis du Todgha, du Gheris et du Ferkla, et par les Sebbah[1]. L'attaque simultanée et convergente des trois colonnes suivit immédiatement une nuit entière de préparation d'artillerie. Si l'on en croit les chroniqueurs et les traditions, les Berbères, terrorisés par le bombardement, furent écrasés et l'armée en fit un véritable massacre. Es Slawi[2], après Zayyani[3] parle de 12.000 têtes coupées avec un butin de 10.000 chevaux et de 30.000 fusils. Mercier[4] rapporte que les conditions de la soumission des Ait Oumalou furent la fourniture de 10.000 cavaliers équipés et de 80.000 moutons par fraction.

Après cette victoire, 'Ali ben Ichcho avec 10.000 cavaliers fut détaché contre les Gerwan[5], qui s'étaient rendus

1. Les Arabes Sebbah sont des Ma'qil, rattachés à la confédération des Ait Yafelman, qui habitent le Tafilelt et les oasis voisines (Jorf, Fezna, Tizimi).

2. *Loc. cit.*, pp. 105-107 et 109.

3. *Loc. cit.*, pp. 44-45.

4. *Sijilmasa selon les auteurs anciens*, in *Revue Africaine*, 1867, p. 282.

5. Les Gerwan ou Igerwan sont des Ṣanhaja qui habitent aujourd'hui au nord-ouest, à l'ouest et au sud-ouest de Meknès. Ils sont peut-être d'origine Ait'Aṭṭa et ont formé le noyau des Ait Yafelman, lors de la fondation de cette confédération. On prétend qu'ils vivaient autrefois dans le Jbel Saghro ; il est certain en tout cas qu'ils étaient sur le Ziz en 169 (Cf. Zayyani et Es Slawi, *loc. cit.*) ; un qsar y porte encore leur nom d'ailleurs (Ocstry, *Notes sur le haut Ziz*, in *Bull. de la Soc. de Géog. et d'Archéol. d'Oran*, 1910, p. 70). Vers 1735, ils étaient encore dans le sud, puisqu'ils prirent part à une expédition saharienne, qui les entraîna jusqu'au Touat (A.-G.-P. Martin, *Quatre siècles d'histoire marocaine*, p. 91). C'est quelques années plus tard, sans doute, qu'ils émigrèrent dans le Moyen Atlas, dans la haute vallée du Gigou et dans le Tigrigra, où ils s'incorporèrent vraisemblablement des fractions Ichqern (Ait Lḥasen) et Ait Mgild (Ait 'Aisa Ḥaddi) et où ils laissèrent plus tard une colonie (les Igelwan des Ait Yousi) ; là leurs victoires sur les tribus voisines, en particulier sur les Ait Idrasen, en firent, sous le règne de Sidi Mohammed ben 'Abdallah, la « tribu berbère la plus puissante en cavaliers et en fantassins » (Es Slawi, *loc. cit.*, IX, p. 365), enfin vers 1803 ils s'emparèrent des terres de leurs ennemis Ait Idrasen aux environs de Meknes et s'y installèrent définitivement.

Dans leur migration vers le Nord, ils semblent avoir entraîné avec eux une fraction de la tribu des Ait Wallal (Ait 'Aṭṭa). On trouve la trace de

coupables d'actes de brigandage dans la vallée du Ziz, sur la piste du Tafilelt, et qui eux aussi fournirent 10.000 têtes aux remparts des capitales [1]. Les vaincus ayant été désarmés, 'Ali ou Barka fut installé définitivement à Tinteghalin avec ses frères les Ait Imour, qui reçurent 1.000 chevaux et 1.000 fusils pour maintenir les montagnards sous le joug. Le commandement de l'Atlas fut organisé par tribu et 'Ali ben Ichcho en devint le chef suprême. « Cette expédition, dit Zayyani[2], fut la dernière de celles entreprises par Moulay Isma'il. Ce prince avait consacré vingt-quatre années de son règne à pacifier le Maghreb et à combattre les populations insoumises ou révoltées contre son autorité. Durant ce long espace de temps, il n'avait pas passé sans interruption une année entière dans son palais. »

Il mourut en 1727 et ces résultats ne lui survécurent pas. Trop de forces longtemps contenues avaient été libérées sans doute, des forces trop profondes surtout, qui allaient bien au delà de l'instinct de pillage ou de la soif de conquête : toutes les tribus Berbères Ṣanhaja, enfin délivrées de la domination arabe, se remirent en marche alors, unies par un passé qui renaissait inconsciemment en elles [3]. Dès la disparition du grand sultan, elles achetèrent des armes et des chevaux et assiégèrent les qaṣbas [4], puis elles reprirent leurs migrations. Désormais,

cette dernière dans le Ziz et dans le Tigrigra et ils forment aujourd'hui, près des Gerwan, une fraction des Ait Nḍir (Cf. Abès, *Monographie d'une tribu berbère : les Ait Ndhir*, in *Archives Berbères*, 1917).

1. Zayyani, *loc. cit.*, p. 45.
Es Slawi, *loc. cit.*, p. 119.

2. *Loc. cit.*, p. 46.

3. A la fin du xix<sup></sup>e siècle, Es Slawi (*loc. cit.*, p. 370) ira jusqu'à parler de « patriotisme berbère ». Cf. Michaux-Bellaire, *l'Organisme marocain*, in *Rev. du Monde musulman*, IX, p. 38, n. 1.

4. Es Slawi, *loc. cit.*, IX, p. 262. C'est à peu près l'époque où Abou Ras (*Voyages extraordinaires et nouvelles agréables*, tr. Arnaud, in *Rev. Afr.*, 1879, p. 543) écrit d'eux : « Leurs plus puissantes tribus dans le Moghreb habitent les montagnes qui dominent Tadla. »

les expéditions des 'Alawites auront des échecs chaque fois qu'elles pénétreront dans leurs montagnes [1].

Dans l'anarchie qui maintenant règne en maîtresse dans tout le Maroc, les Ṣanhaja deviennent avec les *'Abid* et contre eux les arbitres des destinées de l'Empire, faisant et défaisant à leur guise les souverains. Finalement, après le règne autoritaire de Sidi Moḥammed ben 'Abdallah, leur mouvement « contre quiconque parlait arabe au Maghreb [2] » se synthétise en la personne d'un nouveau marabout, Boubeker Amhaouch, dont les fidèles infligèrent une sanglante défaite à Moulay Sliman, qui fut un moment leur prisonnier (1821) [3]. Peut-être auraient-ils pu avec ce marabout renouveler dans de meilleures conditions l'expérience des Dilaites. Amhaouch ne paraît pas y avoir songé, pour lui du moins; il dirigeait d'ailleurs une guerre de races beaucoup plus qu'une rébellion contre un pouvoir central. Tout au plus les Ṣanhaja tentèrent-ils vers 1820 d'avoir en Moulay Brahim ben Yazid un souverain qui fût leur obligé, mais sa proclamation n'eut pas de suite [4]. Avec la victoire, les vieilles querelles un moment délaissées reparurent entre les tribus et furent souvent utilisées avec succès par les sultans ; les Ait Idrasen se heurtèrent aux Gerwan, puis aux Ait Oumalou, les Ait 'Aṭṭa aux Ait Yafelman et plus tard Moḥa ou Ḥammou le Zayyani, à Sidi 'Ali Amhaouch, le descendant de Boubeker. Elles permirent à l'énergie de Moulay Ḥasan (1873-1894) de contenir les Ṣanhaja; toutefois, lors de notre

1. Zayyani, *loc. cit.*, pp. 73-74, 76-77, 85.
Es Slawi, *loc. cit.*, pp. 186-187, 192-193, 198.

2. Es Slawi, *loc. cit.*, X, p. 56. Déjà, à la fin du xvii<sup></sup>e siècle, Mouette (*loc. cit.*, p. 166), avait écrit : « Ils ne se peuvent accorder avec les Arabes que lorsqu'il faut combattre les chrétiens. »

3. Le respect dont il fut l'objet de la part des Berbères, en sa qualité de chérif, montre que leur hostilité allait beaucoup plus aux Arabes qu'au pouvoir central. On voit là encore à quel point le souverain est constamment en marge de l'histoire des tribus.

4. Es Slawi, *loc. cit.*, X, pp. 72-73.

débarquement au Maroc sous le règne de ses successeurs, ils étaient à nouveau aux portes de Rabat, de Meknes et de Fes ; et ce sont eux qui constituent actuellement encore la majorité des insoumis.

## Traduction du texte de Si Brahim Naṣiri [1].

Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux. Que Dieu bénisse notre seigneur Moḥammed ainsi que tous les prophètes et envoyés.

Copie, par la force de Dieu, sa puissance et l'excellence de son secours, de l'arbre généalogique du saint chérif — puisse cet arbre être élevé par la puissance du médiateur [1] — nommé Sidi bou Ya'qoub, chérif de la descendance de Moulay Idris [2].

Sidi bou Ya'qoub, au début de sa vie, était parti de chez son père pour aller à Tunis dans le but d'y faire ses études. Il avait excellé dans sa science et dans ses travaux si bien qu'il y acquit un rang élevé. Puis son Chikh le congédia en lui donnant une chamelle, et lui dit : « Monte-la jusqu'à une localité appelée Asoul [3], et tu y demeureras. » Alors le chérif partit de Tunis avec le bien et la satisfaction. Le Chikh lui avait dit : « Quand elle arrivera à Asoul la chamelle s'arrêtera. » Lorsqu'il arriva à Asoul entre le territoire actuel des Ait 'Adidou [4] et celui des Ait Morghad [5], les Ait Imour [6] demeuraient dans le sud [7]. Sidi bou Ya'qoub leur demanda de lui vendre un

1. Le texte de Si Brahim est écrit en arabe presque vulgaire, la langue en est incorrecte, les mots souvent mal écrits ou tout au moins d'une orthographe fantaisiste. Il en est résulté des obscurités qui nous ont obligé à rechercher les interprétations les plus probables avec des lettrés du pays. Nous remercions ici M. Gros, de la Section historique du Maroc, d'avoir bien voulu revoir la traduction que nous avions effectuée avec eux.

Les notes qui suivent sont reportées en appendice (pp 43 sq.).

terrain [où construire] une Zawwiya. Ils le traitèrent avec la dernière insolence, ne lui permettant pas d'habiter avec eux. L'un d'eux prit la parole et lui dit : « Il faut que tu sèmes la parcelle où tu veux demeurer avec de l'or et de l'argent ». — « Soit », répondit-il. Il alla à la rivière où il prit du sable et des petits cailloux et il dit : « Au nom de Dieu. » Alors ce sable et ces petits cailloux devinrent de l'argent et il leur en ensemença une grande étendue de terre. Ils se pillèrent réciproquement ; finalement ils furent désaltérés [de leur soif de richesse] et ils remplirent leur magasin [8] ; le chérif limita le terrain qu'il avait acheté. Mais lorsque chacun d'eux rentra chez lui, il trouva l'argent qu'il avait ramassé [transformé en] vipères et en scorpions. Alors [les Ait Imour] s'écartèrent de ce lieu pour aller dans la région de Tounfit [9], chez les Ait Sokhman [10], chez les Ichqern [11] et chez les Ait Iḥand [12].

Or le caid 'Ali ou Barka [13] avait été désigné par Moulay Isma'il ben 'Ali pour commander à Tounfit [14] et être son khalifat à Aghbala [15]. 'Ali ou Barka cultivait chez [16] les Ait Widir [17] et chez les Ait 'Amer ou Ichchou [18] et il transportait sa récolte en bottes jusqu'au Tizi n 'Ali [19] ; là il installait l'aire en raison du grand vent [qui y soufflait] [20].

Les gens de bien du sud [21] se réunirent et se rendirent chez Sidi bou Ya'qoub qu'ils trouvèrent occupé à faire le bien. Ils lui ordonnèrent de prendre le commandement du sud sur une étendue de quarante jours de marche sur les quatre côtés ; et il accepta [22].

Lorsque les Ait Imour connurent le caid 'Ali ou Barka, [p. 2] ils lui enlevèrent les terres du makhzen [situées] entre [l'endroit où il se trouvait,] lui et [l'endroit où se trouvait] le sultan illustre et saint Moulay Isma'il ben 'Ali [23]. L'habitat des Ait Imour et des Ait Waster [24] fut alors de Tounfit jusqu'à un lieu appelé Seghdan [25], au pays des Ait 'Ayyaḍ [26].

Quant à Moulay Isma'il ben 'Ali, il exerçait son commandement à la qaṣba de Tadla [27] et il avait fondé sept villes [28] : l'une d'elles à Dai [29], près de la qaṣba de Beni Mellal [30], une à Fichtala [31] entre Foum et 'Anser [32] et les Ait 'Abdellouli [33], une autre ville, Foum Adou [34] près des Oulad Mousa des Beni Mellal [35], entre ceux-ci et les Ait 'Aṭṭa [36], une autre ville, el Rbaṭ [37], entre la tribu des Ait Bouzid [38] et celle des Ait 'Ayyaḍ.

Puis les Ait Waster coupèrent à Moulay Isma'il ben 'Ali la route de Marrakech, et les Ait Imour lui coupèrent celle de Fes [39]. Et ils le malmenèrent fort. Alors Moulay Isma'il ben 'Ali se rendit en cachette chez Sidi bou Ya'qoub et arriva jusqu'à lui ; il lui demanda des tribus pour lui porter secours. Sidi bou Ya'qoub ordonna aux tribus qu'il commandait de se réunir autour de lui, et il leur dit : « Vous donnerez chacune une fraction pour venir en aide à Moulay Isma' il ben 'Ali. » [Les gens des tribus répondirent] : « Donne-nous pour chefs tes descendants ». Alors il ordonna à un de ses descendants de se fixer au pays des Mrabṭiya [40] ; [sa postérité] forme [aujourd'hui] le douar du caid Moḥammed Ouqebli en pays Zayyan [41] ; il ordonna à un [autre] de ses descendants de se fixer au pays des Ichqern : [sa postérité comprend] ceux que l'on appelle les Ait bou Ya'qoub [42]. Parmi ses descendants sont [encore] les Ait Daoud ou Mousa [43] et les Ait Qdada [44] qui habitent près de la qaṣba de Tadla, et, au pays des Ait Wirrah [45], le douar appelé Imhiwach [46], et ceux des Ait Wirrah que l'on appelle les Ouled Sidi Moḥammed ben Yousef [47]. C'est tout, là se termine sa postérité.

Ensuite il envoya [au secours de Moulay Isma'il] les Ait Er Reban [48] au pays des Ait Yousi [49] ; et il envoya deux douars des Ait Ḥadiddou chez les Ait Oum el Bekht [50], près de la Zawwiya ech Chikh [51] ; parmi eux se trouvaient les Ait 'Abdennour, les Ait 'Abderrezaq [52] et

une fraction des Imhlwan [53]. Parmi les Arabes du Tafilelt [54], il envoya les Ait'Amer [55], les Ait 'Ali et les Ait Mzalt [56] et ils demeurèrent [désormais] près de Tadla [57]; [ces derniers] sont des Ait Ḥadiddou ; on les appelle Ait et Telt [58]. Dans le sud [59] il choisit parmi les Ait Morghad : les Ait Yaḥya [60] qui habitèrent Tounfit, les Ait... [61] et les Ait Oulghoum [62], qui sont dans le pays des Ait Bouzid, et les Ait Mḥammed [63] qui demeurèrent chez les Ait Messaṭ [64]. Il envoya également une fraction des Ait Morghad et des Ait Ḥadiddou en pays Gerwan [65].

[P. 3]. Parmi les Arabes du Sahara [66] il envoya les Ouled Mbark chez les Beni Mellal [67], et il envoya des descendants de Moulay 'Ali Cherif chez les Zwaer [68]. Des Ait Rba', du sud du Tafilelt [69], il envoya les Oulad Mousa, les Oulad Bou Bekr et les Oulad Mbark [70]. Des Mḥamid de l'oued Dra' [71], il envoya les Oulad Mraḥ, les Oulad Zahra [72], les Oulad Maḥmoud et les 'Asara ; et ils habitèrent au pays des Beni Mousa [73]. Parmi les Ait 'Aṭṭa qui se trouvaient dans le sud [74] il envoya [chez les Ait 'Aṭṭa n Oumalou] des Ait Ounir [75], des Ait Tislit [76], des Ait Boujegjou [77], des Ait 'Alwan [78] et des Ait Khennouj [79]. [Du sud] il envoya aussi [chez] [80] les Ait 'Aṭṭa n Oumalou, les Ya'moumen [81], les Ait Wa'ziq [82], les Ihitasin [83], les Ait Ch'aib [84] et ils habitent encore aujourd'hui au pays des Ait 'Aṭṭa [n Oumalou]. Et il envoya parmi les Ait Bouzid du Sahara [85] les Ait 'Ali ou Mohammed, de la descendance de Sidi 'Ali ou Moḥammed [86]; et parmi eux [encore] il envoya des Ait Iḥalwan du Sahara [87] [qui allèrent] partie chez les Ait Bouzid [88] et partie chez les Ntifa [89]; on les appelle Ait Wirar [90]. Et il envoya des Ait Chiker, de la descendance de Sidi Chiker [91]; quant aux Ait 'Alwi, aux Ingert, et aux Irejan [92], ils quittèrent Anergi des Ait Sokhman [93].

Chaque tribu [94] fut donc mise en ordre à sa place et tous acceptèrent la décision divine [95]; et ces tribus se

mirent d'accord pour exécuter ce que leur ordonnerait le prince défunt [96] Moulay Isma'il ben 'Ali. Mais le sultan avait été trompé par les Ait Imour et les Ait Waster qui avaient usurpé son territoire [97] et, par cette usurpation, l'habitat des Ait Imour et des Ait Waster s'étendit de Tounfit jusqu'au pays des Ait 'Ayyaḍ, au lieu appelé chez eux Seghdan [98]. En suite de quoi, le prince transporta les Ait Imour au pays du Gharb [99] et une fraction d'entre eux au pays du Ḥaouz de Marrakech [100]. Et il fit des Ait Imour les métayers du Makhzen [101]. [Désormais] ils laboureront pour lui et travailleront selon les ordres du Prince tant que dureront les siècles et le temps. Puis le Makhzen prit une décision à leur égard : il n'y aurait plus dans leurs pays de caid [102]. De même, les Ait Waster furent refoulés au pays des Ait 'Attab [103] [p. 4]. Et chaque tribu [104] fut fixée à sa place.

Moulay Isma'il ben 'Ali usa de mauvais procédés [105] avec les Ait Imour et les Ait Waster, mais ceux-ci en usèrent de même avec lui. Lui leur donnait tort sans écouter leurs paroles [106] ; de leur côté les Ait Imour lui tuèrent le caid 'Ali ou Barka [107]. Le caid 'Ali ou Barka exerçait son commandement sous l'étendard chérifien et était un conseiller sincère et véridique du Dar el Makhzen [108]. Le sultan tempêta contre eux violemment... [109] et les inscrivit au Diwan [110].

Dans la tribu [111] des Ait Waster se trouvait le marabout 'Omari appelé Sidi 'Ali ben Brahim [112]. Celui-ci passait son temps à adorer Dieu nuit et jour, et les Ait Waster lui firent une Zawwiya dans leur pays au lieu dit Amlilt [113]. Et les Ait Waster adoraient Dieu et étaient soumis à ce que leur ordonnait Sidi 'Ali ben Brahim ; mais de ce que leur ordonnait le Sultan, il n'avaient cure. Lorsque le Sultan leur ordonna de quitter leur pays et qu'ils partirent, le marabout 'Omari Sidi 'Ali ben Brahim alla avec eux au pays des Ait 'Attab, et il établit là sa Zawwiya ; elle s'y trouve encore [114].

Les Ait Waster demeurèrent avec lui parce que Sidi 'Ali ben Brahin avait demandé pour eux à Moulay Isma'il ben 'Ali que la tribu [115] des Ait Waster demeurât [avec lui]. Par la suite le Sultan leur donna un khalifat en pays Ait 'Attab, au lieu appelé 'Azib el Jdid. C'est là que gouvernait le Pacha [116].

Quant aux tribus que Sidi bou Ya'qoub envoya de sa propre autorité à Moulay Isma'il ben 'Ali, il obtint de lui pour elles l'exemption totale d'impôts, sauf pour la tribu [117] des Ait Bouzid.

Quant aux Ait 'Aṭṭa et aux Ait er Robo'a, il leur fut imposé à cette époque et jusqu'à maintenant, d'être les soldats du Makhzen [118].

Nous prions Dieu de nous venir en aide et de conduire le peuple dans le droit chemin et c'est tout ce que nous avons vu dans la copie de l'arbre généalogique de Sidi bou Ya'qoub dont nous avons pris connaissance dans le mois de Dieu Janvier jour 30 de l'année 1928.

Le serviteur de Dieu — qu'il soit exalté — Brahim ben Aḥmed Naṣiri habitant actuellement Aghbala. Que Dieu accorde le bonheur à tous par l'intercession de son prophète.

# NOTES

1. C'est-à-dire du Prophète.

2. Sidi bou Ya'qoub est enterré près du village d'Asoul, sur le bord d'une rivière qui porte son nom et qui contribue à former l'oued Gheris avec l'oued Sidi Moḥammed ou Yousef (dit aussi Asif er Riban ou Taghya Ait Morghad. Cf. carte au 1/100.000, feuille Ghéris 2). Un *moussem*, sorte de « foire religieuse », se célèbre près de son tombeau, chaque année, à l'époque des moissons; il dure plusieurs jours et est fréquenté par toutes les tribus du voisinage, Ait Ḥadiddou, Ait Morghad, Ait Izdeg et gens du Tafilelt; il est présidé par les descendants du Saint. Ceux-ci, les chorfa dits de Sidi bou Ya'qoub, habitent Asoul et un autre village tout proche, Aoray. En outre, dans la vallée de l'oued Sidi Moḥammed ou Yousef, dont le nom rappellerait celui du père ou du frère de Sidi bou Ya'qoub, deux autres villages, Taourirt et Zawwiya Sidi Mḥand ou Yousef, ce dernier visité par Segonzac en 1905 (*Au cœur de l'Atlas*, p. 74, et photog. pl. XXIX et XXX), sont maintenant encore habités par leurs parents. Enfin, ces chorfa ont essaimé à la Zawwiya ech Chikh, aux environs de Tadla et au Tazzarin, sur le versant sud du Jbel Saghro, comme nous le dirons plus loin.

Sidi bou Ya'qoub passe généralement pour être d'origine idrisite; certains toutefois l'apparentent, à tort, semble-t-il, à la dynastie 'alawite et le font venir du Tafilelt. On ignore à quelle époque il vécut, mais il est possible qu'il ait été contemporain de Moulay Isma'il. En effet, d'après des traditions recueillies chez les Ait Ndir (Cf. Bureau d'El Hajeb, *Notice sur les confréries religieuses, zaouias et sanctuaires en pays Beni Mtir*. Archives de la Section sociologique de la Direction des Aff. Indigènes), Sidi bou Ya'qoub serait venu du Gheris avec son oncle paternel, Sidi Aḥmed ben Ya'qoub, s'installer chez les Ait Wallal des Ait Ndir, où il aurait vécu et où est enterré un de ses descendants Sidi 'Abdesselem (sur l'oued Tizgit, chez les Ait Ourtindi). Son oncle y aurait acquis un tel renom de science qu'il aurait été convoqué à Meknes par Moulay Isma'il et y serait devenu le précepteur des fils de ce sultan; il serait enterré dans la qoubba de Sidi Mḥammed ben 'Aisa. Or, ce Sidi Aḥmed ben Ya'qoub paraît bien pouvoir être identifié à Aboû'l Abbas Aḥmed ben Moḥammed ben Moḥammed ben Ya'qoub el Wallali, auteur du *Mabahith al Anwar fi akhbar ba'd al Akhyar*, qui fut professeur à la mosquée de Moulay Isma'il et mourut à Meknes le 22 juin 1716 (El Qadiri, *loc. cit.*, II, p. 194, et tr. *in Archives Marocaines*, vol. XXI, p. 361, et *passim*, vol. XXIV, pp. 181 et 192; Levi-Provençal, *les Historiens des Chorfa*, pp. 290-

291). D'autre part, il est peut-être possible aussi de rapprocher le nom de Sidi Moḥammed ou Yousef dont nous parlons plus haut, de celui de Sidi Moḥammed ben Yousef el Melwani, contemporain de Sidi Moḥammed ben Abou Bekr 'Ayyach, mort en 1656-1657 (El Qadiri, *loc. cit.*, XXIV, p. 83); les Imelwan ont en effet une colonie toute proche des chorfa de Sidi bou Ya'qoub dans le Gheris.

En revanche il ne semble pas, même en faisant abstraction des dates données par les chroniqueurs, qu'on puisse identifier le Sidi bou Ya'qoub du manuscrit de Si Brahim Naṣiri à Abou Ya'qoub ech Chabouki, l'un des fils ou des petits-fils de Moulay 'Abdallah Amghar, le fondateur de Ṭit. D'après le *Bahjat en nâdirin* d'Ibn 'Abd el 'Adim ez Zemmouri (dont M. G. S. Colin a bien voulu nous communiquer sa traduction inédite), ce personnage serait mort en 614 hég. (1218) et M. Michaux-Bellaire (*les Confréries religieuses au Maroc*. *Archives Marocaines*, vol. XXVII, p. 35) a pu retrouver sa tombe à Ṭit sur la côte, au sud-ouest de Mazagan. Toutefois, sans en vouloir tirer de conclusions, il ne semble pas inutile de noter un certain nombre de rapprochements possibles entre ces deux personnages.

Abou Ya'qoub Amghar est réputé (Cf. G. Salmon, *L'opuscule du Chikh Zemmoury*. *Archives Marocaines*, II, p. 261) avoir vécu « au Sahara, à Melouan » (le *Bahjat en nadirin*, p. 49, dit à شبوى chez les خزانة). On sait dans quel sens large les gens du nord emploient le terme de Sahara (Cf. par exemple Qadiri, *loc. cit.*, XXIV, p. 291, et Zayyani, *loc. cit.*, p. 4) et on trouve trace des Imelwan en deux points voisins des chorfa de Sidi bou Ya'qoub : dans le haut Gheris d'abord, comme nous l'avons dit plus haut, au milieu même des qṣour de ceux-ci, dans le district de Taghya, où ils ont cinq villages, et où ils se trouvaient déjà au xiie s. (cf. Lévi-Provençal, *Documents inédits d'histoire almohade*, p. 146), et dans l'oasis du Tazzarin, sur le versant sud du Jbel Saghro, où une petite colonie des Ait Sidi bou Ya'qoub du Gheris est venue s'établir tout contre une filiale de la Zawwiya de Tamesloht (qui, elle du moins, a certainement son origine chez les Beni Amghar) et à égale distance d'Arg n Imelwan dans le Jbel Ougnat, prolongement vers l'est du Saghro, des Imelwan du Ferkla, des Ait Melwan des Ait Seddrat de la montagne (haut Dades) et du douar Imelwan des Ait Sfoul (Ait 'Aṭṭa du Sahara), dans le district du Lektawa, sur le haut oued Dra'. D'autre part, le manuscrit de Si Brahim Naṣiri fait des Ait Daoud ou Mousa du Tadla (cf. traduction p. 38) des descendants de Sidi bou Ya'qoub du Gheris, alors que Zemmoury (*loc. cit.*, p. 262) les rattache au contraire à Abou Ya'qoub Amghar.

On trouve en outre d'autres chorfa Ouled Sidi Ya'qoub qui forment la Zawwiya de Kessasserya, dans la tribu des Beni Chebel, sur l'oued Za, affluent de droite de la Moulouya. M. l'officier interprète Duzer (*Notices sur les tribus du Cercle de la Moulouya et de sa zone d'influence*. Archives de la Direction des Affaires Indigènes) a recueilli les traditions sur l'ancêtre éponyme de ces chorfa, qui aurait précisément été le « fils d'Amghar » et le frère d'Abou Zakarya et de Sidi Isma'il (d'après Zemmoury, *loc. cit.*, p. 261, et le *Bahjat en nâdirin*, p. 53, tels sont en effet les noms de deux des fils de Moḥammed Amghar). Il a retrouvé là la légende rapportée par le *Bahjat en nâdirin* (pp. 53-55) et concernant la migration des trois frères d'Arabie à 'Ain el Fitr (Ṭiṭ) sous la conduite d'une lueur mi-

raculeuse. Cette lueur se serait divisée à 'Ain el Fitr en trois faisceaux : « Le premier, dit-il, se rendit à Adrar sur le Melouan; le chikh Abou Ya'qoub le suivit. Il se reposa en un endroit appelé Bassoul... » L'auteur situe Melwan à Rechida, au *sud-ouest de* Debdou, où se trouverait la Zawwiya-mère de Kessasserya et où une « qoubba » porterait le nom de Ya'qoub Yousef ben Moḥammed Amghar (on sait que tel est en effet le nom réel d'Abou Ya'qoub : cf. Michaux-Bellaire, *loc. cit.*). Ce serait sous le règne de Moulay Isma'il qu'un membre de la Zawwiya de Sidi Ya'qoub de Rechida se serait rendu chez les Beni Chebel. Cet exil, dans une région précisément où Moulay Isma'il entretenait, comme au Tadla, des garnisons (à Taourirt et à Msoun par exemple), évoque celui des descendants de Sidi bou Ya'qoub en bordure du Moyen Atlas, tels que les relate le manuscrit de Si Brahim Naṣiri. D'ailleurs, puisqu'il s'agit de traditions orales, peut-être ne serait-il pas trop audacieux de lire *Adrar n Imelwan*, la montagne des Imelwan et *Asoul*, qui (cf. plus haut) est le nom d'un des villages des Chorfa, dans l'oued Gheris.

A Rechida d'ailleurs (Cf. Off. Int. Nehlil, *Notice sur les tribus de la région de Debdou. Bull. Soc. Géog. Alger*, 1[er] tr. 1911, pp. 40-67) les Ouled Sidi Ya'qoub sont bien encore connus comme chorfa idrisites portant le nom d'Amghar, mais on en fait des descendants des Beni Rached, ces Zénètes dont les chefs, aux dires d'Ibn Khaldoun (*Histoire des Berbères*, tr. de Slane, IV, pp. 3-4) s'appelaient les Beni 'Amran et qui, après avoir été vaincus par les 'Abdelwadites, seraient venus s'installer ici. Cette croyance populaire est peut-être d'ailleurs seulement la conséquence d'une confusion imputable au saint de Milyana, Sidi Aḥmed ben Yousef er Rachidi, fondateur de la confrérie des Yousefiya ou Rachediya, qui introduisit chez les Ouled Sidi Ya'qoub la doctrine chadilite (Cf. Rinn, *Marabouts et Khouan*, p. 272 ; Depont et Coppolani, *les Confréries religieuses*, p. 461). « Sidi Ya'qoub, un des ancêtres de ces derniers, dit M. Nehlil, qui ne parle pas d'ailleurs de son tombeau à Rechida..., aurait eu maille à partir avec Moulay Isma'il. Certains prétendent qu'il est originaire de la Segiet el Ḥamra. » On voit que l'identification de ce personnage n'est pas aisée.

3. Cf. note précédente. Asoul est actuellement encore un des villages des chorfa de Sidi bou Ya'qoub.

4. ايت عديد pour ايت حديدو (cf. p. 2, lignes 18, 21 et 24 du ms.).

Les Ait Ḥadiddou forment une tribu Ṣanhaja de la confédération des Ait Yafelman; ils habitent l'Asif Melloul, sous-affluent de l'oued el 'Abid, le haut Ziz, le haut Gheris et le haut Dades. Originaires, disent-ils, de cette dernière région, ils vivaient autrefois uniquement en nomades entre les sources de la Moulouya, le Ziz, le Gheris et l'oued el 'Abid. Quelques-uns se sédentarisèrent ensuite dans le district de Ti'allalin sur le moyen Ziz, où se trouvait une partie des biens de la tribu ; ils en furent chassés au début du xix[e] siècle par d'autres Ait Yafelman, les Ait Izdeg (Ou͂stry, *Notes sur le haut Ziz*, in *Bull. de la Soc. de Géog. et d'Archéol. d'Oran*, 1910, vol. XXX, p. 401), venus du haut oued Todgha et qui, depuis le xvii[e] siècle déjà, semble-t-il, fréquentaient ces régions. Une partie des Ait Ḥadiddou émigra alors entre Meknes et Fes (peut-être les Ait Ḥsain du Zerhoun sont-ils leurs descendants ; ils disent en tout cas qu'ils habitaient jadis l'oued el 'Abid, entre les Ait Hadiddou et les Ait Sokhman, et s'y trouvaient un peu à l'étroit; chassés par la

faim, ils seraient venus s'installer au Zerhoun sous le règne de Moulay Sliman, c'est-à-dire entre 1792 et 1822); les autres envahirent les hautes vallées, enlevant en particulier sept villages aux chorfa de Sidi bou Ya'qoub, qui s'exilèrent près de la Zawwiya ech Chikh. Ils tentèrent un moment de descendre dans la plaine du Tadla, avec les Ait Seri, qui chassaient devant eux les Ait Imour, les Ait Ndir et les Igerwan; et certains parvinrent jusque chez les Zayyan, où ils forment encore une petite fraction. Un pic des environs de Qṣiba, sur le versant nord du Moyen Atlas, porte le nom d'Isk n Ait Ḥadiddou en souvenir de leur passage.

Nous avons dit l'origine de la confédération des Ait Yafelman (cf. p. 23, note 2).

5. Les Ait Morghad sont des Ṣanhaja qui appartiennent eux aussi aux Ait Yafelman. Ils se disent d'origine Ait 'Aṭṭa (cf. p. 19, note 3) et semblent habiter depuis fort longtemps les environs du Tafilelt; il est possible en effet de rapprocher leur nom de celui d'Amerghad, « endroit où commencent les jardins de Sijilmasa » au XIe siècle (El Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale*, tr. de Slane, p. 296). Ils ont longtemps vécu en nomades autour du haut Dades. Aujourd'hui, à la suite de leurs victoires sur les Arabes et surtout sur les Ait 'Aṭṭa, on les trouve en partie sédentarisés dans cette vallée et dans celle du haut et du moyen Gheris; leurs tentes vont encore du versant sud de l'Atlas au Tafilelt, où ils ont des intérêts.

6. Quoi qu'en dise Zemmoury (*loc. cit.*, p. 283), qui en fait des Arabes, les Ait Imour paraissent bien appartenir aux Ṣanhaja. On trouve aujourd'hui trace de cette tribu dans le Moyen Atlas et le Haut Atlas, entre Taghzirt (à 20 km. au sud de Qaṣba Tadla) et la haute Moulouya aux environs de Tounfit, et de l'oued Serou au Gheris, soit qu'elle ait réellement tenu à une époque un territoire aussi vaste, soit plus probablement qu'elle se soit fréquemment déplacée au cours des siècles. Le manuscrit de Si Brahim paraît faire venir les Ait Imour du sud. On leur attribue en montagne la fondation de Qṣiba, la capitale actuelle du pays Ait Wirrah, sur le versant nord du Moyen Atlas, et ils semblent avoir été à une certaine époque les maîtres du gros marché de Tounfit (cf. note 9), après les Ait Izdeg et les Mejjat. D'après les traditions indigènes, ils faisaient partie de la confédération des Ait Idrasen (cf. p. 29, note 3). Certains en font aussi des Ait Yafelman, et ce n'est pas incompatible avec leur rattachement au système d'alliances Ait Idrasen.

Sous le règne de Moulay Isma'il (1672-1727) les Ait Imour tenaient la source de la Moulouya (cf. Es Slawi, *loc. cit.*, IX, pp. 181-182, où, par une erreur du traducteur, cette tribu est dite Ait Zemmour). Nous avons dit qu'après la campagne de 1693 ils devinrent une sorte de tribu *guich* et se trouvaient concentrés au nord d'Aghbala (cf. note 15), vers Tinteghalin (cf. carte au 1/100.000); ils reçurent alors du sultan 1.000 fusils et 1.000 chevaux pour maîtriser les tribus de la montagne. Mais la poussée des tribus du sud vers les plaines atlantiques, en l'espèce des Ait Yaḥya, des Ait Seri et des Ait Sokhman, partis de la vallée de l'Asif Wanergi, sous-affluent de l'oued el 'Abid, ou du versant sud, les chassa avec l'aide des Ait Ḥadiddou de leur position de couverture et les obligea à aller s'établir aux environs de Tadla, où ils se révoltèrent en 1729-1730 (Zayyani, *loc. cit.*, pp. 46 et 69) et où ils continuèrent généralement à être comptés au nombre des tribus militaires. Plus tard leurs brigandages

les firent exiler aux environs de Meknes, où on les trouve en 1758, sous le règne de Sidi Moḥammed ben 'Abdallah (cf. ZAYYANI, *loc. cit.*, p. 132, et Es SLAWI, *loc. cit.*, p. 285). Revenus un moment près de Tadla en 1783 (ZAYYANI, *loc. cit.*, p. 152) une révolte les fait renvoyer à Meknes, d'où Moulay 'Abderrahman les exila enfin parmi les tribus *guich* du Ḥaouz de Marrakech en 1824. Ils y font aujourd'hui partie du commandement du Pacha El Ḥajj Ṭami el Glawi.

Partout où ils sont passés cependant on retrouve encore quelques-uns des leurs : aux environs de Tounfit (chez les Ait Hanini et les Ait 'Ali ou Brahim des Ait Yaḥya), à Tadla, Ghorm el 'Alem, Fichtala, Qṣiba et aux environs de Meknes.

Deux tribus Ṣanhaja ont lié leur sort aux Ait Imour et ont pris part à toutes leurs migrations : les Imelwan, dont nous parlons plus loin (cf. note 53) et les Imejjat, auxquels appartenaient les marabouts de Dila. Cette dernière tribu était vraisemblablement originaire de l'Anti-Atlas occidental, où se trouve encore un groupement de ce nom. Le reste des Imejjat habite aujourd'hui le Ḥaouz de Marrakech entre l'oued Chichawa et l'oued Nfis, et les environs de Meknes. On trouve trace de leurs migrations chez les Ait Seghrouchen du sud, en haute Moulouya, dans la plaine de Tadla (chez les Gettaya et les Ait 'Attab) et chez les Zayyan.

7. Il faut observer que Si Brahim écrit parfois قبلة pour قبيلة ; ici toutefois, on doit sans doute admettre قبلة et comprendre « au sud d'Asoul ». La migration des Ait Imour, de la bordure du désert au haut Gheris, puis de là vers Aghbala, est tout à fait conforme au mouvement d'ensemble des Ṣanhaja.

8. Il s'agit du magasin collectif de la tribu sans doute, bien que cette institution soit assez rare dans cette région. Cf. LÉVI-PROVENÇAL, *Documents inédits d'histoire almohade. Glossaire*, p. 235, note 8.

9. C'est par erreur que Si Brahim écrit تبكت ou تبفت ; il faut évidemment lire تنفت ; Tounfit est une agglomération de plusieurs villages, comprenant près de 4.000 habitants. Elle est située dans le Haut Atlas oriental, sur le haut oued Oudghes, affluent de droite de la Moulouya. C'est aujourd'hui la capitale politique et économique de la tribu des Ait Yaḥya; son marché doit son importance à sa situation, au débouché d'une piste très fréquentée, qui joint les oasis de la bordure du Sahara aux plaines du nord. Aussi sa possession a-t-elle été très disputée au cours de l'histoire : outre les Ait Yaḥya et les Ait Imour, les Ait Iḥand, les Ait Mgild, les Imejjat, les Ait Izdeg paraissent en avoir été les maîtres à diverses époques.

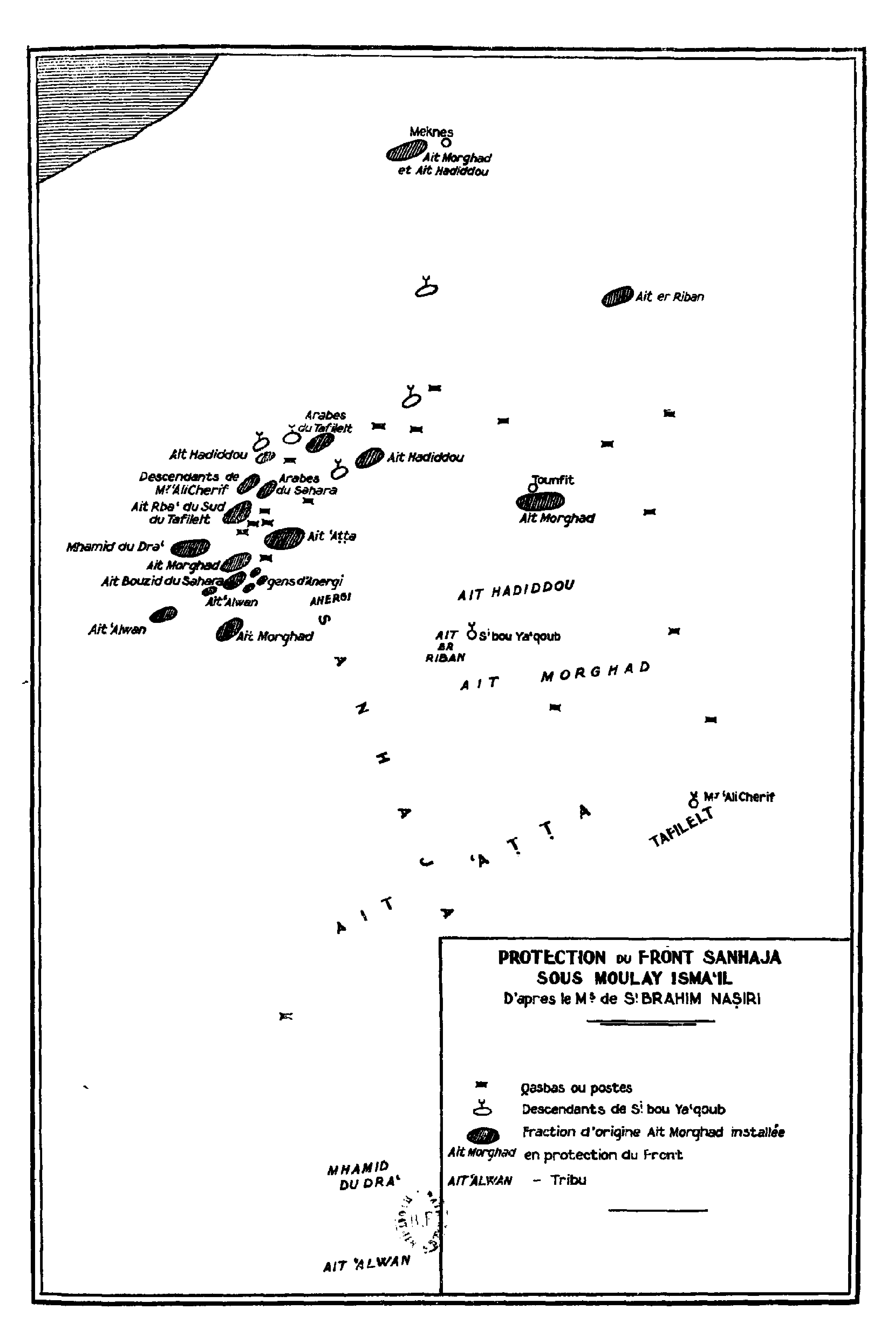
Nous avons dit qu'on retrouvait aujourd'hui quelques tentes Ait Imour chez les Ait Hanini et les Ait 'Ali ou Brahim des Ait Yaḥya (ces derniers sont les suzerains de Tounfit) ; il s'en trouvait récemment encore à Naour, chez les Ait Wirrah où elles étaient venues se réfugier après notre entrée à Aghbala. D'après des traditions recueillies par le lieutenant Reyniers, leur territoire s'étendait autrefois d'Arrougou des Ait Iḥand à Tounfit et à Aghbala et englobait tout le pays actuel des Ichqern.

Cet exil des Ait Imour vers le nord a pu être causé par une immigration saharienne dans le haut Gheris (Ait Ḥadiddou et Ait Morghad par exemple), comme il est arrivé fréquemment dans la région.

10. Les Ait Sokhman forment une confédération de quatre tribus semi-nomades : les Ait Ḥamama, les Ait 'Abdi, les Ait Daoud ou 'Ali et les Ait Sa'id ou 'Ali, qui habitent la source de la Moulouya et le bassin du haut oued el 'Abid, depuis le Jbel Toujjit jusqu'à une quinzaine de kilomètres en amont de Wawizeght. Il se disent originaires de l'Asif Wanergi, sous-affluent de l'oued el 'Abid, situé dans la partie méridionale de leur territoire actuel. D'après les traditions locales, les Ait Wirrah des Ait Seri (cf. p. 31, note 3) seraient d'origine Ait Sokhman.

L'ancêtre de la confédération, 'Ali, appartenait, dit-on, aux Ait Semgian. Aujourd'hui on n'appelle Ait Semgian que les Ait Daoud ou 'Ali et les Ait Sa'id, qui s'opposent aux Ait Menasfa (Ait 'Abdi et Ait Ḥamama), mais « le clan Ait Semgian est pour les montagnards l'expression de la confédération Ait Sokhman. Quand un montagnard dit : les Ait Sokhman ont décidé ceci ou cela, il parle des Ait Daoud ou 'Ali, et des Ait Sa'id ; au contraire, il distinguera les Ait 'Abdi des Ait Hamama » (Cdt Tarrit, *Les Ait Sa'id ou 'Ali*, inédit). Ce nom et peut-être celui de la confédération même (par métathèse et passage du *h* au *kh*) paraissent pouvoir être rapprochés de celui que Léon l'Africain (*loc. cit.*, I, p. 310) et Marmol (*loc. cit.*, II, p. 133) donnent à leurs montagnes : Seggheme ou Segeme. M. Massignon (*Le Maroc dans les premières années du* XVI[e] *siècle*, pp. 208-209) fait venir ces deux mots du pluriel berbère *Isemgan*, les esclaves : oued el 'Abid serait pour lui la traduction arabe du berbère *Asif n Isemgan*. M. Célérier (*L'Oued el Abid*, in *Hespéris*, 2[e] et 3[e] tr. 1926, p. 273) note dans le même sens que cette rivière est essentiellement la rivière des Ait Sokhman. Peut-être alors faut-il faire de ces derniers les descendants des *ḥaratin* des oasis, chassés en montagne par les invasions successives des nomades ; on rencontre en effet chez eux de nombreux individus de couleur foncée Cependant Ibn Khaldoun (*loc. cit.*, I, p. 173) connait aussi des Semgan, qui forment une fraction des Zwagha, tribu assez proche parente des Zénètes (*id.*, pp. 172 et 235) ; or des Zwagha vivaient au temps d'El Bekri (*loc. cit.*, p 234) assez près de l'oued el 'Abid, à une journée de Dai cf. note 29) sur la piste d'Aghmat. On devrait alors considérer les Ait Sokhman comme une sorte d'ilot étranger dans la masse des tribus Ṣanhaja. En réalité telle était peut-être leur situation il y a plusieurs siècles, mais depuis lors, ils ont dû recevoir de nombreux apports de leurs voisins et ont fini par s'assimiler complètement à eux. Léon dit déjà que les habitants de Seggheme sont en partie issus des Zenaga dont le nom apparait proche du leur. D'autre part, on est naturellement amené à comparer le nom des Ait Semgian à celui des Semget de la plaine du Tadla (cf *Opuscule du Chikh Zemmoury*, *loc. cit*, p. 232), à celui du Semgat, district du haut Gheris, et peut-être à celui de Beni Semgin, une des plus grandes villes du haut Dra', des Ait Semgan, tribu du Jbel Tifernin (entre l'Anti-Atlas proprement dit et le Jbel Saghro), des Ait Semmeg, tribu du haut Sous, de Chengiṭi de Mauritanie et d'Isengan, terme qui sert à désigner une des rives du bas Sénégal, et ces traces échelonnées du berceau des Almoravides au Tadla et au Sous paraissent bien les indices d'une migration proprement Ṣanhaja.

11. Les Ichqern sont vraisemblablement aussi des Ṣanhaja qui


Meknes
Ait Morghad
et Ait Hadiddou
Ait er Riban
Arabes
du Tafilelt
Ait Hadiddou
Ait Hadiddou
Descendants de
Mr 'AliCherif
Arabes
du Sahara
Toumfit
Ait Rba' du Sud
du Tafilelt
Ait Morghad
Ait 'Atta
Mhamid du Dra'
Ait Morghad
Ait Bouzid du Sahara
gens d'Anergi
Ait 'Alwan
ANERGI
AIT HADIDDOU
Ait 'Alwan
Ait Morghad
AIT
ER
RIBAN
S' bou Ya'qoub
AIT MORGHAD
Mr 'AliCherif
TAFILELT
AIT 'ATTA
PROTECTION DU FRONT SANHAJA
SOUS MOULAY ISMA'IL
D'apres le Ms de S! BRAHIM NASIRI
Qasbas ou postes
Descendants de S! bou Ya'qoub
Fraction d'origine Ait Morghad installée
Ait Morghad en protection du Front
AIT 'ALWAN – Tribu
MHAMID
DU DRA'
AIT 'ALWAN

vivent à cheval sur le Moyen Atlas, de la vallée du Serou, affluent de l'Oum er Rbi', à la haute Moulouya. Ils ont leur centre économique à Qebbab. Leurs traditions les font originaires du sud ; ils sont d'ailleurs placés au xv[e] siècle sur le versant méridional du Jbel 'Ayyachi par un texte conservé à la Zawwiya de Sidi Hamza (cf. Lt. HENRY, *Zaouya Sidi Hamza*. Archives de la Section Sociologique de la Direction des Affaires Indigènes).

12. Les Aït Ihand sont également à cheval sur le Moyen Atlas, de la vallée du Serou à la haute Moulouya, à l'est des Ichqern ; ils ont leur centre à Kerrouchen. Eux aussi se disent originaires du sud et on peut croire que ce soient des Ṣanhaja ; ils ont occupé un moment la région de Tounfit, d'où ils furent chassés par les Aït Yaḥya, et ils conquirent une partie de leur territoire actuel sur les Ichqern.

Le nom des Imerhan, fraction des Aït Iḥand, se retrouve chez les Aït Imour de Marrakech ; il rappelle peut-être dans le Moyen Atlas le souvenir de cette dernière tribu.

13. 'Ali ou Barka ou Barakat est connu de ZAYYANI (*loc. cit.*, p. 46), et d'Es SLAWI (*loc. cit.*, IX, p. 103). Il paraît en effet avoir été nommé caïd des Aït Imour par Moulay Isma'il. Nous avons dit qu'après l'expédition de 1693, il avait été installé avec 1.000 cavaliers de sa tribu à la forteresse de Tichghallin ou Tighallin (vraisemblablement Tintechallin. village assez important des Ichqern, avec un marché, où les traditions du pays situent sa demeure), d'où il commandait une des voies de pénétration en pays Aït Oumalou et où il coupait toute liaison entre ceux-ci et les Aït Idrasen, leurs voisins du Nord. On peut probablement l'identifier à ce caïd Barka des Aït Imour qui, aux dires des montagnards, fit un pèlerinage à la Zawwiya Naṣiriya de Tamgrout et, au retour, concéda au Chikh Aḥmed ben Naṣer (sans doute Aḥmed le Khalifat) le terrain où il bâtit la Zawwiya ech Chikh à l'est de Qaṣba Tadla.

Le souvenir d''Ali ou Barka est resté très vivant parmi les gens du pays. Le lieutenant CHANZY (*Étude sur les Aït Sokhman de l'Est*, inédite) a recueilli les deux traditions suivantes sur ce personnage : « Lorsque le caïd Mbarka des Aït Youmour se maria, il acheta pour la fête une énorme quantité de dattes : il y en avait une véritable montagne et l'on baptisa *Taourirt n Tini* (colline des dattes) un piton près duquel habitait alors le caïd, aujourd'hui à la limite entre les Aït Wirrah (cf. note 45) et les Aït Sokhman » (cf. carte au 1/100.000, Kasba Tadla 3, à une quinzaine de kilomètres à l'est de Qṣiba). « Peu de temps après, le caïd Mbarka fut tué près de l'Aourir par ses neveux, les Ouled 'Aicha Termoun. Un conflit éclata entre les Aït Youmour témoins du crime. Lorsque les Aït Youmour de la région de Tifert (13 km. nord-ouest du poste actuel d'Alemsid) apprirent que leurs frères se battaient, ils prirent également les armes et, sans connaître encore la cause du conflit, ils échangèrent entre eux des coups de fusils. Une montagne voisine d'Aghbalou n qerqour (11 km. ouest d'Alemsid) fut pour cette raison baptisée *Istran*, « ils l'ont bien voulu ». c'est-à-dire ils se sont battus sans motif, seulement parce qu'ils l'ont bien voulu ». (Cf. carte au 1/100.000, Kasba-Tadla 4, 12 km. O. S. O. d'Alemsid).

14. Les ruines de sa qaṣba se trouveraient au confluent des oueds bou 'Arbi et Mousa ou 'Otman, près de Tounfit.

15. C'est-à-dire son représentant. Aghbala est une agglomération du pays Aït Ḥamama (Aït Sokhman), située entre l'Azaghar Fal, sur le haut

oued el 'Abid, et les sources de la Moulouya ; c'est aujourd'hui le siège d'un bureau d'Affaires Indigènes. Elle a dû longtemps son importance et celle de son marché à sa situation sur une des principales voies de passage du Tadla à la Moulouya et au débouché d'une des pistes du sud par l'Asif Melloul : cette importance s'est encore accrue du fait qu'elle fut avant notre occupation le siège de la Zawwiya de Sidi 'Ali Amhaouch (cf. Segonzac, *Au cœur de l'Atlas*, pp. 54-57), le grand marabout Derqawi mort en 1918. On attribue la fondation d'Aghbala tantôt au Caid 'Ali ou Barka des Ait Imour, tantôt aux Ait 'Ali ou Brahim des Ait Yaḥya, qui occupèrent le pays après le départ des Ait Imour (cf. note 6). Elle aurait appartenu aux Ait 'Abdi des Ait Sokhman avant d'être prise par les Ait Ḥamama.

Noter qu''Ali ou Barka tenant Tounfit et Aghbala et une forteresse ayant été construite à Beni Mellal, Moulay Isma'il dominait le débouché en plaine de toutes les pistes importantes du sud à travers le pays Ṣanhaja.

16. Nous avons lu le berbère *Tin*, « celle de » pour l'arabe تحن et traduit « la terre des Ait Widir », « la terre des Ait 'Amer ou Ichcho » ; c'est l'interprétation donnée par les gens de la montagne, on s'attendrait plutôt dans ce cas à trouver تهن (cf. H. Basset et H. Terrasse, *Sanctuaires et forteresses almohades : I. Tinmel*, in *Hesperis*, 1er tr. 1924, p. 19, note 2).

17. Les Ait Widir forment une fraction des Ait 'Abdi (Ait Sokhman) qui habitent la région d'Alemsid et de Tihaouna, vers la haute Moulouya (cf. carte au 1/100.000. Kasba-Tadla 4).

18. Les Ait 'Amer ou Ichcho forment également une fraction des Ait 'Abdi ; d'après le lieutenant Reyniers, ils sont dits aussi les Ait Tament, les « gens du miel », par euphémisme, parce que leur nom, dit-on, porte malheur.

19. Le Tizi n'Ali est un col qui s'ouvre au sud-ouest d'Aghbala entre le Tighremt n Ouchrenoun et l'Akcha d'Aghbala ; il doit son nom au souvenir d''Ali ou Barka.

20. En vue du dépiquage.

21. Cf. note 7 ; on peut aussi bien lire قبيلة et traduire « les gens de bien de la tribu ».

22. Cf. note précédente : là aussi on pourrait lire قبيلة ; cependant le territoire de « la tribu » deviendrait alors bien considérable.

Sidi bou Ya'qoub aurait eu ainsi un commandement qui rappelle par son étendue celui de Moḥammed el Ḥajj ed Dilai. Manifestement l'auteur a exagéré son rôle ; sans quoi on comprendrait difficilement que son nom n'ait été prononcé ni par Zayyani ni par Es Slawi. Ce n'est peut-être, il est vrai, qu'une étiquette sous laquelle il faut mettre un ou plusieurs noms : celui du marabout de Tamgrout, Sidi Aḥmed ben Mḥammed, dont nous avons déjà parlé en débutant et qui parait (Cf. Michaux-Bellaire, *loc. cit.*, pp. 31-33 et 41) avoir remplacé les gens de Dila dans la direction de la politique Ṣanhaja, ou bien celui de Sidi Sa'id Ahansal, qui portait en montagne le titre d'*Agellid*, de roi, et qui mourut en 1702,

ou encore celui du fils de ce dernier, Sidi Youssef, qui étendit considérablement l'influence de la confrérie des Ahansala ; il accorda son appui, dit-on, à « un sultan de Meknès » qui lui demandait secours « pour faire rentrer dans l'obéissance des gens qui venaient de se révolter contre lui » (Lieutenant SPILLMANN, *La Zaouia d'Ahansal*, in MICHAUX-BELLAIRE, *Conférences faites au cours préparatoire du service des Affaires Indigènes*, *Archives Marocaines*, XXVII, pp. 103-109). D'après DEPONT et COPPOLANI, (*loc. cit.*, p. 493), ce personnage aurait fini par porter ombrage à Moulay Isma'il qui l'aurait fait disparaître, mais il ne semble pas qu'on doive ajouter foi aux dires de leurs informateurs; ce personnage est en effet nommé par Es SLAWI (*loc. cit.*, IX, p. 165), sous le règne de Moulay 'Abdelmalek ben Isma'il.

24. C'est-à-dire « le terrain soumis au Makhzen et compris entre les qaṣbas du Caïd 'Ali ou Barka à Tounfit et à Aghbala et celle du sultan à Tadla » ; c'est l'interprétation des gens du pays. Le passage est particulièrement incorrect et obscur ; il semble bien toutefois que la traduction donnée ici puisse être admise : plus loin, en effet (p. 3, 7e avant-dernière ligne), l'auteur dit que les Ait Imour et les Ait Waster tiennent le pays de Tounfit aux Ait 'Ayyad قبضة, « par prise ».

Ni Zayyani ni Es Slawi ne signalent de révolte des Ait Imour contre leur caïd à l'époque où ils étaient encore en montagne ; ils mentionnent seulement celle de 1729 ou 1730 qui eut lieu dans la plaine de Tadla après leur exil (cf. note 6). Néanmoins, les traditions de la montagne sont unanimes à confirmer ce passage du texte de Si Brahim. On dit chez les Ait Seri (Cdt TARRIT, *les Ait Seri*, inédit) qu'au XVIIe ou XVIIIe siècle, au moment où cette confédération quitta l'Asif Wanergi (cf. p. 31, note 3), pour marcher vers le nord, les Ait Imour arrêtèrent d'abord sa progression ; puis, « révoltés contre leur maître », lui livrèrent les cols de Tadaout n Aari, les cluses du Tizi n Ait Wirrah, du Tizi n Ighs, de Zendag, du Waoudrent et de Tafrent, par lesquels ils atteignirent la plaine de Tadla. Chez les Ait Sokhman (cf. note 13 et traditions recueillies sur 'Ali ou Barka par le lieutenant Reyniers), on dit que le caïd « Mbarka » fut tué « en montagne » près de l'Aourir par ses neveux les Ouled 'Aicha Termoun, pour « dégager les Ait Imour du joug du makhzen ». Or, les Ait Seri qui n'avaient pas encore atteint les dernières pentes du Moyen Atlas en 1679 (cf. note suivante, dahir des Milyana de Sabek) s'y trouvaient certainement lors de l'expédition de 1693 : Es SLAWI (*loc. cit.*, IX, p. 107), dit, en effet, que le pacha Msahel devait monter de Tadla à l'oued el 'Abid pour « prendre à revers » les Ait Seri. Il faut donc supposer que les Ait Imour, soumis vraisemblablement en 1683 lors de la conquête du pays Ait Idrasen, se mirent en révolte entre cette date et 1693 et favorisèrent alors la progression des Ait Seri, ou plutôt que ces derniers furent refoulés en montagne par l'expédition de 1693 et ne revinrent en bordure de la plaine qu'à la fin du règne de Moulay Isma'il ou immédiatement après sa mort (cf. ZAYYANI, *loc. cit.*, p. 69) ; la trahison des Ait Imour concernerait cette deuxième migration. Enfin, on pourrait admettre à la fois les deux hypothèses : les Ait Imour, devenus *guich* sous l'influence de leur caïd, auraient ainsi profité de toutes les occasions favorables pour aider leurs frères Ṣanhaja ; le meurtre d''Ali ou Barka, certainement postérieur à 1693, aurait eu lieu lors de la seconde révolte.

24. Les Ait Waster ou Wasser, fréquemment nommés dans les traditions de la montagne, sont cités déjà au XII[e] siècle par le *Kitab el Ansab* (tr. *loc. cit.*, p. 69) qui les appelle Ait Wastegh et les range parmi les Beni In Gafou des Ṣanhaja de l'ombre, qui font partie des troupes almohades ; ils paraissent habiter alors la région d'Azilal, au sud de Beni Mellal. On dit dans le Moyen Atlas qu'ils ont été à une époque les habitants de Wawizeght et que leur territoire s'étendait depuis les hauts sommets des Ait bou Gemmez (au sud d'Azilal) jusqu'à Tadla : des ruines de village leur sont encore attribuées à Tighermatin et à Tigouta, sur la rive gauche de l'oued el 'Abid, dans le pays actuel des Ait Isḥa (Perres et Mantout, *Notes sur les Ait Isha*, inédit) ; on trouve en outre leurs traces dans toutes les tribus de la région. Il semble qu'ils furent en partie au moins refoulés par l'invasion des Ait 'Aṭṭa du Sahara, venus, par les cols de l'Izoughar (haut oued Dades), s'installer sur le versant nord (Ait 'Aṭṭa n Oumalou de Wawizeght, Ait bou Iknifen de Talmest, sur le haut Asif Ahansal, Ait Ounir de Bernat, au sud d'Azilal). Certains Ait Waster formèrent alors, avec des éléments étrangers, les tribus des Ait Bouzid, des Ait Isḥa, des Ait Mḥammed et des Ait 'Abbes (nord-est, sud et sud-ouest d'Azilal).

Des traditions recueillies dans le Moyen Atlas par le lieutenant Naudin (*Dans le Haut Atlas*, in *Renseignements Coloniaux du Bull. de l'Afr. Française*, sept. 1928, p. 553), en situent également un groupe dans le *dir* de Tadla, aux environs de Taghzirt, où ils précédèrent les Ait Imour. On dit que, s'étant rendus coupables d'un meurtre dans la famille d'un marabout, ils furent entièrement décimés en sept jours par une épidémie de typhus. Leur position au XVII[e] siècle est, d'autre part, confirmée par un *dahir* du sultan, appartenant à la Zawwiya des Milyana de Sabek, située à une vingtaine de kilomètres au sud de Qaṣba Tadla, et datant de 1090 hég./1679 (Cdt Tarrit, *Notes sur les Ait Said*). Ils y sont chargés, avec les Maghila (déjà placés dans cette région par El Bekri, *loc. cit.*, p. 294, et aujourd'hui sous-fraction des Ouled Salem des Beni Mellal), de faire respecter les ordres impériaux concernant les propriétés des marabouts.

Nulle part plus à l'est leur nom n'est connu et il ne semble pas qu'ils aient jamais habité la région de Tounfit. Plus loin d'ailleurs le texte de Si Brahim dit qu'ils coupaient la route de Tadla à Marrakech, tandis que les Ait Imour coupaient celle de Fes. Il faut donc comprendre que les Ait Imour s'étendaient de Tounfit aux environs de Taghzirt et les Ait Waster de Taghzirt aux Ait 'Ayyaḍ. Les uns et les autres ont successivement habité la région de Taghzirt.

Les Ait Waster n'existent plus aujourd'hui comme tribu ; un groupe d'entre eux forme la fraction la plus turbulente des Ait 'Attab, au nord d'Azilal (cf. note 103).

25. Pour *Iseghdan* (mot berbère commun : « les mulets »). Citons dans la région dont il s'agit la source d'Aseghdoun qui irrigue les jardins de Beni Mellal, ou mieux Aghbalou n Seghdan, à Tizgi chez les Ait 'Ayyaḍ, au sud-est de Dar ould Zidouh et au sud-ouest de Beni Mellal (carte au 1/200.000. El Boroudj Est).

26. Les Ait 'Ayyaḍ ou Beni 'Ayyaṭ, déjà placés ici au XVI[e] siècle par Léon l'Africain (*loc. cit.*, I, p. 308) et par Marmol (*loc. cit.*, II, p. 132) tiennent les pentes du Moyen Atlas au sud-est de Dar ould Zidouh, au sud-ouest de Beni Mellal, entre les Ait Bouzid à l'est, les Ait 'Attab à l'ouest et

les Beni Mousa au nord ; ils s'avancent au sud jusqu'à l'oued el ʿAbid (cf. Peyronnet, *Tadla*, in *Bull. de la Soc. de Géogr. d'Alger*, 1ᵉ tr. 1922, p. 689). Ce sont probablement en majorité des Ṣanhaja, avec peut-être quelques Haskoura (on sait d'ailleurs que ces derniers sont des cousins des Ṣanhaja, cf. Ibn Khaldoun, *loc. cit.*, II, pp. 116-117). Ils ont une colonie chez les Beni Aḥsen du Gharb (d'après Zemmoury, *loc. cit.*, p. 282).

27. La ville de Tadla est très ancienne. C'était déjà une forteresse au temps des Almoravides (Cf. El Beidaq, *Mémoires*, tr. Lévi-Provençal, in *Documents inédits d'histoire almohade*, p. 221, et *Kitab el Istiçar*, tr. Fagnan, *l'Afrique septentrionale au XIIᵉ siècle de notre ère*, p. 162). Plus tard, elle est citée par Edrisi, Ibn Saʿid Gharnati, Aboulfeda, Ibn Khaldoun et l'anonyme portugais de la fin du xviᵉ siècle (in Cte H. de Castries, *loc. cit.*, 1ʳᵉ série, France, II) ; elle disparut peut-être un moment à la fin des Mérinides et au début des Saʿadiens (elle n'est citée ni par Léon l'Africain ni par Marmol), pour laisser son nom seulement à la province qui l'entoure. La qaṣba, détruite par les Ṣanhaja lors de la révolte d'Aḥmed ben ʿAbdallah ed Dilai en 1677, fut reconstruite en 1679-1680 (cf. Mouette, *loc. cit.*, p. 124). Lors du partage de l'Empire entre ses fils, Moulay Ismaʿil en fit la résidence de l'un d'entre eux, Moulay Aḥmed, qu'il chargea du commandement de la région. Celui-ci fit bâtir une nouvelle qaṣba plus importante que la première, où 3.000 ʿ*Abid* tinrent garnison. On sait que la qaṣba de Tadla commande un des rares ponts de l'Oum er Rbiʿ.

28. Il faut évidemment comprendre qaṣbas ou postes, plutôt que villes.

29. Nous croyons devoir lire بَدي plutôt que يدي. On sait que Dai fut autrefois une véritable ville ; fondée, dit Ziani (Coufourier, *Description géographique du Maroc d'Ez Ziani*, in *Archives Marocaines*, VI, p. 452), par les émirs Zenata, elle est citée par El Bekri (*loc. cit.*, p. 24) et par Edrisi (*loc. cit.*, p. 221). M. Gautier (*Medinat ou Dai*, in *Hesperis*, 1ᵉʳ tr. 1926, p. 16) la situe sur l'emplacement même de Beni Mellal, où passe une rivière qui porte précisément le nom d'oued Dai, et aux environs. C'est près de cette rivière que se trouvent les ruines de la qaṣba de Moulay Ismaʿil.

30. La qaṣba de Beni Mellal ou qaṣba d'Ibn el Kouch (Zayyani, *loc. cit.*, p. 41, et Vte de Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*, p. 63), est bâtie sur une des collines du *dir* du Moyen Atlas, à 32 km, au sud-sud-est de Qaṣba Tadla. Elle commande le débouché en plaine d'une des pistes les plus importantes de l'Atlas, à la fois route de transhumance et voie commerciale pour les Sahariens, qui l'ont en outre fréquemment suivie dans leurs migrations vers le nord : Dades, cols de l'Izoughar, Wawizeght. La mainmise de Moulay Ismaʿil sur ce point stratégique complétait la domination d'ʿAli ou Barka sur Tounfit et sur Aghbala (cf. ci-dessus). La qaṣba de Beni Mellal a été restaurée sous le règne de Moulay Sliman (1792-1822).

31. Fichtala, dont le nom rappelle celui d'une tribu Ṣanhaja, est une sorte d'oasis située au pied du Moyen Atlas au sud de Tadla. Elle est le siège d'une zawwiya, dirigée par un chérif qui se prétend descendant de Jazouli (Cdt. Tarrit, *les Ait Seri*) et se trouve sur le territoire des Ait ʿAbdellouli (Ait Seri). La qaṣba, attribuée par le Père de Foucauld (*loc. cit.*, p. 60) à Moulay Ismaʿil n'a été que restaurée par ce sultan ; elle

existait déjà à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle (Cf. Marmol, *loc. cit.*, II, pp. 129-131) et les traditions locales en font remonter la construction aux Sa'adiens.

32. Foum el 'Anser est également une oasis, qui se trouve un peu à l'est de Fichtala et dans une situation similaire au pied de la montagne; elle forme le centre politique et économique des Ait Sa'id ou 'Ali (Ait Sokhman).

33. Les Ait 'Abdellouli appartiennent à la confédération des Ait Seri (cf. p. 31, note 3); ils habitent les deux vallées du Drent et du Waoudrent qui forment le Derna, affluent de gauche de l'Oum er Rbi'.

34. Il faut certainement lire *Foum Houdi* et placer cette qaṣba aux environs du blockhaus qui porte aujourd'hui ce nom, à 10 km. au sud-ouest de Beni Mellal (cf. carte au 1/100.000,Kasba Tadla 5); il est effectivement entre les Ouled Mousa et les Ait 'Aṭṭa n Oumalou.

35. Les Beni Mellal forment avec les Beni Maden, les Semget et les Gettaya la confédération *guich* des Ait Robo'a. Ils sont mélangés d'Arabes et de Berbères Ṣanhaja. Les Ouled Mousa forment une sous-fraction des Ouled Gnaou des Beni Mellal; leur village est tout proche de Foum Houdi.

36. Les Ait 'Aṭṭa n Oumalou forment une fraction détachée des Ait 'Aṭṭa du Sahara, qui habite, au sud de Beni Mellal, la région naturelle comprenant le massif du Ghnim et la cuvette de Wawizeght.

37. Il n'a pas été possible d'identifier cette qaṣba, qui devait se trouver dans le voisinage de Timoulilt, au sud-ouest de Beni Mellal (cf. carte au 1/100.000, Kasba Tadla 5). Son nom est toutefois à rapprocher de celui d'une source de la région Timoulilt-Tizgi, au sud-ouest de Beni Mellal (cf. Miégeville, *Situation économique de Beni Mellal. Bull. de la Soc. de Géog. du Maroc*, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> tr. 1927, p. 10).

Les ruines de qaṣbas militaires sont très nombreuses aux environs de Beni Mellal, sur le territoire du *guich* Ait Robo'a; la plupart datent comme le *guich* lui-même, semble-t-il, de Moulay Isma'il.

38. Les Ait Bouzid habitent, au sud-ouest de Beni Mellal, les deux versants de la chaine qui sépare les vallées de l'Oum er Rbi' et de l'oued el 'Abid, cette dernière vallée même, et les premières pentes du Haut-Atlas sur sa rive gauche. Ce sont sans doute en majorité des Ṣanhaja (d'origine Ait Waster) et des Haskoura (d'origine Ait Meṣṣat); ils comprennent également des marabouts Ahansala, dont l'origine reste obscure (peut-être chorfa Ouled Bou Sba') et d'après Zemmoury (*loc. cit.*, pp. 273-274) des chorfa idrisites du Jbel Rached, descendant du chikh Bou Zeid ben 'Ali, qui aurait donné son nom à la tribu.

39. Ce passage confirme la position réciproque des Ait Imour et des Ait Waster après leur rébellion (cf. note 23).

40. Les Mrabṭiya forment une fraction des Ait Sgougou des Zayyan, qui habite les environs d'El Ḥammam (entre Azrou et Khenifra); ils comprennent trois groupes : les Ait Sidi L'arbi, les Ait Sidi 'Abdel'aziz et les Ait Sidi 'Ali.

41. Un Moḥammed Aqebli, après avoir été longtemps caid des Ait Sgougou et l'adversaire acharné de Moḥa ou Ḥammou le Zayyani, fut blessé mortellement le 24 mai 1917; sa maison se trouvait tout près du poste actuel d'El Ḥammam. S'il s'agit ici de ce personnage, il faut admettre que le document de Si Brahim Naṣiri est très récent; mais désigne peut-être seulement un homonyme ou un de ses parents. Bien que l'ethnique *Aqebli*, « originaire du Sud », soit très répandue, il est

possible qu'il ait quelques rapports avec Ba Ichcho El qebli, qui fut caid des Zemmour et des Beni Ḥakem (alors installés au sud-est de leur emplacement actuel), avec son fils 'Ali qui lui succéda dans son commandement, puis devint le chef suprême de toute la montagne Ṣanhaja après l'expédition de 1693, enfin avec le fils de ce dernier Moḥammed Elqebli, qui fut gouverneur de Fes vers 1731 (Cf. Es Slawi, *loc. cit.*).

42. Les Ait bou Ya'qoub forment une sous-fraction des Imzinaten des Ichqern; ils se disent maintenant encore descendants de Sidi bou Ya'qoub; c'est d'autant plus vraisemblable qu'un douar complet Ait Ḥadiddou (cf. note 4) se trouve incorporé dans leur groupe (Guennoun, *le Bled Ichqern*, notes inédites).

43. Les Ait Daoud ou Mousa forment une fraction des Semget, tribu du *guich* Ait Robo'a, et habitent à l'est de la qaṣba de Tadla. Zemmoury (*loc. cit.*, p. 262) en fait les descendants d'Abou Ya'qoub Amghar.

Les Semget, dont nous avons parlé à propos des Ait Sokhman (cf. note 10) passent pour être composés d'éléments venus de cette tribu et d'Ait Ḥadiddou (Cdt Tarrit, *le Tadla et son hinterland*, in *Bull. de la Soc. de Géog. du Maroc*, 3e et 4e tr. 1921, p. 431); on attribue à l'un d'eux la fondation de Qṣiba, avec les Ait Imour. Leur nom est en particulier à rapprocher de celui de Semgat, district du haut Gheris immédiatement voisin des qṣour des chorfa de Sidi bou Ya'qoub.

44. Les Ait Qdada forment actuellement un douar des Ait Daoud ou Mousa.

45. Les Ait Wirrah appartiennent à la confédération des Ait Seri (cf. p. 31, note 3) et habitent le Moyen Atlas aux environs de Qṣiba (est-sud-est de Tadla); on les dit d'origine Ait Sokhman.

46. Les Imhiwach forment encore une fraction des Ait Wirrah. D'après leurs traditions, ils s'appelaient autrefois Ait Wagga et faisaient partie des Ait Daoud ou 'Ali des Ait Sokhman. Chassés de leur pays par leurs frères, ils vinrent demander l'hospitalité aux Ait Wirrah qui étaient installés depuis une dizaine d'années dans leur habitat actuel. Ceux-ci montrèrent d'abord peu d'empressement à les recevoir, puis finirent par leur accorder des terres. Les Ait Wagga auraient pris le nom d'Imhiwach à l'occasion du mariage de Sidi 'Ali Amhaouch avec une de leurs filles (Schweitzer, *Étude sur les Ait Ouirrah*, notes inédites).

47. Il ne semble pas qu'il y ait actuellement de fraction Ouled Sidi Moḥammed ou Yousef chez les Ait Wirrah; on y trouve du moins une fraction Ait Ya'qoub. Il y a, en outre, des chorfa Ouled Sidi Moḥammed ou Yousef à la Zawwiya ech Chikh au nord-est du pays Ait Wirrah.

48. Des Ait er Riban sont encore les voisins immédiats des chorfa et vivent sur un affluent de l'oued Gheris, qui porte leur nom (cf. note 2).

49. Les Ait Yousi habitent le Moyen Atlas, entre Sefrou et la haute vallée de la Moulouya, au nord-est de la route de Meknes à Midelt. Ils disent avoir été amenés dans cette région par Moulay Isma'il pour garder la piste de Fes au Tafilelt (Reisser et Bachelot, *loc. cit.*, p. 38) et s'incorporèrent vraisemblablement alors aux Ait Idrasen, s'ils ne s'y rattachaient pas déjà. Ce sont des Ṣanhaja qui vécurent dans le sud (El Oufrani, *loc. cit.*, p. 273) jusque vers le milieu du XVIIe siècle; en 1600, ils faisaient encore une razzia au Touat (A.-G.-P. Martin, *Quatre siècles d'histoire marocaine*, p. 40). Ils sont placés en Moulouya en 1691 par Es Slawi (*loc. cit.*, IX, p. 148). Parmi les nombreuses monographies consacrées à cette tribu, aucune ne mentionne d'Ait er Riban. Toutefois, de

nombreux éléments étrangers sont venus du sud s'incorporer à elle, parmi lesquels il semble bien qu'il y eut au moins des Ait Morghad (Ait Wahi) et des Ait Ḥadiddou (Isnain).

50. Les Ait Oum el Bekht font partie des Ait Seri (cf. p. 31, note 3); ce sont des Ṣanhaja. Venus du Sud comme les autres tribus de la confédération, ils se sont installés à la même époque qu'elles sur les dernières pentes du Moyen Atlas à l'est de Tadla, entre l'Asif Waoumana et la Zawwiya ech Chikh, en en chassant les Ait Imour ou les Ait Ndir. Ils se considéraient autrefois comme une cinquième tribu du *guich* Ait Robo'a (cf. note 35).

51. La Zawwiya ech Chikh ou Zawwiya d'el Faid (Bodin, *loc. cit.*, p. 275), est une filiale de la Zawwyia Naṣiriya de Tamgrout, située à 38 kilomètres à l'est de Tadla. On pense qu'elle fut fondée sous le règne de Moulay Isma'il par le Chikh Sidi Aḥmed ben Mḥammed, dit le Khalifat; le terrain lui en aurait été concédé par le caid Barka des Ait Imour (cf. note 13) qui était allé le visiter dans le Dra', par les chorfa jazoulites d''Abid Allah qui étaient installés dans le pays depuis très longtemps, et par les tribus du voisinage (Cdt Tarrit, *les Ait Seri*). Les Chioukh de Tamgrout vinrent fréquemment visiter la Zawwiya ech Chikh, mais n'y habitèrent pas ; le troisième d'entre eux, Sidi Mousa ben Moḥammed el Kebir, y mourut au cours d'un voyage en 1729. A partir de Moḥammed ben Boubeker, qui fut Chikh de 1864 à 1886, une branche des marabouts, fondée par un frère de ce personnage, vint s'y établir définitivement; elle n'a pas réussi à se libérer de la tutelle de Tamgrout, comme elle parait en avoir eu l'intention.

La Zawwiya ech Chikh est le centre politique et économique des Ait Oum el Bekht. Une grande qaṣba y était occupée par une garnison makhzen sous le règne de Moulay Ḥasan; elle est peut-être antérieure à ce sultan.

52. Les Ait 'Abdennour forment une fraction des Ait Oum el Bekht; les Ait 'Abderrezaq sont une sous-fraction des Ait Katif des Ait Oum el Bekht ; une sous-fraction des Ait 'Abdennour est dite Ait Hadiddou.

53. Les Imelwan cités au XIIe siècle par le *Kitab el Ansab* (tr. *loc. cit.*, p. 68), et au XIVe siècle par Ibn Khaldoun (*loc. cit.*, II, p. 3) parmi les Ṣanhaja du midi sont aujourd'hui complètement dispersés. Des noms de villages, de fractions de tribus ou de groupements de sédentaires du versant sud de l'Atlas permettent néanmoins de retrouver la trace de leurs migrations du sud vers le nord : dans le haut Dra' (district du Lektawa), dans le Jbel Ougnat, à l'ouest du Tafilelt, au Ferkla, dans le haut et moyen Gheris (en particulier dans le district du Semgat), dans le haut Dades (Ait Seddrat et Ait Ḥadiddou), dans l'Asif Melloul, aux environs du Jbel 'Ayyachi, où on les trouve cités vers le XVe siècle dans un texte conservé à la Zawwiya Sidi Ḥamza (cf. Lt Henry, *loc. cit.*) et jusque dans le Gharb entre Petitjean et Moulay Idris du Zerhoun. Beaucoup se sont incorporés aux Ait Imour; c'est ainsi qu'on retrouve leurs traces à Aghbala, où ils voisinaient avec ceux-ci ; avec eux encore, ils forment une fraction des Bwakher des environs de Meknes et constituent également une tribu *guich* du Ḥaouz de Marrakech. Chez les Ait Oum el Bekht, ils forment un douar des Ait Katif.

54. Les Arabes de la région du Tafilelt comprennent trois tribus Ma'qil : les Dwi Meni', les Sebbah et les Beni Mḥammed.

55. Les Ait 'Amer forment un douar des Ait Krad des Semget (*guich* Ait Robo'a) ; un autre douar de cette fraction s'appelle Ait Telt.

56. Les Ait ʿAli et les Ait Mzalt sont deux douars des Ait Wikhelfen, sous-fraction des Ait Kerkait des Gettaya (*guich* Ait Roboʿa).

57. Si Brahim écrit تادلط, mais il faut évidemment lire تادلة.

58. Ce passage est confus ; on ne distingue pas les fractions d'origine arabe et les fractions d'origine Ait Ḥadiddou. Il y a chez ces derniers des Ait ʿAmer (cf. Vicomte de Foucauld, *loc. cit.*, p. 363) et des Ait Telt.

59. Cf. note 7 ; on pourrait comprendre « de la tribu des Ait Morghad, il envoya... »

60. Les Ait Yaḥya sont des Ait Yafelman qui habitent le Haut Atlas oriental à l'ouest du Jbel ʿAyyachi et qui ont leur centre politique à Tounfit. Ils se disent, comme les Ait Morghad, venus du haut Dades (où l'on trouve encore une fraction de ce nom chez les Ait Seddrat) ; dans leur migration vers le nord, ils ont laissé un groupe d'entre eux (Ait Yaḥya n Icherdouz) sur un affluent de l'oued Todgha. Arrivés dans la région de Tounfit où, disent leurs traditions (cf. Lieutenant Jouhaud, *les Ait Yahya*, notes inédites), ils remplacèrent les Ait Imour, ils se trouvèrent à l'étroit et s'étendirent vers l'est en repoussant les Ait ʿAyyach et vers l'ouest, en chassant les Ait Iḥand ; ils auraient même dominé à une époque toute la partie nord du territoire actuel des Ait Sokhman : Boutferda, Tizi Isli, Bou Attas et Aghbala (Lieutenant Chanzy, *loc. cit.*); on attribue parfois la fondation de ce dernier village à une de leurs fractions, les Ait ʿAli ou Brahim. Plus tard l'invasion des Ait Sokhman les refoula vers l'est ; toutefois, certains d'entre eux demeurèrent sur place et s'incorporèrent aux nouveaux venus.

61. Mot oublié par le copiste ; peut-être les Ait Wahi qu'on trouve également chez les Ait Morghad du versant sud et chez les Ait Mazigh, voisins des Ait Bouzid.

62. Les Ait Oulghoum forment un sous-groupement des Ait Wahi, fraction des Ait Mesri (Ait Morghad) ; ils constituent également une fraction des Ait Bouzid.

63. Les Ait Mḥammed forment une fraction des Ait Mesri (Ait Morghad) et une des quatre tribus des Ait Meṣṣaṭ (cf. note suivante).

64. Les Ait Messaṭ ou mieux Meṣṣaṭ sont vraisemblablement les Ait Maṣṭaou des Haskoura de l'ombre (*Kitab el Ansab, loc. cit.*, p. 67) et les Maṣṭawa d'Ibn Khaldoun (*loc. cit.*, II, p. 118, et Laoust, *Un texte dans le dialecte berbère des Ait Meṣṣad*, in *Mélanges René Basset*, II, p. 305). C'est une confédération morte, dont il ne subsiste plus guère que le nom. Elle comprenait quatre tribus toutes voisines du poste actuel d'Azilal (Souq el Khemis des Ait Meṣṣaṭ) : les Ait Isḥa, les Ait Ougoudid, les Ait Outferkal et les Ait Mḥammed ; ces tribus vivent aujourd'hui complètement séparées les unes des autres. Les Ait Isḥa passent pour être les véritables Ait Meṣṣaṭ ; leur nom leur aurait été donné par leurs voisins. Les autres seraient des immigrés. Les Ait Mḥammed en particulier formeraient un mélange d'étrangers et d'Ait Waster (cf. note 24) ; plus tard un groupe d'entre eux serait venu s'incorporer aux Ait Seri (cf. p. 31, note 1) sous le nom d'Ait Moḥand. Il est à noter précisément que l'auteur du texte de Si Brahim Naṣiri ne parle pas de ces derniers, alors qu'il nomme toutes les autres tribus du Moyen Atlas ; on peut penser qu'à son époque, ils n'avaient pas encore quitté leur tribu d'origine.

65. P. 33, note 5. Chez les Ait Oumnasf (Ait Oukhilfen des Gerwan), se trouve une sous-fraction Ait Morghad. Dans la fraction Ait Ḥammou

des Gerwan, e nom du groupe des Ait 'Ali ou Iqqo rappelle celui d'une fraction Ait Ḥadiddou.

66. C'est-à-dire parmi les Ma'qil (p. 19, note 1).

67. Les Ouled Mbark forment aujourd'hui encore une fraction des Beni Mellal.

68. Les Zwaer forment une fraction des Beni Maden, une des tribus du *guich* Ait Robo'a. Un marabout Sidi Moḥammed ben Cherif est enterré chez eux.

69. Peut-être faut-il lire « de la tribu du Tafilelt » (cf. note 7); on ne trouve actuellement aucune fraction Ait Rba' dans les tribus avoisinant cette oasis. Toutefois dans le haut Dra' et le Saghro, ce nom est porté par un groupe des Ait Wallal (Ait 'Aṭṭa).

70. Les Ouled Mousa, les Ouled Boubeker et les Ouled Mbark sont trois fractions des Ouled Gnaou des Beni Mellal. Les Ouled Mbark ont déjà été signalés plus haut (cf. note 67). Un groupe des Arabes Beni Mḥammed du Tafilelt s'appelle Ouled Mousa. Il y avait dans la même région des Beni Mousa au XVII[e] siècle (cf. El Oufrani, *loc. cit.*, p. 415).

71. Les Mḥamid occupent un groupe de qṣour dans la dernière oasis du haut Dra', immédiatement au nord du coude du fleuve et à l'entrée du Sahara. Ils ont donné leur nom à ce dernier district de la vallée.

72. Il semble qu'on doive lire زهر pour رهر.

73. Les Beni Mousa forment une importante tribu, qui est à cheval sur l'Oum er Rbi', des environs de la Zawwiya d'El Menzel (au sud-ouest de Tadla), qui appartient aux Beni 'Amir, jusqu'à une quinzaine de kilomètres en aval du confluent de l'Oum er Rbi' et de l'oued el 'Abid. Ouled Mraḥ, Ouled Zahra et El 'Asara sont des noms de douars de la fraction Ouled 'Arif ; les Ouled Maḥmoud forment un douar de la fraction Ouled bou Mousa.

74. Tout ce passage concernant les Ait 'Aṭṭa est obscur et nous avons peut-être quelque peu forcé le texte de Si Brahim Naṣiri pour arriver à une traduction qui ne soit ni absurde ni contradictoire. L'auteur, en effet, ne situe pas les fractions à la fin de leur migration ou paraît seulement les replacer à leur point de départ. Comme en outre les Ait 'Aṭṭa sont certainement les éléments les plus voyageurs du Maroc, il est difficile de déterminer à quel déplacement précis il fait allusion. Nous nous sommes appuyé cependant sur les renseignements que nous avons pu obtenir sur chacune des tribus ou des fractions citées, renseignements que nous donnons dans les notes qui suivent. Rappelons seulement ici que le gros de la confédération, comprenant ceux qu'on appelle les Ait 'Aṭṭa du Sahara, nomadise entre l'Atlas, le haut Dra', le Tafilelt et le désert (cf. p. 19, note 3) ; il comprend :

Les Ait Wahlim.

Les Ait Wallal.

Les Ait Ounir.

Les Ait Sfoul ou Ait Isfoul.

Les Ait 'Alwan.

Les Ait 'Aisa Imezzin, comprenant les Ait Ya'zza et deux petites tribus, les Ait Khalifat et les Ait el Fersi.

Les Ait Ounebgi, comprenant les deux tribus des Ait Khebbach et des Ait Oumnasef et les Arabes Beni Mḥammed.

La plupart de ces groupes ont envoyé à diverses époques des colo-

nies sur le versant nord de l'Atlas ; la plus importante est celle des Ait 'Aṭṭa n Oumalou (cf. notes 24 et 3?), formée en majorité d'Ait Ounir et d'Ait Wallal.

75. Les Ait Ounir sont encore en majorité dans le sud (Haut-Dra', Jbel Saghro, Dades) ; cependant dès le XIIe siècle, c'est-à-dire bien avant la fondation de l'alliance Ait 'Aṭṭa, ils avaient des colonies sur le versant nord, dans la région d'Azilal ; le *Kitab el Ansab* (*loc. cit.*, p. 69) classe en effet les *Ait Wanir* parmi les Ṣanhaja de l'ombre. Un groupe d'entre eux vit actuellement chez les Ait Mḥammed (cf. notes 63 et 64) ; ils sont appelés les Ait Ounir de Bernat ; un autre plus important a servi à constituer le noyau d'une fraction des Ait 'Aṭṭa n Oumalou.

76. Les Ait Tislit n'existent que chez les Ait Aṭṭa n Oumalou, où ils s'intègrent dans les Ait Sa'id ou Ichcho des Ait Wallal ; on les dit issus de *foqra*, c'est-à-dire de personnages religieux, auxquels se joignirent quelques Ait 'Aṭṭa du sud.

77. Les Ait Boujegjou, bien qu'ils n'aient pas de correspondants dans le sud, sont néanmoins donnés comme originaires des Ait Ounir du Sahara ; chez les Ait 'Aṭṭa n Oumalou, ils constituent une sous-fraction des Ait Ounir.

78. Les Ait 'Alwan sont vraisemblablement Arabes d'origine Ma'qil, ils paraissent être entrés dans la confédération Ait 'Aṭṭa au moment de sa fondation, c'est-à-dire vers le milieu du XVIe siècle, mais ils y ont toujours été considérés comme des parents pauvres ; c'est ainsi qu'ils ne fournissent jamais le chef suprême, qui est en principe nommé chaque année par permutation entre les tribus.

Le gros des Ait 'Alwan vit encore au désert, avec son centre de gravité et ses magasins dans les oasis du coude du Dra', mais ils ont essaimé de là un peu partout ; au Dades, chez les Ntifa des environs de Tanant, chez les Ait Bouzid, chez les Ait ' Aṭṭa n Oumalou (où ils forment une sous-fraction des Ait Ounir), chez les Ait Isḥaq, au sud de Khenifra, et, semble-t-il, jusque chez les Igerwan des environs de Meknès.

79. Les Ait Khennouj sont venus du sud chez les Ait 'Aṭṭa n Oumalou ; ils y forment une sous-fraction des Ait Ounir. La tribu-mère a disparu.

80. On pourrait, semble-t-il, comprendre comme suit la traduction littérale : « il envoya aussi, parmi [ceux qui sont aujourd'hui, à la suite de cette migration, chez] les Ait 'Aṭṭa n Oumalou,... »

81. Les Ya'moumen n'ont pas de représentants dans le sud. Chez les Ait 'Aṭṭa n Oumalou, ils faisaient autrefois partie des Ait Sa'id ou Ichcho des Ait Wallal ; ils sont maintenant rattachés aux Ait Ounir.

82. Les Ait Wa'ziq forment chez les Ait 'Aṭṭa n Oumalou une sous-fraction des Ait Wallal ; dans le sud, ils sont rattachés aux Ait Boubeker, une des quatre fractions des Ait Wallal.

83. Les Ihitasin font partie des Ait Wallal des Ait 'Aṭṭa n Oumalou : ils n'ont pas de correspondants dans le sud.

84. Les Ait Cha'ib forment une sous-fraction des Ait Wallal chez les Ait 'Aṭṭa n Oumalou ; dans le sud, ils comptent dans la fraction Ait Rba' des Ait Wallal.

85. Aucune tradition ne confirme, ni en montagne ni au désert l'origine saharienne des Ait Bouzid (cf. note 38). D'après Zemmoury, ils auraient néanmoins des parents dans le Sous et sur le versant sud de l'Anti-Atlas occidental (Oued Noun).

86. Les Ait 'Ali ou Moḥammed forment une sous-fraction des Ait Ou-

megdoul des Ait Bouzid de la montage. Sidi ʿAli ou Moḥammed serait enterré chez les Ait ʿAṭṭa, dans le Tazzarin, oasis du versant sud du Jbel Saghro, située entre le haut Draʿ et le Tafilelt. Ce fait pourrait confirmer l'origine saharienne de ses descendants. On peut signaler en outre qu'un groupe de villages dans le district de Lektawa (haut Draʿ) porte le nom d'Ouled ʿAli ben Moḥammed.

87. Il semble qu'on doive lire ايت علوَن au lieu de ايت احلوان ; il s'agirait alors des Ait ʿAlwan des Ait ʿAṭṭa (cf. note 78).

88. Les Ait ʿAlwan forment chez les Ait Bouzid une sous-fraction des Ait Oumegdoul.

89. Les Ntifa forment une grosse tribu qui habite une partie de la plaine de Tadla et surtout les contreforts de l'Atlas à l'ouest d'Azilal, depuis la frontière sud des Beni Mousa (cf. note 73) jusqu'aux montagnes des Ait ʿAbbes au delà de Tanant. D'après le *Kitab el Ansab* (*loc. cit.*, p. 67) et d'après Ibn Khaldoun, (*loc. cit.*, II, p. 119), ce sont des Haskoura, mais ils comptent très vraisemblablement aussi des éléments Ṣanhaja (les Rfala, cf. *Kitab el Ansab*, *loc. cit.*, p. 69) et Arabes Maʿqil (Beni Ḥasan et ʿAtamna). En outre, leurs traditions les considèrent comme originaires des Nfifa ou Afifen qui occupent les premières pentes de l'Atlas, à 100 kilomètres environ au sud-ouest de Marrakech et ont leur centre à Imi n Tanout, au débouché de la route du Sous par le Tizi Maʿchou ; et ceux-ci ont des traditions similaires. On ne connaît pas l'origine exacte des Nfifa, mais il est vraisemblable que ce sont des Maṣmouda. Si réellement ces deux tribus se rattachent l'une à l'autre, leur séparation fut incontestablement très ancienne : au XIIe et au XIVe siècles, nous l'avons vu, les Ntifa sont aux environs d'Azilal ; or, au XIe et au XIVe siècles, El Bekri (*loc. cit.*, p. 303), et Watwat (*loc. cit.*, p. 47) connaissent la ville d'*Afifen*, à l'emplacement même d'Imi n Tanout, semble-t-il. D'ailleurs, on sait que le dialecte des Ntifa est sensiblement différent de la *tachelhait*, parlée par leurs frères de l'Atlas Occidental, ce qui vient confirmer les données de ces auteurs.

90. Les Ait Wirar forment une sous-fraction des Ait en Nous des Ntifa de la montagne; ils habitent à quelques kilomètres au nord-est de Tanant (cf. carte au 1/200.000, Demnat-Est) ; on trouve également un groupe de ce nom chez les Gerwan des environs de Meknes.

91. Les Ait Chiker sont, d'après certaines traditions indigènes (Cf. Loubignac, *les Ait Atta du Nord*, notes inédites), un rameau détaché des Ait Chaker, fraction de la tribu des Ait Sfoul, qui, nous l'avons vu, fait partie de la confédération des Ait ʿAṭṭa du Sahara. Installés d'abord chez les Ait ʿAṭṭa n Oumalou, ils les auraient ensuite abandonnés pour s'incorporer aux Ait Bouzid. Ce rattachement est tellement ancien que la plupart des montagnards les croient d'origine Ait Bouzid. Les Ait Chiker se trouvaient pour l'irrigation à la merci de certains Ait ʿAṭṭa n Oumalou, qui tenaient la tête de leurs canaux et décidèrent vers le milieu du XIXe siècle de repasser à ceux-ci (Ait Wallal) par un acte de vassalité ou *tighersi*. Mais ils étaient encore considérés chez eux en 1912 comme des étrangers et on ne leur reconnaissait aucun droit sur les terres ni sur les revenus éventuels de la tribu, bien qu'ils supportassent leur part des charges communes.

92. Les Ait ʿAlwi, Ingert et Irejan (ou Irezan) forment trois sous-fraction des Ait Ḥamza (Ait Bouzid).

93. L'Asif Wanergi est un affluent de l'Asif Ahansal, qui se jette lui-même dans l'oued el 'Abid. C'est de là que les Ait Sokhman se disent originaires (cf. note 10) et que les Ait Seri sont partis à la conquête du Moyen Atlas (cf. p. 31, note 3). Une autre fraction des Ait Ḥamza (Ait Bouzid) s'appelle Ait Wanergi.

94. Cf. note 7.

95. Divine parce que, dans l'esprit de l'auteur, elle émane de Dieu par l'intermédiaire de Sidi bou Ya'qoub.

96. L'auteur, nous l'avons dit, écrit longtemps après la mort de Moulay Isma'il.

97. Cf. note 23.

98. L'auteur répète ici ce qu'il a déjà dit au début de la page 2 du manuscrit.

99. Cf. note 6. On trouve les Ait Imour aux environs de Meknes en 1758 ; un groupe d'entre eux y habite encore.

100. Cf. note 6. D'après le *Kitab el Istiqṣa*, c'est seulement en 1824 qu'ils furent transportés dans le Ḥaouz de Marrakech ; le gros de la tribu y habite encore parmi les *guich* de la basse vallée de l'oued Nfis. De nombreuses traditions dans la région de Tadla et dans le Moyen Atlas attribuent néanmoins cette mesure à Moulay Isma'il.

101. Nous avons dit en effet que les Ait Imour font partie des tribus *guich*.

102. Les Ait Imour sont actuellement commandés les uns par le pacha de Meknes, les autres par le pacha de Marrakech.

103. Les Ait 'Attab habitent le Moyen Atlas au nord d'Azilal et sont à cheval sur l'oued el 'Abid, entre les Ntifa et les Ait Bouzid. Leur origine est mal connue ; il semble cependant qu'ils aient un fond Ṣanhaja (Ait Seri, gens du Todgha, Mejjat) auquel sont venus s'ajouter des éléments étrangers (Arabes ou Berbères du Sous). Les Ait Waster forment chez eux un groupe des Ait Yaḥya, sous-fraction des Iqadoussen. Avant notre occupation, tous les autres Ait 'Attab faisaient bloc contre les Ait Yaḥya ; les Ait Waster étaient chez ceux-ci les plus guerriers, ceux qui s'imposaient à leurs frères. Leur alliance avec nous au moment de la soumission de la tribu leur a assuré la prédominance chez les Ait 'Attab.

104. Cf. note 7.

105. Textuellement : « Moulay Isma'il ben 'Ali trompa... et fut trompé par eux ».

106. Ce passage est un peu obscur. La phrase précédente et le sens de حكم construit avec على (signifiant *juger contre*) permet peut-être de lire ولم يسمع منهم au lieu de منه.

107. Sur la mort d''Ali ou Barka, qui est postérieure à 1693, cf. notes 13 et 23. D'après le lieutenant Reyniers, 'Ali ou Barka aurait été tué par un de ses neveux sur la route de Tinteghalin à Khenifra.

108. Cf. la mission qui lui fut confiée après la campagne de 1693 (p. 33).

109. Mot illisible.

110. C'est-à-dire au contrôle de l'armée.

111. Cf. note 7.

112. Abou Ḥasan 'Ali ben Ibrahim, appelé généralement El Bouzeidi (ce qui semble le rattacher aux chorfa des Ait Bouzid, cf. note 38, bien qu'on

le dise aussi originaire du Tafilelt), est connu (Cf. El Oufrani, *loc. cit.*, p. 456; El Qadiri, *loc. cit.*, XXI, p. 183, et XXIV, p. 16; J. Sicard, *Situation religieuse des tribus traversées par la mehalla du caid Layadi*, in *Revue du Monde Musulman*, XIII, p. 346; G. Salmon, *l'Opuscule du Chikh Zemmoury*, *loc. cit.*, p. 278; lieutenant Thiabaud, *Confréries, zaouias, sanctuaires des Ait 'Attab*, notes inédites, in *Archives de la Section sociol. de la Direction des Aff. Indigènes;* lieutenant Desgranges, *Notice sur les Zaouias et sanctuaires situés en tribu Entifa*, notes inédites, in *Id.;* Laoust, *Étude sur le dialecte berbère des Ntifa*, pp. 342-343). Il n'a certainement pas été contemporain de Moulay Isma'il, puisqu'il fut disciple du fameux chikh Chadili Et Tabba', décédé à Marrakech en 914 hég., 1509 (Lévy-Provençal, *les Historiens des chorfa*, p. 274, note 3).

D'après Zemmoury (*loc. cit.*) et d'après le manuscrit de Si Brahim Naṣiri, il était 'Omari, c'est-à-dire descendant d''Omar ben el Khattab, le deuxième khalife (634-644), comme les Cherqawa de Boujad. Il eut d'ailleurs des liens incontestables avec ceux-ci ; les traditions locales l'affirment et M. Sicard (*loc. cit.*) prétend que Sidi Moḥammed ech Cherqi, le fondateur de la confrérie, aurait dû sa naissance à son intervention miraculeuse et aurait été son disciple préféré. Il fut le grand père de Sidi Aḥmed ben ou Dades, dont la Zawwiya se trouve à Bahi, près de Bzou chez les Ntifa, l'arrière-grand-père de Sidi Sghir ben Manyar ben Aḥmed, disciple du précédent, mort en 1055 hég., 1645-1646 (El Qadiri, *loc. cit.*, XXIV), fondateur de la medersa de Bzou, et l'ancêtre de Sidi el Hattab ben Moḥammed el Kenizi (ethnique d'un village des Ait 'Ayyaḍ), qui mourut en 1879 et dont le sanctuaire est à Tamghirt, chez les Ait 'Attab. Parmi ses disciples on peut citer Aḥmed ben Abil Qasim ben Moḥammed ben Salim ben Abdel 'aziz ben Chwa' ib el Harawi, mort en 1013 hég., 1604 (El Qadiri, *loc. cit.*, XXI), et on assure qu'il donna son nom à Abou Bekr ben Moḥammed, le premier des Dilaites, né en 943 hég., 1536-1537 (El Oufrani, *loc. cit.*.) Son extraordinaire piété et une discussion qu'il eut avec l'illustre El Ghazwani sur Sidi 'Abdallah ben Sasi le rendirent célèbre : des traditions, recueillies par le Lieutenant Reyniers en haute Moulouya, affirment qu'il lui fallait changer douze fois par an de gandourah, tellement ses vêtements étaient usés par ses fréquentes prières.

Sidi 'Ali ben Brahim est enterré à Agerḍ, à la limite des Ait 'Ayyaḍ et des Ait 'Attab (cf. carte au 1/200.000, El Borouj Est et Demnat Est), ainsi que Sidi Aḥmed ben ou Dades et deux disciples de ce dernier, Sidi Hachem et Sidi 'Abdesselem, qui fondèrent la Zawwiya de Bahi en 1731. Près de son tombeau, un *moussem* se célèbre chaque année et est fréquenté par toutes les tribus du voisinage; son nom est en outre connu par un combat livré en 1913 par le colonel Mangin.

Ses descendants paraissent tous affiliés à la confrérie des Qadiriya, dont ils confèrent l'*ouerd;* certains confèrent aussi celui des Derqawa. Ils auraient été affranchis d'impôts par Moulay Isma'il. La plupart d'entre eux habitent Agerḍ et les villages voisins (Takhessait, El Koudya, El Kniz, Zeraib, etc.). En outre, un certain nombre ont essaimé chez les Ntifa. La Zawwiya de Bahi y est encore sous la direction des descendants de Sidi Aḥmed ben ou Dades ; elle est l'objet d'un pèlerinage important le septième jour du *Mouloud*. Ce même jour, un *moussem* est célébré à la medersa de Bzou, qui est habitée par des descendants du frère de Sidi Sghir ben Manyar. Enfin les Ouled Sidi Hattab ont une

colonie chez les Sraghna, tribu arabo-berbère située à l'ouest des Ntifa. L'obédience de la famille du saint s'étend sur une partie de la plaine de Tadla (Beni Mousa, Beni Mellal et Beni Ḥasen des Ourdigha), qu'il paraît s'être partagée jadis avec Sidi Moḥammed ech Cherqi. En montagne, elle a des disciples chez les Ait 'Attab, les Ntifa et les Ghojdama et Ftwaka de la région de Demnat. On en trouverait aussi plus loin : dans le Ḥaouz de Marrakech, en Chawiya et chez les Doukkala.

Parmi les Zawwiyas et les tribus dont le nom rappelle celui de Sidi 'Ali, sans qu'il soit possible de les lui rattacher avec certitude, citons la Zawwiya de Sidi 'Ali ou Brahim du haut Todgha, chez les Ait Snan, les Ait 'Ali ou Brahim des Ait Wirrah et les Ait 'Ali ou Brahim de Tounfit (Ait Yaḥya). En revanche, les Mrabṭya Ait Sidi 'Ali ou Brahim des Ait Sgougou (Zayyan) n'ont vraisemblablement aucun rapport avec lui et leur nom est plutôt à rapprocher de celui du marabout enterré près de la source de l'Oum er Rbi' (cf. Ben Daoud, *Notes sur le pays Zayyan*, *loc. cit.*, p. 56) De même, il ne semble pas qu'on puisse identifier notre personnage à Aboul Ḥasan 'Ali ben Ibrahim, cité par Ibn 'Asker (*Daouhat en Nachir*, tr. Graulle, in *Archives Marocaines*, XIX, pp. 163-164) qui était connu sous le nom de Bast Tadla et était originaire des Fichtala ; ce personnage est mort en effet en 1534, deux ans avant la naissance d'Abou Bekr ben Moḥammed ed Dilai, à laquelle nous avons vu présider Sidi 'Ali d'Agerḍ.

La célébrité de ce dernier est assez considérable en montagne pour qu'il soit devenu le centre de tout un folklore ; on ne doit donc pas s'étonner que le ms. de Si Brahim Naṣiri l'ait fait vivre à l'époque de Moulay Isma'il, M. Laoust (*loc. cit.*,) et le lieutenant Desgranges ont semblablement recueilli des légendes qui le font contemporain de Sidi La'bbes, moqaddem de la Zawwiya de Taneghmelt chez les Ntifa, dont le propre fils était encore vivant en 1923.

113. Vraisemblablement Timoulilt, à 17 km. au sud-ouest de Beni Mellal (cf. carte au 1/100.000, Tadla 5), à une vingtaine de km. à l'est du tombeau de Sidi 'Ali ou Brahim. C'était encore il y a quelques années un centre religieux qui exerçait une certaine influence sur les Ait Bouzid.

114. C'est la Zawwiya Agerḍ (cf. note 111). Elle paraît antérieure à Moulay Isma'il.

115. Cf. note 7.

116. Il s'agit sans doute du Pacha de Beni Mellal ou peut-être de celui de Tadla. D'après des traditions recueillies chez les Ait 'Attab par le lieutenant Thiabaud (*Notes inédites concernant les Ait 'Attab*). « Moulay Isma' il aurait confié à un de ses fils, le Pacha Si Aḥmed ben 'Ali, le commandement d'une grande étendue de territoire allant de Boujad au Tafilalet. Si Aḥmed ben 'Ali, ancêtre du Caïd actuel des Ait 'Attab, demeurait dans cette tribu et sut tenir à peu près cette immense étendue de pays dans l'ordre. » On sait que lors du partage de l'empire (1699-1700), le fils de ce sultan et son héritier présomptif, Moulay Aḥmed, reçut le gouvernement de Tadla avec résidence à la qaṣba (cf. note 27 et Zayyani, *loc. cit.*, p. 47 ; Es Slawi, *loc. cit.*, IX, p. 122).

117. Cf. note 7.

118. Les Ait Robo'a (cf. note 35) paraissent en effet former une tribu *guich* depuis le règne de Moulay Isma'il. Il ne semble pas, en revanche, que les Ait 'Aṭṭa aient fourni au moins d'une façon permanente le ser-

vice militaire aux sultans 'alawites. Cependant, à la suite de l'expédition du Saghro en 1679, nous avons vu (p. 23) qu'ils avaient accepté d'envoyer éventuellement des contingents contre les Chrétiens. Plus tard en 1787, six cents d'entre eux furent inscrits sur les registres de l'armée et exercés dans le port de Tanger et le détroit de Gibraltar à la navigation et au combat sur mer (Zayyani, *loc. cit.*, p. 157 ; Es Slawi, *loc. cit.*, IX, pp. 349-351). Enfin, lors de l'expédition de Moulay Ḥasan au Tafilelt (1893), les Ait 'Aṭṭa, que le sultan appelle dans son bulletin de victoire « ses serviteurs » lui firent une escorte brillante de Qṣar es Souq au Tafilelt (Es Slawi, *loc. cit.*, X, pp. 372-378). Ils conservent d'ailleurs dans leurs archives des dispenses d'impôts de plusieurs sultans.

F. de la Chapelle.



6804-30. — Tours, imp. Arrault et Cie.

## ERRATUM

Les épreuves de ce volume n'ayant pu être relues entièrement par l'auteur, il y a lieu de corriger les erreurs suivantes :

1° Il faut lire partout : *Zawiya* pour *Zawwiya.*

2° P. 19, note 3, 6e ligne, lire : *sud-est* pour *est ;*
P. 27, note, § *f*, 5e ligne, lire: *Tafilelt* pour *Tafillet ;*
P. 45, 32e ligne, lire : *Segiyet* pour *Segiet ;*
P. 53, note 27, 3e ligne, lire : *Kitab el Istibçar* pour *Kitab el Istiçar.*
P. 44, 21e ligne, lire : شبوكة pour شبوى ;
— — lire : خدانة pour خزانة

# 1933

# ARCHIVES MAROCAINES



Volume XXIX

RÉSIDENCE GÉNÉRALE DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE AU MAROC

# ARCHIVES MAROCAINES



DOCUMENTS ET RENSEIGNEMENTS
DE LA DIRECTION DES AFFAIRES INDIGÈNES
(SECTION SOCIOLOGIQUE)

VOLUME XXIX

*Notes sur l'histoire du Sous au XVI[e] siècle.*
I. *Sidi Ahmed ou Moussa.*
II. *Carnet d'un lieutenant d'El Mansour.*

Par le Lieutenant-Colonel JUSTINARD.

PARIS
HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1933

ABRÉVIATIONS :

H, Haoud, pour Haoudigi.
F, pour Faouaid.
Voir notice sur ces deux sources (p. 87).

« Ikkad atai el berr iroumiin
Ikkad taselt ajarifad iattouin
Idaīarzaq atent ismnaggarn
Ghouammas Iberrad agh tentisou ils. »

« Le thé, qui est venu du pays des chrétiens,
Le laurier[1], du sommet de ce pic escarpé,
Leurs destins les ont réunis dans la théière
Où la langue les a goûtés. »

*On aime à voir dans ces vers d'un poète chleuh l'image d'une collaboration harmonieuse.*

*Ainsi que survit dans la France actuelle la civilisation de Rome, greffée sur les qualités natives des Gaulois, en sorte que la conquête romaine fut pour les deux peuples, le conquérant et le conquis, un immense bienfait, on voudrait que la France trouvât dans l'Afrique du Nord un rajeunissement, tout en apportant à ces peuples de Berbérie une civilisation digne de ce nom.*

*De cette collaboration, nul ne serait exclus. On n'oublie pas, en particulier, dix siècles de présence arabe, et tout ce que cela comporte de civilisation et de barbarie, et l'apport d'une religion, l'Islam, à des peuples en partie païens. Mais que nul ne prétende à un monopole, à une priorité, que nul, jusqu'à présent, n'a exercé de façon durable.*

*Or, on croit que la connaissance du passé peut aider à*

1. Ce laurier, c'est le « taselt » de l'Anti-Atlas, croissant en des lieux si inaccessibles qu'on le cueille souvent à coups de fusil. Ce n'est pas le laurier-rose des vallées « alili », qui a conservé chez les Chleuh son nom latin « lilium », et qui est synonyme d'amertume, alors que le taselt aromatique est très apprécié dans le thé.

*préparer l'avenir. Contribuer à la connaissance du passé est le but de ces études. L'apport d'un petit fait précis, daté ; les enquêtes les plus modestes, les plus limitées ne sont pas les moins utiles.*

*L'action de ceux qui sont à l'avant, cherchant le contact avec les tribus nouvelles, alors qu'elles sont encore le plus perméables, peut s'exercer dans ces enquêtes, sans gêner leurs autres travaux et même en les y aidant.*

*Causer ne suppose pas seulement un vis-à-vis autour d'un plateau à thé, mais un langage commun et aussi des sujets de conversation. Or, la recherche du passé, basée, bien entendu, sur un peu de connaissance de ce passé, fournit des sujets de conversation, dans ces préliminaires qui peuvent être ceux de l'amour ou de la guerre.*

*On en parle par expérience, ayant vécu de longues années, seul Français en pays chleuh, sans même cet encadrement français d'un goum indigène, et ayant poursuivi, dès ce temps-là, par tous les moyens, le contact.*

Connaissance des Chleuh, *tel est le titre qu'on aurait l'ambition de pouvoir donner à ces études. Ce sont des traductions d'anciens textes trouvés dans les zaouias du Sous, lus et relus avec des gens du pays, éclairés par leurs commentaires et leurs récits, et qu'on souhaiterait rendus vivants par le contact avec les vivants, que rien ne peut remplacer.*

*On a réuni dans ce volume deux études assez différentes, mais toutes deux relatives à l'histoire du Sous au* XVI^e^ *siècle et basées sur des documents inédits trouvés récemment dans le Sous.*

*La première a pour sujet* SIDI AHMED OU MOUSSA, *de Tazeroualt, mort en 971 (1553). On y a joint quelques notices sur différents personnages religieux de la même époque. Cela pourrait être une contribution à l'histoire des marabouts et de la mystique musulmane au* XVI^e^ *siècle*

*et même, ainsi que l'étude suivante, à l'histoire des* Saadiens.

*La 2e étude est la traduction du* KENNACH *ou Carnet de route d'un Khalifa de Moulai Ahmed el Mansour le Saadien, au cours d'une expédition de ce Sultan dans l'Anti-Atlas (Djebel Lekst), en 988-1570.*

*Ces deux études ont presque exclusivement pour cadre ce qu'on appelait au temps de Léon et de Marmol, le pays des Guezoula, c'est-à-dire en gros l'Anti-Atlas, le Sud du Sous.*

*On y a joint une notice sur les Guezoula, et l'Anti-Atlas et quelques autres relatives à la même région.*

*On souhaite que ce travail puisse servir à ceux qui sont sur place, dans le Sous, pour étudier de plus près ce pays, qui mérite, pour tant de raisons, de retenir notre attention.*

*Nous exprimons notre reconnaissance à M. Gaudefroy-Demombynes, à M. Massignon, à M. Colin, qui nous ont donné de précieux conseils. Quelques renseignements sont dus à M. de Cénival et au capitaine de la Chapelle ; quelques explications de texte à M. Buret, au fqih Si Mohammed ben Ali et à Si Ahmed Naciri, de Salé, à Si Abdallah Regragui, de la bibliothèque de Rabat, et surtout à Si Mohammed Hassar, de Salé, avec lequel nous avons lu le texte du Faouaid, souvent utilisé ici et qui paraîtra dans un prochain volume de cette collection.*

*Enfin, nous ne pouvons nommer tous les Chleuh qui se sont donné de la peine pour essayer de nous faire connaître leur pays et à qui nous voudrions pouvoir aussi montrer notre gratitude.*

# LA LÉGENDE DORÉE DU SOUS

# SIDI AHMED OU MOUSSA

## I

## LE PAYS. — LA LÉGENDE ORALE

La louange à Dieu. Vous avez trouvé, les Ida Oultit
Un beau pèlerinage à la route facile
Sidi Ahmed ou Moussa, le Lion, le Cheikh.
(Sidi Hamou [1].)

Sidi Ahmed ou Moussa est le plus célèbre des saints du Sous. Les Ida Oultit qui se glorifient de son tombeau sont une très ancienne tribu du Sous. Leur nom se trouve dans Pline, à peine déformé, à côté de celui des Massa leurs voisins [2].

Leur pays qui fait partie de la montagne des Guezoula, comme on disait au temps de Léon l'Africain, est une tranche du versant atlantique de l'Anti-Atlas, tranche qui s'allonge et qui s'élève, presque depuis les portes de Tiznit jusqu'aux sommets parfois neigeux de la montagne des Ighchan.

La plaine du Tazeroualt où est le tombeau du saint, est enclose dans cette montagne.

Au Sud elle est dominée presque à pic [3] par le plateau

1. L'hamdaoun ou lillah, Ida Oultit, toufam
Lhaij ia'deln irkha sers agharas
Attigan dizem Sidi Ahmed ou Moussa ech cheikh.

2. *Gentes Selatitos et Masatos, flumen Masatat,* PLINE, V, 9. *Le Maroc chez les auteurs anciens,* ROGET, p. 31. On ne croit pas trop audacieux le rapprochement, non plus que de voir dans Guezoula, le souvenir des Gétules, surtout si on considère que les Guezoula, avant de se fixer dans l'Anti-Atlas, ont été des nomades sahariens, ce qui concorde assez bien avec l'idée que nous avons des Gétules. (V. notice sur les Guezoula, p. 59.)

3. LENZ, *Tombouctou.* — II, p. 3. Le voyage du rabbin Mardochée de Mogador au Djebel Tabaioudt a été résumé par Duveyrier (*Bulletin Société de Géog.*, décembre 1875).

Le voyageur, venant des Chtouka Ait Ilougan, s'est arrêté à Asaka des Ida

des Mejjat de Tizelmi. Au Nord et à l'Est par la montagne des Ida ou Ba'qil (et non Baqil, ar. البعقيلي )

A l'Ouest, elle est séparée de la plaine ou Azaghar de Tiznit, et de la mer par une longue ride montagneuse[1], si bien nommée l'Ighir Melloulen, l'épaule blanche, au pied de laquelle se trouve l'oasis d'Ouijjane[2].

Tout ce pays est encore dissident malgré que, par milliers, ses habitants, les « Iboudraren [3] » viennent en pays soumis et en France, exercer les métiers les plus divers depuis celui de professeur d'arabe, pour les Arabes, jusqu'à ceux d'acrobates, de danseurs et de chanteurs, en passant par ceux de manœuvres, de mécaniciens, et de serviteurs de toutes sortes.

Ce pays est encore dissident et nous n'avons jamais été au Tazeroualt.

Mais, nous avons les meilleures relations avec le chef du pays, le chérif Sidi Ali ou Mohammed [4], descendant de

ou Ba'qil. De là à Ouijjane, puis a perdu ses notes sur le Tazeroualt (?).

Son itinéraire reprend à la montée du plateau du Tizelmi au-dessus de Tarmast, pour se diriger ensuite vers Ifran, Taghjijt, jusqu'aux Aouinet ait Ousa, à 1 heure au Sud de la pointe du Bani, au pied du Djebel Taskaliouin, où il y a des inscriptions dans une montagne nommée « Taskala oum aghrou ikalan », que le rabbin traduit « le rocher pourvu d'écriture ».

Une note de Duveyrier met en doute l'exactitude de cette traduction et propose : « l'escalier de la grotte des nègres ».

Il n'est pas douteux que la traduction du rabbin était la bonne. Il suffit de corriger aghrou par azrou, « le rocher sur lequel il y a des signes d'écriture ou des dessins ».

« Ikoula, veut dire noirci, dessiné, colorié.

« Taskala mou ouzrou ikoulan »,
« L'escalier aux pierres écrites ».

1. Ces avant-chaînes allongées : « Ighir Melloulen, Tidrarin, Ouarzmimen, Tachilla, sont bien caractéristiques du versant atlantique de l'Anti-Atlas.

2. Ouijjane (chl. la parfumée, centre important qui comprend une dizaine de ksours, une des portes de l'Anti-Atlas).

3. Iboudraren, sing. Aboudrar, montagnards.

4. Les chefs de la famille de Tazeroualt ont été successivement au cours du dernier siècle :

Sidi Hachem, mort en 1824.
Sidi Lhaoussine ou Hachem mort le 28 juillet 1886 à 87 ans.
Sidi Mohamed ou Lhaoussine ou Hachem, mort en 1917 (V. *Hes-*

Sidi Ahmed ou Moussa. C'est lui qui, l'an passé, nous a envoyé un précieux manuscrit de sa bibliothèque, dont la traduction fournira le principal de cette étude sur l'auteur de sa maison.

La puissance temporelle de cette maison qui fut grande à plusieurs moments et de qui le chef était l'« amghar » n'Iguizoulen, le chef des Guezoula, cette puissance est bien faible aujourd'hui. Mais c'est encore un très grand nom que celui du « chérif de Tazerouałt ».

Il nous souvient d'une visite que nous fit à Tiznit en 1917, le père du chérif actuel, Sidi Mohammed ou Lhaoussine, presque centenaire. Il fallait voir tous les Chleuh, c'est-à-dire toute la maison, tomber à plat ventre pour baiser le bas de son manteau.

Il fallait voir, par contre, l'air cavalier avec lequel le saluait, de haut, le pacha de Taroudant, Haida ou Mouis[1], d'un « Ala sslama, lmrabeṭ » qu'on traduirait assez bien par : « Bonjour, curé ».

L'an passé, dans un petit village de Champagne, au bord de la Seine, il fallait voir quelques chleuh d'Ouijjane, ouvriers d'usine à Paris, libérés par le « pont » du 14 juillet, manier avec vénération un poignard et un sabre qui ont appartenu à Sidi Mohammed ou Lhaoussine.

Ces petits faits en disent long sur le respect [2] des

*péris*, notes sur l'Histoire du Sous, 3e trimestre 1923 et 4e trimestre 1926). Ces deux premières dates, communiquées par le cap de la Chapelle, la première tirée d'un rapport de Beaumier au ministre du 1er octobre 1874.

1. Haïda ou Mouis devait être tué une semaine plus tard au cours d'une harka dans l'Anti-Atlas à Igalfen chez les Ait Sahel à 25 km. S.-O. de Tiznit.

2. « Ces peuples ont un chef général de la religion. Le respect qu'ils lui portent approche de l'adoration. On le nomme Sidi Mohammed Moussa, sa demeure est à 15 lieues environ du Cap de Noun, près de la ville appelée Illerich. »

« Cet homme, sans troupes à ses ordres, est cependant le plus puissant de toute l'Afrique. Son autorité est sans bornes. S'il ordonne la guerre contre l'empereur du Maroc, il est obéi. La guerre cesse quand il le veut. Sans possessions particulières, il a tout en son pouvoir. Chaque famille lui fait chaque année un présent, elles s'efforcent à l'envi, de le

chleuh pour leurs anciens chefs, alors qu'à certains de leurs chefs actuels ils donnent dédaigneusement le nom de « bergers » « imeksaoun ». Ils acceptaient d'être mangés, mais que ce fût par un seigneur.

« Être mangé par le Lion, pourvu qu'il soit considérable
Meqqar ichchai iizem igh iga bou lia'tibar [1]. »

Pour avoir une idée de ce pays de Tazeroualt où est la zaouia de Sidi Ahmed ou Moussa, suivons avec un Chleuh, le chemin du moussem [2].

« Tu sais cette montagne ronde au-dessus d'Ouijjane qu'on voit de l'oued Massa. Nous l'appelons : « Tinghallef » parce qu'elle est ronde et lisse comme un pain de sucre. Elle est entre Ouijjane et le Tazeroualt. On en fait le tour, par deux chemins. Celui du Nord, va vers Tighmi, par Bourkoukou [3].

Prenons le chemin du Sud, par le col au-dessus de Tamalout, où sont les pierres blanches « izran melloulnin » par où descendaient les cavaliers Mejjat et sur lequel vos canons ont tant tiré lors de la colonne du général [4].

rendre considérable. Il rend justice à tout le monde, il soumet les accusations à son conseil et quelques jours après prononce définitivement. Il n'exige rien de personne et tout le monde lui donne. »

SAUGNIER, 1792, *Voyage au Sénégal*, p. 81.

1. « Bou lia'tibar », un de ces termes venus de l'arabe littéraire, comme certains termes de mystique, comme « taouil » qui veut dire chez les Chleuh « avec finesse, avec ruse ».

Comme « la'nait », la joie parfaite, de العناية الازالية comme « el kimit » la plante magique qui donne l'abondance, de الكيمياء

2. Anstara simi bladar (chanson chleuh) « en voyageant avec la bouche et sans les pieds ».

3. « arkoukou », c'est un repas qu'on prépare rapidement en voyage, quand on trouve un peu d'eau en délayant un peu de farine aromatisée « aggourn ijjane » que les Chleuh ont souvent comme provisions de route. Les pèlerins font généralement une pause et un petit repas en ce lieu d'où l'on découvre le Tazeroualt, en venant du Nord. D'où son nom : bou arkoukou, bourkoukou.

4. La colonne du général de Lamothe en 1917.

C'est le col de Tamgert Ismeg (le col du Nègre). On est dans l'Ighir Melloulen.

Descente dans l' « asarag[1] Igouman » au-dessous de l'Aourir nimakaren[2] où on ne va pas seul à cause des voleurs. Puis remontée jusqu'au col de Mrrz tkinin[3] d'où on aperçoit le Tazeroualt. En bas, dans une petite vallée, Aïn Tolba et Toumanar, où est le tombeau de Sidi Yahia ou Idir (Haoud, p. 387) disciple de Sidi Ahmed ou Moussa.

Au delà, à l'Est, dans le cercle montagneux des Mejjat et des Ida ou Baqil, c'est la plaine du Tazeroualt.

Ce ruban de verdure et de palmiers qui coupe la plaine en traversant la zaouia, c'est la rivière. Elle descend des Ida ou Gougmar, où est Sidi Mohamed ou Idir de Tighloulou, et où il y a des cascades et de nombreux moulins.

Cette hauteur allongée comme un chameau, qui nous empêche de voir Iligh, c'est le Guiliz.

Sur la pente douce du versant, la qoubba du cheikh entourée d'arcades en demi-cercle a sa porte ouverte sur la rivière.

Tout autour du tombeau, s'étale un grand cimetière.

Au Nord du tombeau, il y a la Médersa, la mosquée avec son minaret.

A l'Est, au-dessus du tombeau, c'est le « taghzout » le « champ de course » où les cavaliers font le jeu de la poudre.

Entre le tombeau et la rivière, c'est la place du moussem, où il y a l' « argan n isemgan », l'arganier du marché aux esclaves. »

Le Tazeroualt fut longtemps l'entrepôt par où les nègres du Soudan arrivaient au Maroc.

Sur la rive opposée, la zaouia, avec ses bâtiments non

1. Asarag, dépression entre des hauteurs, a aussi le sens de vestibule, de cour intérieure.

2. La colline des voleurs, d'où l'on aperçoit tout l'Azaghar de Tiznit, le Djebel Inter et Sidi Abdallah ou Saïd sur la colline des Ahl Mader.

3. Le casseur de pots.

blanchis et ses palmiers. Cela doit avoir un aspect assez saharien. Comme Tiznit avant que sa mosquée ne fût ornée d'un chapeau blanc.

« C'est le Tazeroualt », nous dit notre guide. « Tu ne sais pas quel beau pays. Tout ce qui en vient garde son parfum pendant des années. Sidi Ahmed ou Moussa a dit que le paradis, s'il est sur terre, est vis-à-vis du Tazeroualt et que s'il est sous la terre il est vis-à-vis du Tazeroualt. »

Terminons sur cette parole enthousiaste d'un Chleuh la description d'un pays que nous n'avons jamais vu.

Le tombeau de Sidi Ahmed ou Moussa est encore, aujourd'hui, un pèlerinage très fréquenté. On l'appelle « l'hadj Imsakin », « La Mecque des pauvres gens ».

Il y a trois mouggars par an, en août, en mars et un autre en automne qu'on appelle le moussem des Mejjat, pour la raison suivante :

Sidi Ahmed ou Moussa séjournait chez les Mejjat. Un jour qu'ils se battaient à coups de pierres, le saint fut blessé à la tête et son sang coula. « Que ferons-nous », dirent les Mejjat, en expiation de cette blessure ? »

« Vous ferez chaque année un « ma'rouf [1] » vous y mangerez de la bouillie (l'asida) vous vous y battrez à coups de pierres. Et votre moisson sera abondante et vous en donnerez une part à mes enfants. »

Puis il voulut quitter le pays. Alors du haut d'Aogdemt, au-dessus du Tighloulou, il jeta son bâton qui alla se planter en terre dans le Tazeroualt, à Tagarazt.

« C'est là que j'habiterai. »

On a entouré le bâton d'une maçonnerie. On l'appelle : « takourait n ech cheikh » « Le bâton du cheikh ».

Le mouggar (chl. amnouggar, se rencontrer) ar. moussem, est une foire. On vient de très loin, chercher à la

1. « Ma'rouf », repas en commun en l'honneur d'un saint ou d'un défunt.

fois des profits matériels et spirituels. Les premiers par le commerce. Les autres par des visites pieuses (ziaras) et par des offrandes ou des sacrifices au tombeau du Saint, pour obtenir la puissante intercession de sa baraka.

La réunion dure trois jours. On arrive généralement le mercredi et on fait ses dévotions. Le jeudi est le jour du commerce. Le vendredi, il y a grande prière et dislocation.

Le pèlerin entre dans le sanctuaire en passant sous les arcades. Le tombeau est recouvert d'un drap brodé de soie. Il est entouré d'une balustrade en bois le « derbouz ». Dans le fond il y a un autre tombeau.

Le pèlerin va toucher le drap. Il s'en couvre quelquefois, afin de mieux recevoir l'effluve mystique de la baraka. Cela se passe assez familièrement. On se couvre du drap. On frappe à la balustrade, comme pour attirer l'attention du Saint: « Dis donc, Ahmed ou Moussa, prends garde à moi ». Comme ferait un client familier et impatient à un fournisseur nonchalant. On fait des vœux, des promesses qu'on n'exécutera que si on a eu satisfaction.

Sidi Ahmed ou Moussa sous le couvert de ton drap
Ni chaleur, ni froid n'ont pouvoir sur moi.
Sidi Ahmed ou Moussa, sitôt que je fais un pas
Pour aller te visiter, combats pour moi
Comme un faucon pour ses petits, dans les rochers.
Sidi Ahmed ou Moussa, si tu dors, réveille-toi
Ma barque est dans les grands flots
Au secours du voyageur qui pousse des cris.

Tout cela donne une allure bon enfant, pas du tout guindée ni terrorisée par le respect, aux rapports que les Chleuh ont avec un de leurs plus grands saints.

Une sorte d'armoire pratiquée dans le mur du sanctuaire renferme un « talloḥt », une planchette d'étudiant qui fut à Sidi Ahmed ou Moussa. Les pèlerins, après avoir touché le tombeau, vont aussi toucher la planchette.

y a un endroit pour les sacrifices.

y a une caisse pour les offrandes qui est surveillée par les tolbas. Car l'abandon à la volonté de Dieu n'interdit pas de prendre des précautions contre la malice des hommes.

« Mets ta confiance en Dieu, mais entrave ta chamelle. »

Enfin, qui veut une amulette, il en a une pour un franc.

Le dernier jour du moussem, après la prière, le fqih de la Médersa, du haut d'un petit monticule qu'on appelle le « Mraki'a[1] » prêche la foule. Et souvent, à ses derniers mots éclate un immense applaudissement, provoqué sans doute par Iblis, coupable innovation (bid'a) que le prédicateur est impuissant à empêcher.

Le mouggar est terminé. Chacun rentre dans son pays.

Un moussem dont on se souvient est celui de 1227 (?) (1908) un peu de poudre s'enflammant au « raḥba », à la « place » des marchands de poudre, provoqua une formidable explosion. La légende parle de chameaux et d'ânes lancés dans les palmiers. Rien qu'aux villages de Tiouargan[2] et de Tamalout[3] où sont des fabricants de poudre, il y eut plus de vingt victimes.

Une explosion semblable s'était produite à Marrakech à Jam'a Lfna, à la fin du siècle passé.

Nos foires du moyen âge avaient ce caractère à la fois économique et religieux.

Le Tazeroualt était admirablement placé, à la frontière

1. Synonyme de mṣalla, le lieu face auquel on se prosterne pour la prière, de ركع se prosterner.

2. et 3. Tiourgan des I. ou Baqil. Tamalout d'Ouijjane.

entre le Sahara et le Maghreb, pour être un lieu d'échanges entre le Nord et le Sud. Il le fut longtemps.

Il est intéressant de noter que les marabouts au XVIe siècle furent assez puissants pour adoucir les mœurs violentes des Berbères en leur imposant des trêves et en les obligeant à respecter, par scrupule religieux, les routes et les marchés[1], et c'est un stade dans la marche vers la civilisation des populations berbères.

Sidi Ahmed ou Moussa, de qui la légende est si abondante, est un personnage historique. Il est mort en 971- 1563 au Tazeroualt où il a son tombeau dans sa zaouia.

C'est surtout dans le Nozhet el Hadi que l'Ifrani l'historien des Saadiens, nous dit la grande influence de Sidi Ahmed ou Moussa, contemporain et ami du Sultan Moulai Abdallah[2].

Le Daouhat en Nachir[3] et le Moumtia el Asma[4] lui consacrent aussi quelques lignes.

Mais ce sont des manuscrits inédits trouvés récemment dans le Sous qui ont fourni la documentation sur la vie du cheikh qu'on a reproduite ici.

1. Cette tradition connue dans le Sous est confirmée par un texte (*Haoudigi*, p. 121). « Sidi Hossein ou Chrhabil a créé les marchés de notre pays, comme le Khémis des A. Bamrane et le Tléta de Tiguinit Akhsas (notice). »

V. aussi Léon, liv. II, *De la Région de Guzzula*... « Et fut auteur de ces trêves (du temps que je traversais ce pays-là) un bon ermite qui est entre eux réputé et estimé saint, n'ayant le bonhomme, qu'un œil dont il se voit conduire, et le trouvai tout pur, innocent et rempli de charité ». V. Massignon, *Le Maroc de Léon*, p. 123.

Sidi Mohamed Gouisa'den fut aussi un de ces marabouts pacificateurs (Marmol). Ce pays (Aqqa), jadis très riche, fut dépeuplé par des guerres civiles, apaisées par un morabite (Ouisa'den) qui les allia et pacifia leurs différends (Marmol, III, 8).

2. Nozhet el-Hadi, p. 13, 85, 88, 94, 343, 356.

3. *Archives Marocaines*, volume XIX, p. 192.

4. Voir trad. à la suite (p. 159).

Sidi Ahmed ou Moussa est né à Bou Merouan, chez les Ida ou Semlal[1].

On n'a pas la date de sa naissance, mais il est mort, dit-on, plus que centenaire en 971. Il a donc vécu au xv^e et au xvi^e siècle.

Son père était Sidi Moussa et sa mère Lalla Taounnout.

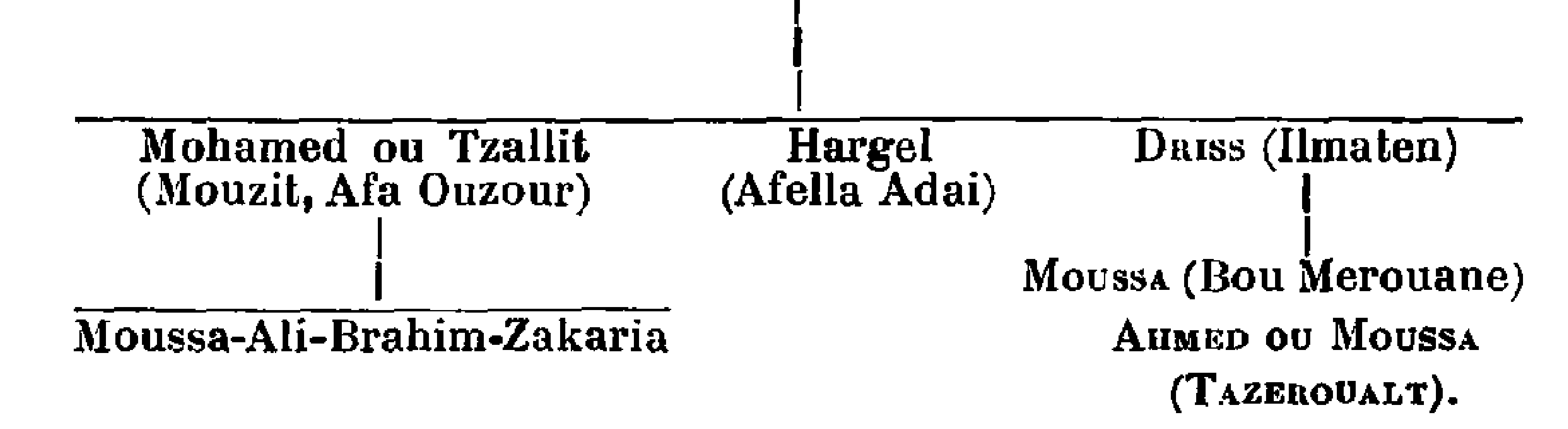
Une généalogie intéressante[2] le fait descendre de Chérif Sidi Zouzal, le Jazouli, qui serait venu de Tamdoult ouaqqa, après les luttes entre les deux lefs Ahoggoua[3] et Guezoula qui aboutirent à la destruction de la ville.

Sidi Zouzal, ancêtre des Ida Oultit, se serait d'abord fixé à Tafraout Imouloud[4] où est son tombeau.

Un de ses fils, le chérif Driss se serait fixé à Ilmaten[5], et il aurait eu pour fils Moussa ben Driss, qui alla habiter à Bou Merouane et qui est le père de Sidi Ahmed ou Moussa.

SIDI ZOUZAL

Venu de Tamdoult ou Aqqa à Tafraout Imouloud.




Avant de se fixer au Tazeroualt et avant de devenir un

1. Voir notice chez les Ida ou Semlal. Les chorfa Semlala disent descendre d'Ali par Abdallah ben Ja'fer. D'où le nom qu'ils se donnent parfois de *Ja'friin*.

2. Voir notice communiquée par le fqih Sidi Brahim el Aoufi d'Akal Melloulen des Ida ou Baqil, près d'Asaka Abelagh. Rapprocher ce nom : *Zouzal* de l'ethnique Jazouli (p. 155).

3. Voir notice sur les lefs du Sud et légende de Tamdoult ou Aqqa (*Revue du Monde Musulman*).

4 et 5. Chez les Ida ou Gersmouk montagnards.

saint, la légende dit que Sidi Ahmed ou Moussa a fait de nombreux voyages, qu'il est allé à Baghdad, et jusqu'au Djebel Qaf, où l'imagination populaire voit le bout du monde.

Le taleb Soussi fut de tout temps un grand voyageur, un « ṣaiaḥ », allant de pays en pays, d'abord pour s'instruire, ensuite pour enseigner. C'est par milliers qu'on peut compter les tolba chleuh, maîtres d'école coranique, en pays arabe ; ces tolba chleuh apprenant l'arabe aux Arabes [1].

Sidi Ahmed ou Moussa pourrait être leur patron, comme Ibn Toumert qu'on appelait le fqih Soussi, et qui fit tant de voyages avant de fonder l'empire Almohade.

Tout ce qui suit est de la légende populaire recueillie directement de la bouche des chleuh, et d'abord le récit de la vocation du cheikh, tel que les conteurs le chantent sur les places [2].

#### LA LÉGENDE DE SIDI AHMED OU MOUSSA

Au nom du Dieu clément, ayant dit et redit [3]
Je vais te raconter récit de ce qu'a fait un être sur la terre
Ce n'était pas du tout un homme de prière,
Un homme de mosquée ou bien de zaouia
Que Sidi Ahmed ou Moussa.
Ce n'était rien qu'un acrobate avec sa troupe
A tout mariage apportant son tambourin
Et portant son fusil à pierre à toute visite en commun.
En quelque endroit qu'il se trouvât
Passant le jour, passant la nuit.

1. Ils étaient 130 (cent trente) en 1931, dans la seule tribu des Haouara (Sous).
2. Nous avons publié ce récit en 1925 dans *Hespéris* (texte chleuh et traduction française).
3. Ida bismillah errahman (rem. ce pluriel).

Dieu, le jour qu'il voulut lui donner sa faveur,
Lui fit rencontrer la vieille appuyée sur un bâton.
Quand la troupe des garçons passa près d'elle, elle dit :
« Mon refuge en votre appui, ô mes fils,
Pour me porter jusqu'au col la corbeille que voici. »
Tous ont du mépris pour elle
Et nul ne veut seulement
De la corbeille approcher son vêtement.
Puis c'est Ahmed ou Moussa qu'elle appelle :
Il lui répond : Me voici
Celui qui se fie en Dieu peut y mettre espoir aussi.
Voilà le Pôle auprès d'elle : « O mon fils,
Mon refuge en ton appui,
Pour me porter jusqu'au col la corbeille que voici. »
« Bismillah ». Et de sa main, rejetant le tambourin
Roule un turban sur sa tête et enlève la corbeille.
Sur son visage ont coulé toutes les larmes des figues.
Et la corbeille est montée au sommet du col.
« O mon frère, a-t-elle dit, ton bonheur est garanti ».
Il lève les yeux en l'air, tout le ciel est éclairé
Et ceux qui sont près de lui.

Sidi Ahmed ou Moussa ta malédiction
Lance-la sur le méchant qui m'a fait du mal
Qu'il soit Amghar ou Caïd ou homme de rien.

Ce récit n'est pas autre chose que le développement un peu romancé de quelques lignes du Faouaid [1]. Mais il est intéressant de comparer ce dernier texte qui date de 1045 avec celui recueilli en 1335 et d'assister en quelque sorte à la cristallisation de la légende.

Comme Sidi Ahmed ou Moussa est devenu le patron des acrobates, la chanson fait de lui un jeune garçon, dans une troupe d'acrobates errants.

Cela donne au poète l'occasion de décrire en deux vers la coutume des visites en groupe [2], à l'occasion d'un mariage, d'une naissance, d'un retour de voyage ou de quelque événement heureux. On y va en armes, autant à

1. Voir page 44 et photo ci-contre page du Faouaid.
2. Tarzift, Tarragt.

بسنو فيرحمك فهو تلحمير باهله فعلت فقالت لها العشية اذا كا
ن الله لم يحسن خلاصها فرجا منه فخرج ما من البحر فاسرها في العدو
فبقاروا واجد منهن لغير الذي صار اليه الامر فاقتنى فا فمكث
الزوجة عنده صاحبها سنة فرفعها برهانا فاعتقها واخرجها
لبلد الاسلام ونفى الزوج عنقه عنده ما حصه سنة فقال له برهانا
فاعتقه فذهب به لموضع زوجته فاخبر بامرها فاخرجه من
المرسا الذي اخرجتمها الزوجة فمشى الى قرى الاسلام يطلبها
بلد زوجها فلم يجدها فانتقل الى التي تليها فنادى زوجها ابنه فلم يجد
فاذا انتقل الى الثالثة فنادى بها فسمعت ابانه وكانت تعرفه
فارسلت اليه غلاما يسأل لها فقال له الغلام هنا امرأة تسأل عنك فقال
له ارجع تعرفه باسمها وبعل فقالت له ارجع تعرفه يعرفه باسمه
فرجعه باسمو في فيه هو باسمها فتعارفا فخرج كل منهما للاخر
فالتقيا فطفقت تلك القلوب راحتها نفا وتشكو كل منهما شدة
ما لقيه الله تباجا فلعل حقيقته كما اجتمعا عليه فرجه بعد
لسيدي المنتصر فقال السيد معا نقفني احاطه الباري الله
ثم انقابه وما ثاجمه فما لقينا بقدرة الله فقالا له اجتمعتا به بيا
سيدي فقال لهما نعم ان شاء الله وهو الوفي فانكا المطلة
على الله وسياحته فسل كنا للعب دابا ... المعري
فطلع علينا شيخ على راسه قبة ... شيء كامد
... منكم ... رحمه الله مقامه ... فلما
وسلك بهذه البلاد مسالك ... الله
فاختفى عنه ووصلنا الموضع الذي قصده فرجعنا ...
فسقطت العصا ... مغشيا عليه ثلاثة ايام فلما

افاق

cause des périls de la route que pour faire honneur à ses hôtes. C'est une occasion de réjouissances, d'ahouach et de jeu de la poudre.

Le vieillard à la corbeille dont l'histoire a gardé le nom est devenu une vieille femme, la vieille, jeteuse de maléfices, méprisée par les garçons, et qui devient la source de la gloire et de l'illumination pour qui lui a montré un peu de charité.

Comme on parle à des montagnards, il y a un col à passer. Et pour rendre un peu plus méritoire le bon mouvement du jeune homme, il a la joue barbouillée par le jus des figues.

Le poète dit bien plus joliment :

« Sur son visage ont coulé les larmes des figues. »

Après qu'il eut reçu la faveur de Dieu, Sidi Ahmed ou Moussa voulut renoncer au monde. Il fut enlevé au ciel et il était parmi les créatures qui traînent l'attelage du soleil. Or un jour, à la veille de l'Aid el Kbir, il y avait un pauvre homme qui venait d'un marché lointain et qui se hâtait pour apporter avant la nuit la nourriture à ses enfants. Il demandait à Dieu d'arriver à sa maison avant le coucher du soleil.

Alors Dieu ordonna à ceux qui traînent le soleil de ralentir leur course pour permettre au pauvre homme d'arriver. « Il y a plus de mérites à gagner sur la terre que dans le ciel », dit Sidi Ahmed ou Moussa ; « Je veux retourner sur la terre, avoir des enfants et travailler pour les nourrir ».

On dit qu'il eut huit enfants, dont quatre d'une femme et quatre d'une djennia[1]. Un peu avant sa mort il les fit

1. Dont les A. Tsouirout de Taddert, dchar des I. ou Baqil entre Tiznit et Ouijjane, cette famille de marabouts anéantie par des meurtres successifs.

se rencontrer et échanger le « taslim », la promesse de ne pas se faire de mal les uns aux autres.

Quelques scènes de la légende se passent à Baghdad où le saint, dit-on, fut longtemps serviteur de Sidi Abd el qader el Jilani. Peu importe à la légende que l'un des saints ait vécu au XIIe et l'autre au XVIe siècle. D'ailleurs Sidi Ahmed ou Moussa a été visiter le tombeau de Baghdad. Il y a toujours une parcelle de vérité dans la légende.

Donc, Sidi Ahmed ou Moussa était à Baghdad chez Sidi Abdelqadèr. C'est assez la coutume des saints de rivaliser de miracles.

Le Baghdadi voulut un jour éprouver son hôte. « Demain matin, dit-il à la négresse aux ablutions, tu lui diras qu'on n'a pas pu allumer le feu ».

« Tends une palme aux Pléiades », lui répondit-il,

« Elles t'y mettront le feu ».

Et la négresse ayant pris une palme sèche et l'ayant tendue vers le ciel jusqu'à toucher les Pléiades, la palme se mit à flamber.

Alors le saint de Baghdad fit un autre miracle. Il ordonna au petit jour de s'obscurcir et à la nuit de revenir.

« Pour qu'Ahmed ou Moussa ait le temps », dit-il,

« D'avoir fait ses ablutions avant l'heure de la prière ».

Et c'est depuis ce temps-là qu'il y a la « fausse aurore » le « fadjer el kadib [1] ».

La légende suivante met en scène les « trois Ahmed » des Ida Oultit: (Sidi Ahmed Ia'zza de Tinsghat des Rezmouka, Sidi Ahmed Aba'qil de Tizgui des Ida ou Ba'qil et Sidi Ahmed ou Moussa).

1. Chron. anonyme, Lévy-Provençal, sur l'*Aurore vraie*, p. 388 ; *Inst. musulmanes*. Gaudefroy-Demombynes, p. 66.

Sidi Ahmed Ia'zza se rendait au moussem de Tazerouält. Sidi Ahmed Aba'qil qui le suivait, prit pour l'éprouver, la forme d'une vache qu'un vieux menait vendre au moussem.

Or, quand le vieux dépassa Sidi Ahmed Ia'zza, celui-ci l'interpella :

« Afqir ? » — « Na'm » — « Vieux ? » — « Oui, que veux-tu ? « Tu veux vendre cette vache ? Attends que je l'examine. On dirait qu'elle a la tête d'un Ba'qili. Pourquoi donc, Ahmed Abaqil, chercher ainsi à m'éprouver ? »

Puis ils prirent ensemble le chemin du moussem.

Or, un pauvre homme qui voulait aller au tombeau du Prophète, allait demander une invocation à Sidi Ahmed ou Moussa pour favoriser son pèlerinage.

Le pauvre homme rencontra ces deux-là (sinann), leur demanda où était le cheikh.

« Il est allé à Bourkoukou, relever quelque âne tombé. Tu le reconnaîtras à son manteau rayé » (abrach).

L'homme suivit son chemin, trouva l'homme au manteau rayé auprès de l'âne et lui demanda une invocation.

« Mais comment sais-tu, dit le cheikh, que je suis Ahmed ou Moussa ? »

« Ces deux-là m'ont renseigné ». « Allons les trouver. « Pourquoi venez-vous, toujours, leur dit-il, m'arracher à la paix ».

Puis quand ils furent partis, il dit au pauvre homme :

« As-tu bien grand désir du tombeau du Prophète avec un cœur sincère ? Alors ferme les yeux ». Le cheikh le précéda au tombeau du Prophète. Et quand il l'eut ramené du pèlerinage : « Ne dis ceci à personne. »

Et Dieu, presque aussitôt, prit l'âme de cet homme.

Il y a là une sorte de critique naïve de ceux qui invoquent le saint, à tout propos, pour un rien, pour un faux-pas : « Sidi Ahmed ou Moussa ».

Et la bonté inépuisable du saint qui, tout en se plaignant qu'on l'ennuie, va donner son secours aux plus humbles travaux. Cet âne écrasé sous sa charge. Et Dieu sait s'il en tombe, au Maroc, des ânes sous leur chargement.

« Tous ceux qui sont en péril », dit le saint, « peuvent m'invoquer. Même s'ils sont entre le clou et le fer à cheval (ger tsila d oumesmar), j'irai les en tirer. »

Un jour, dans un désert, au pays de Baghdad, il avait faim et soif. Alors, Sidi Ahmed ou Moussa fit une invocation et une source jaillit.

Puis, il lui prit envie de manger du pain tout chaud de son pays.

« Ma'lad aghroum n takat ».

« Si je pouvais avoir un pain sortant du four ».

Lalla Rahma Youssef, la sainte de Massa eut une vue[2] miraculeuse de son désir. Elle fit un pain, le sortit du four et le lui tendit de Massa à Baghdad, en disant :

« Tiens, gourmand d'Ahmed ou Moussa ».

« Haqq, a Ahmed ou Moussa, bou chchhaouat ».

Cette sainte qu'on appelle la lionne d'Aghbalou « tizemt n Oughbalou », est enterrée et vénérée à Massa. C'est elle qui se promenait non voilée au moussem de Sidi Ouassai[1]. Et comme on s'en scandalisait :

« Ceux qui sont vraiment des hommes, ils n'ont pas souci de moi » « our ten hemmigh. »

« Et ceux qui sont des vauriens, moi je n'ai pas souci d'eux » « our ii hemmin[2] ».

Sidi Ahmed Abaqil vivait à Tizgui au temps de Sidi Ahmed ou Moussa. Sa tombe est à Imin ougmir, au-dessus de Tizgui Ida ou Ba'qil.

1. Haoud, p. 257. Sidi Abderrahman er Rondi (el Andalous) enterré au rivage de Massa, connu sous le nom de Sidi Ouassai.
2. Tkachef fellas.

Il gardait les troupeaux chez les Massa. Ceux-ci lui payant son gage en grain, il donnait ce grain à ses bètes. Et les Massa le traitaient de fou.

Mais leurs femmes voulant lui faire du bien, lui tissèrent un bon manteau de laine rayé (abrach). Alors il demanda à Dieu de donner aux femmes de Massa, la raison qui manquait aux hommes.

« Aoun iks Rabbi, ai ait Mast, la'qel.

« Ifkt itmgharin ennoun ».

C'est Sidi Ahmed Aba'qil qui fit jaillir la source d'Imalalen près d'Aghbalou de Massa.

En souvenir de ce bienfait, chaque année, ses descendants vont à Massa, portent quelques dattes de baraka aux gens d'Imalalen qui leur donnent du grain.

Un jour Sidi Ahmed ou Moussa passa dans un lieu où il y avait une source grosse comme un fleuve. Il y avait un endroit plat comme une aire où il s'installa pour faire la prière. Quand il eut fini, il entendit qu'on lui disait: « Déplace-toi, tu me fais mal ». C'était un énorme serpent sur le dos duquel il était assis: « Pourquoi souffres-tu », lui dit-il. « Il m'a été révélé que j'irais en enfer. J'ai tant de chagrin, que j'ai perdu un œil à force de pleurer.

« Il ne faut pas pleurer. Dieu est miséricordieux ».

Le serpent cessa de pleurer.

Or, Sidi Ahmed ou Moussa repassant par le pays où il avait trouvé source abondante et beaucoup de gens, trouva le pays désert et tarie la source. Comme il en cherchait la raison, lui apparut Saidna Jabril.

« C'est toi qui en es la cause. Les larmes du serpent faisaient couler la source ».

Alors il dit au serpent:

« J'ai trouvé dans les Livres que celui qui doit aller en enfer doit pleurer toutes les larmes de ses yeux ».

Le serpent se remit à pleurer et la fontaine à couler.

Le bien peut sortir du mal. C'est dans l'esprit de l'histoire d'El Khadir, dans le Coran (ch. XVIII) laquelle revient si souvent et si justement dans les propos des mystiques.

Un jour Sidi Ahmed Aba'qil vint rendre visite à Lalla Ta'zza Tasemlalt [1].

Il était monté sur un lion. Il lui dit : « Entrave cette bête de somme ». Elle l'entrava avec un serpent. Elle mit la tête du serpent vis-à-vis celle du lion et dit à Sidi Ahmed ou Moussa : « Ce que tu as amené, voilà que je l'ai entravé. Tu as amené une merveille, je l'ai entravée avec une autre. »

Un jour, avec des foqara montés sur des juments, Sidi Ahmed ou Moussa allait à Tagjgalt [2]. En passant au bord d'un précipice, il leur dit : « A qui sautera ici, je garantis une demeure au paradis. — Nous ne pouvons pas », dirent les foqara. Alors il en vint un qui n'était pas de leur compagnie : « Qu'as-tu dit à ceux-ci, demanda-t-il au cheikh ? — Je leur ai dit : « A qui sautera ici, moi je garantis une demeure au paradis ».

« Moi je veux sauter ». Il sauta. Il arriva sur la terre, lui et sa jument, sans aucun mal.

Tous les foqara dirent au saint : « Nous voulons sauter. — Non » leur dit-il. Il releva sa qchaba, il releva ses vêtements. Ils virent sur son dos la trace des sabots de la jument. C'est lui qui l'avait portée et qui l'avait posée à terre.

Un jour, Sidi Ahmed ou Moussa voulant deux manteaux pour ses fils, envoya un messager à Sidi Mhamed ou

1. Près de Jama' n'Oulili (haut oued I. ou Semlal).
2. Au-dessus du Tazeroualt, chez les Mejjat.

Yaqoub au pays des Zenaga, voisin d'Azanif, célèbre pour ses akhnifs [1].

Le messager reçut deux manteaux, mais il n'en remit qu'un seul.

Alors Sidi Ahmed ou Moussa appela : « Sidi Mhamed ou Yaqoub ? — Me voici — Combien m'as-tu envoyé d'akhnifs ? — Deux. »

Alors le messager se mit en colère et dit au saint : « Tu n'avais pas besoin de me fatiguer à me faire courir les chemins. »

Sidi Mohamed ou Brahim cheikh [2] faisait la classe aux tolbas, à Tamanart.

Sidi Ahmed ou Moussa, à Tazeroualt, irriguait ses jardins en y amenant l'eau des séguias [3].

Or, le premier s'amusait à démolir la rigole, avec sa baguette, et le second s'affairait à la réparer.

A la fin, Sidi Ahmed ou Moussa, en colère, donna un coup de pied dans l'eau qui alla arroser la classe du cheikh à Tamanart.

« Cela, c'est un tour de Sidi Ahmed ou Moussa », dit-il.
« Tabaslit n Sidi Ahmed ou Moussa aiad ».

Un jour, Sidi bel Abbès dit à Sidi Ahmed ou Moussa : « Fais pour moi une invocation, et j'en ferai une pour toi — « Da'ouii, da'oughk » — Que Dieu te donne de l'attachement pour des enfants que tu n'auras pas mis au monde, dit Sidi Ahmed ou Moussa [4].

1. La fabrication des khenifs fleurit à Tazenakht (Foucault, 110). « Zbib ioued Nfis, akhnif i Ouzanif », « le raisin sec de l'oued Nfis et les manteaux noirs d'Azanif » chanson chleuh, *Mélanges* H. Basset (p. 335).

2. C'est le professeur légendaire, le letiré qui cite avec à propos des vers d'Amroulqais au sultan Moulai Abdallah (v. notice).

3. La séguia, chl. targa, la rigole. On voit la commune racine latine du chleuh et du français.

4. Tous ceux qui demandent l'aumône au nom de Sidi Bel Abbès : les aveugles, les vieillards, les orphelins.

— Que Dieu te donne des enfants qui seront des mendiants parmi le monde, dit Sidi bel Abbès.

— J'accepte ton invocation. Ainsi soit-il, dit Sidi Ahmed ou Moussa. Ceux qui ne pourront pas venir à moi dans mon pays, que mes enfants aillent chez eux pour y prospérer. »

Sidi Ahmed ou Moussa a dit encore à Sidi bel Abbès :

« Que Dieu fasse tomber en poussière les murs de ton pays, que les pauvres y trouvent à travailler et à manger. »

On appelle quelquefois Sidi Ahmed ou Moussa bou abaqchou (l'homme à la rezza ou turban) allusion au turban qu'il portait quand il mit sur sa tête la corbeille de figues (v. p. 15).

C'est alors qu'il décida de courir le monde. Sur sa flûte et son tambourin, il ne jouait plus que : « La Allah ila Allah ».

Il envoya dire à sa mère : « Innat i iemmi : Han Ahmed iṣiiaḥ. » — « Dites à ma mère : Ahmed, voilà qu'il voyage. »

Ses pas le transportaient en un instant où il voulait.

Il alla à Baghdad, où il resta quarante ans à faire chauffer l'eau des ablutions. En même temps, il fabriquait une balle : takourt n iiḍ, avec des fils que lui avait donnés Sidna Jabril. Avant qu'elle fût finie, celui-ci vint la reprendre et Sidi Ahmed ou Moussa reprit sa course.

Il alla jusqu'au Djebel Qaf qui est le lieu où la terre et le ciel se rencontrent. Il s'assit, avec un compagnon qu'il avait, sur une grande aire. Et c'était la tête plate d'un énorme serpent (tblinka).

Quand vint l'heure du Maghreb, les étoiles parurent. Sidi Ahmed ou Moussa, émerveillé (itqcheḍ elḥal), suspendit aux « imanaren » son outre à provisions. Ces étoiles sont les trois Rois de la constellation d'Orion. Puis il fit la prière. Quand il eut fini, les étoiles étaient parties,

emportant les provisions. Il attendit leur retour jusqu'au lendemain. Le matin, au lever du jour, il vit passer les anges qui traînent le soleil. Il voulut les accompagner. Il devint l'un d'entre eux et ils étaient étonnés de la force qu'il avait.

C'est alors que les saints d'Azarif voulurent le faire descendre du ciel pour faire du bien sur la terre [1].

« Afellaoun irḍou Rabbi, a laoulia n Ouzarif,
Ouilli d iouinin Sidi Ahmed ou Moussa ghigenouan
Attitoulad kouian. »
« Dieu soit bienveillant pour vous, les saints d'Azarif,
Vous qui avez ramené Sidi Ahmed ou Moussa
Du ciel sur terre où chacun va le visiter. »

Ils lui avaient fait voir sur la terre un vieillard qui revenait de la seguia, portant des carottes. Et tous les enfants le suivaient en lui disant : « Donne-m'en une. » Il leur en donnait et ils lui disaient : « Dieu ait pitié de tes parents (2). »

Sur la terre, il trouva un enfant qui gardait un troupeau et qui avait du pain. Il lui demanda du pain. « Oui, dit l'enfant, à condition que tu feras une invocation pour mes parents. » — « Tu as des parents ? » — « Non, ils sont

1. Azarif, chez les Ait Hamed, au N.-E. de Tiznit, saints Regraga. « O les saints de Tamacht, ô les saints d'Azarif », invocation fréquente dans les chansons.

Sur la course nocturne d'Orion (page précédente), il y a ces vers :

« Pour Dieu, vous qui serez cette nuit sur la mer,
Allez dire à la lune, ô les imanaren,
De ne pas se lever ce soir, nous en avons trouvé une autre. »
« Irabbi, imanaren da iran asoul iroḥ iggi lbohour,
Nradagh tennam i ouaiour ad our ighli ghiḍad, hanit illa ouaiaḍ. »

2. Remarquer l'importance que les Chleuh attachent à cette invocation pour les parents, ainsi qu'à la « bienveillance des parents » «rda n loualidain », *cui non risere parentes*. Ils ont cette image : Trois cercles concentriques. Celui du milieu représente la bienveillance de Dieu, le cercle intermédiaire, la bienveillance du Prophète, le cercle extérieur, la bienveillance des parents. Sans traverser celui-ci, on n'atteint pas les deux autres.

morts. » — « Tu te souviens d'eux ? » — « Non. » Il fit une invocation pour les parents de l'enfant et celui-ci lui donna du pain.

« Vois, lui dirent les saints d'Azarif, s'il n'y a pas plus de profit sur la terre que dans le ciel. »

Ceci est le miracle de l'arganier qui se passe à Baghdad. L'arganier ne pousse pas partout. C'est un arbre qui veut certain climat, des pays d'altitude moyenne et un versant marin. Cet arbre du Sous et des Haha est souvent ignoré ailleurs.

Sidi Ahmed ou Moussa avait une discussion au sujet de l'arganier avec les étudiants de la mosquée de Baghdad. Il leur parlait de cet arbre de son pays. Eux disaient qu'il n'existe pas. « Va donc, fol, lui disaient-ils, faire chauffer l'eau pour les ablutions. » Car c'était sa fonction. Il attendit qu'on eût fait la prière du coucher du soleil et la prière du soir.

Les étudiants étaient en cercle autour du feu. Alors, le saint tendit la main vers le Sous. Il la porta aux Id Mourran [1], dans le pays des Akhsas, et en apporta un arganier qu'il déposa devant eux.

« Voilà, leur dit-il, les faines de l'année et celles de l'an passé « Han afiouch n ghaseggouassa, han ouin dadant. »

Ils furent émerveillés. On montre encore, chez les Akhsas, le creux laissé par l'arbre déraciné.

L'arganier, d'après la légende, serait acclimaté dans le Sous depuis une époque assez récente. On dit de Sidi Ouaggag d'Aglou qui vivait au IX<sup>e</sup> siècle, qu'il a précédé l'arganier dans le Sous « izouar argan gh Sous ».

Ajoutons à ces récits légendaires sur le saint et ses compagnons un récit qui le met en scène, un de ces nombreux « contes du chacal » ou « le trompeur trompé » qui remplissent le folklore berbère.

Un chacal qui se noyait dans une rivière, invoqua Sidi Ahmed ou Moussa :

« Je fais vœu de te donner, Sidi Ahmed ou Moussa, une mesure de lentilles, si l'oued ne m'emporte pas. »

Mais, quand il s'en fut tiré, tout en s'ébrouant sur la rive et se débarrassant de l'eau :

« Pauvre que je suis, dit-il, tu ne sais donc pas, Ahmed ou Moussa, tout ce qu'on fait de bouillie avec une mesure de lentilles quand on s'y connaît. »

Un peu de temps se passa. De nouveau l'oued l'emporta. Alors il dit :

« Sidi Ahmed ou Moussa, je fais vœu de te donner deux, trois, quatre mesures ou un boisseau tout entier. »

Mais l'oued l'emporta et il fut noyé.

Et comme le flot l'entraînait, il aperçut sa queue qui prenait les devants. Alors il s'écria :

« On désespère de la vie quand on voit ce qui est en queue passer en tête. »

« Qonḍegh iddounit ailligh zrigh ainna izouarn igoŭran ».

# SIDI AHMED OU MOUSSA

## II

## LE MNAQIB

(TRADUCTION)

## SIDI AHMED OU MOUSSA

(*Extrait du Mnaqib*[1] *de l'Haoudigi — p. 1 à 8.*)

Ceci est le recueil de traits édifiants des Saints composé par Abou Abdallah Sidi Mohammed ben Ahmed El Haoudigi, El Jezouli El Lakousi — que Dieu le garde et nous fasse profiter de sa bénédiction. Ainsi soit-il.

Sidi Ahmed ben Moussa ben A'ïssa ben A'omar ben Abou Beker ben Sa'ïd ben Mohammed ben A'bdallah ben Yousef ben Salah ,ben Talha ben Abi Jama' ben A'li ben A'ïssa ben El Fadel ben A'bdallah ben Gendouz ben A'bd er Rhaman ben Mohammed ben Ahmed ben Hassan ben; Sma'ïl ben Ja'fer ben A'bdallah ben Hassen ben Lhaoussin ben A'li ben Abou Taleb — puisse Dieu traiter généreusement son visage — le Semlali, le Jezouli habitant le Tazeroualt, maître de la Voie et de l'Initiation Mystiques, Prince des isolés comme des assemblées, trop célèbre pour qu'on ait à le faire connaître ; de qui reconnurent la primauté tous les docteurs de son époque et tous les saints de son siècle, qui n'arrivaient pas à toucher l'emplacement de ses pieds ni à en respirer la poussière.

Ses miracles et ses traits édifiants sont connus. Un recueil n'en pourrait renfermer la plus petite partie.

Une foule innombrable de saints, formés sous sa main, atteignirent la sainteté. Sa baraka, pendant sa vie et son

1. V. notice sur le Mnaqib (p. 87), et ci-après reproduction de la première page.

testament mystique, après sa mort, remplirent toutes les régions de la terre.

Son disciple le Ba'qili[1] Sidi Mhammed ben Ahmed ben Mohammed ben Abd el Ouas'a, a dit : « Il nous révélait celles de nos pensées intimes que seul connaît Dieu Très Haut. »

Un jour, dans l'entourage de notre cheikh Sidi Mhammed ben Brahim le Ba'qili, on parlait du « teslim », du salut à ceux qui ne font pas la prière. Il nous disait : « A ceux-là, ne leur donnez pas le salut. » Et je restais perplexe au sujet de cette parole.

Voilà que vint à nous un groupe de pèlerins allant visiter Sidi Ahmed ou Moussa. Nous les accompagnâmes. Or, pendant que nous entrions dans la demeure du cheikh par une porte, il venait à notre rencontre en sortant par une autre porte. Il salua les gens. Lui et notre maître le cheikh se prirent les mains affectueusement et leurs larmes coulèrent un moment. Puis ils s'assirent. Et tout le monde se tut, le cheikh et les gens. Alors je me dis à moi-même : « Gloire à Dieu, quelle est la cause de ce silence du cheikh ? » A peine avais-je achevé cette pensée que le cheikh dit par trois fois « Ssalamou alikoum, le salut sur vous et d'ici-bas jusqu'au paradis de Dieu. » Et tous ceux qui étaient là lui rendirent le salut. Or, il y avait parmi eux, des gens qui font la prière et d'autres aussi.

Alors sortit de mon cœur la perplexité par la baraka du cheikh et par sa divination — que Dieu l'agrée.

Un jour, son serviteur Moussa[2] ben Daoud le Baqili se rendit au jardin du cheikh et dit aux jardiniers : « Donnez-moi des concombres, à m'en rassassier. » Ils commencèrent à mettre des concombres[3] devant lui, pour sa

1. Des Ait ougherrabou de Tamgert n toussa (Ida ou Báqil) entre Tizgui et Kerdous. C'est une famille de Marabouts, et il est l'auteur d'un Mnaqib des saints de son pays, le mnaqib du Ba'qili.

2. De Tizgui (Ida ou Ba'qil).

3. En marge agan, en berbère.

ما في قلبي من التعب ببركة الشيخ وبما نفعته عليه رضي الله عنه والحمد لله **وذهب**
صاحبه موسى بن داود البعقيلي يوما البستان الشيخ فقال لخدامه اصعدوا فوقها (٢) يعني مال برية
واتبعوني فجعلوا يقطعون العنقود بين يديه في صورة الاكل حتى قطعوا كل ما في
الجنان مقدار عشرة احمال الدواب والزبير فقالوا له فوالله فاكلت بحضرة الشيخ اخبرنا
بخبرها فقال وقع الحجاج ببيت الله الحرام في حر شديد وعطش عظيم واشرفوا على الهلاك
واستغاثوا باولياء الله فامرني الشيخ باغاثتهم بما في حضرته فجعلت كلما رفعت
بقوسة خلفهم بماء بردي ولم اذق منها الا ذنب واحد كل بركة ومن الله على الحجاج بالنجاة
من الهلاك المعاينة ببركة بحضرة الشيخ رحمه الله ونفعنا به **وعن الشيخ الصالح**
ابي القاسم بن عبد الرزاق الدرعي قال كنت اطلب شيئا وعاهدت نفسي الا اشتغل (١)
بغيره عن المعصية فجعلت كلما جئت شيئا اتيت معصية فلا يرد في عنها حتى اتيت
سيدي احمد بن موسى فزمت ان يجيبني على عادته فلما اجتمعت عليه لدا وقف علي وصفعني
صفعة دار بها راسي فانتبهت وقال اتق الله تعالى فعلمت انه ضربت بغاية غاية
الله **وقال** بعض اصحابه جلست يوما الى جنبه الحذرت معه فرايت رجلين اقبلا فاذا
احدهما في صورة خنزير فنكست راسي الى الارض حياء والشيخ ينظر اليهما حتى وقفا بين
يديه فرفعت راسي فرايت الرجل على صورته فالتفت الي الشيخ وقال هكذا يفعل الرجال
نكس الراس **وقال** بعض خواصه كلمته يوما في شان الفقراء فوضع سبابته على صدره
فقال من نظر الى هذا دخل الجنة **وكان** في ازمنه رضي الله عنه من في بلد كبداوة فجعلت
الصالحة حوى وجئت بتوقيت بنت عبد الله وهي صبية تحكي مشيته فالتفت اليها وقال بارك
الله فيك اذ ما لك تمشيني قالت فبقي من النظافة وبركات دعائه في قلبي حتى علمت
فاتيته قال انت حاكية المشية فقلت نعم قال وصلت فكان لها في الوصول مقام شريف
رضي الله **وعن موسى** بن شعيب الرجبي نزيل من اكثر انه زار فجلاء ومعه الفقراء
يرقصون من جانات ويسقونهم فقلت في نفسي تعب عظيم ونفع قليل وان عندنا
فبلدنا شغلا نفعه كثير وما كنا نتعدى بمثل هذا فجلست جنبا حيث منهم فجاءني

بسم الله الرحمن الرحيم وصلى الله على سيدنا محمد وآله وصحبه وسلم تسليما

# هذه مناقب أبي عبد الله سيدي محمد بن أحمد الحضيكي الجزولي الكوسي رحمه الله ونفعنا ببركاته آمين

**سيدي أحمد بن موسى** بن عيسى بن عمر بن أبي بكر بن سعيد بن محمد
ابن عبد الله بن يوسف بن صالح بن طلحة بن أبي جمعة بن علي بن عيسى بن
الفضل بن عبد الله بن جندوز بن عبد الرحمن بن محمد بن أحمد بن حسان بن
اسماعيل بن جعفر بن عبد الله بن حسن بن الحسين بن علي بن أبي طالب
كرم الله وجهه السملالي الجزولي نزيل تازروالت شيخ الطريقة والتربية وإمام الجموع
والأفراد وهو أشهر من أن يعرف به وقد جمع علماء وقته وأولياؤه على تقدمه واعترفوا
أنهم ما بلغوا موضع قدمه ولا شموا له غبارا **وكراماته** ومناقبه مشهورة لا يفي
بالفيها ديوان وتولى على يديه وصلح ووصل منها إلا وتيار خلقا لا يحصون عددا وبركته وصيته
عمت أقطار الأرض **وقال** تلميذه الفقيه سيدي محمد بن أحمد بن محمد بن عبد الواسع كان
يخبرنا بما في ضمائرنا من الأمور التي لا يطلع عليها إلا الله تعالى وجرى في مجلس شيخنا سيدي محمد
ابن إبراهيم الفقيه ذكر التسليم على تارك الصلاة فقال لنا لا تسلموا عليهم فبقيت متحيرا
بما قال حتى ورد علينا ركب قاصدون زيارة سيدي أحمد بن موسى فذهبنا معهم فلما دخلنا
مكان الشيخ من باب وخرج علينا من باب آخر وسلم على الناس وتعانق مع شيخنا المدرس
بأيديهما يقبل كل منهما يد صاحبه وذراعه بالشوق ودموعهما تسيل ساعة ثم
جلسا وسكت الشيخ والناس فقلت في نفسي بمعنى الله ما سبب سكوت هذا الشيخ
فلما استتم مرادهم حتى قال الشيخ السلام عليكم السلام عليكم ومنا
إلى جنات رب العالمين لجميع من لقيتموه فسلموا عليه كان من المصلين أو غيرهم فارتفع

ما في

تغيير ما في هذا الكتاب من الحروف ا ب ج ح خ ط ر ز ك م ص ع س ش و ي
هنا ذكر جماعة توغلة

nourriture, jusqu'à ce qu'ils eussent coupé tout ce qu'il y avait dans le jardin, environ dix charges de bête de somme, et même plus. Ils lui dirent alors : « Tu as mangé tout le jardin du cheikh. Dis-nous pourquoi ? » Il leur dit : « Les pèlerins de la maison sacrée d'Allah souffraient de grande chaleur et de grande soif. Ils étaient sur le point de périr. Ils ont appelé au secours les saints de Dieu. Le cheikh m'a ordonné de les secourir avec les fruits de son jardin. Je l'ai fait. Chaque fois que je soulevais un concombre, ils me l'arrachaient de la main. Moi, je n'en ai pas goûté la queue d'un. »

Or, ceci fut fait par Dieu, par la baraka du cheikh pour sauver les pèlerins en péril.

Le cheikh Abou lqasim ben Abderrezzaq ed Dra'oui a dit : « j'étais à la recherche d'un maître et je m'étais fait serment de ne prendre pour cheikh que celui qui me guérirait de mes péchés. Et chaque fois que je prenais un nouveau cheikh, je commettais des péchés et il ne m'en détournait pas.

« Jusqu'à Sidi Ahmed ou Moussa que je voulus éprouver, selon mon habitude. Mais il me donna un soufflet qui me fit tourner sur moi-même et me gronda en me disant : « Désobéiras-tu encore à Dieu Très Haut ? » Alors je compris que j'avais trouvé celui que je cherchais[1]. »

Un de ses disciples a dit : « Un jour, j'étais près de lui et je causais avec lui. Je vis deux hommes s'avancer. Et voilà que l'un d'eux prit la figure d'un porc. Je baissai la tête vers la terre en rougissant. Mais le cheikh les regarda s'avancer jusqu'auprès de lui. Alors je relevai la tête et je

1. Apologie de l'action directe, à rapprocher de ce proverbe des chleuh :
« On n'éclaire pas un aveugle, on l'empoigne par la main. » « Our aissoufou ian ilbșir, ighoui as afous. »

vis que l'homme avait repris sa figure. Et le cheikh se tournant vers moi, me dit : « Ainsi font les vrais hommes. Et non baisser la tête[1]. »

Un de ses familiers a dit : « Un jour je parlais avec lui au sujet des foqara. Il posa son doigt sur sa tempe en disant : « Celui qui regardera là entrera au Paradis[2]. »

Une fois, dans son jeune âge il était — que Dieu l'agrée — au pays d'Ilmsgdad[3]. Or, il était suivi par la sainte[4] Haoua bent Abdallah, celle qui est enterrée à Tiouaḍou. Elle était jeune fille et le suivait en contre faisant sa démarche[5] : Il se tourna vers elle et lui dit : « Dieu te bénisse ! C'est ainsi que tu marcheras. »

Elle dit : « La puissance mystérieuse de son regard et la vertu surnaturelle de son invocation restèrent dans mon cœur jusqu'au moment où j'eus l'âge de raison. Alors, j'allai à lui. Il dit : « C'est toi qui contrefaisais ma démarche ? — Je lui dis : « Oui ». Il me dit : « Tu y es arrivée (au stade des saints). »

Le prédicateur b. El Ouaqad[6] a dit : « Je tiens ceci de

1. C'est-à-dire : « Il ne s'agit pas d'avoir honte, mais de regarder en face l'ennemi ou les difficultés. »

2. Le Faouaid est plus explicite : Un de ses disciples, Brahim b. Daoud l'Oulti (Oult fraction Nord de Tatta) m'a raconté ceci : Je lui demandai un jour : Pourquoi n'acceptes-tu pas d'avoir des tlamids, des foqara ? C'est-à-dire pourquoi ne fondes-tu pas un ordre religieux ? Il posa son doigt sur sa tempe en disant : « Celui qui regardera là entrera au Paradis. »

Cela voudrait dire : « Suivez seulement mon exemple. Il n'est pas besoin de confréries. » Et, de fait, Sidi Ahmed ou Moussa n'a pas fondé d'ordre religieux. En dehors de la maison-mère de Tazeroualt, il y a de nombreuses zaouias de Sidi Ahmed ou Moussa mais pas de tariqa, pas d'ouard.

3. Ilmzgdad est une fraction de Tasrirt, à l'Est d'Amanouz. Elle renferme les villages de Astir, Igbir Ouighiz et Tizerkin, ce dernier pays d'origine de Sidi Ahmed b. Abderrahman, contemporain de Sidi Ahmed ou Moussa.

4. Lalla Haggoua bent Abdallah de Tiouaḍou (oued Igounan) un peu en aval de Timglicht.

5. Comme font certains enfants (*F.* p. 79).

6. Voir page 46.

Moussa ben Chaïb habitant Marrakech, qui était allé le visiter. Le cheikh vint à lui. Il y avait près de lui des foqara qui faisaient des petits carrés pour irriguer des arganiers.

« Je me disais en moi-même, dit le visiteur : « C'est beaucoup de peine pour petit profit. Chez nous, dans notre pays, il y a des palmiers de grand rapport, et nous ne prenons pas tant de peine pour eux. » Je me tenais auprès d'eux. Alors le cheikh vint à moi, son burnous à l'épaule. Il me salua, me prit la main et dit : « Ton secours, ô secourable. » Il ajouta : « Tu vois ceux-là. Par Allah, sur la Table, ils étaient inscrits parmi ceux de l'enfer. Et parce qu'ils font cette action, par la main d'Ahmed. ils vont tous être inscrits maintenant parmi ceux du Paradis. »

Ahmed ben Lhassen d'Amanouz, qui a recueilli beaucoup de ses histoires et de ses sentences et de ses miracles, a dit ceci : « Un jour, vinrent les chioukhs de la tribu. Il sortit à leur rencontre. Or, il venait de manger de la bouillie à l'ail. Et, pendant qu'il leur parlait, ils s'éloignaient de lui. Alors, il leur dit : « Vous vous éloignez de moi à cause de l'odeur de l'ail. Or, moi je trouve en vous l'odeur de vos péchés, plus puante que celle d'une charogne en été. Et je ne peux pas m'éloigner de vous. »

Un jour, un Bédouin lui baisait la main avec exagération. « O Bédouin, lui dit-il, il est ordonné par la Loi de retirer sa main du plat quand on n'est pas encore rassasié. De même est ordonnée la modération dans l'amitié. Car elle est la nourriture des cœurs comme les mets sont la nourriture des corps. Et l'excès dans chacune des deux est blâmable. » Voilà une de ses paraboles[1].

1. Le cheikh Sidi Ahmed ou Moussa blâmait l'exagération, la démesure. (*Suite de la note page suivante.*)

Un jour, à la mosquée, il donna cet ordre à un scribe. Il lui dit : « Écris : Bismillah er rahman er rahim. Le scribe l'écrivit. Il lui dit ensuite : « Écris : Prends garde de ne pas te réfugier sur la montagne *de ta raison*, de peur que tu ne sois au nombre des noyés, comme le fils de Nouh [1]. »

Puis il prit le feuillet, le plia, et le mit dans son col et sans mentionner le nom de celui à qui l'écrit était destiné.

A ceux des savants qui venaient à lui, il disait. « Celui qui a la crainte de Dieu, c'est celui-là qui est savant et non pas un autre. »

Il disait : « Cherche à connaître le maître de la maison et le maître du pays. Car si tu connais le maître de la maison et le maître du pays, tu es en sûreté contre les chiens de la maison et les chiens du pays. Et si tu connais

Il avait coutume de dire à ses visiteurs : « Ne montez pas un animal trop mou ou une bête trop rétive. » (Noz. p. 91).

Les Chleuh ont traduit cela par une formule brève : « Addagh oula dagh oula bladagh. Assalahin, assabirin, alabrar ».

« Il ne faut ni trop ni trop peu, ô les saints, ô les patients, ô les pieux. »

Ils ont une histoire pour illustrer cette formule :

Une juive vint se plaindre au caïd Moussa d'Ouijjane de ce que son juif ne lui donnait pas son dû (conjugal). Elle disait :

« Our jou, our jou, our jou », « jamais, jamais, jamais. »

Le juif répondait :

« Adoukan, adoukan, adoukan. » « Toujours, toujours, toujours. »

Et le caïd décida : Ni trop ni trop peu.

Et cette autre histoire : Pour enfourcher son âne, un homme ayant fait un saut sans y arriver, invoqua une autre fois Sidi Ahmed ou Moussa et passa de l'autre côté. Alors il dit : « Il ne faut ni trop peu ni trop. »

1. Allusion à la sourate Houd XI, ver. 45 : « Et l'arche les emportait sur les montagnes des vagues. Et Nouh appela son fils resté seul sur un abri : O mon fils, monte avec moi. Ne sois pas parmi les impies. »

Il dit : « Pour m'abriter de l'eau, je monterai sur la montagne. « Nul aujourd'hui n'aura d'abri contre l'autorité de Dieu que ceux qui sont l'objet de sa miséricorde. »

Les vagues s'élevèrent entre eux deux et son fils fut au nombre des noyés.

Exhortation à se fier à Dieu, plus qu'en la force de sa raison.

« La montagne de la raison », comparer avec ce propos d'un autre mystique : « le défilé étroit qu'habite la raison » (*Journ. asiatique*, avril, juin 1930, Chakoua el gharib, traduction Abd el Jelil).

la maison et le pays mais non pas leurs maîtres, tu n'es pas à l'abri des chiens. Ils te mordront et t'empêcheront d'arriver au maître de la maison et au maître du pays. »

Un jour qu'il prêchait, il mit au nominatif le vocatif[1] en rapport d'annexion. Un des assistants dit en lui-même :

« Quel bon cheikh ce serait s'il connaissait un peu la grammaire ». Il se tourna vers lui et recommença en mettant correctement l'accusatif. Puis il dit : « Voilà que j'ai mis le mot à l'accusatif sans connaître la grammaire. » Et il dit ces vers :

« Ma langue a été plus rapide que moi alors qu'elle vocalisait les mots. Mais plaise à Dieu qu'elle se tire d'affaire au jour de la réunion pour le Jugement dernier. Ce jour-là, la vocalisation correcte ne te servira pas si tu n'as pas eu la crainte de Dieu. Et à celui qui aura craint Dieu, un langage barbare ne nuira pas. »

Il disait : « Celui qui se consacre aux soins du monde, est semblable à celui qui ayant volé un mouton dans un fourré, l'avait égorgé et s'était mis à le dépouiller dans le fourré. Or, le berger, s'étant aperçu du vol, vint derrière le voleur avec un bâton pointu, en épine de mimosa. Et, avec la pointe de son bâton, il attira à lui le vêtement du voleur, si bien qu'il le fit tomber, le ramassa et l'emporta.

« Alors le voleur s'aperçut qu'il avait perdu son vête-

1. Djaroumiya, bab el Mounadi, le vocatif en rapport d'annexion (lmounadi lmoudaf) ; se met au cas direct.

L'auteur de cette excellente grammaire arabe : la *Djaroumiya* (ou Adjourramia) est un marabout berbère (agourram) de la tribu des Senhadja qui vivait à la Qalaa des Beni Hammad dans la région de Sétif, mort en 1324.

Un taleb berbère de la mosquée de Sidi Es-Soufi, à Bougie, au début de ce siècle, apprenant l'arabe à un officier français à l'aide de cette grammaire, disait : « L'Adjerroumiya, c'est comme du sucre. Il n'y a pas de déchets. »

ment. Il se dit : « Je l'ai laissé au lieu où j'ai volé le mouton ». Il y alla. Or, le berger revint à son mouton pendant son absence, prit le mouton et s'en alla. Puis le voleur revint à son tour, et vit que le mouton, lui aussi, avait disparu. Alors il dit : « Il y a trop de jnouns dans ce pays-ci. » Il tira son sabre et s'en alla tout seul en disant : « Sauver ma tête, au moins sauver ma tête. »

Le fourré, c'est le monde. Le mouton, c'est les soins du monde, l'aiguillon c'est le démon. Le vêtement, c'est la religion. Et le retour au lieu du vol, c'est l'avertissement qu'il faut renoncer au péché qu'on était en train de commettre. Et la fuite solitaire en tirant son sabre est le symbole de la reprise d'une nouvelle existence et la mise en garde contre l'arrivée de pareils malheurs [1].

Il disait à qui demandait la connaissance de Dieu : « Ton eau est dans ton chargement (dans les choses qui sont près de toi, à ta portée) et ton trésor est sous ton mur. » Faisant allusion à la parole de Dieu Très Haut : « Et dans vos âmes, ne l'apercevez-vous [2] ? »

Il disait : « Mon âme, si je l'interroge en arabe elle parle. Mais si je lui donne des ordres dans un sens abstrait, elle parle un langage barbare. Ceci indiquait l'impuissance à pénétrer le vrai sens des attributs de Dieu, même si on les exprimait en langue arabe.

Il disait — que Dieu l'agrée — : « Combien d'hommes sont morts de soif alors que l'eau était arrivée à leur barbe. »

« Comment cela ? lui dit-on. — C'est qu'ils avaient

1. Et celui qui m'a raconté cette histoire et la précédente c'est son berger Ahmed b. Lhassen d'Amanouz (*F.*, p. 82).
2. *Coran*, 51-21.

besoin d'un sage pour leur faire courber la tête. Alors ils auraient bu à se désaltérer. »

Il voulait dire par là que ceux qui cherchent[1] la connaissance de Dieu Très Haut ont besoin de quelqu'un qui appelle leur attention sur elle dans les choses les plus proches d'eux, c'est-à-dire en eux-mêmes.

Il disait — que Dieu l'agrée — : « Tout, depuis le dais de la voûte céleste, jusqu'à la surface de la terre, tout proclame par son aspect et par sa voix : « Il n'y a de salut qu'en la vérité. »

Un de ses compagnons[2] a dit : « Je le trouvai seul un jour dans un lieu désert. » Il disait : « Au nom de Dieu. Par Dieu. De Dieu. Vers Dieu. Grâce à Dieu. Que les croyants s'abandonnent à Dieu[3]. Quand ils regardent, que ce soit pour considérer des exemples. Quand ils se taisent, que ce soit pour réfléchir. Quand ils parlent, que ce soit pour prononcer des paroles de sagesse. Voilà quels sont les attributs des vrais hommes. »

Il disait — que Dieu l'agrée — : « Il n'est pas un d'entre nous, qui coupe ses ongles avec des ciseaux. » Cela voulait dire : « Ne dis pas du mal de tes frères[4]. » (?)

1. Qui négligent (*F.*, p. 82) le négligent, de la connaissance de Dieu a besoin de quelqu'un qui la lui montre dans les choses les plus proches de lui, c'est-à dire dans lui-même.

2. Un homme m'a dit : Un faqir m'a raconté qu'il suivait le cheikh, lui demandant une invocation en sa faveur, et qu'il l'avait trouvé un jour au Guiliz du Tazeroualt, tout seul, et il disait : les attributs des vrais hommes (*F.*, 82). Le Guiliz جليز est une montagne du Tazeroualt.

3. *Coran*, 9-31.

4. Mohammed ben Brahim ben Moussa le Taïbi a dit : « Je l'ai entendu un jour dans son cercle حلقته qui disait : « N'est pas d'entre nous qui coupe ses ongles avec des ciseaux. »

Or, je dis en moi-même : « Cela, nous le faisons tous. Cela me chagrinait. Et je le dis à certains des gens de Dieu. Il me dit : « Ne dis pas de mal de tes frères. »

Il parlait un jour des saints avec ceux de son entourage. Il disait : « Le sol des GUEZOULA et le sol des DOUKALA, tous deux produisent des saints, comme la terre produit en abondance des herbes comestibles [1].

Il disait : « Comment mériterai-je des stades éminents chez Dieu, si mon hôte entre chez moi avec la faim et en sort avec la faim ? »

Il apportait — que Dieu l'agrée — de la farine à qui demandait un enfant, en prononçant sur elle l'invocation : « Au nom de Dieu. Par la bénédiction du Tout-Puissant. »

Un jour, un homme lui demanda la fatiha. Il lui dit : « Celui qui veut la fatiha doit être obéissant envers le Fatah » (Dieu). Il disait — Dieu l'agrée — : « Il y a trois langages : le langage de la science, le langage de la vérité mystique, le langage de Dieu. Le langage de la science conduit à la science par un intermédiaire. Le langage de la vérité mystique est une lumière que Dieu allume dans le cœur de ceux qu'il veut. Le langage de Dieu, pas de chemin vers lui. »

Il mettait en garde contre le monde et disait souvent ce vers en précepte.

« Nul n'obtient de lui ce qu'il cherche ou n'arrive à ce qu'il désire. »

Il répondit — Dieu l'agrée — à un homme qui lui demandait de construire une zaouia : « Le roi des passions s'est levé, appuyé sur la nuit de l'erreur et accomplissant ses désirs.

1. L'ascète, le maitre des saints (*F.*, 83) a dit, le pieux Ibourk b. Hasein el Hilali (qui est l'ancêtre des oulad Sidi Ibourk des Chtouka d'Asgherkis) : « M'a dit Sidi Ahmed ben Boubekeur b. Mohamed b. Saïd Akerramou, le Semlali, l'auteur : « J'étais un jour avec lui à parler des saints. Il disait : « Le sol des Guezoula, etc...

« Il s'est adonné à toutes sortes d'actions inutiles, perdant ses heures, pour atteindre ses voluptés sur le tapis de l'insouciance. Ne resteront fermes dans la vérité, en ce pays, que ceux que Dieu y affermira. Or, Dieu est Un. Et si je ne craignais que les intelligences soient courtes, j'en dirais beaucoup plus long. L'ignorant est aveugle. L'entêté est excommunié. L'envieux est un être corrompu. O mon frère! ne consens pas à échanger ce qui est meilleur pour ce qui est pire. Ne vends pas la vérité pour l'erreur. N'invoque pas des prétextes. Ne cherche pas d'excuses. Car les prétextes ici ne servent à rien et les excuses ici ne sont pas acceptées.

« Gare au repentir des menteurs. Il est fait de mots prononcées par la langue, de plissement des paupières, et du refus de l'âme de reconnaître ce qu'elle a fait, en présence de Celui qu'il faut absolument rencontrer. Crains donc Dieu et que l'âme considère ce qu'elle fait aujourd'hui pour demain. Sois l'esclave d'un maître unique et non l'esclave de plusieurs maîtres. Quel malheur d'être esclave de ce bas-monde et de l'argent. C'est Dieu qui est la Vérité et c'est Lui qui dirige dans la voie droite.

On lui présenta un jour — Dieu l'agrée — un enfant infirme. Il lui donna par trois fois de la farine de certain faqir. Et l'enfant se dressa et se mit à marcher.

Alors le cheikh dit à celui qui l'avait apportée : « D'où vient cette farine ? — Mon père m'a laissé une pièce de terre nue. J'en cultive la moitié pour ma subsistance et dans l'autre moitié, je mets paître ma vache. — Voyez, dit le cheikh, quelle est la vertu d'un produit licite. »

Un homme vint se plaindre à lui de la misère. Il prit un peu de sable, le mit dans un petit sachet et dit à l'homme : « Va le porter chez l'orfèvre. » Il le porta chez l'orfèvre qui trouva que c'était de la poudre d'or et lui en fit un lingot.

Vint à lui son disciple, le faqir Hassin ben Abdallah El Harguiti[1]. Il lui dit : « Seigneur, le village que j'habite est en terrain « bour » et sans eau. Or, j'ai besoin de légumes pour ma nourriture. » Le cheikh lui dit : « Prends bien soin d'un arbuste qui pousse tout au bout de ton domaine. » Je revins et j'oubliai. Quelque temps après, je vis une petite plante aux feuilles semblables à celles du figuier pousser tout au bout de mon domaine. Tout ce qui poussait était mangé par les bestiaux, mais repoussait tout de suite. J'avais oublié les paroles du cheikh. Alors, je me les rappelai. J'entourai l'arbuste d'une haie et j'en pris grand soin. Il poussa deux branches. Et, avant peu de temps, il produisit des fruits de quoi remplir un grand sac. Nous nous servîmes de ces fruits comme de légumes. Ils étaient savoureux, soit qu'ils fussent crus ou qu'ils fussent cuits. Cet arbuste ne cessa pas de donner des fruits, hiver comme été. Tous ceux du village qui avaient besoin de légumes en prenaient. Et si on en replantait un rameau, ce rameau ne poussait pas. Gloire à Dieu, le Créateur, le Savant. Et cet arbre est encore au village d'Ouarouad, chez les Harguita. Merveille du temps. Miracle du cheikh. Et ceci est raconté dans *le Faouaid* d'Abou Zid (le Tamanarti).

Le cheikh était un jour au milieu des siens quand deux hommes vinrent à lui. Ils lui dirent : « Quel bonheur pour nous d'être arrivés auprès de vous et de voir votre visage. » Il leur répondit : « Celui ci est Ahmed, mais vous, d'où êtes-vous ? » Ils lui dirent : « Nous sommes de l'Orient extrême. Il y a dans notre pays un cheikh. Un jour que nous étions allés le visiter, il nous dit : « Si vous en aviez « le pouvoir, je vous apprendrais celui qu'il faut visiter. » Nous lui dîmes : « En vérité, c'est Sidi Ahmed ou Moussa

1. Harguita, tribu du Sous, versant Sud du Grand Atlas, au Nord de Taroudant. Ouarouad de cette tribu.

de l'Occident extrême. » Alors, nous nous sommes préparés au voyage, nous t'avons cherché et nous voilà près de toi, tranquilles et rassurés. »

Puis il leur dit : « Dans votre pays de l'Occident extrême, combien y a-t-il de qsours ? — Nous ne le savons pas. » Il leur dit : « Moi, je vais vous l'apprendre. Il y a mille et un qsours. Connaissez-vous ce qsar au bord d'une rivière, avec deux palmiers, un sur chaque bord. Et, chaque année, ces deux palmiers se rencontrent, un certain jour, jusqu'à la nuit. Puis ils se séparent jusqu'au même jour de l'année suivante. » Ils lui dirent : « C'est là notre pays. — Savez-vous, leur dit-il, la raison de cette chose ? — Non. — Moi, je vais vous l'apprendre.

« Il y avait un saint d'entre les saints, dans le village, avec sa femme. Ils se retiraient à l'écart des gens pour adorer. Or, l'homme dit à sa femme : « Nous ne pouvons « pas rester ainsi dans ce pays à cause de l'impiété des « habitants. Si tu veux, tu prendras de moi tout ce qui « t'est dû et tu retourneras dans ta famille. »

Elle lui dit : « L'union qui a été formée pour l'amour de Dieu, il n'est pas bon de la dissoudre. »

Ils sortirent de là, se dirigeant vers le rivage de la mer. Mais l'ennemi les enleva. Et chacun d'eux fut emmené d'un côté différent. La femme resta un an chez celui qui était devenu son maître. Puis il vit en elle un prodige. Il lui rendit sa liberté et la renvoya en pays d'Islam.

L'homme resta une année chez celui qui était devenu son maitre. Puis il vit en lui un prodige. Il lui rendit sa liberté et le renvoya au pays de son épouse, de laquelle il avait appris le sort. Et il le renvoya par le même port par lequel elle était partie.

Au premier village d'Islam, il l'appela et la chercha sans la trouver. Puis il alla au village voisin. Or, elle entendit son appel et le reconnut. Elle lui envoya un enfant pour l'interroger. L'enfant lui dit : « Il y a là-bas

une femme qui s'informe de toi. » Il lui dit : « Retourne auprès d'elle et qu'elle te fasse connaître son nom. » Il y alla et la femme lui dit : « Pas avant qu'il t'ait fait connaître le sien. »

Alors il fit connaître son nom. Elle fit connaître le sien. Ils se reconnurent. Ils allèrent à la rencontre l'un de l'autre et se réunirent sous ces deux palmiers.

Ils s'embrassèrent. Chacun d'eux eut soif d'une grande soif et le monde disparut pour eux. Ils se séparèrent pour l'amour de Dieu Très Haut comme ils avaient été unis pour l'amour de Lui. Et ils furent élevés ensemble jusqu'au Lotus de la limite [1]. C'est pour cela que s'entrelacent les deux palmiers quand vient le jour où les deux saints sont morts en s'embrassant au-dessous d'eux, par la puissance de Dieu. »

Les visiteurs dirent au cheikh : « Écris-nous cela, Seigneur. » Il leur répondit : « Oui, s'il plaît à Dieu. »

Le cheikh — Dieu l'agrée — a dit en parlant de son jeune âge et de ses voyages : « Nous étions à jouer à la balle quand vint à nous un cheikh âgé, portant sur la tête un panier de figues. Il nous dit : « O troupe de jeunes gens, celui qui me portera cette corbeille, Dieu élèvera son stade au-dessus de tous les autres et fera entrer par lui le pays dans une voie où ne l'ont pas fait entrer ni le prophète ni les saints.

« Alors Dieu m'inspira [2]. Je pris la corbeille et la lui portai au lieu qu'il voulait. Puis je revins près de mes

1. En haut du 7e ciel à droite du trône de Dieu, limite des actions des hommes et de la science des anges (tradition musulmane sur le « sedrat el montha ».

2. Ce récit de la vocation du cheikh, tiré littéralement par l'Haoudigi du Faouaid, ce récit légendaire et très populaire dans le Sous, nous l'avons publié dans Hespéris (2e trimestre 1925).

Et le vieux cheikh à la corbeille qui lui ouvrit les portes de la gloire, c'est Sidi Mohamed ben Brahim el Ouijjani, habitant Ighchan, au pays des Guezoula et enterré dans ce lieu (*F.*, p. 30).

compagnons. Or, le bâton s'échappa de mes mains et je restai trois jours évanoui. A mon réveil, je me dirigeai vers l'étoile polaire de son temps, le cheikh des soufis de son époque, le saint célèbre 'Abd el 'Aziz ben Abd el Haqq el Harrar el Fasi, appelé Tebba', héritier de la tariqa d'Abou Abdallah le Guezouli, auteur du Dalil el Kheirat.

« Après que je l'eus salué, il me dit : « Sois le bienvenu, élu d'Allah. Dieu t'a élevé à un stade supérieur à tous les autres et a ouvert avec toi une voie que n'ont ouverte ni le prophète ni les saints. » Il posa sa main sur ma tête et je restai évanoui trois jours et trois nuits.

« Quand je me réveillai, il m'envoya vers le tombeau du Prophète et la maison sacrée d'Allah. Quand j'eus rempli l'obligation et accompli le pèlerinage, je me dirigeai vers le tombeau de l'Élu d'Allah, Sidi Abd el Qader el Jilani[1]. De là, je me dirigeai vers le soleil levant. Je passai une nuit chez une femme qui avait douze filles. Elle me donna un bon repas en disant : « Mange, Ahmed ou Moussa[2]. » Après avoir mangé une bouchée, je regardai vers le sol. Alors m'apparut Bahemout, qui est le taureau sur lequel repose le monde. Après la deuxième bouchée, je regardai vers le ciel. Alors je vis le trône divin sous son dais. »

Cela n'est que le résumé de toutes les choses merveilleuses qui lui sont arrivées et de son arrivée au Jebel Qaf qui encercle le monde. Et ses voyages à travers la plus grande partie du monde. Et ses miracles — Dieu l'agrée — et ses bienfaits durant sa vie et après sa mort.

On lui a consacré un livre spécial. Une partie en a été composée par son disciple, le savant des savants, Aboul Abbes Ahmed Ben Mohammed ed Draoui, appelé Adafal[3].

1. Là je fus atteint par la fatigue. Or le saint m'apparut un jour et me dit : « A toi de chevaucher ce roseau, Ahmed ou Moussa. »
2. V. la légende de Lalla Rahma Youssef, de Massa.
3. Douafil, grand ksar des Ktaoua du Dra (Tribus berbères, le Dra', Sqillmann, p. 177).

On lui a dit que notre cheikh Sidi Ahmed ou Moussa a eu trois cents cheikhs ou plus. Parmi ceux-ci : Sidi Abd el Aziz el Tebba, Sidi Mohammed el Ouijjani.

Le Khatib ben el Ouaqad el Tlemsani [1] a dit : « Son fils 'Abd el Baqi m'a dit : « Notre père a eu trois cent soixante cheikhs, et même un peu plus, tous pris parmi les connaisseurs parfaits. »

Parmi les formules initiales de ses « dikr », on cite celles-ci : « Louange à Dieu dont la générosité et les dons sont larges, qui sait ce qui a été et qui sera depuis le haut des cieux jusque sur la terre, qui a envoyé ses prophètes pour manifester ses arguments devant le genre humain, et qui, parmi les hommes, a accordé spécialement à la meilleure des créatures, notre prophète Mohammed, toutes les vertus et tous les mérites. Il a fait descendre sur lui son livre sage qui différencie le licite de l'illicite, si bien que ceux qui agissent en conformité avec ce livre suivent le droit chemin alors que ceux qui font le contraire sont dans l'erreur et l'inimitié. Gloire soit donc à Lui. Il n'est pas de divinité sauf Lui, le Clément, le Miséricordieux. Celui auquel il donne des conseils et qu'il dirige dans le droit chemin est fait à son tour pour diriger les autres dans ce chemin. Mais celui que Dieu égare, s'égare et fait égarer les autres. Il peut en égarer beaucoup et en bien diriger beaucoup.

« Il se dégage du Coran comme un remède, une miséricorde pour les croyants. Mais ce livre ne fait qu'accroître le tort que subiront les injustes. Nous demandons à Dieu Très Haut qu'Il place en nous sa baraka parmi toutes les autres faveurs qu'Il nous a accordées, dans le domaine de la religion et dans les biens de ce bas monde et de l'autre monde. »

1. Sidi Mohamed b. Ahmed b. el Ouaqad, de Taroudant de qui El Mansour disait : « Il n'a pas son pareil au Maghreb comme prédicateur. Mort 1001, le premier enterré près de la grande mosquée de Taroudant (*Faouaid*, p. 13).

Il est mort le 1er de dou Lhija de l'an 971.

A dit celui qui l'a lavé, son disciple Sidi Brahim ben Abdallah des Oudjasa[1] du Djebel Dren :

« Quand je vins pour laver son corps, j'étais soucieux de le mettre à nu. Quand Dieu m'inspira de le laver sous ses vêtements. Ce que je fis. Ensuite j'appris que le Prophète de Dieu avait été lavé ainsi. Alors je dis : « Gloire à Dieu qui a fait faire pour son saint ce qui a été fait pour son Prophète. »

1. Ait Ouadjas des Mentaga.

Certain fqir arabe m'a dit : « Il s'approcha un jour de nous. Or, nous étions une assemblée d'Arabes, avec, dans le cercle, quelques-uns qui ne l'étaient pas. Il nous dit : « O les Arabes, racontez-nous donc quelque chose d'arabe. » Et il riait.

Le conteur dit : « J'ai entendu un des Berbères présents dire à son compagnon : « Les Arabes nous l'ont pris. Et vous autres, parlez donc de vos affaires », s'adressant à ses compagnons.

Alors le cheikh dit aussitôt :

« Mes amis, dans cette assemblée qu'est la nôtre, il n'y a pas de bord[1]. C'est le milieu partout, du dais jusqu'au tapis. »

Et son admonition à notre cheikh Abou Mohammed : « Fais pour toi-même des actions (qui te procurent) ta félicité de demain. »

Et sa réponse à celui qui lui demandait après la mort de Sidi Said ben Abdennaïm[3] : « Est ce qu'il aura un successeur parmi ses enfants ? — Dieu connaît celui en lequel il a déposé son message[2] ».

Et sa réponse au fqih des Guezoula Abou Abdallah

1. Le bord : ṭarf considéré comme la place la plus humble, alors que le milieu est la place d'honneur.
« A ian illan gh touẓẓoumt, ioujed iṭṭorf, que celui du milieu s'apprête à être au bord (chanson chleuh)
2. *Coran*, VII, 124.
3. Le Saint des Haha, ancêtre de la maison de Tafilelt des Ida ou Zdagh.

فذلك هو الدور ومن هذا المعنى ما أجاب به الرجل الذي سأله
أن يتلمذ عليه وكان يقبل ذلك وهو قوله انما انا من تصحيح وانه
داله بكل خير اشار بذلك الى ان الجوابين الى انه من اهل الطريق الاعلى
من يعني الاسماء الازل ونعم انه من تداركتهم العناية الازلية مع
في حين النظر بشهوده المعروف لعلي بعد المشاهدة السابقة
في معتقد الست بربكم فعرفوا ذاته وعرفوا بها اسماءه وباسمائه
صفاته وبصفاته افعاله فاولئك اتوا البيوت من ابوابها وطلبوا الفروع
من الاصول ولهم ان يعرفوها كما هي لا اخذ الفروع من الاصول فيسيء
الا الفرع في صور الاصل فمعرفته معرفته وفي كتاب التوكل
من احياء فمنهم كان يعرف ربه بالنظر الى احد الموجودات ومنهم
من غاب عن كل الموجودات بالله كما قال بعضهم عرفت ربي بربي
ولولا ربي ما عرفت ربي وهو معنى قوله تعالى اولم يكف بربك
انه على كل شيء شهيد انتهى وان يعرفوا الرب تعالى كما هو
فسموا النظرة عند ما يتجلى لهم يوم القيامة بغير وصف التائبين
يقول انا ربكم فيقولون نعوذ بك [illegible]
[illegible] الغار فقوله انا [illegible]
عليه السلام حبك الشيء يعمي ويصم [illegible]
اعن غير المحبوب [illegible]
عليه وسلم [illegible]
اذا احببته كنت سمعه الذي يسمع به وبصره الذي يبصر به ويده
التي يبطش بها ورجله التي يمشي بها انتهى [illegible]
التي تشاهد ومنتهى هذا قول الشيخ لما سئل [illegible]
بكم عمي وفي [illegible]
[illegible]

Mohammed ben Brahim [1] le Tamanarti qui blâmait le monde :

« Il faut blâmer ce que blâme le chra' et il faut louer ce que loue le chra'. » Et le fqih se jeta à terre et lui baisa les pieds.

Et sa réponse à celui qui lui demandait une invocation :

« Venez que nous invoquions Dieu, nos enfants avec vos enfants, nos femmes avec vos femmes, nous avec vous, et faisons une invocation mutuelle (et que Dieu maudisse le menteur) [2]. »

Et la réponse à celui qui, dans son cercle, interrogeait sur la foi. Un de ceux du cercle répondit : « C'est l'assentiment. » Le cheikh se pencha vers un de ses familiers en lui disant : « C'est le goût. »

Et sa réponse à cet homme qui lui demandait de l'accepter pour disciple, ce à quoi il ne consentait pas :

« Je suis le sourd endurci et l'ignorant de toutes choses. »

Il montrait par ces réponses qu'il était de la plus parfaite des deux voies qui mènent à la connaissance. C'est la voie de ceux qui ont été touchés par la grâce éternelle. Elle les a jetés dans le lieu sacré de la contemplation. Ils ont rendu témoignage à Dieu Très Haut après le premier témoignage qui lui avait été rendu lors de l'Alliance [3].

« Est-ce que je ne suis pas votre Dieu ? »

Ils ont connu son essence. Et par elle ils ont connu ses

1. V. notice sur Mohammed ben Brahim ech Cheikh.
2. *Cor.* III. 54. Allusion à la controverse qui eut lieu entre des chrétiens du Nedjran, d'une part, Mohamed et sa famille, d'autre part, au sujet de la Passion « el mobahala ».
3. *Cor.*, VII, 171. Quand Dieu tira des reins d'Adam toute sa postérité future et leur fit prêter à tous témoignage qu'il était leur Dieu.

noms. Et par ses noms, ses attributs. Et par ses attributs, ses actions. Or, ceux-là sont entrés dans les chambres par les portes. Ils ont demandé les branches aux racines. Et ils sont aptes à connaître ce qui est parce qu'il est facile de tirer les conséquences des causes, parce que les conséquences sont dans les causes, et que la connaissance des unes est la connaissance des autres.

Au chapitre de la « Confiance en Dieu » du livre de Ghazali : *La renaissance de la Religion*, il est dit : « Combien cherchent la connaissance de leur Dieu dans la vue des choses sensibles et combien cherchent en Dieu la connaissance de toutes les choses sensibles. » Comme dit certain : « J'ai connu Dieu par Dieu. Sans sa connaissance, je ne connaîtrais pas Dieu. » C'est le sens de la parole du Très-Haut :

« Ne vous suffit-il pas (pour votre croyance en Dieu, de savoir) que Dieu porte témoignage de toutes choses[1] ? »

Ils connaissent Dieu comme il est et ils sont assurés de ne pas le méconnaître lorsqu'il leur apparaîtra dans tout son éclat, au jour du Jugement, sans qu'on recoure, pour le décrire, aux témoignages des sens. Il dira : « Je suis votre Dieu. » Alors celui qui ne le connaît que par ses œuvres dira : « Je me réfugie en Dieu contre toi », comme il est dit dans le Sahih de Boukhari.

Quant à la parole (du cheikh) : « Je suis le sourd endurci », elle fait allusion à la parole du Prophète : « Celui qui aime est aveugle et sourd », c'est-à-dire : « L'amour rend sourd et aveugle pour tout ce qui n'est pas l'aimé. » Il ne voit et il n'entend que lui.

Et la parole du Prophète dans laquelle il rapporte ce qu'il tient de Dieu[2] :

« Et que le mortel ne cesse pas de se rapprocher de moi

1. *Cor.*, XLVII, 53.
2. « Hadit qodsi », paroles de Dieu rapportées par le prophète dans ses hadit, non dans le *Coran*.

par des prières surérogatoires, jusqu'à ce que je l'aime. Et si je l'aime, je serai l'oreille avec laquelle il entend, l'œil avec lequel il voit, la main avec laquelle il saisit, le pied avec lequel il marche ».

Il est alors comme celui qui est privé de ses sens externes qui lui faisaient prendre conscience. Ainsi cette parole de Chebli qu'on interrogeait sur « ceux de l'amour » :

« Sourds, aveugles, muets ».

Comme dit le vers :

« L'amour s'est emparé de mon oreille et m'a fait sourd
Et je reste égaré sur le chemin d'amour. »

Dans le sens le plus proche :

Se tenir auprès du Législateur, ainsi souverainement investi par toi de l'usage de tes propres sens comme si c'était lui-même qui en avait l'usage.

Et par ses paroles : « Je suis ignorant de toutes sciences ». Que l'on se souvienne du vers d'Ibn al Farid :

« Ainsi qu'est ignorant de moi, qui par mes œuvres me connaît,
Qui, par moi-même me connaît, est de moi connaisseur parfait. »

Il entend par là qu'il y a deux sortes de connaissances de Dieu : la connaissance de Dieu par ses œuvres et la connaissance de Dieu par la foi. La première est comptée comme de l'ignorance par rapport à la deuxième. Et la deuxième connaissance est la connaissance véritable. Et c'est celle du stade auquel est parvenu le cheikh.

Un Arabe de Sijilmassa m'a raconté :

« Nous étions à la chasse dans le désert et nous avons vu une chamelle. Nous avons couru vers elle et nous n'avons trouvé qu'un homme caché sous ses vêtements et pas de chamelle. Nous avons recommencé plusieurs fois. Nous avons interrogé l'homme. Il nous a dit ; « Je n'ai pas vu ce dont vous parlez. » Or, lorsqu'il fut devenu

saint, j'allai vers lui au Tazeroualt en pèlerinage. Et c'était le même homme que j'avais vu dans le désert. Il me dit : « Tais toi, Arabe. » Puis il me congédia avec des dinars en me disant : « Prends-les. Il le faut et fais-en usage. »

« Je les employai au commerce et ils fructifièrent beaucoup par sa baraka. Ensuite vint me trouver à Marrakech, l'homme à qui j'avais vendu mon bien de Sijilmassa, redemandant son argent, et je le remboursai avec celui-là. Et je ne pense pas qu'il aurait jamais fait cela, sans la baraka du cheikh. »

Certains racontent de lui qu'il a dit : « Il y a des gens qui posent un pied sur la terre et puis qui ne peuvent pas poser l'autre pied. » Et ils ont pensé que c'était par sa puissance à lui (*Faouaid*, p. 90).

On peut rapprocher de ce propos le miracle suivant : Il y a à Tougdirt chez les Rezmouka, dans l'oued Tazeroualt, Sidi bou Brahim le Regragui (note sur les Regraga).

Il y a quelques années, un homme des Akhsas qui avait émigré aux Chtouka avec sa famille, voulut rentrer dans son pays. Il arriva un soir à la zaouia de Tougdirt. Il entra dans le sanctuaire. Il y avait des dattes. Il en mangea. Il en remplit son saroual pour la route et s'endormit [1].

La nuit, il vit quelqu'un debout près de lui qui lui disait : « Rentre auprès de tes frères et fais la paix avec eux. » Il ne tint pas compte de cet avertissement et au

1. Il n'est pas rare de voir un homme enlever froidement son saroual, mettre des provisions dans les deux jambes, nouer les deux bouts et jeter le tout sur son épaule comme un bissac.

Nous avons vu un Chleuh partant pour la France, un chérif d'Ouijjane charger de cette façon-là son bagage qui comprenait : un gros paquet de menthe séchée, une bouteille d'eau de Moulai Yacoub et un « guenbri » (la petite guitare à deux cordes).

matin jetant la charge sur son épaule il fit un pas pour s'en aller. Mais il resta cloué au sol et ne put faire un autre pas.

A son appel vint le moudden. Il lui raconta son rêve. Le moudden vit les dattes sur son épaule et lui dit : « Ferme les yeux. Dis trois fois bismillah. Prends ton saroual à la main. »

Et le saroual se vida. Et aussitôt l'homme put repartir.

On a publié cela dans tout le pays comme miracle du Regragui et avertissement aux pèlerins indiscrets.

Sidi Ahmed ou Moussa disait (*F.*, p. 7) :

« Les hommes ne sont perdus que par les hommes ».

« S'ils étaient à l'abri les uns des autres, tout irait droit ».

Comparer avec ces vers chleuh :

« mrad ourd agmak ai ouzzal our gik itda' ian
Issak ouzzal ark ikkat ouaiād. »
« Nul ne te ferait du mal, fer, si ce n'était ton frère
Il te couche sur le fer et te frappe avec le fer. »

Et encore ces passages du *Faouaid*, au sujet de Sidi Ahmed ou Moussa :

« Le sabre tranchant de son temps, infatigable diseur de la vérité, Ahmed ben Abderrahman[1] le Tizerkini, écrivait à un de ses frères : « Empressez-vous d'exécuter ce qu'il vous conseillera. Ne vous détournez ni à droite, ni à gauche. Il est notre guide et notre bénédiction. » (Ceci est la fin d'une longue lettre.)

J'ai interrogé mon père à son sujet. Il m'a dit (que Dieu le garde), au sujet de son extérieur, que c'était un homme grand et mince, aux extrémités fines. Il était pitoyable aux créatures, indulgent à leurs erreurs, ayant pour elles

1. V. note 3, p. 34.

pitié et tendresse, doux dans ses exhortations, bienveillant dans le commandement. Et quand il parlait de Dieu ou qu'il l'invoquait, ses yeux se voilaient et il était absent de son corps.

.....Quant à ses voyages et à ses courses à travers le monde, voilà ce que m'a dit le faqir Mohamed ben Brahim ben Moussa le Taibi : « J'entrai un jour chez lui, dans son ermitage. Je le trouvai exposé au soleil, les jambes étendues, et il regardait ses deux pieds et il riait. J'eus le soupçon qu'il riait de moi et je lui dis : « Pourquoi ris-tu, ô mon père ? » Il dit : « Tu m'as trouvé en train de regarder ces deux-là (il montrait ses pieds) et je ris. » Puis il me dit : « Tous les chameaux de la terre, en tous lieux du monde, auraient beau se lever pour porter des chargements, ils périraient avec tous leurs chargements avant d'avoir pu franchir ce qu'ont franchi ces deux-là.

« Et tous les oiseaux du monde auraient beau se rassembler pour voler jusqu'à user et leurs plumes et leurs ailes, et celles qui auraient repoussé, ils n'atteindraient pas où sont arrivés ces deux-là. » Et il montrait ses deux pieds.

Le prédicateur Abouzid ben el Ouaqad le Tlemsani, habitant Taroudant, capitale du Sous el Aqsa, m'a dit : « Son fils Abdèl Baqi m'a dit : Mon père m'a dit : « Que chacun de vous donne ce qu'il peut, et que ce soit beaucoup ou peu, à celui qui en a besoin et qui le demande pour l'amour de Dieu. » Un jour, au cours de mes voyages, je me trouvai fatigué. Laissant mes compagnons, j'entrai dans un lieu ruiné où je restai, ennuyé et solitaire. Je vis une araignée dans sa toile. Je pris une mouche et je la lui donnai. Et aussitôt je fus debout et rejoignis mes compagnons.

Enfin, ces vers du *Faouaid*, composés par leur auteur, une fois qu'il était allé en pèlerinage au tombeau de Sidi Ahmed ou Moussa :

« J'allai avec mon cheikh, le fqih Abou Atman Said ben Abdallah ben Brahim le Semlali, avec une troupe de nos amis visiter son tombeau. C'était en l'an 1002, et nous étions partis de la ville de Taroudant. En partant, j'ai dit ces vers :

« Nous sommes partis chargés du fardeau d'amour,
Ainsi qu'on part pour le Nedjed, en caravane,
La force du repentir dans nos cœurs dispersera les rochers du chemin. »

En apercevant le tombeau et en approchant de sa colline bénie, j'ai dit :

« Le vent le plus parfumé, en allant vers la rencontre,
Enveloppe dans la joie montures et procession.
Allons, descendez de cheval. C'est le lieu de votre désir.
Vous avez trouvé l'approche et que nul départ ne suit,
Vous avez trouvé le cheikh à l'asile inviolable.
Il exaucera vos vœux, étendra sur vous ses dons.
L'esclave du péché, venu le visiter,
Retourne avec l'espoir, ses désirs exaucés. »

En repartant, j'ai dit ces vers :

« Ayant visité le tombeau, roulé nos joues dans sa poussière,
Et resserré les nœuds de l'antique amitié,
Et du pacte solide, nous sommes repartis.
Et le vent de l'amour nous a enveloppés,
Et la tendresse dans nos cœurs, nous n'avons pu la maîtriser. »

L'Ifrani, dans le *Safouat men intichar*[1], a donné une courte biographie d'Abouzid, l'auteur du *Faouaid*, savant et poète. On y lit : « Il a composé un divan de poésies. Je l'ai vu. Ce sont des vers de savant (chiar el foqaha). »

Les vers ci-dessus en sont un exemple.

1. Voir extrait à la fin de ce volume (p. 227).

# SIDI AHMED OU MOUSSA

## III

## LES GUEZOULA

# LES GUEZOULA

Guezoula ou Jezoula ou en berbère Iguizoulen n'est plus aujourd'hui le nom d'une tribu.

C'est encore le nom très vivant d'un des deux grands lefs du Sud-Ouest Marocain, Taguizoult et Tahoggouat [1].

C'est aussi le nom de quelques lieux géographiques au Maroc, curieusement placés entre des tribus [2].

Mais, ce qui rend ce nom très vivant dans tout le Maroc du Sud, c'est celui de la tribu d'origine d'un docteur Soufi par qui les doctrines mystiques de Chadili furent importées au Maroc au xv^e siècle : Sidi Mohammed Ben Sliman le Jezouli, un des sept patrons de Marrakech dont la doctrine est le djazoulisme.

Nous allons situer le pays des Guezoula à l'aide de quelques renseignements anciens.

1. Au sujet de l'orthographe de ces noms, c'est bien « Ahoggoua » qu'il faut écrire, ainsi qu'il résulte des textes où existe toujours le ح initial احكة.

2. C'est l'Asif Iguizoulen chez les Haha. Le village Iguizoulen, à la crête entre les Ida ou Baqil et le Tazerouait, vers Bourkoukou. Il y a aussi un Iguizoulen chez les Abda (Sebt n Iguizoulen à la limite du pays des Chiadma). Il y a aussi un Djebel Guezoul dans la province d'Oran. Bou Gouzoul à la limite entre Isaffen n ait Haroun et Ait Abdallah.

Tous ces noms peuvent être autant de témoins laissés par les Guezoula aux étapes de leurs courses vers le Nord.

De même, une des hautes vallées de l'oued Oulghas, au pays des Ida ou Gnidif, porte le nom d'Asif n Tahoggouat. Cela indique des limites anciennes entre lefs rivaux : à l'Est, les Hilala Iguizoulen, à l'Ouest les Ida ou Gnidif Ahoggoua.

Nous résumerons ensuite ce que l'histoire nous apprend du passé des Guezoula.

Enfin, nous essaierons de tirer une conclusion relative à l'origine des lefs du Sud, à un desquels les Guezoula ont donné leur nom.

## LE PAYS DES GUEZOULA

*Ibn Saïd* (1214) dit que l'oued Sous, la rivière de Massa et celle de Noun, viennent toutes de la montagne des Lemta et de son prolongement, celle des Guezoula.

Ce ne peut être que l'Anti-Atlas.

*Marrakchi* (1224) parle du pays des Guezoula dont la capitale est *Al Kosta*, tandis que celle des Lemta est *Noul Lemta* (p. 309).

Noul Lemta c'est la ville de l'Oued Noun qui devait s'appeler plus tard Tagaost, puis Ksabi.

*Le Baidaq* parle des Guezoula d'Al Kust où nous retrouvons Al Kosta du Marrakchi et que nous identifions sans peine.

C'est le nom de la partie centrale de l'Anti-Atlas où est le Djebel Lekst, entre les Chtouka au Nord, et les Ammeln au Sud. La ville « Al Kust » du Baidaq et Al Kosta du Marrakchi devait être dans les parages de cette montagne.

*Léon l'Africain* (p. 7) dit que cette contrée (Guezoula) forme la partie méridionale du Sous el Aqça. Guezoula est le nom de la chaîne de montagnes qui traverse cette province.

Enfin, le manuscrit de l'Haoudigi (XVIII^e siècle) cite quelques noms (entre autres, celui de l'auteur) où nous trouvons l'ethnique El Jazouli *El Lakousi* qui fait le pont entre les auteurs du XVI^e et le nom actuel : Djebel Lekst de l'Anti-Atlas central.

Cela nous permet de conclure que le pays des Guezoula devait être en gros l'Anti-Atlas avec son « Dyr » du Nord et du Sud.

Au XVI[e] siècle, cette montagne avait un nom disparu aujourd'hui : *Hankiza* حنكزة « au pied d'icelle Massa et autres pays du Sous » (ou Ngisa).

Le souvenir en est resté dans deux noms :

*Ait Ouankida* (ou ankiza), une des hautes vallées des Ait Isaffen Ida ou Ba'qil.

*Tankist*, confluent général de toutes les eaux qui viennent de l'Anti-Atlas, des Ait Rkha aux A. Abdallah par les Mejjàt, Amanouz et Ammeln, pour former l'oued Massa[1].

### LE PASSÉ DES GUEZOULA

Mentionnons l'hypothèse séduisante qui fait dériver Guezoula de Gétules. D'après Salluste, les Gétules étaient des nomades sahariens[2].

Les Guezoula s'estiment les plus anciens peuples de l'Afrique, dit Marmol.

Ibn Khaldoun dans sa division des Berbères en deux grandes familles (Branes et Botr) classe les Guezoula parmi les Branes, comme les Senhaja et les Masmouda, comme les Haskoura et les Lemta, comme les Ketama.

Le mot chleuh agjḍaḍ qui est l'équivalent de l'arabe abṭer, nous a semblé mériter une note spéciale[3].

*El Bekri* (p. 298 et 306) dit que les Guezoula et les

1. Les montagnes de Ngisa s'étendent du Sud de l'Atlas jusqu'à celles du Draa. L'oued Noun sort de Ngisa. Ifri (Ifrane) est au pied de Ngisa (IBN KH., p. 971).
2. Les Gétules, qui sont plus sous le Soleil *Getuli sub sole magis*, SALL., chap. XVIII.
3. Voir note sur le mot « agjḍaḍ » (p. 76).

Lemta coupaient les routes du Sahara au point dangereux d'Ouanou Zemin[1].

Bekri dit aussi que, de l'oued Sous à la ville de Noul, on marche pendant trois jours à travers un territoire habité par les Guezoula et les Lemta.

Ces deux lignes sont intéressantes.

La première montre dans les Guezoula des nomades sahariens. La seconde nous les montre dans le même temps fixés entre le Sous et l'oued Noun.

Ainsi au temps d'El Bekri, à la fin du xi[e] siècle, les Guezoula mi-nomades, mi-sédentaires sont en voie de sédentarisation[2], comme de nos jours, les Ait ou Mribet, et les Oulad Jellal, par exemple[3].

Or, au xvi[e] siècle, Léon l'Africain et Marmol nous montrent dans les Guezoula, les montagnards de notre actuel Anti-Atlas débordant au Nord et au Sud sur le « dyr » et dans la plaine.

Que s'est-il passé pendant ces quatre siècles d'intervalle, c'est-à-dire au temps des Almoravides, des Almohades, des Mérinides ?

A notre avis, nous les voyons se sédentariser dans le Sous et l'Anti-Atlas en chassant les occupants des bonnes terres ou en les obligeant à les laisser cohabiter.

Le *Minhaj el Fiker* traduction Fagnan, dit qu'au temps des Almoravides, Mohamed ben Brahim le Jazouli régnait dans la haute montagne des Guezoula, en alliance avec Youssef b. Tachfin. Celui-ci l'ayant fait convoquer, il eut peur et se retira dans sa montagne (482) (1089)[4].

1. Que le capitaine de la Chapelle nous dit identifier vers la sebkha d'Idjil.

2. Cela concorde avec leurs traditions qui les font venir du Sud (voir note). Il y a même dans le Haut Ras el Oued la tribu des Rahala, dont le nom arabe veut dire nomade, auxquels on donne dans les textes du Sous le nom de Guezoula.

3. Ils ont déjà des fractions fixées à Agadir lhena de Tatta et aux Isaffen à Tasouseght.

4. Et l'histoire du « ventouseur ventousé » : « Yousef gagna un ventou-

Au temps des luttes entre Senhaja et Masmouda qui aboutirent à la disparition des Almoravides et au triomphe des Almohades, les montagnards Guezoula durent louvoyer entre les deux partis. Là-dessus, *le Baidaq* traduit par M. Lévy-Provençal, nous donne des renseignements précieux.

Voici une lettre (p. 10) du Mehdi « aux Almoravides, à l'ensemble des voilés, des Zaragina qui habitent au Sous : « Malheur à ceux du Sous, à leurs voisins, les *Guzula* « *d'Al Kust*, et les Lamta, à ceux du Sud tous... »

Un autre texte (p. 154) rapporte l'exécution des Guezoula alliés pendant la campagne contre Reverter après leur défection, déjà signalée par Ibn Khaldoun.

Il ressort de ces documents que les Guezoula, après s'y être ralliés, n'étaient pas d'une fidélité à toute épreuve, à la cause almohade.

Idrissi dit que les Haskoura, Lemta et Guezoula ne furent pas soumis par les Branes. Il entend sans doute par là les Branes Masmouda, c'est-à-dire les Almohades[1].

Nous avons essayé de suivre la trace des Guezoula jusqu'à l'époque almohade. A la fin de cette époque eut lieu un événement capital pour l'assiette des tribus du Sous : l'arrivée des *Arabes Ma'qil* dans le Sous.

Depuis que les Arabes avaient été lâchés sur l'Ifrikia, au milieu du XIe siècle, ils n'avaient pas cessé de progresser vers l'Ouest, en jouant des divisions des Berbères.

Le fait que les Berbères de l'Ouest, les Senhaja Almoravides, se sont tournés vers l'Espagne au lieu de s'opposer aux envahisseurs, est capital dans l'histoire de l'Afrique du Nord.

seur qui se rendit chez le Jazouli avec des lancettes empoisonnées. Mais celui-ci, méfiant, lui fit appliquer ses propres ventouses et il en mourut. »

1. Cette supposition trouve une sorte de confirmation dans la bouche d'un lettré, le fqih du caïd Khoubbane des Meskala qui, lui, classait les Berbères en Botr et Masmouda.

Un siècle plus tard, le grand sultan almohade, Yacoub el Mansour (1188), en déportant des Arabes dans les Doukala et Tamesna (Chaouia), va les faire entrer dans l'histoire du Maroc, « plutôt comme voleurs que comme habitants », dit Marmol.

Un siècle plus tard encore (1253), un prétendant, Ali ben Idder, va les appeler dans le Sous à son secours. Ils n'en sortiront plus. « Ainsi, par la force des événements, l'élément arabe s'insinuait au cœur de la race Berbère[1]. »

Cet Ali ben Idder, s'étant proclamé seigneur du Sous après la retraite des Almohades, trouva comme adversaires, les Guezoula nomades qui occupaient plaines et montagnes du Sous. Il appela à son secours les Arabes qui vinrent avec familles et troupeaux s'installer dans le Sous. Ils venaient des bords de la Moulouia et vinrent en longeant le pied sud du Grand Atlas[2]. Ils furent pour les Guezoula des concurrents dans la domination des routes du désert et du Sous.

En intervenant dans les conflits locaux, ils parvinrent à s'implanter dans le pays et à y augmenter la confusion ethnographique que nous y trouvons aujourd'hui.

### LES LEFS DU SOUS

On constate encore facilement aujourd'hui, dans le Sud

1. V. Mercier, *Établissement des Arabes dans l'Afrique du Nord*, p. 129 et tout le chap. IV.

2. Il y a là-dessus un texte d'Ibn Khaldoun traduit assez peu clairement par Slane pour que M. Marçais l'ait traduit à nouveau dans une note (p. 557).

« On y trouve aussi (dans le Sous) des nomades Guezoula qui, avant de pénétrer dans cette province, avaient eu des conflits avec les Ma'qil. Ayant effectué leur entrée dans le Sous, ils se laissèrent dompter par leurs anciens adversaires, dont ils sont à présent soit sujets, soit confédérés. » (Trad. Slane, Ik. Kh., t. II, p. 117.)

M. Marçais traduit :

« Les Guezoula eurent des guerres avec les Ma'qil avant que ceux-ci s'installassent dans le Sous. Y étant entrés, les Ma'qil les vainquirent. » (Trad. G. Marçais, p. 557), les Arabes en Berbérie.



CARTE DE L'ANTI-ATLAS OCCIDENTAL PAR UN INFORMATEUR INDIGÈNE
(La flèche indique approximativement la direction Nord).

marocain, l'existence de deux grands lefs, à l'un desquels se rattachent toutes les tribus du pays.

Ils peuvent porter des noms différents, suivant les pays, mais qui correspondent toujours à une de ces deux grandes ligues. C'est dans le sud du Sous :

Guezoula et Ahoggoua au sud de Tiznit.

Guezoula et Sektana au sud de Taroudant.

Ahoggoua et Sektana sont le nom du même lef.

Guezoula passe pour le lef noble : « Aguizoul iḥorran aiad » « Guizoul est noble ». « Aguizoul est un homme, Ahoggoua une femme » (?). Les Ahoggoua sont des tributaires « ouin tafala », ouilli ssllmnin ddou ssif « ceux qui ont été faits Musulmans par le sabre ». On dit moins volontiers qu'on est de lef ahoggoua et cela fausse quelquefois les enquêtes, ajouté au fait qu'une même tribu a souvent des fractions appartenant à des lefs opposés.

On a le souvenir d'anciennes luttes où les Guezoula auraient été vainqueurs.

On dit que les *bonnes terres*, les pays riches sont presque toujours aux Ahoggoua. Et cela, en effet, on le constate souvent.

Or, nous avons vu les Guezoula, après avoir été des nomades sahariens, se sédentariser dans l'Anti-Atlas et le Sous. Pour se fixer, ils ont dû chasser ou comprimer les autochtones. Il est naturel de penser que ceux-ci occupaient primitivement les bons terrains de culture ou de pâturage.

D'où l'hypothèse que les Guezoula sont les descendants des vainqueurs; les Ahoggoua-Sektana, ceux des vaincus.

Nous verrons plus loin qu'on peut trouver, dans les noms des lefs, le souvenir des anciennes luttes religieuses.

Cette institution des lefs avait une grande importance sociale. Elle était une sorte d'assurance contre les risques

de guerre. Pour que le plus faible ne fût pas « mangé » automatiquement par le plus fort, elle prenait tout le pays dans le filet de deux grandes ligues, à peu près d'égale force, dont on connaissait l'existence, mais qui ne cristallisaient que pour la guerre. C'était peut-être augmenter les possibilités de guerre en obligeant tout le pays à prendre feu pour chaque conflit particulier. Cela correspondait à une société dans laquelle la guerre était chose courante.

Lefs, action des marabouts, trêves, droit d'asile sont des institutions appartenant à une société comparable à celle de notre moyen âge et mieux encore à l'Italie du moyen âge. Notre venue au sud du Maroc a bousculé les lefs. Ils ne seront peut-être bientôt qu'un souvenir. Il est bon de les connaître. Ils peuvent renaître et jouer à l'occasion.

Sans attacher plus d'importance qu'il ne convient à Ayad Jerrari et à Madani Lakhasi, on peut dire qu'ils font figure de chefs de lef.

Madani est du lef des Iguizoulen.

Ayad est du lef des Ahoggoua.

Madani a pour alliés les Sbouia, chez les Ait Bamrane, et les Azouafid et les Ait Ousa chez les Tekna.

Ayad a pour alliés les Ait Khoms chez les Ait Bamrane et les Ait Lhassen chez les Tekna.

Ainsi jadis, dans les Akhsas, la rivalité entre Madani et son rival Bou Hiya[1], amenait à tous moments la constitution des lefs.

Il y a un certain nombre de points sensibles où renaissent toujours les conflits. Par exemple, à Ifrane (mi-Guezoula, mi-Ahoggoua) où Bennirani et Madani luttent pour la prépondérance. Par exemple aussi, dans le Sud, à Imi Ougadir et Timglicht.

1. V. Tribus berbères Ait ba amrane, p. 82.

Là, les deux chefs de lef sont :

Bachir de Tamanart, chef des Iguizoulen.

Lhassen[1] le Mribti, chef des Sektana, Ahoggoua.

Ce ne sont pas les causes de conflit qui font défaut. Pour qu'ils puissent éclater, il y a deux conditions : avoir mangé et avoir des loisirs. La première dépend de l'année. Une bonne année est favorable aux coups de fusil. « Un sac vide ne tient pas debout. » La seconde est une condition de saison. On ne se bat généralement pas au temps des labours ou des moissons.

La venue des gens de l'Ouest dans cette région de l'Oued Noun et du Bani au pied de l'Anti-Atlas, est aussi favorable au réveil des conflits[2].

1. Dont le père, Brahim ou Belaïd, fut tué fin 31 par les Ait Ousa qui payèrent chèrement ce succès.

2. Depuis l'établissement de cette note, un document inédit venant du Sous permet de penser que le souvenir des anciennes luttes religieuses s'est conservé dans le nom de ces lefs, ainsi qu'on va l'exposer plus loin.

La planche ci-dessus est la réduction photographique d'une carte établie, vers 1918, par un informateur de la tribu des Ida ou Baqil. Cette carte est orientée sensiblement Nord-Sud. Elle part de la plaine de Tiznit (Tiznit est figuré sur le bord Ouest par un cercle quadrillé), à travers les Ida Oultit et les Ait Souab, jusqu'au delà de la crête de l'Anti-Atlas, où l'auteur, gêné par la dimension de son papier, a dû comprimer et déformer sa carte. Elle est un document géographique excellent, qui nous a été de laplus grande utilité, en même temps qu'elle est une preuve curieuse des possibilités d'adaptation des gens de ce pays chleuh, qui nous en donnent, par ailleurs, tant d'exemples.

**ON DONNE CI-DESSOUS LE TABLEAU APPROXIMATIF DES LEFS DU SUD, EN PARTANT DE L'OUEST, DE L'OUED NOUN**

| Guezoula | Ahoggoua |
|---|---|

Tekna[1]. — Tous Guezoula, mais divisés en deux lefs :

| Id Jmel | Id Bella |
|---|---|

- Lef des Id Jmel
  - *Ait Lhassen*
  - Ait Moussa ou Ali
  - Izerguiin
  - Iggout
- Lef des Id Bella
  - Ait Athman ou Manda
    - Id Brahim
      - Id Moussa ou Daoud
      - Id Bou A'chra
      - Id Zekri
    - Id Bella
      - *Azouafid*
      - Ait Hamed
      - Ait Messaoud
      - Id bou lhaouilat
      - Id Yacin
  - Ait Ousa

On a souligné *Ait Lhassen* des Id Jmel et *Azouafid* des Id Bella, parce que ce sont nos voisins de l'oued Noun et qu'on dit souvent lef des Ait Lhassen pour lef des A. Jmel et lef des Azouafid pour lef des Id Bella.

Ait Ba Amrane. — Tous Guezoula mais divisés aussi en deux lefs qui s'accrochent à ceux des Tekna.

- Lef des Azouafid
  - Sbouia
  - Imestiten
- Lef des Ait Lhassen
  - Ait Khoms

1. Renseignements du caïd Boué Iqasri, des Aït Hamed de Fask.

| Guezoula | Ahoggoua |
|---|---|
| Akhsas — sont Guezoula — séparés jadis en deux lefs. | |
| Lef des Azouafid } Id Bou Ifoulen de Madani Akhsasi | |
| Lef des Ait Lhassen } Id bou Yacin de Bou Hiya | |
| Ifrane (Amsra) | Ifrane { A. Taskala<br>A. Tankert |
| Ait Oufqa<br>Ait Rkha (Ah. d'origine) | Ighchan |
| Timoulai (*Id.*)<br>Mejjat | |
| Ida Oultit { Tazeroualt<br>I. ou Baqil<br>I. ou Semlal<br>I. ou Gersmouk<br>Ahl Mader | Ida ou Ba'qil (Guez. d'origine passés au lef Ah.) |
| Ait Ahmed (Ounmoulil) | Surtout Ah.<br>A. Ahmed (Izegzaoun) |

Presque toutes les tribus de l'Azaghar sont Ahoggoua.

| | |
|---|---|
| | Tiznit<br>Oulad Jerrar<br>Ait Brim<br>Ahl Sahel<br>Massa<br>Chtouka (quelques Guez.) |
| Aglou<br>Jouaber et Tasnnoult de Massa | |

Dans l'est de l'Anti-Atlas on dit plutôt Sktana et Guezoula (Sktana = ahoggoua).

| Guezoula | Ahoggoua |
|---|---|
| Ait Ousa | Sktana (sauf B. Tabia Anzour) |
| Oulad Jellal | Ait ou Mribet |
| Isaffen { I. ou Martyn<br>Tasouseght<br>Tizeght | Ida ou Blal |
| | Isaffen { I. ou Tints<br>A. Ouagrou<br>A. Haroun |

| GUEZOULA | AHOGGOUA |
| --- | --- |
| TAMANART (ancienne capitale des Guezoula) | Ait Ali et Ait HARBIL de TAMANART<br>ICHT<br>IMIN OUGADIR |
| AMANOUZ | |
| AIT ISI | |
| TATTA (1/2 Oult) | TATTA (autre 1/2) |
| I. ou KENSOUS | I. ou ZEDDOUT |
| TAGMOUT Ait Niceur | TAGMOUT Ait Semnat |
| Tous les HILALA | ASA<br>IDA ou ZEKRI<br>TIOUT<br>GETTIOUA |
| Ait SOUAB | |
| Ait Smaioun d'AMMELN | AIT ABDALLAH (Guez. Or.)<br>IDA ou GNIDIF (divisés par Asif n Tahoggouat)<br>AMMELN<br>ISAGEN |

Les lefs passent dans l'oued Sous et traversent le Grand Atlas, sous des noms divers.

Au nord de Taroudant, ils portent les noms de :

| | |
| --- | --- |
| *Ait Tzoulit* | *Ida* ou *Zdagh* |

et dans l'oued Nfis :

| | |
| --- | --- |
| *Ait Iraten* | *Ait Athman* |

Il s'en faut que la religion, qui est un lien entre Dieu et les hommes, soit toujours un lien entre les hommes. Que de sectes dans le sein d'une même religion et souvent entre ces sectes, que de guerres de religion !

L'Islam n'en est pas exempt. Et les Berbères belliqueux, indépendants, chez lesquels l'Islam a été apporté par les Arabes et qui sont certainement très islamisés, sinon très arabisés, les Berbères n'ont pas manqué de prendre dans leur religion des drapeaux pour leurs luttes. Le nom d'Ali, encore aujourd'hui très populaire chez eux, semble avoir été, depuis les premiers temps de l'Islam, un de ces drapeaux.

« A cause de toi, les deux partis seront ruinés, celui de tes admirateurs trop zélés et celui de tes ennemis passionnés [1]. » Ces paroles du prophète Mohammed à Ali sont rapportées par Freidländer dans une étude sur une traduction d'Ibn Hazem (*J. A. O. S.*, 28e année, 1907).

Les Berbères durent être désappointés par la conquête musulmane, aussi bien au point de vue politique par la perte de leur indépendance, qu'au point de vue religieux par cette religion nouvelle si différente de leurs anciens

1. Cette même phrase nous a été dite par un taleb de Tinmel dans l'oued Nfis : « Deux partis à cause de toi seront ruinés : l'un par excès d'amour pour toi et l'autre par excès de haine. »

ستهلك فيك فرقتان حبّ مفرط و بغض مفرط

cultes. D'où des révoltes et des apostasies et un enchevêtrement de luttes religieuses dans l'histoire des Berbères qui n'avaient même pas attendu pour cela l'arrivée des Arabes, puisque le kharedjisme, hérésie musulmane, prend en quelque sorte la suite du donatisme, hérésie chrétienne.

Un document manuscrit trouvé récemment dans le Sous, le *Kennach* d'un khalifa d'Ahmed el Mansour, daté de 988-1580, semble montrer dans les noms des lefs du Sud marocain, le souvenir de ces luttes entre chiites et kharadjites, entre partisans et adversaires d'Ali.

On lit ce qui suit dans le *Kennach* (p. 4) :

« Et quant aux Sektana, ils été ont mis à part (dans le dénombrement des tribus) pour la raison que leur ancêtre est Abdallah ben Mouldjem[1], l'assassin de N. S. Ali (que Dieu honore son visage). »

Et quelques pages plus loin, dans le même dénombrement :

« Les Ida ou Zettout et les Ida ou Kensous sont exempts de payer les impôts maghzen (maharriin), à cause des combats qu'ils ont livrés aux descendants d'Abdallah ben Mouldjam[2]. »

On pense tout de suite au *Kharadjisme*.

D'après ce texte, on considérait donc au XVIe siècle, les Sektana comme les descendants des Kharadjites, comme des hérétiques.

Or, ce nom de Sektana, qui est celui d'une tribu berbère, est aussi le nom d'un des deux grands lefs : Sektana = Ahoggoua.

Chez les Ida Oultit (qui se disent les purs Guezoula) Ali et sa famille sont très populaires. Les Chorfa Semlala se disent Ja'friin, c'est-à-dire descendants de Ja'fer ben Abdallah dont le fils Ismail ben Ja'fer est l'ancêtre des Ismailiens.

Si on interroge les montagnards Ida Oultit sur Ibn

1 et 2. L'auteur veut dire Abderrahman ibn Moljam, l'assassin d'Ali.

Mouldjam, ils disent que c'est l'assassin d'Ali et l'ancètre des Oulad Jerrar.

Cet assassin d'Ali, ils le maudissent par ce jeu de mots :

« Ibnou Mouljam, Allah iljjembou fennar » (qu'Allah mette un mors dans l'enfer, à Ben Mouldjam).

Ils disent aussi que Moulai Ali n'est pas mort [1] mais qu'il a été enlevé (itiourfa') comme Sidna Aïssa (Jésus).

Les oulad Jerrar, voisins des Ida Oultit, sont une tribu de lef nettement Ahoggoua. On joue sur leur nom de Jerrar de jorr جرّ traîner, en disant qu'ils sont des traineurs de chiens, qu'ils mangent les chiens.

On dit cela également des Kharedjites du Mzab et du Tafilalet [2]. Voilà encore des Ahoggoua considérés comme descendants des Kharadjites.

Ils disent enfin que les Ahoggoua sont ceux qui sont devenus musulmans par le sabre (Il faut entendre par là des Musulmans hérétiques arrachés par le sabre à leur hérésie).

Il n'est pas malaisé de trouver dans tout ce qui précède des souvenirs de guerres de religion.

Or, on sait que toutes sortes d'hérésies, et en particulier le kharedjisme, ont fleuri dans l'Afrique du Nord aux

1. Nous avons entendu chez les Ida Oultit (en particulier Tazeroualt et Ouijjane) qu'Ali n'est pas mort, mais qu'il a été enlevé (itiourfa'), partageant ce privilège avec Sidna Aïssa. Ce n'est qu'une opinion populaire et non celle des lettrés de ces tribus qui la repoussent et qui l'expliquent en disant que pour protéger la tombe d'Ali contre ses ennemis on l'a si bien cachée qu'on ignore son emplacement.

Mais cette opinion populaire est assez répandue — on ne dit pas assez solide — pour être entrée dans une légende :

Un chleuh d'Ouijjane termine ainsi une « ghazaoua » de Moulai Ali * :

« Moulai Ali, d'un coup de sabre, a tranché le chrétien en deux, et d'un coup si fort que le sabre est entré profond dans la terre.

« A Moulai Ali la terre a juré : « Tu me le paieras. »

« Il était en pleurs quand descend du ciel Saïdna Jabril : « Tu n'as, « lui dit-il, rien à craindre d'elle, ô toi qui jamais n'y reposeras. »

2. V. note sur les Filala, annexe au Kennach, p. 199.

* *Villes et tribus*. Les Aït Bamrane, la barka des enfants, p. 32.

premiers siècles de la conquête arabe. Le Sous n'en a pas été exempt. Cela ne nous étonne pas, tels que nous connaissons les Soussis, amoureux de leur indépendance et cherchant sur tous les terrains, langage ou religion, à maintenir ou à retrouver cette indépendance.

El Bekri [1] et Ibn Hazem [2], deux auteurs du milieu du XIe siècle, donnent des renseignements intéressants sur les hérétiques du Sous. Ibn Hazem parle d'une cité du Sous où régnait le prince Ahmed ben Yahia ben Idriss, centre d'hérésie qui venait d'être détruit par Abdallah ben Yacin le Guezouli au moment même où Ibn Hazem écrivait son livre au milieu du XIe siècle.

Cette histoire peut être rapprochée d'une légende du Sous, relative à la destruction de Tamdoult Ouaqqa dont le texte berbère et la traduction ont été publiés en 1925 dans la *Revue du Monde Musulman*.

Notre récente avance dans l'Anti-Atlas a permis au Commandant Denis, commandant le cercle de Taroudant, d'identifier cette ville, dont les ruines sont près de Touzounin, au Sud-Ouest d'Aqqa. Voici, quelques lignes du rapport du Commandant Denis :

« 12 août 29. — Visite à Touzounin, en partant de Taourirt d'Aqqa... Rag dominé par des collines... Nous laissons à quelques kilomètres à droite sur une petite éminence les ruines de Tamdoult dominées par le mausolée [3] de Sidi Chanaoui. La légende attribue la fondation de cette ville à Moulai Abdallah ben Idris. La légende dit que les habitants divisés en deux partis ruinèrent la ville par leurs querelles et donnèrent naissance aux deux lefs Guzula et Sektana, à l'un desquels appartient obligatoirement chaque tribu de l'Anti-Atlas et du Bani ».

1. El Bekri, *Desc. de l'Afrique du Nord*, trad. Slane, p. 300-320.
2. Ibn Hazem, trad. Friedlander (J. A. O. S.), 28e vol., p. 54. Voir aussi Roud el Kartas, trad. Beaumier, p. 177.
3. V. note sur la légende de Tamdoult ou Aqqa, ci-après, p. 79.

La ville de Tamdoult, dit la légende, fut détruite à cause de l'orgueil de ses habitants par Mohammed ou Ali Amensag, chef des Mejjat Guezoula, avant le temps des Lemtouna, c'est-à-dire des Almoravides.

La légende de Tamdoult est encore très populaire dans le Sous. Et nombreux sont les gens du Sous qui disent que leurs ancêtres viennent de Tamdoult ou Aqqa.

N'y aurait-il pas là le souvenir de la ville détruite par Abdallah ben Yacin le Guezouli à cause de l'orgueil, c'est-à-dire de l'impiété de ses habitants ?

Et même sans aller jusqu'à identifier cette ville, n'est-il pas au moins permis de faire l'hypothèse suivante :

L'histoire de l'Afrique du Nord nous montre ce pays perpétuellement divisé en factions, en « lefs » que nous voyons encore aujourd'hui cristalliser à la moindre occasion.

Ne peut-on pas penser qu' « aux siècles obscurs », au temps des guerres de religion, les lefs rivaux ont cristallisé autour des partis religieux ; orthodoxe et non conformiste ; partisans d'Ali et Kharedjites, chacun traitant ses rivaux d'hérétiques, et que le *souvenir* de ces anciennes luttes s'est conservé dans les *noms des lefs* ?

« Ils nous traitent de «Kharadjites » disaient les Almohades à leur Mehdi (en parlant de leurs ennemis les Almoravides) — « Appelez-les anthropomorphistes », répondit Ibn Toumert.

(*Baidaq*, p. 125.)

Et la scène se passait à Asdrem, au pied du plateau du Kik où est la tribu des Sktana.

## NOTE SUR AGJḌAḌ

Agoujḍaḍ, acaule, privé de queue (Destaing, p. 5, *Dialecte des Ida ou Semlal*) est employé par les Chleuh dans le sens de « incomplet » et nettement péjoratif, ainsi que ses synonymes gerṭiṭ, akherḍiḍ, mais le premier est beaucoup plus connu.

Or, c'est exactement l'arabe « abṭer », d'où vient le nom de Botr, une des deux grandes familles berbères qui comprend en particulier tous les Zenata. Botr et Zenata sont même synonymes.

L'autre famille, celle des Branes, comprend Senhaja, Masmouda et en particulier ces Guezoula, ces Chleuh du Sous et de l'Anti-Atlas, sur lesquels porte notre étude.

Agjḍaḍ, terme péjoratif dans leur bouche, n'est-il pas un souvenir de la rivalité ancienne entre Branes et Botr, entre Masmouda et Zenata ?

« Oulad Lgerṭiṭa », terme d'injure entendu un jour chez un chérif Semlali d'Ouijjane.

Les Mzanat, terme de mépris par lequel les Marocains du Sud désignent les Algériens indigènes (Isab. Eberhardt, *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, p. 8).

« Je ne suis ni Zenati ni asouqi » disent les I. ou Semlal (dictionnaire Destaing, p. 300).

Parole d'Ibn Toumert : « Combien de temps n'êtes-vous pas restés sous la domination des Zenata? Un Zenati attachait son cheval à votre porte » (Chronique anonyme).

Enfin, il nous souvient d'avoir entendu jadis, en petite

Kabylie, dans l'ancien pays des Ktama, des Branes, eux aussi, nos tirailleurs algériens jouer sur le mot « Zenati » dans le même sens de mépris.

On ne veut pas dire autre chose que ceci : dans les termes d'injures populaires peut très vraisemblablement se conserver le souvenir des anciennes luttes. Et ce mot « agjdad », très vivant actuellement dans le vocabulaire des Chleuh du Sous, avec un sens péjoratif, peut être un lointain souvenir et un témoin des luttes entre *Branes* et *Botr*.

Il ne semble pas déplacé d'accrocher à cette note, quelques très beaux vers où nous trouvons les deux mots : agjḍaḍ et Igerṭiṭ :

Iga brk agjḍaḍ igh t inna ian aḥalen
Imna' qarqellab ghlmrjlt arat aman
Amou kerzegh, amou mgregh ar serouategh
Amr taroua Ijouad aten sbrrkegh

Rabbi aikkaten iżan ilgerṭit
Achkou igellin our iṭṭif timghilt

« Une bienvenue incomplète, on souffre en la disant à l'hôte.

« On souffre au clapotis de l'eau dans l'aiguière en disant : « Apportez de l'eau. »

« Si je sème et si je moissonne et si je bats mon grain dans l'aire, ce n'est que pour accueillir les fils des hommes de cœur.

« Dieu évente les mouches au cheval courte-queue, parce que le malheureux n'a pas de crinière. »

« Brk igan agjḍaḍ » : le bon accueil, pareil à un cheval sans queue, c'est la formule de bienvenue qu'on dit à l'hôte et que rien ne suit, c'est une hospitalité qu'on ne peut pas exercer honorablement par pauvreté. Souffrance pour un homme de cœur.

On ne se livre à tous les travaux des champs que pour exercer noblement l'hospitalité.

Enfin, les deux derniers vers, ils sont la traduction du tendre proverbe français : « A brebis tondue, Dieu mesure le vent. »

## LA LÉGENDE DE TAMDOULT OU AQQA

Cette légende recueillie en 1920, à Tiznit, a été publiée en 1925 dans la *Revue du Monde Musulman* (texte berbère et traduction).

On la résume ici en ajoutant quelques notes recueillies récemment.

La légende dit qu'une très grande ville s'élevait autrefois au pays d'Aqqa, près de Tizounine, si peuplée et si fréquentée qu'il fallait réparer sept fois par jour le seuil de ses portes.

« Nul ne pouvait rivaliser avec les Tamdoult ou Aqqa. Or, ils devinrent orgueilleux, la malédiction les frappa. »

Dans les ruines de la ville, on entend la nuit, dit-on, s'élever des cris et des chants.

Voilà le résumé de la chanson de la destruction de la ville :

« Un homme de Tamdoult était opprimé par les gens de la tribu. Et il ne pouvait pas se défendre, n'ayant pour enfants que sept filles. On leur enlevait même les repas qu'elles portaient à leur père, dans le beau jardin de palmiers où il passait ses journées.

Un jour sa fille Meriem cacha dans du son le repas qu'elle portait à son père.

Colère du père : « Suis-je un chien pour manger du son ? — Le chien, fils de chien, mon père, est celui qui n'a pas de frères. »

Alors, le père méprisé alla demander secours au chef

d'une tribu voisine, Mohamed ou Ali Amensag des Mejjat de Tizelmi.

Celui-ci lui accorda son alliance et se dirigea vers la ville, ayant ferré ses chevaux à l'envers pour la surprendre.

Il arrive à Tamdoult où la fête bat son plein, danses d'ahouach et chants des Prétendants.

« Mon père, je sens l'odeur des mors des chevaux. »

Entre l'Aseur et la nuit, il n'y avait plus rien que les chacals à peupler la ville. »

Enfin l'invocation à Sidi Nchanaoui de Tamdoult.

*Tamdoult*, de la légende, c'est la Tamdelt (p. 308) de Bekri, florissante au XIe siècle et voisine d'une célèbre mine d'argent. A'ddana, dans cette région, passe pour riche en mines.

Au sujet de *Sidi Nchanaoui* de Tamdoult, on lit dans le *Salouet el anfas* (p. 239, t. III).

... « Trois prophètes sont enterrés dans cette montagne (entre le Sous et le Sahara du Maghreb)...

... Sidi Chanaouil enterré à Tamdoult, au pied de la montagne du côté du Sahara. »

Les deux autres sont : Sidi Dounial de Tagmout et Sidi Ouarkennas entre Tizeght et Isaffen. On dit que la cause de leur venue est que Boukhtansir (Nabuchodonosor) tuait les prophètes et ils se sont enfuis sur mer jusqu'au Ribat de Massa, d'où ils marchèrent vers l'Est.

Les trois tombeaux existent, Sidi Ouarkennas ou Sidis Ouarkennas, on l'appelle aussi Sidi Izkil. Il était devenu Sidis ouarkennas : celui de qui le maître était un maudit, l'esclave d'un juif (ouarkennas, gens de malheur).

Il est facile de retrouver sous ces trois noms : Samuel, Ezechiel et Daniel, qui auraient fui la persécution de Nabuchodonosor.

Et l'auteur du *Salouet* ajoute avec assurance : Certains disent que les prophètes ne sont pas venus de Moghreb. « Ce n'est pas vrai, car cette montagne compte au Sahara

et non pas au Moghreb, qui est limité au sud par le Djebel Dren. »

Les détails qui suivent (à ajouter à la légende, bien entendu), nous ont été donnés à Rabat, en 1931, par trois chefs du pays : Brahim ou Belaïd le Mribti et deux chioukhs des Isaffen Ida ou Tints et Tasouseght. Le Mribti devait être tué quelques mois plus tard par un rezzou des Ait Ousa.

« L'habitant de Tamdoult, l'homme opprimé de la légende, serait un Guezouli, l'ancêtre des Ida ou Kensous. C'est de là que vient leur surnom [1] d' « id bou ilammen », « ceux qui mangent du son ».

Mohamed ou Ali Amensag était un chef des Mejjat de Tizelmi [2], ce plateau de l'Anti-Atlas qui domine Ifrane au Sud et Tazeroualt au Nord.

Pour éblouir par sa richesse le chef Mejjati dont il recherchait l'alliance, l'homme de Tamdoult aurait usé de ruse. Il aurait emporté des clous d'or et un fer à cheval d'argent, qu'il aurait confiés au forgeron des Mejjat, pour referrer sa monture.

(On retrouve là l'idée de la mine d'argent, voisine de Tamdoult [3].)

Après la destruction de la ville par Amensag, les survivants se seraient dispersés dans tout le Sous. Et cet épisode serait à l'origine de la division en lefs.

Le Mribti dit que les bergers trouvent parfois dans les ruines des pièces d'or portant les inscriptions : sur une face : « Il n'est de force et de pouvoir qu'en Dieu » ; au revers : « Allah est notre Dieu, le Mehdi notre imam. »

1. Presque toutes les tribus de l'Anti-Atlas ont un surnom qui est regardé comme injurieux et dont l'évocation peut provoquer des coups de fusil.

2. « Kigh Tizelmi, asemmid ingha iagh gisent » — « En allant à Tizelmi, je suis mort de froid. » — Voir sur Tizelmi, R. Basset, relation de Sidi Brahim de Massa.

3. V. Massignon, *Le Maroc*, d'après Léon, p. 84.

Ce seraient donc des monnaies almohades. Au temps de Bekri, Tamdoult était encore en pleine prospérité.

*Sidi La'oufi*, un vieillard des I. ou Baqil d'Asaka, écrit ceci[1] :

« Il est à ma connaissance qu'un Chérif Sidi Zouzal serait venu de Tamdoult ou Aqqa et les Guezoula descendraient de lui... »

Si Driss ben Ahmed, Chérif d'Imin talat Isi, dit ce qui suit :

La destruction de Tamdoult est du VIe siècle H.

Elle renfermait des gens des 2 lefs, Ali Amensag était un Guezouli des Mejjat, des ancêtres du Bennirani[2].

Les filles du Guezouli de Tamdoult, on les obligeait à danser, à prendre part aux jeux d'ahouach, à faire ce qui ne convient pas. Cela explique les vers de la fin de la chanson.

1. V. texte de Sidi La'oufi, p. 155.
2. Le caïd Embarek Abenniran, principal chef des Mejjat.

## NOTE AU SUJET DE L'ORTHOGRAPHE DE QUELQUES NOMS

Les remarques de M. de Slane, traducteur d'*El Bekri*, dans son Introduction à cette traduction, n'ont pas cessé de valoir aujourd'hui. Les noms de localités et les mots berbères sont très souvent indéchiffrables, à moins que le lecteur ne les connaisse d'avance. Avec Slane, on peut penser que Slane lui-même s'est trompé dans la traduction suivante (p. 312) :

« Abd Allah ben Yacin, dont la mère, Tin Izamaren, appartenait à une famille guezoulienne qui habitait Temamanaout. Ce bourg est situé sur le bord du désert de la ville de Ghana. »

On pense qu'il y a lieu de lire : « Tamanart » pour la raison suivante : le manuscrit de l'Haoudigi dont on a parlé plus haut dit qu'Abdallah ben Yacin était originaire de Tamanart, capitale du pays des Guezoula.

Deux corrections du même genre peuvent être faites dans l'ouvrage d'El Oufrani, *le Nozhet el Hedi* (traduction Houdas) :

1° La zaouia de Berrada qu'on n'avait jamais pu identifier est la zaouia de Tafilalt, aux Ida ou Zdagh (de l'oued Talkjount aux Ait Tament (nord de Taroudant) ;

2° Adbal el Sousani (*Noz.*, p. 344) lire Adafal de Douafil des Qtaoua du Draa, contemporain de Sidi Ahmed ou Moussa, mort en 1022 (*F.*, p. 23).

Ajoutons qu'un Berbère lettré, c'est-à-dire écrivant arabe, ne résiste jamais à la tentation, quand il écrit un

nom berbère, de le traduire en arabe, pour montrer sa science.

Le résultat est le plus souvent de le rendre indéchiffrable si on ne le connaît pas d'avance, comme dit Slane.

Le manuscrit de l'Haoudigi fourmille de ces traductions de noms berbères en arabe. Si bien que, pour le traduire, il est indispensable d'avoir un fqih connaissant le chleuh et le pays chleuh.

## NOTES AU SUJET DE DÉPLACEMENT DE TRIBUS

C'est une opinion répandue dans le Sous, que les envahisseurs viennent toujours du Sud.

« Du Sud vient la royauté et non pas du Nord », dit une chanson.

« Nous avons des papiers prouvant que nous (les Tekna de l'Oued Noun) venant du Touat, puis de Taghjijt à l'Oued Noun, nos ancêtres y ont acheté de la terre, de l'eau et des palmiers aux Ait A'mer et aux Ida ou Bouzia des Chtouka, qui jadis occupaient l'Oued Noun. » (Renseignement verbal du caïd Boué l Qasri des Ait Ahmed de Fask.)

« Nous sommes (Imi n talat Isi et Timglicht) les enfants d'Ali ben Idris. Après sa mort nous fûmes chassés par un juif qui devint Sultan, Ben Mcha'l [1]. Nous allâmes à Sijilmassa, puis à Tamdoult Ouaqqa, puis à Tizgui Ighiren, puis à Tadakoust (Ighir n chorfa), enfin à Imi n talat Isi, où nous sommes à présent. » (Renseignement verbal de Si Dris ben Ahmed, chérif d'Imi n talat Isi.)

1. Nous reproduisons textuellement le renseignement. Mais remarquons la confusion si fréquente dans le Sous entre Ben Mcha'l et Moussa ben Abi La'fiya (voir note 1, p. 182).

# SIDI AHMED OU MOUSSA

## IV

## NOTICES

1. Le mnaqib de l'Ḥaouḍigi et le Faouaid du Tamanarti.
2. Les Oulad Jerrar et le Tazeroualt.
3. Sidi Mohamed ou Brahim Cheikh, de Tamanart.
4. Sidi Mhamed ou Yaqoub d'Imi n tattelt (Souktana).
5. Sidi Mohamed b. Sliman le Jazouli.
6. Les Ait Ougherrabou (fils de la barque).
7. Les O. Sidi Abdallah b. Yaqoub.
8. Sidi Ali ben Naceur, patron des rmaia, tireurs.
9. Sidi Ouaggag.
10. Sidi Hassein ou Chrhabil.

## NOTE SUR LE MNAQIB DE L'HAOUDIGI

Ce manuscrit, assez connu des lettrés du Sous, sous le nom de El Haoudigi, était à peu près ignoré dans le Nord du Maroc.

L'exemplaire dont nous avons eu communication en 1930 est à la bibliothèque de la zaouia de Sidi Ahmed ou Moussa au Tazeroualt. C'est une copie faite récemment sur l'ordre du chérif Sidi Ali ou Mohamed, chef actuel de la maison de Tazeroualt, qui a bien voulu nous confier ce document, grâce à l'amicale intervention du chef d'escadron de Bellemare, commandant le cercle de Tiznit.

Un autre exemplaire est, à notre connaissance, la propriété du savant cadi de Taroudant, Si Moussa ; un autre à la zaouia de Tidsi (Chtouka).

Celui qui nous a été confié a été photographié à trois exemplaires :

Bibliothèque générale du Protectorat à Rabat.

Section historique du Maroc à Paris.

Section Sociologique de la Direction Générale des Affaires Indigènes à Rabat.

C'est un manuscrit de 450 pages, d'une très bonne écriture, quoique un peu fine, presque sans lacunes, et qui peut être très facilement étudié.

En voici l'analyse sommaire. On lit en tête :

« Ce mnaqib a été rassemblé par Abouzid Abderrahman el Jechtimi[1].

1. *Aqchtim* tribu d'Ammeln sur le versant Sud du Lekst.

« L'auteur du mnaqib est l'imam, le maître de nos maîtres, Abou Abdallah Sidi Mohamed ben Ahmed el Haoudigi[1]. el Lakousi[2] d'origine, qui vécut à l'oued Isi où il a son tombeau. »

Tous deux sont originaires de l'Anti-Atlas Central de cette région encore si peu connue du Djebel Lekst qui semble avoir été jadis et qui est encore aujourd'hui un foyer religieux important.

Le premier, Abderrahman el Jechtimi, nous ignorons la date de sa mort, mais nous connaissons les dates de la mort de son père, Abdallah el Jechtimi, né en 1143, mort en 1198 (1781) et de son fils Sidi Hadj Ahmed ben Abderrahman el Jechtimi, né en 1231, mort en 1327, et enterré à *Tiout* où son tombeau est vénéré.

On peut donc dire qu'Abderrahman el Jechtimi a vécu à cheval sur nos XVIII^e^ et XIX^e^ siècles.

Quant à l'auteur du mnaqib, Sidi Mohamed ben Ahmed el Haoudigi, nous savons par le Jechtimi qu'il est mort en 1197 (1782) et qu'il avait fait le pèlerinage en 1143 (1730).

Il a donc vécu en plein milieu du XVIII^e^ siècle. Son tombeau est dans le haut oued Isi, près de celui de Sidi Belqasem Afilal, à Imi n talat Isi.

Nous voilà fixés sur les auteurs.

Les quarante premières pages de recueil sont consacrées par El Jechtimi, à la biographie de l'Haoudigi et de ses principaux disciples.

Puis vient le mnaqib de l'Haoudigi, proprement dit, 405 pages de texte débutant par la vie de Sidi Ahmed ou Moussa (1 à 8).

Les saints sont placés par ordre alphabétique et par siècles de l'Islam, ce qui rend les recherches assez fa-

1. *Ihoudigen*, nom d'une fraction de *Tarsouat*, au pays d'Amanouz qui est le pays d'origine de l'auteur.

2. Dans l'ethique Lakousi, il faut très probablement voir le nom du Lekst actuel, appelé El Kust par l'auteur de Bidaq et El Kost par le Marrakchi.

ciles. Il a même une table incomplète. Le nombre des saints étudiés, hommes et femmes, est de 734, en très grande majorité *des saints du Sous.*

Il semble que cet important ouvrage mériterait une traduction complète parce qu'il renferme des noms, des dates et peut-être des faits utiles à l'histoire. Une des sources citées à plusieurs reprises par l'Haoudigi est le Faouaid d'Abouzid, c'est-à-dire « El Fawa'id el jamma bi isnad' oloum el omma d'Abouzid Abderrahman b. Mohammed el Tamanarti el Mghafri ». En 1922, M. Lévy Provençal signalait l'intérêt probable de cet ouvrage qui était alors malheureusement introuvable, même à Taroudant.

Au cours d'un voyage dans le Sous avec M. de Cénival, nous avons eu la bonne fortune de le trouver chez le cadi Si Moussa de Taroudant.

M. de Cénival avait été mis par le capitaine de la Chapelle sur la piste d'un « Tinmerti » qui se serait trouvé chez le caïd Ayad Jerrari.

A Taroudant, on apprit qu'il était chez le cadi Si Moussa qui voulut bien le confier à M. de Cénival, grâce à l'obligeante entremise du capitaine-interprète Dominique.

Le manuscrit du Faouaid a été photographié en trois exemplaires, à mêmes destinations que celui de l'Haoudigi. C'est un manuscrit de 377 pages portant la date de 1046, d'une très belle écriture, malheureusement en partie inutilisable à cause de l'usure du papier.

L'auteur, né à Tamanart, mort en 1071 [1], habita longtemps Taroudant. Il donne des renseignements sur les saints du Sous au XVI<sup>e</sup> siècle, et mériterait d'être traduit [2].

En vue d'une étude sur Sidi Ahmed ou Moussa on en a traduit tout ce qu'on a pu y trouver relatif à ce personnage.

1. D'après le Safouet de l Ifrani ; en 1060, d'après une note de la page de garde du manuscrit.

2. Les cent premières pages, assez lisibles, sont traduites et paraîtront dans cette collection. On pourrait traduire le titre du Fouaid par : « Recueil de mots utiles ».

On s'est ainsi rendu compte que l'Haoudigi a fait au Faouaid d'énormes emprunts. Il glisse bien, à différentes reprises : « Abouzid a dit, dans le Faouaid », là où il reproduit presque entièrement le texte du Faouaid. Il avait trouvé là une excellente source. Il a peut-être eu le tort de ne pas l'indiquer très nettement — mais ce n'est pas spécial au xvi<sup>e</sup> siècle — et aussi d'avoir un peu écourté l'excellent texte du Faouaid.

Aussi dans l'étude sur Sidi Ahmed ou Moussa, a-t-on jugé bon de faire suivre le texte de l'Haoudigi des passages du Faouaid qu'il n'avait pas reproduits.

Ce sont peut-être les plus importants au point de vue de la mystique [1].

Ce sont quelques propos de Sidi Ahmed ou Moussa choisis et commentés par le Tamanarti — son compatriote du pays des Guezoula et presque son contemporain — avec beaucoup de compréhension.

Certains « instantanés » pris par lui dans le cercle du cheikh, sont de petits tableaux d'une finesse et d'une simplicité dignes des Primitifs.

Par exemple, celui où les Chleuh se montrent mécontents de la bienveillance que leur maître témoigne à des Arabes.

Et surtout cette discussion sur la définition de la foi. L'un dit que c'est le « tseddiq », l'assentissement énoncé à la formule dogmatique, la volonté ferme de croire. Le saint dit simplement : C'est le goût, la saveur dans le cœur, « douq ».

Or le goût, c'est le sens naturel, inné, de ce qui est bon et de ce qui est mauvais. Renseignement précieux sur Sidi Ahmed ou Moussa, le petit tableau qui nous montre le saint, donnant cette définition de la foi comme en confidence en se penchant vers son voisin.

1. Nous les avons soumis à M. Massignon qui a bien voulu nous les éclaircir, et que nous remercions cordialement.

C'est peut-être parce qu'elle n'est pas très orthodoxe.

Renseignement précieux aussi, et par ricochet, sur les biographes du saint.

L'auteur du Faouaid, Abouzid le Tamanarti, devait être un mystique, pour avoir si bien choisi ses exemples.

L'Haoudigi ne devait pas l'être, pour avoir ainsi « laissé tomber » les plus significatifs.

On trouve même dans les deux manuscrits de quoi appuyer ces suppositions.

L'auteur du *Faouaid* cite un propos de son père qui fut aussi son cheikh :

« Soyez des foqaha *et* soyez des foqara, mais ne soyez pas seulement l'un des deux », c'est-à-dire : « Soyez à la fois des docteurs et des dévots. »

Il semble bien qu'on retrouve là la tendance de Ghazali, cherchant à concilier la raison et le sentiment, et celle même de Sidi Ahmed ou Moussa, tel qu'il nous apparait dans ses propos.

Mais que dit l'Haoudigi ? Il cite, lui aussi le propos d'un de ses maitres, qui disait :

« Soyez des foqaha, ne soyez pas des foqara, car le chemin, pour ces derniers, est difficile », c'est-à-dire : « Soyez des docteurs, des théologiens, mais ne soyez pas des mystiques. »

Ne peut-on pas voir là une illustration directe de cette opposition entre la raison et le sentiment qui sont de tous les temps et de toutes les religions[1] ?

1. Il n'est peut-être pas inutile de préciser ici quelque termes : Ṭaleb, pl. ṭolba, c'est le lettré ; faqir, pl. foqara (chleuh : afqir, pl. ifqiren), c'est le dévot, c'est l'adepte d'une confrérie. Il y a aussi dans ce mot un sens de vieillesse et de pauvreté. Fqih, pl. foqaha, c'est les savant, le docteur, le théologien. C'est aussi un titre honorifique à de hauts personnages. On disait couramment : le fqih Si Madani le Glaoui de l'ancien chef de famille des Glaoua.

## LE TAZEROUALT ET LES OULAD JERRAR

Le Tazeroualt et les Oulad Jerrar sont voisins, au fond de l'Azaghar de Tiznit, au pied de l'Anti-Atlas.

Ils sont de lefs différents : Tazeroualt est Guezoula, Oulad Jerrar est Ahoggoua.

Vers la fin du règne du Sultan Sidi Mohammed, au temps du Chérif Sidi Lhaoussine ou Hachem, le chef des Oulad Jerrar était le cheikh Mohammed ben Ali. Sa résidence était Talaint (la source), cette admirable source qui a donné son nom au pays, et qui est pour lui une source d'eau, de richesse et de conflits.

L'amitié entre les deux voisins fut troublée, dit-on, pour une raison futile. Le Chérif fumait le kif dans une longue pipette de fer, ornée d'or et d'argent, suivant l'habitude des Arabes de l'Oued Noun. Le Jerrari se moquait de lui, l'appelait : Bou ṭbagha, l'homme à la pipe.

Un jour, au cours d'une entrevue, le Chérif fit reproche au Jerrari de ces moqueries. Celui-ci s'en excusa. Les deux chefs se jurèrent amitié « par les paumes [1] accolées et les doigts entrelacés ».

Mais en rentrant dans son pays, le cheikh Mohammed Jerrari convoqua ses frères et jura que « l'homme à la pipe » ne verrait plus jamais son visage. Le jour même un espion en rendit compte au Chérif qui jura de se venger.

1. La paume de la main : « tidikelt ». Il est bien remarquable que ce mot dérive de la racine *dkl*, indiquant l'idée d'union, d'amitié, d'ou « amdakoul », ami; « tiddoukla », l'amitié.

Il donna de grosses sommes d'argent aux gens du Ief Ahoggoua (Tiznit Ida ou Ba'qil), pour les détacher du Jerrari. Ceux-ci se joignirent à la harka des Guezoula qui, sous le commandement du Chérif, vint camper aux portes de Talaint. Une partie des Oulad Jerrar, achetés, firent « dehiha ». Le Cheikh Mohammed ou Ali s'enfuit avec sa famille et se réfugia à Ighboula, sur les confins des Oulad Jerrar et des Ait Briim.

« Addagh gis touqort », « Laisse-lui la paix chez nous », dirent les gens d'Ighboula au Chérif, qui se contenta de détruire la maison et de manger les biens du Jerrari. Mais sa vengeance n'était pas complète. Car, disait-il, le « Jerrari a arraché les piquets de la foi jurée » — « Issoukf Oujerrar tigousin n l'ahd ». Le Chérif paya encore les gens des Oulad Jerrar pour qu'ils décidassent leur ancien cheikh à accepter une entrevue dans laquelle on ferait la paix et après laquelle il rentrerait dans son commandement.

Le cheikh Mohammed vint sans méfiance à Douar Bel Fdil. A peine avait-il dit deux mots que, sur l'ordre du Chérif, on lui arracha sa rezza, on lui en attacha les mains et on le conduisit en prison à Iligh. Il n'en sortit jamais. Les uns disent qu'on l'a muré tout vivant dans un mur de pisé. D'autres, qu'il fut jeté tout vivant dans un silo où on le laissa mourir de faim. Dieu seul sait la vérité. « Cela s'est passé », dit le Chérif Si Mohammed le Khenboubi, de la Zaouia de Timeslit, en 1290 ou 1291, tout au début du règne du Sultan Moulai Lhassen (1875).

Le caïd Brahim Dlimi des Chtouka, qui était le parent et l'allié du Jerrari, vint avec les femmes du cheikh Mohammed à Marrakech pour demander au Sultan appui ou vengeance. Mais le Sultan ne put rien obtenir du Chérif.

« Tu es Lhassen, moi je suis Lhaoussine », aurait fièrement répondu le Semlali au Filali.

Si on songe à la réponse fameuse : « Je te donne trois

jours », qu'il lui avait déjà faite quelques années auparavant, on comprend que l'abaissement de la maison de Tazeroualt ait été la pensée constante du Sultan Moulai Lhassen, désir qu'il ne put réaliser que vers la fin de son règne[1].

La descendance de ce Cheikh Mohammed Jerrari semble vouée à un destin tragique.

Son fils le caïd Abdesselam fut tué par trahison en 1913, au temps où le prétendant El Hiba, chassé de Marrakech par le Colonel Mangin, puis de Taroudant par les harkas des grands Caïds, avait trouvé refuge à Assersif, chez les Chtouka Ait Milk. Passant par Assersif pour se rendre à Taroudant, le caïd Abdesselam y fut tué par les gens d'El Hiba, à qui il était allé rendre visite au passage[2].

Le dernier épisode date d'hier (1923). Au cours d'une incursion des dissidents en pays soumis, ils sont tombés sur les Oulad Jerrar. C'est là qu'a trouvé la mort le jeune cheikh Mohammed ben Abdesselam ben Mohammed, fils et petit-fils des deux autres. Sa tête coupée a été portée à Kerdous, en trophée, chez le Prétendant Merebbi Rebbo. Cela se passait au printemps de 1923.

Il y a dans l'Ighir Melloulen, sorte d'avant-chaine au Nord de l'Anti-Atlas, au pied du Djebel Kerkar, une zaouia qu'on appelle la Zaouia de Sougrat.

« Les gens de Sougrat », dit Moulai[3] Aomar, en ce temps-là, acceptaient tantôt l'influence du Tazeroualt, tantôt celle du Jerrari. Un jour, on complota de faire entrer par

1. V. Tribus berbères, les Ait Ba amrane, p. 99 à 112.

2. Le caïd Abdesselam Jerrari avait bien été se jeter dans la gueule du loup, non sans y avoir été, dit-on, poussé dans son pays, en se rendant ainsi chez Elhiba. Il descendit chez le cheikh Moha Ifqiren, des Ait Milk, à Tioulgherb, à quelques kilomètres d'Assersif. Il vint, de là, seul, saluer El Hiba. Il fut convenu qu'il y repasserait le lendemain matin en partant pour Taroudant. Il y vint, mais il fut tué au moment où il prenait congé.

3. Chérif d'Ouijjane, contemporain de Sidi Lhaoussine ou Hachem, et de Sidi Hadj Ahmed ben Abderrahman el Jachtimi, fils du collecteur du mnaqib de l'Haoudigi (v. ci-dessus).

trahison les Oulad Jerrar à Sougrat, pendant une fête d'ahouach. Le signal devait être certains vers dits par un chanteur, auxquels certains autres devaient répondre :

Bismillah errahman ad *rezmegh* ian lbab
Ifoulkin adagh ighfer Moulana ddounoub
« Au nom du Dieu Clément, j'ouvre une belle porte,
Et que par Dieu nous soient pardonnés nos péchés. »

Haianagh oukan nzouarkoun imi lbab
« Et voici que nous vous précédons à la porte. »

Pour se venger de la trahison du Jerrari, le Chérif Sidi Lhaoussine eut recours à l'argent. La cavalerie de Saint-Georges a trouvé toujours dans le Sous un terrain très favorable.

A Sidi Lhaoussine, gg rrial tamannoun
Nḍamenk ia isbiḍirn ard serek ourrin.
Taghaousa n tmouzount igh tkhaṣsa iian
Ar it'areg igenzi ight our iṭtif
Tenna tṭab'a n tmouzount nekki ka iouin
Lḥajaj dar Nnebbi isaḥa iagh lkheir
Tmezzi tmouzount lfi'al tiouit,
Trzemt lkiber gh istis n timgharin.
Ghalegh, a laman is tgit argaz nsdou serik
Zighd a inghan a laman irgazen d kiin

« Mets les douros près de toi, Sidi Lhaoussine,
Et même un boiteux viendra, je te garantis.
A cause des mouzounas il a la sueur au front,
Celui qui en a besoin et qui n'en a pas.
Le coin de la mouzouna dit qu'il a le bonheur en partage
Et que c'est lui qui conduit au Prophète en pèlerinage
O petite mouzouna [1], grande est ton action,
Toi qui arraches l'orgueil aux filles des femmes.
Je te prenais pour un homme et je m'appuyais sur toi
Aman [2], mais en vérité toi tu fais périr les hommes. »

1. La « mouzouna » était la plus petite monnaie d'argent.
2. L'aman, c'est la sauvegarde jurée par serment. « Illa laman grat-

Moulai Aomar dit que lorsque le Jerrari était prisonnier au Tazeroualt, le Chérif le faisait venir parfois pour entendre des chants dans lesquels on faisait allusion à la trahison.

Rak nseqṣa báda gh lmselt ia ouaoual
Manik aiga lqelb is nit rouan laiam?
Man lkhber tsiggilt aten taouit?
Inid lkhber n tiddoukla laman imout
« Si je pouvais t'interroger sur un sujet
Le cœur comment va-t-il? Et si la vie est belle?
Quelle nouvelle cherches-tu pour l'emporter?
Or, s'il s'agit de l'amitié, l'aman est mort. »

« Smá a lkafer b Illah. » Entends-tu, infidèle à Dieu? disait alors Sidi Lhaoussine en se tournant vers son prisonnier.

A laman ioumzt lbadel, ighers as, imout
Ma das ioumz idammen? Ait ouar lqoul.
Lqoul, a ben adem, ka gioun oukan our illin.
« L'injustice a pris l'aman, l'a égorgé, il est mort.
Qui lui a tenu la gorge (afin d'arrêter le sang ?) Les gens sans [parole.
La parole, o fils d'Adam; ce que tu n'as pas. »

... « Au début, Sidi Lhaoussine me disait de chanter des à-propos en présence du Jerrari. Puis, comme on venait de partout intercéder auprès du Chérif en faveur de son prisonnier, on ne le fit plus sortir. Le jour, il entendait les chansons des repas. La nuit, une musique de nègres l'empêchait de dormir.

« On ne sait pas ce qu'il est devenu... »

Il y a une légende des trésors du Tazeroualt. Foucault

nagh » veut dire : Nous sommes fidèles à la parole jurée. « Is illa laman gh lmakan ad » veut dire : En ce lieu, on ne risque rien, on peut y aller avec confiance, en sûreté. Enfin l'expression : « Demander l'aman » est assez connue pour se passer de traduction.

écrivait : « Le Zanifi (de Tazenakht) passe pour le plus riche de l'empire en bijoux anciens et objets précieux. Après lui viendrait Sidi El Hossein ou Hachem, le marabout du Tazeroualt. En troisième lieu, le fameux caïd El Gentafi (père de Si Taïeb m., 1928).

(Foucault, p. 107.)

Baumier, consul de France à Mogador, écrivait en 1867 : « La zaouia de Sidi Ahmed ou Moussa a aussi sa collection de manuscrits. Le marabout Sidi Houssaïn, chef du petit État de Sidi Hascham, et qui, soit dit en passant, s'est emparé d'une riche découverte d'antiquités (objets d'or et monnaies sans doute) faite, il y a cinq ans à peine, aux environs d'Ifrane, dans l'Oued Noun, possède aussi chez lui, à Iligh, un grand nombre de livres. »

Nous avons dit ailleurs que nous devons déjà le manuscrit de l'Haoudigi à l'obligeance du chérif actuel, Sidi Ali.

Mais voilà un récit qui date d'hier et qui évoque les « trésors du Tazeroualt » en même temps que la rivalité entre Tazeroualt et Oulad Jerrar.

« A Iligh » dit la légende, il y a, cachés sous la terre, les trésors des anciens rois.

Mais le dernier chérif, Sidi Mohamed ou Lhaoussine en a égaré le compte. On croyait qu'il était pauvre. Il mettait des biens en « rhen ».

Un jour, il acheta au Jerrari, cent charges d'orge avec un certain délai de paiement (s tajil).

Au jour de l'échéance, il n'avait pas d'argent. Le Jerrari lui fit dire :

« Rhenii kra ntaghoult gh Ighboula » : « Vends-moi » à réméré « quelques terrains d'Ighboula. »

Le chérif possédait des biens à Ighboula, au pays Oulad Jerrar.

« Toi qui veux que j'hypothèque mes champs, tu as du mépris pour moi. »

« Je vais te montrer, si tu ne les connais pas, les bornes qu'il y a entre toi et moi », dit-il au Jerrari.

Il lui envoya une poule d'or, avec ses petits, quatorze poussins, tout en or, en lui disant :

« Prends là-dessus ce que je te dois. Et le reste, renvoie-le-moi, si tu en es capable. Si tu ne peux pas, cherche plus grand seigneur que toi [1]. »

On dit que le Jerrari renvoya la poule au chérif, accompagnée d'une hédia.

Qu'est devenue la poule aux poussins d'or ?

Il y a une chose qui donne de la vraisemblance à cette histoire. On lit ce qui suit dans Chénier, livre 3, p. 248 :

« Le corps des Juifs, qui étoit alors dix fois aussi nombreux qu'il est aujourd'hui, payoit, pour toute redevance, une poule et douze poussins d'or, artistement travaillés à lames à jour, et l'intérieur en mastic de couleur ; c'étoit moins une imposition onéreuse, qu'un hommage que les Juifs devoient à ce Souverain [2]. »

On peut expliquer par ce passage de Chénier la présence de la poule d'or chez le Chérif de Tazeroualt. Ce bijou pourrait avoir été donné par les Juifs de la région au chérif ou à un de ses ancêtres aux temps où ils se nommaient rois du Tazeroualt.

Les Oulad Jerrar sont de lef Ahoggoua.

On dit qu'ils sont les descendants d'Abderrahman ibn Mouldjam, meurtrier d'Ali.

On joue aussi sur le mot de jerrar, traîneur de jorr,

1. « Kii ta'gert ailligh ii tennit « Trhent ».
Igh our tsent magh illa iggouṭṭou gratnagh, mlegh ak t...
Asî gis ghailli ii tṭfard, igh atzḍart.
Igh our as tzḍart, sifḍ s oumgharad imqor lellak. »

2. V. aussi Saint-Olon, Estat présent de l'empire de Maroc, éd. 1694, p. 45.

Des Juifs « sont obligez de donner au Roy, en espèce ou en valeur, une poule et dix poussins d'or si le premier jour de la lune qui suit leur Rhamadan tombe un samedi qui est le dimanche des Juifs ».

traîner. On l'explique en disant qu'ils traînaient des chiens pour les abattre et les manger.

Tout cela réfère au Kharedjisme (Mzab-Tafilalet) et appuie l'hypothèse que nous avons formulée sur les origines religieuses des noms des lefs : les Guezoula envahisseurs venant du Sud, chiites partisans d'Ali, refoulant les anciennes populations établies naturellement dans les meilleurs pays et chez lesquelles s'était introduite l'hérésie kharedjite.

## SIDI MOHAMED BEN BRAHIM CHEIKH, DE TAMANART, CONTEMPORAIN DE SIDI AHMED OU MOUSSA.

Voici le résumé de ce qu'en dit l'*Haoudigi* (p. 153-157) :

Il est né à Imi Ougadir des Tahala[1]. Il y étudia d'abord entre son père et ses frères et parcourut ensuite le pays des Guezoula à la recherche de la science. Il étudia sous le cheikh Sidi Lhassen ben Athman le Tamli[2], le Jazouli.

Un jour, dans le pays du Dra', avec une compagnie de tolbas, ils furent pris par la soif. Il s'éloigna un peu de la piste, trouva un peu d'eau, bonne, et claire, et fraîche. Et il y en eut assez pour désaltérer tout le monde. C'est un de ses miracles.

Puis il revint dans son pays. Et il enseigna pendant des années dans un village de l'Oued Isi[3], Agerd Amllal.

Puis il émigra avec sa famille à l'oued Tamanart et devint imam d'une des mosquées.

Il répandit sa science pendant des années, fit de nombreux élèves et il faisait briller le pays des Guezoula.

Puis il devint cadi, contre son gré, dès l'année 928, au début de la dynastie des chorfa saadiens.

Puis il abandonna le monde de l'enseignement en voyant la mauvaise foi des tolbas, leur désir du gain immédiat et de l'autorité terrestre. Beaucoup de ses élèves

1. Tribu de Tahala, à l'Est des Ida ou Semlal.
2. D'Ammeln.
3. Versant Sud de l'Anti-Atlas, une des hautes vallées de l'oued Tamanart.

devinrent cadis. Et lui se consacra à l'adoration, de toutes ses forces, et jusqu'à sa mort.

Et il est connu sous le nom de Sidi Mohammed ech Cheikh.

Voici ce que dit de lui le cheikh BAQILÎ [3] :

« Il a fait beaucoup de miracles...

« J'étais là quand il vint avec des compagnons par le chemin aménagé, « ṭriq el menja' », qui descend de Tamgert n Toussa chez les Ida ou Ba'qil. Nous étions enfants. Et il demanda au propriétaire du champ riverain de déplacer vers son terrain le chemin qui était dangereux pour les bêtes et pour les gens. Celui-ci l'ayant permis, il déplaça le chemin, l'aplanit et on abandonna l'ancien chemin difficile. »

Son soin était de faire toujours du bien aux Musulmans, par exemple faire jaillir des sources, creuser des citernes, construire des ponts comme celui qu'il a bâti sur l'Oued Oulghas [1].

« J'étais encore là, dit le B'aqili quand il vint avec nombre de ses enfants, de ses compagnons et de ses foqaras à la harka de Brïdja (Mazagan) sur l'ordre du Sultan Moulai Abdallah.

« Monté sur sa jument, il était courbé sur elle à cause de l'âge. Et les gens se pressaient autour de lui et lui prenaient les mains. Et il ne laissait personne lui baiser la main.

« Quand il arriva aux Ait Tfrouin [2] où nous étions à lire le *Mokhtasar* de S[i] Khlil avec notre cheikh Sidi Mohamed

1. Les ruines de ce pont se voient en amont de Tankist. La légende attribue sa construction à Sidi Mohammed Cheikh, qui avait sous ses ordres les génies. C'était pour permettre aux gens du Nord de visiter S. A. ou Moussa. Le pont s'effondra quand les gens se mirent à piller sur la route du Pèlerinage.

2. Ida ou Ba'qil, une des hautes vallées des Ait Isaffen, près de Tizgui.

3. Auteur d'un mnaqib des saints de son pays dont nous avons trouvé quelques feuillets.

ben Brahim le Ba'qili, quand celui-ci l'entendit, son esprit fut emporté par le désir violent de le rencontrer. Il sortit en hâte, nu-pieds, sans regarder les épines. Un de nous lui ayant porté ses sandales, il le repoussa. Et il s'en alla à son gré à la rencontre de son ami le cheikh Tamanarti et de ses compagnons. Et chacun d'eux s'empressa vers son ami et le salua avec une ardente amitié.

« Or, le cheikh ne descendait pas de sa jument. Alors notre cheikh le Ba'qili voulut lui baiser les mains. Mais le cheikh le tira jusque sur l'arçon de sa selle, en lui disant : « Ce n'est pas dans la Sounna. Et toi aussi, tu en es « encore là ? »

Et il refusa qu'on lui baisât les mains.

Il fallut que son fils Sidi Brahim ben Mohamed vînt l'apaiser par de douces paroles. Et les deux docteurs discutaient au sujet du baise-main aux savants et aux pieux personnages.

Le cheikh dit enfin : « Ne me parlez plus. Vous voyez les choses et vous n'en connaissez pas le sens. Il y a deux choses, si vous ne rompez pas avec elles, vous ne me connaissez plus et je ne vous connais plus. C'est le baise-main et l'appellation : Sidi. Ces deux choses-là ont été introduites dans notre pays. Et celui qui les y a introduites c'est le fqih, Sidi Lhassen ben Athman le Tamli[1] qui les a importées du Maghreb. Mais les chioukhs que nous avons connus dans notre pays, les Akerramou[2], les Oulad Abdelaziz[3] d'Hajra ben Aïssa, les fqihs des Rezmouka et des Semlala, et autres, ils ne disaient pas autre chose « A'mmi tta'leb flan, mon oncle le taleb un « un tel », s'ils étaient plus âgés que leur interlocuteur. Et s'ils étaient son égal en âge ou son inférieur, ils disaient : « Taleb flan. Taleb un tel. »

1. Probablement son premier maître, Abou Lhassen Ali ben Athman et Timli (v. plus haut).
2. Voir notice, p. 217.
3. Voir notice 3, p. 105.

Il est mort (Sidi Mohammed cheikh) en 971, deux mois après la mort du cheikh Sidi Ahmed ou Moussa.

Voici ce que dit de lui l'auteur du *Faouaid* :

« Il est allé chercher la science dans tout le pays du Sous et il l'a répandue au pays des Guezoula. Il a bâti dans son pays des demeures pour héberger les tolbas. Et il a recommandé à ses enfants de ne pas y héberger trois sortes de gens : le meurtrier, l'esclave fugitif et celui qui fuit le Sultan.

« Qui héberge un de ceux-là, disait-il, est parmi les malfaiteurs de la terre. »

Voilà ce que m'a rapporté son disciple Abou l'Abbes Ahmed b. Boubeker:

« Je suis entré une fois chez lui, dans sa demeure. Et j'ai rencontré sur les marches de l'escalier, un homme venant de chez lui. Il me dit : « Sais-tu qui tu as rencontré? — Non. — C'est Aboulabbes el Khadir[1]. »

Le cheikh Sidi Ahmed ou Moussa appelait sa maison, la maison du prophète. Il s'appliquait beaucoup à l'étude de la science, en particulier de l'arabe. Il faisait lire aux gens les Séances de Hariri. Il avait atteint 80 ans. Voyant que les gens du pays parlaient un langage non arabe, il disait : « C'est pourtant la base et on n'arrive à aucune science que par la langue arabe. »

Quand il revint avec les tolba et l'armée des Musulmans du siège de Qala' Bridja (Mazagan) qu'ils n'avaient pu enlever[2], le cheikh entra chez le Sultan Moulai Abdallah et lui dit ce vers d'Amroulqais :

« Non lâcheté de mes chevaux[3]
Mais souvenir de leurs piquets
De Barbais et de Miser. »

1. Massignon, *Lexique de la Mystique musulmane*, p. 111.
2. 30 avril 1562.
3. *Et non ignare egerunt equi mei sed recordati sunt — presæpiorum suorum sitorum apud Berbais et Maiser*, trad. latine d'Amroulqais.

Le sultan admira ce propos et se réjouit, bien qu'il fût affligé.

Le tombeau de Sidi Mohammed ou Brahim cheikh est à Tamanart près de la source Tinmelt, ainsi nommée, dit-on, parce qu'elle vient miraculeusement d'Ammeln, sur l'autre versant de l'Anti-Atlas.

La légende dit que l'eau vient d'Ammeln par la baraka de deux saints : Sidi Mohammed ou Brahim cheikh et Sidi Abdallah ou Embarek d'Aqqa.

Ils amenèrent l'eau jusqu'à l'azaghar de Tiouadou[1]. Puis là, ils la partagèrent de la façon suivante :

Deux tiers sans la baraka pour Aqqa.

Un tiers avec la baraka pour Tamanart. De là vient la bonne qualité des dattes de Tamanart.

Les marabouts de Sidi Mohammed ou Brahim cheikh habitent la Kasbah des Ait Herbil.

Sidi Mohammed ou Brahim cheikh et Sidi Ahmed ou Moussa sont morts tous deux en 971 à quelques mois de distance. On dit qu'après la mort de son ami, Sidi[2] Ahmed ou Moussa fit ses adieux à Tamanart en ces termes :

« Bqa a'la kheir, a Tamanart — A mou asqif, a mou astif, a mou ansrif, ghinna gh iffough aḥabib ian, iffough oula netta. »

« Adieu Tamanart, mère de la bouillie, des haillons, des cailloux ; le lieu d'où s'en va l'ami, on le quitte aussi. »

Abderrahman b. Amr le Ba'qili a dit : « Un homme interrogea le pôle de son temps Aboulabbes Ahmed ben Moussa sur le pôle. Il lui dit : « Ahmed ». Puis il lui dit : Et ensuite ? « Sidi Mohammed ben Brahim ». Et ensuite ?

1. A l'Est de cet Azaghar est un point de partage des eaux entre l'oued Tamanart et l'oued Aqqa. C'est là que se trouve une caverne avec des ruines anciennes.

2. Le *Faouaid* dit que S. A. ou Moussa est mort le premier.

« le Sultan Abdallah ». Et ensuite ? « Ne m'interrogez plus » (*Faouaid*, p. 74).

Au seuil d'Anbed[1] il y a un lieu désert qu'on appelle le cimetière des étudiants (lmdint n imḥaḍaren). La légende dit que, l'été, les étudiants disciples de Sidi Mohammed ou Brahim Cheikh allaient de Tamanart à Iguissel[2] pour se baigner et revenaient dans la journée. Un jour, ils sont morts de soif au seuil d'Anbed.

Le père de Sidi Mohammed ou Brahim Cheikh est Sidi Brahim ou A'mr. Il a son tombeau aux Ida ou Zettout, non loin de la route de Tatta où est une zaouia, une zaouia importante.

1. Anbed est le nom de certains cols, seuils, lieux de partage des eaux. Vient peut-être du chl. bidd, s'arrêter, lieu où on fait halte. Le seuil d'Anbed, partage des eaux entre Tamanart et les Ait Harbil, chemin de Tamanart à l'oued Noun par l'oued Saiad, Taghjijt, les Ait Hamed de Fask et Iguissel. Iguissel est une oasis réputée pour sa menthe et ses oliviers.

2. Voir p. 102, les Oulad Abdelaziz, d'Hajra beni Aissa, famille religieuse d'Azrou n Aissa (ou n Isi), fraction Ounmoulil des Ait Ahmed. Près de là, à Agourd n Driss, tombeau de Sidi Abderrahman ben Ali, un des saints les plus connus de cette famille, contemporain d'El Mansour, souvent mentionné dans le *Faouaid*.

Sidi Belqassem bel Ghazi (p. 107) est de la même famille.

SIDI MHAMED OU YACOUB

(Cheikh Ben Yaqoub).

Son tombeau est à la zaouia d'Imi n tattelt chez les Zenaga, sur le versant Sud de l'Anti-Atlas [1].

C'est un chérif idrissite de la famille des Oulad Amghar de Tit (Senhadja) comme Moulai Brahim de Kik et Sidi Abdallah b. Hoséin de Tamesloht (H. 157, F. 66).

Il est mort en 962. Il était le contemporain de Sidi Ahmed ou Moussa qu'il a fait son héritier. Sa générosité est légendaire. Il nourrissait toujours une foule de gens miraculeusement dans ce pays pauvre. D'où la réponse ironique du Sultan Moulai Abdallah à un marabout qui lui demandait de constituer une séguia en habous pour fonder une zaouia.

« Connaissez-vous Sidi Mhamed ou Yacoub? — Son pays est-il pauvre ou riche? — Il est pauvre. — Ne nourrit-il pas cependant une foule de gens? — Une zaouia se fonde au moyen de Dieu, et non pas au moyen d'une séguia. »

« Zzaouia billah, la bessaqia. »

Sidi Mhamed ou Yacoub a des zaouias et des serviteurs religieux dans tout le Sous, surtout chez les Indaouzal et les Isaffen.

Ils ont la zaouia de Tagergoust, chez les Souktana, près de Taliouin, fondée par Sidi Mohammed ou Brahim, petit-fils de Sidi Mhamed ou Yacoub.

1. V. Segonzac, *Au cœur de l'Atlas*, p. 152.

Le moqadem actuel est Si Ahmed ben Abderrahman. Ils ont l'ouṣia'[1] de Sidi Mhamed ou Yacoub faisant Sidi Ahmed ou Moussa son héritier, à sa mort, 962 (v. relation de Sidi Brahim de Massat sur le pays de Tagergoust).

El Haoudigi (p. 157) dit ce qui suit:

Une fois, le pôle Sidi Ahmed ou Moussa vint avec une troupe de soufis pour visiter le cheikh.

Ils le rencontrèrent en chemin. Sidi Ahmed ou Moussa lui dit: « C'est toi le but de notre voyage. Nous allons nous en retourner. »

Il leur dit: « Il faut descendre chez moi. — Nous n'irons avec toi, lui dit Sidi Ahmed ou Moussa, que si tu nous garantis à tous le Paradis, et à nos descendants et aux descendants de nos descendants. »

Il lui dit: « Oui, s'il plaît à Dieu ». Et ils allèrent avec lui à sa demeure.

Il ne se maria qu'à l'âge de 70 ans. Quand on lui amena sa femme, le cortège nuptial en route rencontra le diable. Il leur dit: « Le cheikh n'espérait plus vous voir. Il s'est marié hier. » Les gens étaient interdits. Mais la femme leur dit: « Venez avec moi à la zaouia, que Dieu vous bénisse ! » Ils firent ainsi. Et quand ils entrèrent chez le cheikh, il se mit à rire. Il dit: « C'est par le moyen de cette femme, que Dieu a éloigné de vous le diable. » Et il ne mourut qu'avec 40 descendants de lui ou de ses enfants et vécut 120 ans.

Il mourut en 962.

On raconte que certain saint de son temps vit en songe, la fin du monde et l'assemblée des gens du Jugement dernier. Il y vit les gens de son pays, le peuple et les grands, les chefs et les juges, et les saints, et les soldats mercenaires, et les sbires. Et le premier convoqué était

1. L'ouṣia', le testament mystique.

Sidi Mohamed ben Yacoub. Puis Sidi Said ben Abdenna'ïm et ses compagnons. Ils entrèrent au Paradis. Puis Sidi Ahmed ben Moussa et ses compagnons. Ils entrèrent au Paradis. Puis Sidi Belqassem bel Ghazi el Hamdi[1], qui habita la ville sainte. Il fut l'intercesseur de ceux de sa maison et entra avec eux au Paradis. Puis Sidi Mohammed le Tlemsani, de Taroudant, appelé El Ouaqad, et ceux qui ont fait la prière derrière lui. Il entra avec eux au Paradis, sauf quelques-uns.

« Et j'ai entendu en ce lieu éclater une grande joie, avec une haute et belle clameur. Et j'ai vu un cadi des cadis de cette contrée, que je connais par son nom, rejeté dans un coin du rassemblement, et sur lequel tombaient des mouches. Et j'ai vu un « charṭi » (soldat mercenaire) rassemblé avec les juifs et les chrétiens.

Puis furent envoyés à l'enfer les sbires et ceux qui avaient été tués dans une guerre entre Musulmans, je veux dire ceux qui avaient tué ou qui avaient été tués dans cette guerre, selon la parole du Prophète : « Quand deux musulmans se rencontrent avec le sabre, celui qui tue et celui qui est tué vont à l'enfer[2]. »

1. Voir note 2, p. 105.

2. Tout ceci, comme une très grande partie de l'Haoudigi, est tiré du *Faouaid*. L'auteur du *Faouaid*, Abouzid le Tamanarti, qui fut cadi de Taroudant et grand cadi du Sous, est sévère pour les cadis. Et, pour le dire, il emploie souvent ce procédé dantesque de la vision. En voici un autre exemple, celui de Sidi Said le Semlali, qui fut aussi cadi de Taroudant, un cadi, à ce qu'il semble, exceptionnel.

« Je l'ai vu en rêve, un peu avant son investiture. Il descendait dans une mare de boue, noire et puante. » Je lui disais : « Prends garde, prends garde afin de ne pas te salir. » Il releva ses vêtements, se retroussa et traversa la mare sans une éclaboussure. Je dis que c'est un apologue merveilleux de l'état de cadi (*Faouaid*, p. 30).

MOHAMED BEN SLIMAN BEN DAOUD LE JAZOULI LE SEMLALI

« Auteur du dalil el khirat, cheikh des chioukhs, vivificateur de la tariqa au Moghreb. Étudia longtemps la science du Droit. Puis revint au rivage et rencontra Abou Abdallah Amghar Es Sghir[1]. Il reçut de lui l'enseignement mystique. Puis il entra dans la solitude pour adorer Dieu pendant 14 ans, jusqu'à sa mort. Et il a fait des miracles. Il est mort empoisonné et fut enterré au pays des Haha, puis son cadavre transporté à Marrakech après 77 ans. On le trouva sans changement. Il est mort en *870*. »

L'Haoudigi ne consacre que cette courte note à celui qui a donné son nom à la *tariqa jazoulia*.

Le Moumti el asma donne plus de détails, sinon sur sa vie du moins sur ses propos. Mort à Afoughal (Haha) en 869 (1464).

Quant au lieu de sa naissance, aux I. ou Semlal, les gens de cette tribu ne connaissent ni *Tankourt* ni *Sahil*[2].

Ils disent que le lieu de naissance du cheikh est aux Ait Moulai, fraction des A. A'rous (c'est également le pays d'origine de Sidi Ahmed ou Moussa) ; au village voisin de Bou-Merouan). (Voir notice sur les Ida ou Semlal, p. 135.)

L'imam Jazouli aurait quitté son pays à la suite d'un meurtre dont l'auteur était resté inconnu et qui allait amener les gens à se battre. Alors il se déclara l'auteur du

1. Au ribat des Senhadja de Tit (Ain Ftour), près d'Azemmour.
2. Qu'on attribue au cheikh comme lieu de naissance (note à la fin du Daouhat en Nachir. *Archives Marocaines*, tome XIX).

meurtre et s'exila lui-même. Il n'est plus jamais revenu dans son pays.

La tariqa de Sidi Mohamed ben Sliman le Jazouli est la tariqa Chadilia[1] et elle est caractérisée par un grand amour pour le Prophète et par la grande importance donnée à la Prière sur le Prophète (taẓallit f Nnebbi).

Ce personnage, dont le rôle politique et religieux fut si important au xv[e] siècle, qui organisa « une véritable milice monastique antichrétienne[1] » et qui prépara la croisade saadienne, mériterait une longue étude.

On trouvera à la fin de ce volume (p. 216) la traduction de quelques pages du Boucharat ez zairin, consacrées au cheikh Jazouli.

1. MASSIGNON, *le Maroc, d'après Léon*, p. 125.

LES AIT OUGHERRABOU [1]

(Fils de la barque).

Famille de marabouts vénérés qui a des essaims à Tiznit ; chez les Ahl Sahel (Isk Ougherrabou près de Mighleft et un autre près de l'Arba de Tasoulilt) ; et dans la montagne des Ida ou Baqil. Cet essaim montagnard semble le plus important établi dans la vallée d'Ighir Moussi, une des cinq hautes vallées des Ait Isaffen, au-dessous du col de Tamgert n Taoussa entre Tizgui et Kerdous par Afoud n bi ikhf : où est la Médersa d'Ighazan. Leurs principaux saints sont : Sidi Yahia ou Abdallah, Sidi Ihaj Khaled, Sidi Abdelouasa'.

C'est dans cette haute vallée qu'il faut placer le « triq el menja' », le chemin fabriqué, dont il est question dans le Tordjama de Sidi Mohamed ou Brahim ech Cheikh (Haoud ; p. 155).

La croyance est qu'ils sont originaires d'Andalousie. Certains d'entre eux se disent même descendants d'Ibn Rouchd, Averroes (Haoud., p. 323).

Une autre tradition dit que ce sont des immigrés réfugiés chez les Ida ou Baq'il, ainsi que les Ait el Bahr (fils de la mer) qui sont près de Dkheila et à Akal melloulen.

Il y a une légende sur leur embarcation qui était une peau de mouton [2].

1. « Ait la touqerrabou », disent les Chleuh en jouant sur les mots; « ne les approchez pas », c'est-à-dire ne les offensez pas.

2. Il faut peut-être y rattacher celle-ci qui fut contée à Marrakech

Il y a aux Oulad Jerrar, près de Regada Sidi Mohamed ougherrabou (sur la carte Sidi Mohamed Bou Rabou) près duquel est un foyer de la famille [1].

Les ifqiren des Ida oultit, dans leurs tournées annuelles, ont une coutume. A leur passage à Tiznit, ils prennent un repas chez les ait Oughrabou, après avoir fait un sacrifice à Sidi bou Jebbara, et avant d'aller à Taddert, des Ida ou Baqil, où se fait la dislocation.

Les ait Ougherrabou font des tournées de ziaras assez fructueuses dans l'azaghar de Tiznit et dans la montagne des Ida Oultit.

Ce qui précède semble permettre de répondre affirmativement à la question posée par Cour (*l'Établissement des dynasties des Cherifs au Maroc*, p. 25): « Y avait-il parmi les marabouts des Andalous ? On le dit, mais sans renseignements précis. »

La tradition dit que les ait Oughrabou sont des Andalous et que la science a été apportée dans le Sous par des Andalous [2].

Témoin ce proverbe chleuh :

« Our issin tiqillaf n Nsara ghir el Andalous... »

« Pour connaître des chrétiens tous les tours,
Il n'est rien que les Andalous. »

en 1925, par le moqadem Lhaoussine des Ghoujdama, vieillard tidjani, gardien des jardins de Ben A'qil, hors Bab-Ghmat, sur la piste des Mesfioua : « Au temps de l'ignorance (Jahiliya), un saint de Dieu aborda sur notre côte. Il trouva un pauvre homme et, pour lui enseigner la religion, commença par lui apprendre la fatiha. Puis il se rembarqua, comme il était venu, sur une peau de mouton. Après son départ, l'homme voulut prier. Mais comme il avait oublié les derniers mots de la prière, il voulut courir après le saint pour les lui faire répéter. En le voyant arriver, pour apprendre la prière, et qu'il marchait sur la mer : « Va, lui dit le saint, tu n'as pas besoin d'en savoir plus long. »

1. Sidi Said Aghrrebou, disent les gens de Tiznit, habitait Tiznit. Mais comme on le craignait, on ne le volait pas. Or, il aurait voulu être volé, sur la terre pour gagner des mérites dans le ciel. Alors il émigra aux Oulad Jerrar et son désir d'être volé fut satisfait.

2. Voir extrait du Boucharat ez zairin, au sujet du cadi Ibnou Ela'rabi, p. 226.

## LES OULAD SIDI ABDALLAH BEN YACOUB

(Yacoubûn).

Ce sont des chorfa Semlala qui tirent leur origine de Sidi Abdallah ben Yacoub le Semlali, dont le tombeau est à Tazmout des I. ou Semlal, chez les A. Rba, voisins des Rezmouka.

Grand Soufi qui a illustré le pays des Jezoula, au temps de Ali bou Dmia. Il est mort en 1052. Il a des descendants :

A Tamgert n Sidi Bakrim (I. ou Baqil, à l'Est d'Asaka) ;

A Taddert (Ba'q.), Sud-Est de Tiznit;

A Adouz (Ba'q.), Est-Sud-Est d'Asaka, où est la médersa de Sidi Lmahfoud. Mais leurs tombeaux sont à quelque distance, à Tamacht;

A Tasnoult de Massa;

A El Aouina, où est la qoubba de Sidi Abderrahman ou Mohammed.

Les Oulad Sidi Abdallah ou Yacoub vont chaque année faire un sacrifice à Tazmout à Sidi Saïd Akerremou[1].

1. Voir notice.

## NOTE SUR SIDI ALI BEN NACEUR, PATRON DES RMAIA[1]

Le patron des rmaia (ou mkhaliya, tireurs) est Sidi Ali ben Naceur. Mais ils invoquent aussi Sidi Ahmed ou Moussa et il les favorise.

Un jour, dans un port d'Espagne, une troupe d'acrobates du Sous reçut un défi d'un acrobate espagnol qui faisait un saut au-dessus d'un rang de dix femmes chrétiennes, à cheval, et portant un fusil dressé.

La nuit, Sidi Ahmed ou Moussa apparut au plus jeune de la troupe. « C'est toi qui dois relever le défi. Invoque-moi en sautant et tu franchiras l'obstacle. »

Et l'enfant sauta, non par-dessus un rang, mais par dessus deux rangs de femmes chrétiennes, à cheval et portant un fusil dressé.

Il reçut ensuite un autre défi, celui de franchir l'espace entre les bateaux du port sur un fil tendu. Et toujours en invoquant Sidi Ahmed ou Moussa, il allait de l'un à l'autre au-dessus des flots. Et même, l'acrobate espagnol, jaloux, ayant coupé le fil, il fit un si grand saut qu'il revint sur la terre.

Sidi Ali ben Naceur est originaire, non pas du Draa[2], mais de la région de Marrakech, de la tribu des Ahmer, de la fraction de Nouacer. Ils étaient deux frères : Ali ben

1. Rmaia, Sing Rami, association de tireurs.

2. Voir dans M. DE CASTRIES (notice sur la rég. de l'oued Dra), *Bull. Soc. Géog.*, 1880, une explication un peu différente.

Naceur, qui donne la science du tir, et Said ben Naceur, qui donne la science du cheval.

Sidi Ali ben Naceur est enterré à Marrakech, hors Bab Debagh, au-dessus de l'oued Isil.

Chaque année, les Mesfioua y font un moussem, mais il n'y a plus de tir à la cible comme jadis.

Dans le Sud marocain, il y a encore beaucoup de lieux où se conserve la coutume des rmaia, par exemple, à Ouarzazat, à Tademricht, où est la z[a] de Sidi Athman, qui serait le fils de Sidi Mohammed ou Brahim Cheikh, de Tamanart; ils sont 130. A Ouijjane, ils sont nombreux. Leur moqaddem est Sidi Lahssen. Ils font encore des tirs à certains moussems, mais ils n'ont pas d'ouard, comme les Naciria, par exemple[1].

1. Il est remarquable que de nos jours, un grand nombre d'acrobates marocains figurant dans les troupes de nos cirques, invoquent pour patron Sidi Ahmed ou Moussa et sont originaires de Tazeroualt ou de Sous.

## SIDI OUAGGAG

### OUAGGAG BEN ZELOUAN LE LEMTI

Le maître d'Abdallah ben Yasin le Jezouli, qui fut le promoteur de la dynastie des Almoravides (*Roud el qortas*, p. 168).

Le Tachaouf lui consacre une notice. L'Haoudigi la reproduit textuellement en la faisant seulement précéder d'un renseignement précieux : enterré à Aglou au Sahel (rivage) de Massa [1].

Aucun des deux textes ne donne la date de sa mort, mais nous savons par le Qortas qu'il vivait en 430 (1038). C'est un personnage du XIe siècle.

Des renseignements trouvés sur place dans le Sud marocain sont à ajouter à ceux des textes :

1° A Tinmel, dans l'oued Nfis, au milieu de la mosquée du Mehdi Ibn Toumert, il y a un térébinthe (igg) qu'on dit être sur le tombeau de Sidi Ouaggag. Tombeau ou simple souvenir, l'histoire dit (Tachaouf et Qortas) que Sidi Ouaggag, originaire du Sous el Aqsa, prêcha le bien

1. Sahel, pour les gens de l'Est, est un terme assez élastique, désignant non seulement la côte, mais une zone assez profonde de la région côtière.

Au Tafilalet on dit que Belqasem est parti dans le Sahel. Il est encore loin de l'Océan.

Le Sahel de Massa, pour eux, c'est une partie du Sous. A ce propos, faisons remarquer combien Sahel de Massa, écrit en arabe, est peu différent de Sijilmassa; il s'en faut d'un point et la confusion a pu se produire.

et enseigna la science dans un ribat de l'oued Nfis, au pays des Masmouda.

2° A *Aglou*, l'importante zaouia de Sidi Ouaggag prétend posséder le tombeau du saint. Elle a des revenus, instruit de nombreux tolbas et ses habitants sont presque uniquement des *Nacirias ;*

3° Chez les Chtouka, Ait A'mira, près de Taddert, est le tombeau de Sidi Ouaggag, dans un cloître aux très vieilles colonnes parmi d'autres tombeaux.

L'arbre généalogique est, dit-on, à la zaouia *Askar*, chez les A. Mzal, voisins des Ilala de Tasgdelt.

Mais il y a aussi chez les Ida ou Semlal, à Tagant Ougdid, des Chorfas Ait Ouaggag qui, armés de documents, revendiquent leur part des habous de la plaine.

Nombreux sont donc dans le Sous ceux qui revendiquent le tombeau ou la parenté de Sidi Ouaggag.

En revanche, au Tafilalet, on l'ignore absolument. Aussi on incline à croire qu'une faute dans la traduction ou dans le texte d'Ibn Khaldoun a pu faire aller Sidi Ouaggag à Sijilmassa au lieu de Sahel de Massa.

Au Sud de Sidi Ouaggag des A. Amira, près du Khemis, se trouve une importante médersa de B. Naceur : Adouar Agourrem.

La zaouia de Taddert [1], non loin du tombeau, s'appelle Taddert Ouaskar. Là sont quelques tolbas et foqaras, ayant différents ouards.

C'est un fait que médersas et zaouias déclinent. On donne moins volontiers aux marabouts et aux tolbas. On se tourne vers le commerce. La faveur va à l'ordre des Tidjania qui recherchent à la fois les biens de la terre et ceux du ciel.

1. Cette zaouia aurait été fondée (ou restaurée) par Sidi Habibi, un des fils de Sidi Boubaker en Naciri, après le pillage de Tamgrout par les Ait Atta. Serait-ce Sidi Bibi, dont le tombeau est non loin de là ? El Hadj Lhaoussine l Ifreni (un des principaux Tidjanis du Sous au début de ce siècle) mettait en doute l'authenticité de Sidi Bibi (?).

## LES OULED SIDI HASSEIN OU CHERHABIL

Sidi Hossein ou Cherhabil le Draoui le Bousaidi, né en 1076, mort à Talgmaght en 1142.

Son tombeau est à Ouiselsat, chez les Zenaga, à la zaouia Chrhabilia, un peu à l'ouest de Tazenakht, tout près de la route du Sous, par Taliouin.

Les Oulad Bou Saïd sont une fraction de Tinzoulin du Dra où cette famille a encore une zaouia (zaouiat er rahma, au Ksar de K'aba).

Ils ont une zaouia à Taroudant, près de Jama l Kbir, une aux Menebba Oulad Ziad (Taoualt).

Ils ont Aman Melloulnin.

Le Cherhabili était un élève de Sidi Ahmed ben Naceur qui a été généreux pour lui.

Les femmes fabriquent de jolis tapis, à damier noir et blanc, sans envers.

En mars, les Ait Ouaouzguit leur apportent une hédia.

Il y a en marge, dans l'*Houdigi*, une note intéressante au sujet de Sidi Hossaïn ou Cherhabil.

C'est lui qui a instauré les marchés dans notre pays, comme le Tlata de Tiguinit (c'est le Tlata des Akhsas) et le Khémis des A. Ba Amrane (A. Boubeker).

La tradition confirme cette note et nous montre une fois de plus un marabout au XVII^e siècle, après les Ouisa'den des Souktana, et les Ould Embarek d'Aqqa au siècle précédent, ayant assez d'influence morale pour faire franchir

aux Chleuh une étape importante dans le chemin de la civilisation : la sécurité des marchés.

Également dans l'*Haoudigi*, p. 28, trois frères : Mohammed, Mhamed, Ahmed, petits-fils de Sidi Hassein ou Cherhabil et professeurs à la zaouia de leur grand-père, à El Ma el abiad des Senhaja.

# SIDI AHMED OU MOUSSA

V

## L'ANTI-ATLAS

(NOTICES)

## L'ANTI-ATLAS MONTAGNE DES GUEZOULA

Nous connaissons encore très mal une grande partie de l'Anti-Atlas où nul Européen n'a jamais pénétré. Les deux études rassemblées ici ayant pour cadre cette région, nous ont amené à chercher à la connaître un peu mieux, tant à l'aide de documents indigènes que par de nombreux recoupements auprès des gens du pays, soit à Rabat où il n'est pas une tribu chleuh qui n'ait des représentants, soit au cours de tournées dans le Sous.

On a pensé qu'il n'était peut-être pas inutile de reproduire ici deux de ces documents et d'y joindre avec une carte, non pas une monographie du pays — impossible à faire tant qu'on n'y sera pas —, mais quelques notes sur ce que nous connaissons actuellement de ce pays.

On s'étonnera peut-être d'y trouver tant de noms de saints. Ce n'est pas seulement pour illustrer l'étude sur Sidi Ahmed ou Moussa, mais parce que les saints sont un élément important dans la géographie, comme dans la religion de ce pays berbère. Ce sont les bornes à la fois matérielles et spirituelles dont il est jalonné, et les points précis auxquels peut s'accrocher une enquête.

L'Anti-Atlas se détache du Grand Atlas dans la région du Siroua. Il est orienté sensiblement Nord-Est-Sud-Ouest et va mourir au-dessus de l'oued Noun chez les Ait Bamrane.

En partant de l'Est, les tribus de la crête sont sensiblement les suivantes :

Sktana, col de Tizi Azrar.

Inda ou zal.

Ida ou Nadif entre les deux sommets d'Ouaklim à l'est et de Fidous à l'ouest.

Ida ou Kensous où est notre poste d'Igherm, chez les Ait Ouanzal.

Ida ou Zekri.

Iberkaken.

Tazalakht.

Ait Abdallah.

Tasrirt.

Amanouz.

Ighchan.

Ait Ouafqa.

Mejjat.

Ait Rkha.

Akhsas.

A. Abdallah.

A. Ba amrane.

Deux vers chleuh indiquent les sommets les plus durs :

Anzal[1] s Ouzour Ighir[2] s Tizza[3] s Tzalakht[4]
Ala'geb neddounit ainna kount ikkan ikhaṭer.
« Anzal, Azour Ighir, Tizza et Tazalakht
les plus mauvais lieux du monde,
on risque en allant chez vous. »

La partie orientale, au sud de Taroudant, des Zenaga-Souktana, jusqu'aux Hilala, offre l'aspect assez régulier

1. Ida ou Kensous (c'est le poste d'Igherm).
2. Ida ou Zekri.
3. Iberkaken.
4. Remarquer dans ce vers l'allitération produite par cette succession de sifflantes.

d'un plateau d'où émergent quelques sommets rocheux et dont les flancs sont entaillés au Nord et au Sud, par de longues et étroites vallées d'érosion, dont les types sont, sur le versant du Sous, celles des Ait Tangarfa (Indaouzal) des Arghan, Ida ou Finis, Tiout, Isendala.

Sur le versant Sud, deux vallées semblables, celles des Ait Melloul (Indaouzal) et des Ida ou Nadif qui conduisent toutes deux au Tatta. Une troisième, le haut oued Aqqa, est habité par les Isaffen et les Iberkaken.

Les points d'eau sont dans les vallées. Sur le plateau, il n'y a guère que des citernes.

Au-delà des Hilala, le versant qui regarde l'Atlantique est beaucoup plus chaotique, c'est le *triple massif du Lekst*, des Ammeln et des Ait Souab émergeant au-dessus du plateau des Ait Ouadrim, au Sud des Chtouka et qui semble comme projeté de la chaîne principale vers le Nord, à moins que le Lekst ne soit une assise plus ancienne sur laquelle serait venu buter et s'infléchir un peu l'Anti-Atlas.

C'est le *massif des Ait Ahmed*, au-dessus duquel on aperçoit le « doigt » d'Aḍaḍ meḍni, tombeau de Sidi Mḍden ou Ali.

C'est enfin la *montagne des Ida oultit*. De toute cette montagne, cet ancien *Djebel Hankiza* de Léon et de Marmol, toutes les eaux, avec de grands détours, viennent se réunir à *Tankist*, pour former l'oued Massa.

Dans ce chaos, pas de fil directeur, comme serait, par exemple, un fleuve central.

## LE DJEBEL LEKST

Dans cette masse confuse, assez bien circonscrite à l'Est et au Nord, et à l'Ouest, par le cours de l'oued des

Ait Mzal et au Sud par l'oued Amaghouz, il semble qu'on peut distinguer trois massifs distincts :

Le Lekst des Ait Oughan au Nord ;

Le Lekst des Ait Souab au Sud-Ouest.

Le Lekst des Ammeln au Sud-Est.

Le point culminant serait Afa n timezgidiouin, chez les Toudma, au Sud-Ouest des I. ou Gnidif, au Nord d'Ammeln.

L'Asif n' ait Mzal, né aux Ida ou Gnidif, porte dans son cours supérieur le nom d'Asif n tahoggouat parce que ce fut une limite entre les lefs. Il y a dans cette haute vallée, un château d'eau marqué par le pays d'Irgh qui envoie ses eaux à la fois à l'Asif n ait Mzal à l'Ouest et à l'Asif Ikhoullen ou Asif admam à l'Est qui va se perdre chez les Haouara dans le « fid » d'Aourga. C'est sur ce dernier versant, à Irgh, que se trouve la belle source Ain Madao, où la tradition place le campement de la mehalla d'un ancien sultan.

Non loin de là quelques cols importants : Tizi n Tarakatin qui va du Nord au Sud, des Ida ou Gnidif chez les Ammeln.

Tizi oumlil, des Ammeln aux Ait Abdallah.

Tamgert Amz ikhsan, entre les Ida ou Gnidif et les Ait Souab, par les Toudma.

Tamgert Oulgoud, entre les Ida ou Gnidif et les Ait Souab, par les Isagen[1].

Amz Ikhsan est la grande voie qui traverse la montagne de l'Est à l'Ouest, et a pu être empruntée par le Khalifa d'El Mansour (Kennach).

Entre les Ait Baha et les Ait Mzal, l'oued décrit un grand cercle et change sa direction Sud-Nord pour une direction Nord-Sud, traverse les Ait Ouadrim, sous le nom d'Asif oungarf et à l'Arba des Ait Ahmed, reçoit l'important

1. Il y a un autre Oulgoud chez les I ou Gersmouk, au Sud d'Adai.

oued Amaghouz dont une des branches, l'oued Ammeln, a une source non loin de celle de l'asif A. Mzal, avec lequel il entoure complètement le massif du Lkst.

L'oued Ammeln traverse tout le pays d'Ammeln au pied Sud du Lekst, reçoit la rivière qui vient de Tasrirt, au pied de l'Adrar mqorn par la zaouia d'Aiighd et l'Arba de Tafraout, marché d'Ammeln.

Il prend le nom d'Amaghouz et sépare les Ait Souab au Nord, des Ida Oultit au Sud.

Il reçoit à Ahandour « ger inkan », « entre les pieds du trépied », l'oued d'Itahala dont les branches viennent de Tasrirt, d'Amanouz par Tarsouat, et d'Ighchan et se réunissent vers la zaouia d'Agersif, et Tizi ouaousift.

Il reçoit aussi à Ahandour, l'oued des Ida ou Semlal qui traverse dans toute sa longueur la tribu des Ida ou Semlal, pépinière de marabouts.

L'oued Amaghouz, avant de rejoindre l'Asif oungarf à l'Arba des Ait Ahmed, reçoit d'une part l'Asif n Takoucht qui vient du col d'Amz ikhsan ouvrant un chemin à travers les Ait Souab, et au Sud, une petite rivière d'Adai qui ouvre le col important de *Tamgert oulgoud*, à travers les Ida ou Guersmouk, grande voie de Tiznit et d'Ouijjane aux Ait Souab.

Au Nord d'Adai, au-dessus et au Nord de l'oued, le sommet d'*Adad medni*. Après l'Arba des Ait Ahmed, le fleuve prend le nom d'Oulghas.

Il reçoit à Grisaffen (entre les rivières, confluent Agersif-Gersif), l'Asif oudrar qui vient des Ida ou Baqil et dont trois des hautes vallées forment une partie des Ait Isaffen, les Ida ou Baqil de la montagne. Puis il traverse les Ida ou Guersmouk par El Arba des Ida ou Guersmouk.

Enfin, à Tankist, l'oued Oulghas reçoit l'oued Tazeroualt. Deux des hautes vallées de celui-ci sont encore aux Ida ou Baqil (Ida ou Gougmar, et Agoumad asaka, voisin des Mejjat).

Un autre vient des Mejjat de Tizelmi, l'Asif Ibder de Tagjgalt et Tiounaman.

L'oued Tazeroualt, formé à Targa ichriken par la réunion de ces rivières, traverse la plaine de Tazeroualt et la zaouia de Sidi Ahmed ou Moussa.

A Tamda ira'man, il reçoit deux affluents venus des Mejjat : Asif Tarmast et oued Kerkour.

De là, il coule droit vers le Nord, passant à l'Est d'Ouijjane et à Asaka sous le nom d'Asif n Tamourt. Un peu au Nord d'Asaka, il reçoit l'oued d'Agouni n Sidi l' Ghiati qui vient de la montagne des Ida ou Baqil, voisine des Ida ou Semlal par Kerdous, Tizgui et Tighmi.

Sa haute vallée, avec les trois hautes vallées de l'Asif oudrar et les deux hautes vallées de l'oued Tazeroualt, forment la moitié montagnarde des Ida ou Baqil, les Ait Isaffen.

Ayant reçu ainsi tous ses tributaires, l'oued Oulghas perce au Nord de Tankist l'avant-chaîne de l'Anti-Atlas, Ouarzmimen-Tachilla, et va se jeter à la mer à Massa, sous le nom d'oued Massa.

Les tribus qui peuplent le bassin de l'oued Massa sont les suivantes :

Ida ou Gnidif ;
Ida ou Ktir ;
A. Mzal ;
A. Baha.

Tous les A. Ouadrim { A. Moussa ou Bqqo, A. Touzzoumt, A. Fellas, A. A'in, Imkouin, Imdouin }

A. Oualiad
A. Ouigemman
Ait Oughan
Tidli

A. Daoud ou Moussa
A. Bahaman
Isagen
Toudma

Tous les Ait Souab { Indrif, Takoucht, Azour ighalen, Hachtouken, Iguisel, Ait Yahia }

{ Ammeln, Tasrirt, Amanouz, Ighchan, Itahala } En partie sur le versant-Nord.

Les Ait Ahmed

Puis les Ida Oultit { I. ou Semlal, I. ou Baqil, I. ou Gersmouk }

Tazeroualt
Une partie des Mejjat de Tizelmi.

Dans le sud de ce que nous appelons le Maroc, nulle région n'est semblable à l'autre. Le Tafilalet n'est pas le Drâ', qui n'est pas le Grand Atlas, qui n'est pas lui-même l'Anti-Atlas. Celui-ci a des caractères bien distincts :

L'Anti-Atlas a *un nom*. Cette montagne, avec son Dyr du Nord et du Sud, c'était le pays des Guezoula [1], les Gazules de Marmol et de Léon, gardes des sultans saadiens.

C'est un pays de *sédentaires* qui sont, pour la plupart des nomades fixés, après être venus du Sud. Nous pouvons même prendre aujourd'hui, des tribus nomades en flagrant délit de sédentarisation dans le sud de l'Anti-Atlas. Ce sont les Ait ou Mribet, suzerains des qsours de

1. A son extrémité sud-ouest, vers l'Oued Noun, c'était le pays des Lemṭa. Asrir des Azouafid de l'Oued Noun est désignée dans d'anciens textes comme la ville des Lemṭa.

Tissint, Tatta, Aqqa, Ida ou Blal, Oulad Jellal. Cela nous montre la fixation des nomades comme certains phénomènes d'aujourd'hui nous expliquent d'anciennes formations géologiques [1]. On peut même dire avec certitude que la présence française au Maroc a barré la route, au moins pour un temps, à ces migrations venues du Sud qui menacèrent à leur tour les nomades anciennement fixés, comme les Guezoula; migrations dont la venue des Sahariens de Ma el Aïnin et d'El Hiba aurait pu être un brillant épisode.

L'Anti-Atlas, limite sud du Maghreb, au contact du désert (Sahara), du pays des noirs (Soudan), a eu jadis des villes peuplées que nous trouverons dans notre avance, elles ou leurs ruines.

*Tagaost* qui fut où est Ksabi de l'Oued Noun, fut un marché fréquenté au XVIe siècle.

*Tamdoult* ou Aqqa, dont les ruines sont près de Tizounin, chez les Ait ou Mribet, fut certainement une ville très peuplée, toute part faite à la légende [2]. Sa richesse venait d'une mine voisine que nous aurons peut-être à revivifier, el A'ddana, Ta'addent.

*Tamanart*, qui fut la capitale des Guezoula [3], a conservé toute son importance, au débouché vers le sud des eaux de l'Atlas Central, et fournit de dattes de bonne qualité tout le Sud Marocain [4].

*Tazalakht* à la crête de l'Anti-Atlas, chez les Ait Abdallah,

1. Foucault qui a tout dit pour les lieux où il est passé écrivait en 1888 : « Ould bou Nailat a une maison à Toug er Rih, mais il habite souf la tente. » Le Doublali actuel habite Aneghrif qu'il a conquise sur le les Guezoula. Deux faits dont le rapprochement met le phénomène en lumière.

2. Voir notice sur les lefs du Sud et sur Tamdoult ou Aqqa.

3. Dont l'emplacement sur le Dyr Sud de l'Anti-Atlas à la porte du désert, illustre aussi en partie la fixation ancienne des nomades Guezoula de la montagne, en chassant ou en comprimant les autochtones de lef Ahoggoua.

4. Plus à l'ouest, les palmiers d'Ifrane et d'Iguisel, par exemple, ne donnent plus que des dattes dites « aharmouch », de mauvaise qualité.

fut une ville importante, grâce à une mine d'argent voisine.

Toutes ces villes supposent une population nombreuse pour les peupler ou les fréquenter pour les échanges entre Nord et Sud.

En résumé, l'Anti-Atlas a une population de *sédentaires*. C'est un fait important à connaître pour la conduite des opérations dans leur pays. Ils tiennent à leurs villages généralement situés dans les cuvettes des vallées, où ils ont leurs biens. Il n'y a, sauf erreur, *aucun* magasin collectif dans l'Anti-Atlas occidental.

Autre fait important pour notre pénétration. Ces montagnards habitants d'un pays pauvre, comme nos Savoyards ou Auvergnats, s'expatrient temporairement et individuellement, toujours avec esprit de retour, pour gagner la vie de la famille. Il n'est guère de famille qui n'ait, ou n'ait eu un de ses membres dans le nord du Maroc ou en France, surtout depuis la guerre. Cela augmente évidemment la perméabilité de ce pays dans lequel tout le monde parle berbère, dialecte chleuh, mais où il ne faudra pas s'étonner d'entendre parler l'arabe ou l'argot de la banlieue de Paris.

Certains de ces montagnards, comme les Ida ou Ba'qil, descendent parfois leurs troupeaux au début du printemps dans les herbages de la plaine (plaine d'Ahl Ma'der, vallée de Mchaibik au-dessous d'Ouijjane) c'est la coutume de l'A'zib essentiellement temporaire et sans déplacement de tribus.

En revanche, les nomades du Sud en voie de fixation, comme les Ida ou Blal, se transportent tous dans les ma'ders de l'Oued Dra, pour y semer quand il y a de l'eau.

La coutume de l'A'zib est illustrée par ces vers : « Quand on a couru le pays sans trouver de fleurs on fait remonter son troupeau, n'espérant plus le pâturage » (la'zib).

Tout le pays est organisé en tribus de manière assez

démocratique, sous des assemblées d'inflas ou Ait Arbain, ou sous de petits chefs qui doivent tenir compte de ces parlements de notables. On n'y voit pas un grand chef, Madani Akhsassi n'a vu grandir sa puissance que grâce en partie à notre présence.

Il faut aussi tenir compte de l'influence des marabouts, des zaouias, dans ce pays très islamisé, mais à la Berbère, c'est-à-dire avec un grand respect pour les saints locaux.

## NOTICE SUR LES IDA OU SEMLAL

Les Ida ou Semlal sont une tribu de la confédération des Ida Oultit. Ils occupent la vallée des Ida ou Semlal, une de celles qui réunissent les eaux de l'Anti-Atlas central pour former l'oued Massa (conf. à Tankist).

L'Oued des Ida ou Semlal vient de Tifermit, aux confins des tribus Ighchan, Ida ou Semlal, Ida ou Ba'qil, Ait Ouafqa, Mejjat. Le sommet important de cette région est l'*Adrar Ighchan*, assez longtemps couvert de neige et qu'on aperçoit de Tiznit au delà de la masse montagneuse des Ida ou Baqil, où est Kerdous. L'oued Ida ou Semlal coule sensiblement du Sud au Nord vers les Ait Souab et il marque sensiblement le grand axe de la tribu.

« Ida ou Semlal ṭmi Ahandour ar Tareghna »

c'est-à-dire : les Ida ou Semlal ont pour limites au Nord Ahandour et au Sud Tareghna. Tareghna est au Sud vers Tifermit (il y a là Tigemmi n Boumzough, fréquent terrain de combat entre tribus Semlala et Mejjat).

Ahandour est au Nord de la tribu, « ger inkan », « entre les trois pieds du trépied », c'est le confluent des trois rivières pour former l'oued Amaghouz, puis plus bas l'oued Oulghas et l'oued Massa.

La tribu est limitée à l'Ouest par la grande crête qui la sépare des Ida ou Guermouk de Tafraout Imouloud, et

des Ida ou Baqil Ait Isaffen. C'est dans ce massif entre Ait A'rous et Tafraout Imouloud que se trouve *Tazmout*, médersa des Ait Rba, origine des saints Oulad Akerramou et Oulad *Sidi Abd allah ben Yacoub*, ainsi que Sidi lhaj Ia'zza des Ait Ouaskhin.

Sur cette crête, du Nord au Sud, le massif d'Azour ellili, le col de Tizi ounbed, entre Amazer et le Jama'; le col de Tizra n Tmanart, entre Afella ougouns et Ida ou Semlal, où elle se rattache, aux Ait Ouafqa, à la grande ligne de crête de l'Anti-Atlas.

La crête qui limite à l'Est la vallée des Ida ou Semlal est marquée par quelques points : Tizi n tqida, entre Ait A'rous et Tahala. Plus au Sud les Ait A'rous ont des fractions des deux côtés de la crête qui communiquent entre elles par *Tizi imouchioun* (Ighalen et Iger n aït Abbes et Tajgalt).

L'eau de cette région va former l'*oued Tahala* par *Agersif* à Tizi ouaousift (mellah). Il a trois branches : une vient de Touiït au pied de l'Adrar Ighchan, une d'Amanouz par Tarsouat, une de Tasrirt.

Au Sud de Tizi imouchioun, la crête continue par l'*Adrar ighchan* qui domine tout le pays, puis par Adrar *Ameksou*, au-dessus du col de Tizi Oumanouz.

Les Ida ou Semlal ont trois fractions : Ait A'rous (700 canouns), Ait Oulili (1.000 canouns), Ait Rba (300 canouns).

## AIT OULILI

La haute vallée est aux *Ait Oulili* jusqu'aux Igouisalen. L'oued venu de Tifermit passe au marché d'Oulili, *Souq el Jma'*, puis au marabout de *Lalla Ta'zza* où ils ont leur médersa, sous Tizi oudq. Non loin, les Ait Ouaggag qui sont de la famille de Lalla Ta'zza. En amont les Ida Mouchenni qu'on dit d'origine juive.

L'oued Toumlilin vient de *Tizi Ounbed* (citerne) et rencontre l'Oued Ida Semlal, à Anammergh ouasif sous Ait Moulai (Agouni n Zountal doit être dans cette vallée). L'oued passe à Afella ouasif, puis aux Igouisalen dans la fraction des Ait A'rous.

### AIT A'ROUS

Sont en aval, où la rivière passe à Toughzift. Les Igouisalen furent le théâtre de combats fréquents entre Ait A'rous et Ait Oulili. Car les Ida ou Semlal sont très divisés. Le dernier « a'ib » (guerre) des Igouisalen a duré sept mois.

Au Nord au delà d'Amaghouz, ils sont voisins des Aït Souab (Arba' n Tanalt).

Les Ait A'rous ont de nombreux saints surtout chez les Ait Moulai. Il y a Sidi Mohammed ben Sliman et Sidi Boubeker ben Sliman (sur B. Merouan, dans un reg qui domine Tizi Ounbed). Le premier est le célèbre auteur du « Dalil el Khirat » et un des apôtres du soufisme au Maroc.

La médersa des Ait A'rous est à Bou Merouan, patrie de Sidi Ahmed ou Moussa. Près de là, « labrar es ṣoufia », et tout près Tagant Ougdid. Près de là également Sidi Bqas ou Abbes, Sidi lhaj A'mr igg l'mnja', Sidi ali, petit-fils de ce dernier, mort à Tagant ougdid (*Haoud*, p. 310).

Les parents de Sidi Ahmed ou Moussa sont Sidi Moussa et Lalla Taounnout. Leurs qoubbas sont ruinées. Ils n'ont pas voulu en supporter.

Dans la fraction Ait ABBES des Ait A'rous, voisine d'Itahala, il y a Sidi L'Hadj Brahim n ait Abbes. C'est un grand saint. Jurer chez lui vaut 50 imgilli (co-jureurs, p. imgallan). A Toughzift leur terre est « akal l'afou,

terre de salut ». On y vient en chercher en pèlerinage.

Il y a à Louh, Sidi Bou Na'man, ancêtre des saints d'Agersif, dont les frères sont Sidi Fattas ou Ali et Sidi Medden ou Ali (*Haoud*, p. 243). Louh est à l'Est de Toughzift au-dessous et au Nord de Fli, qui est dans Taghanimt, où est Sidi Brahim ou Ali.

Sid Fattas ou Na'man, sur l'Afa ntzkka, sur la grande crête au Nord de Fli, regarde à la fois Tahala et Semlala.

## AIT RBA

Ils sont voisins des Rezmouka de Tafraout l Mouloud (voir plus haut).

« Boumerouan irouas Tazeroualt izdar », parole de Sidi Ahmed ou Moussa : « Bou Merouan a la beauté, Tazeroualt a le pouvoir. »

Les deux lefs des Ida ou Semlal sont, d'une part : Ait A'rous, Ait Souab, Izananen (des Ida ou Gersmouk) ;

D'autre part : Ait Rba, Ait Oulili, Ait Tiroukh (id. de Tafraout lmouloud).

Les ouvriers :

Tidli imzilen, les forgerons.

Tizi imachioun, les bijoutiers.

Ighalen n ait Abbes (Ighir), les crosses de fusils.

Les Ida ou Semlal sont entourés par les tribus suivantes : à l'Est, *Tahala*.

*Amanouz* dont Tarsouat est à l'Est de Tajgalt (I. ou S.).

*Ighchan* dont Tidli Ighchan est au pied Est du Djebel Ighchan.

*Ait Ouafqa* dont Takatert est au pied Sud des Djebel Ighchan.

*Mejjat* Ait Ali (D. Boumzough, Imi n tareghna).

*Ida ou Ba'qil* (Tamgert n Tizra n Tamanart et Tizi Ounbed).

*Ida ou Gersmouk* (Azour) ellili.

*Ait Souab* (Amaghouz).

## NOTE SUR LES MEJJAT

Grande tribu de montagne qui encadre du N.-E. au S.-O. la crête de l'Anti-Atlas dominant Tazeroualt au Nord.

On dit Mejjat de Tizelmi (v. relation de Sidi Brahim de Massa). Tizelmi est le nom du plateau où on cultive le terrain bour. Il y fait froid. Le chanteur dit :

« Kigh Tizelmi asemmid inghaiagh gisen. »

« En allant à Tizelmi, je suis mort de froid. »

Les arbres fruitiers sont figuiers, amandiers, figuiers de Barbarie. Plus d'arganiers. De l'a'rar.

Le *marché* est le Had Izeroualen, chez les Ait Moussa ; réunion de la tribu, près de Dar Yahia ou Bella.

A peu près à égale distance des quatre marchés voisins : Khemis ait Oufqa — Jama' Alili des Ida ou Semlal — Tlata des Ida ou Gougmar (Ida ou Baqil) Tnin d'Outaten (A. Rkha).

*Zagour*, à l'Est des Ait Rkha, fut un camp des mehallas. On y vient de Tiznit par l'Oued Adoudou : Oulad Jerrar, Mighert, Toufougnit, Tnin des Ait Rkha, Zagour.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Division : | Ait Ali | 900 | La tribu est divisée ; les Ait Ali le sont en deux fractions dont une est les Ait Izliten. |
| | Ait Moussa | 300 | |
| | Ait Kermoun | 300 | |
| | Ait Tajajt | 700 | |
| | Ida Benniran | 300 | |
| | Ait Hemman | 300 | |
| | Ait Rkha | 900 | |
| | | 3.700 | un peu forcé : 2.500 environ sans les Ait Rkha. |

A la pointe N.-E. de la tribu, chez les Ait Ali, vers Ait Ali ou Baha, et Afa n tzgzaoun, partage des eaux en trois versants :

Vers Tazeroualt par l'Asif Ibder de Tagjgalt (Anou Ibder, puits) ;

Vers Taghjijt par l'Oued Saiad de Tazount, Agouni Haddan (Ait Moussa) et Ait Harbil ;

Vers Tamanart, par l'Oued Smougen, le plus important.

Et par Targa Khdir et l'Asif n Int dont les ma'ders sont labourés par tous les voisins.

Les voisins des Mejjat sont : Ait ouafqa, Ida ou Ba'qil Tazeroualt, Oulad Jerrar, Ait Rkha, Akhsas Timoulai, Ifrane, Ait Harbil des Id Brahim, Smouggen, Amanouz.

A la crête entre les Ait Ali et Amanouz, au Sud des Ait Ouafqa, se trouve Dougadir Iligh, pays de marabouts.

Il y a deux familles rivales à Dou gadir Iligh :

Les Oulad Sidi Ali ou Abdallah, descendants de Sidi Abdallah ou Said Regragui, dont le tombeau est à Aimour entre Tahala et Ighchan ; les Oulad el Haj Ali el Derqaoui, qui a répandu l'ouard Derqaoui dans la région.

D'autres agdals (lieux affranchis par un marabout) sont :

Ouaougchrir Ait Moussa.<br>
Agadir Izri — Ait Ali.<br>
Afa igourramen. Ait Hemman.

} Ait Ouaimour.<br>
Regraga.

Il n'y a pas de moussem chez les Mejjat. Le leur est au Tazeroualt, en automne.

Les Ait Moussa avancent assez loin dans le Dyr, vers le Sud. Ils sont voisins d'Ifrane et des Ait Harbil.

Les Ait Ali, la plus forte fraction, sont divisés.

Les Mejjat ont en tout 40 inflas.

Il y a des mines à Ouansim Ait Moussa.

A Tiizmren, montagne sur le chemin d'Ifrane, grande caverne, chemin de Timoulai oufella à Amsra d'Ifrane.

Timoulai entre Akhsas — Ait Rkha, Mejjat et Ifrane (cause des conflits).

Itinéraires des Majjat aux Hilala :

I. — D'Ait Ali au Idouska, 2 bons jours, milieu à Tasrirt. Ait Ali. Dou Gadir Iligh (M.), Ait Lhassen ou Ali (Am.), Tizi (Am.), Tasrirt Igourramen oudadas (limite A. Abdallah), Zghenghem, Arba Asaka (Ait Abdallah) Azaghar n Imsliten. Tlata Idouska.

II. — D'Ait Ali à Tasrirt par Tajermount, Dou Gadir, Ighchen (I. ougni). Ait Lhassen ou Ali, Tizi oumanouz. Tasrirt.

Tizi oumanouz est au pied et à l'Est de l'Ameqsou, extrémité Est de la montagne des Ighchan. Les eaux vont, d'une part, à Tasrirt et Tahala, par Tarsouat ; d'autre part, à Smougen par Dou Gadir Iligh. Agoŭmad asaka et Tighloulou sont l'asdrem[1] entre Mejjat et Boudrara Ida ou Ba'qil.

A Tighloulou les marabouts de Sidi Mhamed ou Idir. Pays de légendes : Tadencha, Agadir n Tighloulou, Tagounit ouzekki (Mines).

Itinéraire de Tiznit à Tamanart par les Mejjat ; 3 jours : 1er Tazeroualt ; 2e Tizelmi ; 3e Tamanart. A partir de Tazeroualt 2 itinéraires :

I. — Tazeroualt. Tiouanaman. Tagjgalt. Tizelmi.

(D. Yahia ou Bella. A. Moussa). Tazount agouni haddan. Agouni Melloulen, Tagjgalt[2], Tamanart.

II. — Tazeroualt, Targa ichriken, Tlata Ida ou Gougmar. Tifermit, Jama n Oulili, Khemis n Ait Ouafqa. Dou gadir Iligh. Agjgal. Smougen, Imi ouzlag. Tamanart.

1. « Asdrem », porte, barrière, lieu de combat entre tribus voisines.

2. Il y a Tagjgalt des Mejjat, versant Nord, asif Ibder, et Tagjgalt de Tamanart. Il y a aussi Agjgal, de l'oued Smougen, et Tajgalt, entre I. ou Semlal et Tahala.

## SMOUGGEN

Tribu de montagne. Le long de l'oued Smouggen, passage du Nord au Sud, des Ida ou Semlal et des Ammeln par Tizi Oumanouz sur Tamanart.

Beaucoup d'eau.

Pas de bêtes de somme (ânes, chevaux, mulets), rien que des chameaux.

Mines, dit-on.

Sont sous le commandement du Tamanarti, mais de lef Ahoggoua. Ils ont fait « debiha » aux Id. Brahim de Taghjijt , A. Harbil [1].

L'oued vient sensiblement Nord-Sud de Dougadir Iligh, Tagenza, Tiout (Anou Idir, Tiout, marabouts).

Rejoint l'eau d'Ighchan et d'Amanouz par Agadir, Ouayou [2] et Izerbi (cuivre) (Tahaououat sur l'un des deux). Puis coule à Agjgal, Aoukerda où il entre dans une caverne (où passe le chemin), puis Iggiougmir, Anammergh n Smouggen, chefs de la tribu.

Puis Timoula et Timsoult, et Imi ouzlag, confluent de l'oued Isi, un peu en amont de Tamanart.

Au-dessus d'Anammergh Smouggen à Tikouiat, il y a une source : Ain Iroumin, on y entend gronder, il en sort des vapeurs.

Leurs saints sont S. Daoud ou Youssef.

Sidi Ahmed ou Daoud.

1. Harbil, syn. de Ahoggoua, comme Amribet.
2. Ayou, la bosse.

Pas de médersa, des écoles coraniques.

Anammergh Smougen, beaucoup plus près de Tamanart que du Khemis n ait Ouafqa.

La vie est dans la rivière Nord-Sud. A l'Est le Khla au delà duquel Igounan Isi.

A l'Ouest le khla jusqu'à la montagne d'Amtdi, à l'Ouest de laquelle coule l'oued qui va à Taghjijt, de Targa Khdir et Agouni Haddan.

Luttes intestines entre les inflas. L'an passé ils ont tué Bouhouch, anflous d'Anamergh Smouggen et ses trois fils[1].

Ils ont acompagné le Tamanarti dans la dernière lutte contre Timglicht.

Les Ida ou Semlal s'étaient abstenus sur la parole de Moulay Ihaj, le marabout d'Aiighd.

Pas de marché, Smouggen est le chemin des dattes des Ida oultit à Tamanart.

1. Le survivant a quitté le pays et a fait « tighersi » (sacrifice) à Tagjgalt nait Tikni de Tamanart (Guezoula).

## TASRIRT

Tribu qui tient le haut plateau de l'Anti-Atlas, entre Ammeln au Nord, Igounan Isi au Sud, A. Abdallah au Nord-Est et Amanouz au Sud-Ouest.

On compte quelquefois Tasrirt comme Amanouz. Le point important est l'Adrar mqorn, qui n'est pas à la ligne de crête, mais sur le versant Nord de l'Anti-Atlas et dont les eaux vont par les Ait Ousim et Tafraout à l'O. Ammeln.

Haut lieu vénéré. Bois de chênes. « Afa laoulia », la montagne des saints où sont des pierres qui servent à éprouver les méchants, « tizra qouainin », « les pierres qui vous prennent ». Il y a une pierre qu'on appelle « tra'mt n rasoul Allah », la chamelle du Prophète, à cause de sa forme.

Près de l'Adrar mqorn, est la zaouia de Moulai Ihadj à Aiighd.

Entre Tasrirt et les Ait Abdallah, est le pays vide d'Adadès où vivent quelques marabouts, igourramen Adadas. Les Ibannarn et les A Abdallah y ont en commun des terrains de culture et de pâture. Le pays d'Ilmzgdad comprend Astir, Anzern et Tizerkin. En ce dernier lieu, tombeau de Sidi Ahmed ben Abderrahman (contemporain de Sidi Ahmed ou Moussa) (Haoud, notice) près duque la lieu le moussem annuel.

Les Ibannarn tiennent le haut oued Isi. Ils ont Izourzan

où on fabrique des fusils et leur médersa est à Taghaout oum lbrouj.

Le Jama' de Tasrirt est entre Taloust et Izourzan. Près de Taloust, la maraboute Lalla Mammas Ali.

Dans le conflit actuel de Timglicht, les Ahl Tasrirt, sauf ceux de Tinzgit, sont du parti de Timglicht.

Chemin de passage entre les Ait Abdallah et les Ida ou Semlal, par Amanouz.

Arbres de haut plateau, amandiers, figuiers, figuiers de Barbarie, plus d'arganiers ni de palmiers.

## AMANOUZ

Prolonge au Nord-Est des Mejjat la crête de l'Anti-Atlas jusqu'aux A. Abdallah (Tasrirt compte quelquefois comme Amanouz).

Voisins : Ammeln et Tahala, Ighchan, A. Ouafqa, D. Gad. Iligh, Smouggen, Igounen.

Leurs fractions sont : A. Daoud (près d'Agersif), A. Lhassen ou Ali, Ait Ali, A. Abdennaim (Izerbi). Ils n'ont pas de marché parce que pays pas sûr (Au Nord de la crête Tarsouat[1], Imin ougadir, Agersif. Au Sud, Izerbi, Iqouzaren, Ighil ouamen, Ait Bounouh, Ait Tounin).

Moussem d'Izerbi de Sidi Aissa ou Salah (H. 257), 22 août, 8 jours après celui de Tazeroualt. Il y a deux cols : Tizi oumanouz, à la limite Ouest de la tribu, entre eux et les Irrehan, important lieu habité : Agadir ou Amanouz sous Ameqsou. Les eaux de ce col vont d'une part, à Tahala par Tarsouat[2], au Nord et au Sud ; d'autre part, à Dougadir Iligh et à Smougen. Il y a le col de Sidi Abdallah le Qouzari un peu à l'Est.

Les A. Amanouz sont divisés. Dans le conflit actuel le plus grand nombre est favorable au Tamanarti.

Comme presque tous les A. Tasrirt (sauf Tinzgit) sont du parti de Timglicht, c'est entre Tasrirt et Amanouz que se livrent les combats. Amanouz compterait 800 ou 900 canouns comme les Ait Ali des Mejjat.

1. Près de Izerbi Taourirtouanas, mines de cuivre.
2. Qui est le lieu d'origine de Sidi Mohammed el Haoudigi, l'auteur du *mnaqib*.

## IGHCHAN[1]

Les Ighchan ont pour voisins :

Sud-Ouest. — Ait Oufqa.

Nord-Ouest. — I ou Semlal.

Nord-Est. — Tahala.

Est. — Amanouz.

Sud. — D. Gadir Iligh.

Le centre de leur pays est l'Adrar ighchan, haut sommet longtemps couvert de neige et qui domine tout le pays.

Son prolongement au Sud-Est l'Ameqsou dominant Tizi Oumanouz à l'Est, qui les sépare des Amanouz.

Les points sont Agouni Igoudman, Anammergh au Nord de la montagne, Agouni idiyan, au Sud. Leur médersa est à Anammergh.

Ahmed o. el Haj Brahim Irrchi joue des lefs Ida ou Semlal avec son argent et il a de l'autorité.

Les Ighchan font lef avec les A. Arous des Ida ou Semlal. Ils sont *Ahoggoua* (on dit dans le pays Iharbilen, *Harbil*).

Alors que les Amanouz sont Guezoula ainsi que les A. Oufqa et font lef avec A. Rba et A. Oulili des Ida ou Semlal.

Les Mejjat interviennent dans leurs luttes pour gagner de l'argent.

1. Que certains disent d'origine arabe Ghssan.

I. ou Gnidif. — Sidi Messaoud Afoullous, mous. Jama, des I. ou Gnidif.

A. Oualiad. — Asgherkis, zaouia de Sidi Ibourk.

A. Ouigemman [1]. — Taourirt ouanou. Sidi Ali ou Youb Ifrkhs (Regraga).

Tiouzzioun. — Douzemmour. A. Bou Chouar.

Ait Souab Takoucht. — Sidi Said Gouaoujou.

Hachtouken. — Lalla Talmst. Arbán Tanalt.

Ait Yahia. — Tlata n fougerd.

Azour Ighalen. — Médersa d'Imzi.

Ammeln. — Sidi Abd el Jebbar, Aqechtim médersa l'Arba médersa.

Tasrirt. — Aiighd, zaouia Moulai el Hadj.

Tahala. — Agersif zaouia Sidi Khaled ou Yahia. Had Tahala.

A., Ahmed. — Adad médni médersa d'Azarif, Tasila, Arba, Sidi Abderrahman ou Ali (Bun moulil).

I. ou Semlal. — Jma' n oulili. Lalla T'azza B. Merouan-Tazmout, etc... (notice).

I. ou Baqil. — Sidi Ahmed Aba'qil. Sidi Mhamed ou Idir, les Ait Ougherrabou Mouzit. Asllou (Afaouzour) Adouz.

I. ou Gersmouq. — Had Ounzi. Arba des I. Oultit S' Ahmed Iazza S' Regragui Tougdirt.

Ighchan. — Anammergh Irchan Médersa.

1. Ou Demmanioun, transf. du *d* en *g*.

Ait Oufqa. — Près du Khemis, sous Igilliz, médersa des A. oufqa.

Hilala. — Sidi Yacoub ben Idir. Sidi Abdallah ou Ibourk (Idouska oufella) Moussem de Toumlilin Tafqirt Ta'llat (Idouska n Tsila).

Tasrirt. — Lalla Mammas A'li Sidi Ahmed ben Abderrahman-Tizergin.

Timglicht. — Zaouia de Sidi Ahmed ou Mohammed.

Isi. — S. Belqasem Afilal.

Tamanart. — Près de Tinmelt Sidi Mohamed ben Brahim cheikh.

## TRADUCTION D'UN DOCUMENT GÉOGRAPHIQUE PROVENANT D'UN TALEB DE LA TRIBU DES MEJJAT DE TIZELMI (1918)

L'oued des Ida ou Semlal, son cours commence à Tifermit. Et il passe dans leur souq, el Jama'[1], puis aux Id. mouchenni dont on dit que l'ancêtre s'est fait musulman (on en discute jusqu'aujourd'hui) et on dit qu'ils ont apostasié.

De là, près de la maraboute Ta'zza[2], et sous Tizi Outq et il rencontre à Imi n tala't l'oued de Toumlilin qui vient de Tizi ounbed[3].

Puis l'oued passe aux Igouisalen dont la plupart fabriquent des fusils. Là commence la tribu des A. *Arous* et finit celle des Ait *Oulili*.

Puis l'oued passe à Toughzift qui est aux Ait Arous comme Tidli imzilen où on dit que Ould el Hadj Bella a fabriqué un canon avec tous ses accessoires. On y fabrique des cartouches chez le susnommé.

Après Toughzift, l'oued rencontre à Ahandour, la grande rivière qui vient de Touiit des *Ighchan*, en passant par Tajgalt, rencontre l'oued des Ait Daoud et d'Agersif[4] qui vient de Tasrirt, et l'oued de Tarsouat[5], à Tizi ouaousift, de *Tahala*, pays de juifs.

1. El Jama' n Oulili.
2. Lalla Ta'zza Tasemlalt.
3. Tizi ounbed, entre I ou Semlal et I ou Ba'qil d'Amazer, où il y aurait depuis quelque temps un Tnin.
4. Grande zaouia des O. Sidi Khaled ben Yahia.
5. Tarsouat d'Amanouz, lieu de naissance de l'auteur du *mnaqib*, L HAOUDIGI.

Toute cette eau rencontre l'oued d'Ammeln et de Tafraout qui vient d'Afella adai et d'Adai, lieu des réunions. Combien de biens y possèdent Ahmed ben Brahim et ses enfants qui s'expatrient (temporairement) à Tanger.

Puis l'oued passe par Asaka (Imi ousaka). Au-dessous l'Arba[1] où est une médersa Ahoggoua et leurs frères sont à Agerd oudad. Puis l'oued passe à Foum Tagergoust et Agerd Oudad.

Puis l'oued dont le cours commence à Tifghelt, qui passe à Sidi' Abd el jebbar, à Imi n tizeght et Imi aqchtim où se trouve une médersa guezoula des Ammeln Afella ouasif et Ait Smaioun[2].

En aval, l'oued est au pied de la montagne du Lkst jusqu'au confluent susnommé, Ahandour. Parlons de leurs notables, c'est-à-dire aux Guezoula, Si Bella Fertat d'Amesnat, El A'sri d'Ighalen. Et les notables Ahoggoua : Ahmed ben Brahim, Abou Tarsit, Abdallah ou mejjoud, et Hamdoun de Tizgui.

Que la parole monte à *Tasrirt*, par le chemin d'Agerd oudad jusqu'à Amalou adrar mqorn[3], où il y a des mines de toute sorte, et à la zaouia de Moulai lhadj à Aiighd où se trouve Moulai Seddiq, moqaddem de la zaouia de Timglicht Sidi Madani ben Hanafi. Au-dessus, Bou lma, résidence d'Addi ben Salem qui possède orge et paille en abondance, dont la zaouia est celle des pauvres gens.

A l'Ouest Talmamst[4].

A l'Ouest Tala't el jnen, où est un homme — que Dieu le garde et ses enfants. Belqassem bel Hadj — qui a une zaouia avec son frère El Hadj Ali ben Hamou.

Tous de la tribu des Ait el hadj.

Au-dessous est Tinzgit.

1. El Arba de Tafraout, marché d'Ammeln.
2. Ce sont les deux fractions Guezoula des Ammeln. Tout le reste des Ammeln, la majorité, est Ahoggoua.
3. Adrar mqorn, sommet important entre Ammeln et Tasrirt.
4. Rem. la forme Talmamst, zaouia de Lalla Mammas Ali.

Parlons de l'oued qui descend à Isi. A l'Ouest, il y a Izourzan où on fait des fusils. Par *Ibannarn*, Taourirt, Id Saïd, Tala't essma. Et à l'Ouest, ils ont la Médersa des Ibannarn, Taghaout appelée « oum el brouj ».

Parlons de l'oued des Ibannarn, de Tizergin, à Imiouazal, où il rencontre l'oued de Timqiit et de Tagmout, à Tazrout n tanbourt.

Puis l'oued descend à *Timgdicht*[1] où est une médersa très fréquentée sous l'enseignement de Sidi Naceur el Tounouni[2] el Manouzi.

Puis à Tiouaḍou, où l'oued rencontre l'oued de Tazount des Ida ouizid à Tizga, puis coule à l'Est de l'Azaghar (de Tiouadou) et rencontre l'oued Isi dans le Khla.

Cet *oued Isi* vient du haut de Tasrirt, par Airgi où sont des mines, par les *Aït Mansour* dont le cheik est Mohamed bel Hadj ; puis à la médersa des Ait Isi à Afilal[3], à Imi ougni, Ighir, où il y a une mine d'argent, dit-on.

Puis Gdourt, en dessous Agerd amlal, puis Ait Abd el qader, petit lieu habité. Agouni ouẓoum qui se prétendent chorfas, mais on ne sait pas. Ils sont voisins d'Ifrkhs où se rassemblent les notables. Au-dessous Isi et Tala't el mimouni où l'oued Isi se rencontre avec l'oued des Ait Bounouh et avec le Targa n talat à Taouarda.

Enfin, il rencontre à *Imi ouzlag* l'oued de Smougen et descend à Tamanart.

L'*oued Smougen* vient de Tagenza de Dougadir Iligh, où est la médersa des marabouts de Sidi Abdallah ben Saïd[4] dont le descendant est Sidi Ali ben Abdallah.

Leurs voisins sont les Oulad Sidi Ali Derqaoui.

1. Timgdicht ou Timglicht, la grande zaouia de la région (v. notice sur la zaouia de Timgdicht).
2. Ait Tounin, Amanouz, versant Sud.
3. Où sont enterrés Sidi Belqasem, Afilal et l'auteur de *l'Haoudiji*.
4. Saint Regragui, enterré à Aimour entre Tahala, Amanouz et Ammeln.

Ils sont tous à Ddou Gadir, mais forment deux villages et deux partis.

Au Sud, ils ont Tiout, Anou Idir et Tahououat[1].

L'oued reçoit l'eau d'Agouni Ighchan et l'eau de la tribu d'Amanouz, qui vient de Tizi oumanouz, grand lieu habité.

De là à Izerbi où une colline tire son nom des mines de cuivre (dit-on mélangé d'or), Taourirt ouanas.

L'eau descend par Agjgal, Smougen Iggi Ougmir, Aoukerda, où il y a une montagne percée dans laquelle pénètre l'oued. Et, comme on dit en manière de proverbe :

« Celui qui doute que l'argent perce la pierre, il n'a qu'à aller à Aoukerda. »

De là l'oued va à Ddou Ighir, à côté d'Anammergh Smougen, résidence des chioukhs de Smouggen.

Plus bas Timoula et Tamsoult.

Entre eux et Imi ouzlag, confluent de l'oued Isi.

(Le fleuve ainsi formé passe par Taneghrout, Tiselgit, Ighir Ighennain, puis *Agerd*, résidence des chioukhs de *Tamanart* et pays de l'Hadj Amed.)

Au-dessous, la *Kasbah* (*des Ait Harbil*) résidence des *chioukhs Ahoggoua* et capitale de l'autorité des *Ait ou Mribet*.

Tout à fait en bas, Foum el Hisn (Imi ougadir) fin des lieux bâtis de cette région.

Au levant de tout, Icht, Tizgi Ighiren, Ait ouabelli, Ait Hemman, au-dessus Timzrar, Igdi et à son levant Tizounin, au débouché de l'oued Aqqa. Là aussi finissent les lieux bâtis de cette région.

A l'Est, l'A'ddana où sont des mines sans nombre, dit-on.

Et dans l'Azaghar de Tiouadou, à Imi agouni Aqqa, il y a un trou très profond à goulot étroit.

1. Ces trois villages sont aussi aux marabouts O Sidi Abdallah ou Said, ainsi qu'Agadir Izri, la citadelle de l'armoise. Izri = chih.

الحمد لله وحده [illegible] على [illegible]

[illegible] من الجامع [illegible] على [illegible] قبل [illegible] وموضع

[illegible] والتقى مع واد [illegible]

[illegible] الكبير [illegible] حلق [illegible] قبيلة

[illegible] الطويلة [illegible] عروسة [illegible]

[illegible] المذكور [illegible]

الواد [illegible] الكبير [illegible]

[illegible] والتقى مع واد [illegible] داود [illegible]

[illegible] النفوذ [illegible] مع واد [illegible]

[illegible] الديوان [illegible]

[illegible] الاصبع [illegible] والاصبع [illegible]

[illegible]

[illegible] هذا الواد [illegible] المذكور [illegible]

[illegible] والعشر [illegible]

[illegible] موضع المعادن [illegible]

[illegible] زاوية [illegible]

[illegible] زاوية [illegible]

[illegible] زاوية [illegible] قبيلة [illegible]

[illegible] الواد [illegible]

[illegible] الخوف

[illegible] البروج [illegible]

[illegible] والتقى مع واد [illegible]

[illegible] موضع المعادن [illegible]

[illegible] العدو [illegible]

[illegible] واد [illegible] الشرق [illegible]

[illegible] والتقى [illegible] مع واد [illegible]

موضع [illegible] مع المذكور والتقى مع واد [illegible]

[illegible]

الحمد لله وحده

[illegible]

الى [illegible] قبيلة [illegible] كافة وجيرانهم

بعد [illegible] وعليكم السلام [illegible] فموجب الكتب اعلامكم

انا امرناكم ان تكونوا في جهة [illegible] خيلا ورجالا

لمجاهدة اعداء الله ورسوله [illegible]

[illegible] بلادكم [illegible]

مراقبة العدو والتوجه اليه حيثما توجه وهذه ايام

لا ينبغي فيها [illegible] هؤلاء [illegible]

الذين [illegible] على الدنيا والدين [illegible]

الجد والحزم واليقين وتواصلوا مع اخوانكم المسلمين [illegible]

الى [illegible] العدو [illegible]

[illegible] الله [illegible] لنا ولكم [illegible]

مع [illegible] والتقلب في النعم [illegible] واستحضروا كل

من [illegible] بلاد [illegible] فقد دخل العدو في البلاد

[illegible] الله [illegible]

وعلى المحبة والسلام [illegible] جمادى الاولى عام 1332

Si on y entre, on trouve des piliers et des chemins, il y souffle un vent violent de tous les côtés. A l'intérieur, l'eau suinte goutte à goutte, se solidifie et devient une pierre lisse.

Les *Mejjat* se divisent en six fractions: A. Ali, Ait Moussa, Ait Hamman, Ait Benniran (chez eux le caïd Embarek), Ait Kermoun, Ait Tajajt, et Ait Rkha.

Les Ait Ali, à l'Est ont les Ait Ali ou Baha.

Ceux-ci ont à l'Est les marabouts d'Agadir Izri; au Nord-Est, les Ait ouafqa, lesquels ont pour voisins, à l'Est, Dougadir Iligh et Ighchan et Ida ou Semlal, au Nord.

Les Ait Ali sont la plus grande tribu des Mejjat en nombre et en étendue. Ils vont depuis la limite susdite jusqu'au Krama, en pays Ait Hemman.

Aux Ait Ali appartient Si Ahmed el Qbaiou[1], partisan de M. Ahmed el Hiba. Il habite Agouni Ibder. Il est zaouia.

Au Sud des Ait Ali, les Ait Moussa et au Sud des Ait Moussa, Ifrane, qui vont de Sidi l Mahjoub, à Tinkert, puis à Souq ifrane, puis Amsra : Ait Taghouni, Asaka, Id ou chkra, puis de là à Taghjijt et au Sahel des Id Brahim.

Au Nord d'Ifrane, l'oued d'Adai n 'ait Harbil commence à Targa Khdir et va aux Ida ou Sllam et à Taghjijt.

A l'Ouest des Ait Moussa, les Ait Hemman jusqu'à Tighirt[2] où commencent les Id Benniran.

Chez les Ait Moussa, il y a un lieu appelé Ouansim où sont des mines de toutes sortes, et Agouni ira'man sur le chemin d'Ifrane, il y a une grande caverne refuge des voleurs et des assassins.

Chez les A. Moussa, il y a un marché, le Souq el Had,

1. Oula'ioun, de qouba' l'alouette.
2. Où est le Jama n Tighirt.

où se réunissent les Mejjat. On y a lu des lettres des Ba'qila et des A. Rkha appelant au djihad, mais beaucoup convoitent de manger l'argent du Jerrari.

Aujourd'hui le chef des A. Moussa est Yahia ou Bella. Ils ont quarante inflas : Ait Ali — 8.

Ait Izliten leurs frères — 4.

Ait Moussa leurs frères appelés A. Nous — 6.

Ait Hemman — 5[1], etc...

Ils se divisent en deux :

La moitié : Ait Ali — Ait Hemman — Ait Moussa.

La moitié : le reste.

Les Ait Ali sont un quart de la tribu.

1. La fin de la note est moins précise. L'Informateur, a écrit tout ce document géographique si précis sur le revers et la marge d'une lettre adressée par El Hiba aux Mejjat pour les exhorter à la guerre sainte à l'époque de la colonne du général de Lamothe dans le Sous, en 1917.

Ci-contre, photographie de ce document

TRADUCTION DU TEXTE SUR LES GEZOULA PROVENANT DE SIDI BRAHIM EL A'OUFI D'AKAL MELLOULEN ASAKA

Généalogie de Moulai ZOUZAN[1], ancètre des Oultita. Il est Zouzan... ben Ali ben Abou Taleb... ben Adnan. La lignée ne va pas au delà d'Adnan.

Or, *Moulai Zouzan* avait trois fils, le jour de son émigration de Tamdoult ou Aqqa :

Sidi Mohamed surnommé Ou Tzallit.

Sidi Hargel.

Sidi Driss.

Ces trois-là sont les *Oultita*.

Les enfants de Sidi Mohamed ou Tzallit sont :

Moussa surnommé el tour (ájli)[2].

Ali surnommé aberrak.

Sidi Brahim surnommé el harrar.

Zakaria surnommé ba'qil.

Un des enfants d'El Harrar émigra au pays d'Asads dans le Houz de Tidsi. On les appelle *Ait Tazallit*. Ils sont des *Ida ou Ba'qil*.

Les enfants de Sidi Hargel sont les *I. ou Gersmouk*.

Les enfants de Sidi Dris sont : *I ou Semlal*.

Tous ceux qui se rattachent à eux sont les Ida Oultit, et pas d'autres.

Après son émigration de Tamdoult Ouaqqa, Moulai Zouzan habita à Tafraout Imouloud (houda).

1. Ou Zouzal.
2. Il y a A'jliin aux I. ou Ba'qil.

Mais le chérif Driss, après qu'il se fut marié, il émigra de Taf. Imouloud, lui et son frère, Sidi Mohamed ou Tzallit, pour aller au pays d'Ilmaten, où le chérif Driss eut un fils appelé Moussa ben Idris.

Ils restèrent dans ce pays jusqu'au jour où Moussa eut un fils appelé Ahmed ou Moussa. Puis Driss alla demeurer à Bou Merouan et y habita jusqu'à sa mort.

Et Moussa demeura au pays d'Ilmaten jusqu'à ce que son fils Sidi Ahmed ou Moussa revînt de ses voyages.

Tous allèrent à B. Merouan et quittèrent Ilmaten.

Et Sidi Mohamed ou Tazallit émigra au lieu dit Mouzit[1].

Et lorsque Sidi Moussa fut mort à Bou Merouan, son fils Sidi Ahmed ou Moussa émigra au Tazeroualt.

Et Hargel émigra à Afella ouadai.

Et leur père Sidi Zouzan mourut et fut enterré à Tafraout Imouloud.

Sidi Mohamed ou Tzallit se maria à Mouzit. Vint à lui le fqir surnommé ed dib (ouchen) et resta chez lui à Mouzit quatre ans. En ce temps-là, Sidi Mohamed ou Tzallit alla chez son frère Sidi Ahmed ou Moussa au Tazeroualt et le dit faqir l'accompagnait, et il éteignait le flambeau de Mouzit.

Et Sidi Ahmed ou Moussa de lui dire : « Pourquoi, ô fqir Mohamed, éteindre le flambeau de Mouzit? Quand se dresseraient tous les jnouns et tous les hommes Mouzit n'aura pas de fin. Il lui donna le pays de Tlilit[2] qu'ils ont habité jusqu'à ce jour.

Vint aussi à lui el Hadj Khaled à son départ d'Andalousie. Il resta chez lui trois ans et il lui donna la cuvette appelée Aghrrabou. On les appelle *Ait oughrrabou*[3].

Vint aussi à lui Ouasslam qui resta sept ans. Et Sidi Mohamed ou Tzallit lui dit : « Retourne à ton pays de

1. Ouchchen et Ouchchen Tlilit aux Ida ou Ba'qil.
2. I. ou Ba'qil (v. notice sur les ait Ougherrabon).
3. I. ou Ba'qil sur Afa ouzour.

Fez. » Mais Ousslam dit : « Non, j'ai peur que les sultans me fassent mourir ». Alors il le maria avec la Khachalia et lui donna la cuvette appelée Asellou. Il en eut sept enfants.

A cause de cela quand les enfants de Sidi Mohammed ou Tzallit venaient pour irriguer leurs jardins potagers, à l'Est de la mosquée de leur père à Afa Ouzour, les enfants d'Ouasslam les interpellaient d'Asllou, et les autres leur disaient : « Pourquoi criez-vous après nous? Cela ne vous convient pas et c'est vilain à vous. » Alla vers eux Moussa, un des enfants de Sidi Mohamed. Ils le frappèrent. Un d'entre eux eut la tête cassée. Et leur père Ouasselam sortit vers eux. Il querella ses enfants et leur dit : « Qu'avez-vous à crier après ce bœuf ? Il vous tuerait tous. »

De ce jour on les appela « tour A'jli » où qu'ils soient. Et on appelle les autres « argan ». D'où l'ajliin et ait ouargan [1].

Or, Sidi Mohammed nommé Ou Tzallit a eu quatre fils : Moussa, Ali, Brahim et Zakaria.

Zakaria eut pour fils Sidi Ahmed abaqil et Brahim aharrar, et Ali aberrak et Moussa A'jli.

Vint le juif appelé Mouchi ben Qanoun qui se fit musulman entre ses mains (de Sidi Mohamed, ou Tzallit) à Mouzit.

Quant à Ouasselam, il est venu de Fes. Mouchi se fit musulman entre les mains de Sidi Mohamed qui lui donna Bakrim.

De même les Ait Agherrebou, rien qu'un cadeau et non pas une vente.

De même Ouchen, de même Ouasslam.

Et Sidi Mohammed ou Tzallit a bâti la mosquée d'Afa

1. Ia'jliin et Tiouargan, aux I. ou Ba'qil, opposition entre le bœuf et le fruit de l'arganier, l'un mangeant l'autre.

ouzour. Il y priait tant que ses enfants en firent un saint, c'est la bqa' de Sidi Mohamed ou Tzallit.

Fin de ce qu'a trouvé et écrit le pauvre chercheur Abderrahman ben Mohamed ben Brahim, ben Abdallah ben el Hadj Abdarrahman ben Abdallah el A'oufi el Slaoui des descendants de la tribu des A'nsar et né dans la tribu des Ba'qila. Dieu le garde et ses parents et ses chioukhs et tous les croyants et croyantes, ô le clément, le miséricordieux, ô Dieu, le maître des mondes.

Puis il est bon que je reprenne la généalogie *d'Ouasslam*. Il est Ouasslam ben Driss (bani Fas), ben Ali ben Abou Taleb [1]. Dieu leur soit bienveillant à tous.

Les oulad l' A'oufi des Ba'qila, descendants de A'mr ben A'oufi comme on dit. Ils sont une fraction de Salé.

1. Ces chorfa idrissides chassés de Fas par Moussa ben Abi la'fiya.

## ABOULABBES AHMED BEN MOUSA LE JAZOULI LE SEMLALI

*Extrait du* « Da Moumtia el' asma' — *éd. de Fès 1913 — p. 58 à 60.*

On lit dans le *Daouat el Nachir* (p. 192), trad. Graulle, *Arch. Mar.*, livre XIX (voir ce texte).

Ensuite : On dit que le Sultan Moulai Abdallah el Ghalib doit sa puissance à Sidi Ahmed ou Moussa.

Il (ce Sultan) a dit au professeur Abou Abdallah Mohammed ben Youssef le Torghi [1] : « J'ai le désir et la volonté d'avoir un cheikh. Va m'en chercher un. » — Il fit le tour de tous les cheikhs du Maghreb — ils étaient nombreux alors — et il arriva enfin à notre cheikh [2].

Il trouva en lui un cheikh vénérable, illustre et orthodoxe, humble, ascète, scrupuleux, de bonnes mœurs, aux miracles merveilleux, au chemin facile, réunissant toutes sortes de bonnes qualités et attributs.

Il retourna vers le Sultan et se mit à lui faire la description de tous les cheikhs qu'il avait vus, selon son opinion. Quant il en vint à parler de notre cheikh, il dit : « C'est un saint, un saint et un saint » (et il répéta sept fois). Le Sultan lui dit : « C'est comme si tu me le désignais. C'est celui-là que je veux, qui est placé avant tous les autres. » Le messager lui dit : « Je ne vous le désigne pas et je ne

1. Litt. Sahab el Tordjama, — celui de la biographie.

2. Mohammed ben Youssef el Torghi, né à Fès, habitant Marrakech où il est mort en 1014, de la peste.

connais pas de preuves qu'il est le premier. Mais c'est ainsi qu'il m'apparait. »

Alors le Sultan se mit en route vers lui.

Quand le cheikh apprit l'arrivée du Sultan, il sortit à sa rencontre après avoir préparé un lieu pour son logement, et tout ce qui était nécessaire, et une nourriture recherchée. Il lui apporta des dattes fraîches et du lait.

Quand le cheikh sortit, quelqu'un lui présenta un cheval, quoiqu'il eût l'habitude de ne pas monter. Mais si quelqu'un venait à lui et lui présentait une monture, il ne la renvoyait pas. Il s'en faisait accompagner et la nourrissait jusqu'à son retour. Ainsi fit-il en allant à la rencontre du Sultan. Il revint avec lui et le fit descendre chez lui.

Le Sultan fut son hôte pendant 3 jours et lui demanda d'être son intercesseur auprès d'Allah, et de consolider sa puissance pour la raison qu'il ne pouvait pas vivre sans lui qu'il n'était pas en sûreté et qu'aucune terre ne pouvait le protéger, si le cheikh l'abandonnait.

Le cheikh dit: « O Arabes, ô Berbères, ô plaines et montagnes, obéissez au Sultan Abdallah et n'ayez pas de querelle avec lui. »

Au bout de trois jours, le Sultan rentra dans son pays et resta longtemps en jouissance de santé et pouvoir solide.

Puis les Turcs vinrent au détroit[1] de Tanger et Ceuta. Le Sultan les craignait et sa vie en fut troublée. Son entourage le tranquillisait à leur sujet. Il leur dit: « Laissez-moi tranquille jusqu'à ce que j'aie puisé à la source. » Il envoya un courrier au cheikh. Quand le courrier arriva, il entendit le cheikh qui disait: « O Turcs, rentrez chez vous, ô Moulai Abdallah, Dieu a mis la paix dans ton pays. »

Le messager se présenta, transmit le salut du Sultan et s'en retourna aussitôt, ayant noté le moment où il avait entendu l'invocation du cheik.

1. Le détroit de Gibraltar: boughaz.

Quand il rendit compte à son maître, on vit que les Turcs étaient partis au moment où le cheikh avait parlé.

Puis le cheikh vint à Marrakech, en visite pieuse aux saints de cette ville. Le dit Sultan le pria d'entrer chez lui, ainsi que ses gens, où on préparerait leurs repas, s'obligeant en personne qu'on ne leur servirait rien que de licite et rien de douteux. Et il en fit le serment.

Le cheikh se rendit à son désir. Mais quand on apporta le repas, il y posa la main et n'en mangea pas. En sortant, un de ceux qui étaient présents lui dit : « Pourquoi n'avez-vous pas mangé du repas du Sultan, lui qui a juré de ne vous servir que des choses licites ? »

Le cheikh répondit :

« Qui prend le repas du Sultan, même licite,
Il fait tort à son cœur pendant quarante jours.
Si ce qu'il y mange est douteux,
Il en a le cœur mort pendant quarante années. »

Quelqu'un se plaignait à lui de son âme. Il répondit : « Qu'as-tu à faire avec elle ? Laisse-la à son maître. »

Quelqu'un lui demandait : « Savez-vous la grammaire, et savez-vous par cœur l'Alfiya d'Ibn Malek ? » — Il répondit : « Je n'en sais que deux vers : L'un : « Fais ce qui est permis, et ce qui est défendu, ne le fais pas ». L'autre : « Et nous autres, nous n'avons rien qu'à suivre Ahmed. »

On dit aussi qu'il ne savait que ces deux vers :

« Songe à l'origine des choses qui existent
Du roi d'en haut pour toi, elles sont un message,
Ne te tourne pas vers un autre, car tout s'anéantit,
Tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien que vanité. »

Et dans le Mirat[1] on dit qu'il était des disciples du cheikh Sidi Abdelaziz le Teba', par lequel il est devenu un saint, et qui lui a ordonné d'aller trouver le cheikh Sidi Ahmed

1. Le Mirat el Mahasin de Larbi b. Youssef le Fasi. V. Daouahat en Nachir. *Arch. Mar.*, t. XIX.

ben Youssef le Rachidi. Il fut son disciple pendant deux ans. Puis il lui ordonna de courir le monde, ce qu'il fit pendant des années. Et il ne revint à Marrakech qu'en 927, année de grande famine. Il resta sept jours auprès du tombeau de son cheikh Sidi Abdelaziz le Teba, ainsi qu'il le lui avait promis. Puis il retourna à son pays du Sous Extrême.

Son tombeau est plus célèbre qu'on ne saurait dire. Il est mort en l'année 971.

II

# LE KENNACH

## UNE EXPÉDITION DU SULTAN SAADIEN AHMED EL MANSOUR DANS LE SOUS (988-1580)

Le carnet dont on donne ici la traduction, trouvé dans le Sous à Aglou, en 1931, appartient à un notable d'Aglou, Sidi Taieb [1] n ait Hossein, qui a bien voulu nous le confier.

C'est une copie récente dont l'original doit être à la zaouia de Timglicht. Une autre copie est chez le cadi de Taroudant, Si Moussa.

Le document important qui remplit la moitié du cahier et qui porte le nom de « Kennach », carnet, est le récit d'une expédition du Sultan Saadien, Ahmed el Mansour, dans le Sous, récit qui porte la date de 988-1580, et la signature de Brahim ben Ali ben Abdallah el Hasani, originaire du Sous, nous apprend le texte.

L'itinéraire de l'expédition, les noms de tribus et de fractions, en un mot toute la toponymie, ont pu être identifiés, non sans peine.

Car, d'une part, ce pays ne nous est pas encore ouvert et n'a jamais été exploré.

D'autre part, les noms berbères traduits en arabe et qu'il faut reconstituer augmentent la difficulté.

Le document semble parfaitement authentique. On ne voit pas du tout la raison pour laquelle un taleb aurait pris la peine de faire un faux en le composant.

1. Sidi Taieb est le descendant de Sidi Ahmed ou Mohammed, fondateur de la zaouia de Timglicht, sur le versant Sud de l'Anti-Atlas central. Les gens d'Aglou ont des relations suivies avec cette zaouia à laquelle ils portent chaque année une petite redevance (v. note sur la zaouia de Timglicht).

Quant à la date (988), elle situe l'affaire au début du règne d'El Mansour, avant la conquête du Soudan et deux ans après la bataille de l'Oued el Mkhazen (986) et l'épithète de « Dhabi » donnée au Sultan ne semble même pas prématurée [1].

A la suite de ce « Kennach », viennent dans le cahier que nous possédons, des copies d'autres documents d'ancienneté diverse et pour certains, moins précise. On a jugé bon de les reproduire et de les traduire, parce qu'ils sont tous relatifs à l'histoire du Sous et peuvent fournir quelques précieux jalons ou recoupements.

C'est d'abord un document relatif à l'origine juive de certaines fractions du Sous, portant la date de 915 (1509) et la signature de Mohammed ben Ali des Ait Mzal et de quelques autres.

Puis, le récit déjà connu par ailleurs, de la fondation de Tiznit.

Puis, quelques généalogies, quelques listes de dates, documents d'origine moins précise et certainement plus récente puisqu'on y mentionne Ibn Mchâl, et l'expédition de Moulay Rachid dans le Sous, en 1081.

Enfin, une liste des « nzalas » ou lieux de campement du Sultan Moulai Ahmed el Mansour dans le Sous, avec le dénombrement des tribus qui l'ont accompagné à l'expédition d'« Aougerd [2] », et portant mêmes date et signature que le Kennach.

1. On a la preuve aujourd'hui que, plus encore que la conquête du Soudan, le rachat de la noblesse portugaise faite prisonnière au cours de cette bataille (Wadi l-Makhazin, 986, 4 août 1578) valut au Sultan Abou l'Abbas el Mansour une richesse extrême. De là son surnom d'edh Dhahabi, l'« aurique ». LÉVI-PROVENÇAL, *Hist. Chorfas*, p. 107.

Ceci est le KENNACH, le CARNET de l'amir el Moumenin, Moulai Ahmed[1] b. Mohammed ed Dhabi — Dieu le rende victorieux — lors de la descente qu'il fit dans le Sous El aqsa.

Louange à Dieu qui est prompt[2] dans ses jugements, et la prière et le salut sur N. S. Mohammed et sa famille et ses descendants, jusqu'au dernier jour.

Et ensuite : Lorsque Dieu nous fit la faveur de donner le Khalifat au combattant de la guerre sainte dans le sentier de Dieu, Notre Seigneur Ahmed b. Mohammed ed Dhabi — Dieu nous fasse durer sa présence et répande sur nous sa bénédiction et celle de ses semblables — en ce temps-là, la destinée me conduisant, je vins de la ville de Fès — que Dieu la garde de tout mal — et je trouvai le Sultan, avec sa mehalla, au lieu de campement d'Irgh[3].

Je passai une nuit dans notre maison[4]. Au matin, des gens du Sultan entrèrent et les gens s'enfuyaient chez nous. Je sortis à leur rencontre, leur fis bon accueil et je les hébergeai dans notre maison.

Or, j'avais caché un sabre dans un trou et j'avais caché mon argent dans la maison, par crainte de ces gens. Un

1. Le Sultan Saadien Ahmed el Mansour. Il y a un autre Moulai Ahmed ed Dhabi, dont le tombeau est à Taroudant; un fils du sultan Moulay Ismail.

2. *Coran*, V, 6.

3 Irgh est sur le versant Est du Dj. L. Kst, au pays des Ida ou Gnidif, dans la haute vallée de l'oued Oulghas qui porte dans ce pays le nom remarquable d'Asif n Tahoggouat. C'est sur le chemin qui va des Ait Mzal aux Ammeln, du Nord au Sud du Lekst, un pays bien arrosé où se voient des ruines anciennes, non loin du Jama' des I. ou Gnidif. Il y a Taghzout et Tamailt Irgh. Au-dessus, Sidi Messaoud afoullous.

4. Irgh des *Ida ou Gnidif* serait donc le pays d'origine de l'auteur.

d'entre eux, voulant enfoncer un piquet pour son cheval et cherchant une pierre, trouva le sabre et le prit dans sa main. Puis il enfonça le piquet de son cheval au milieu de la maison, là où était cet argent, et l'enleva.

Je lui dis : « Rends-moi mon bien. » Il refusa, m'empoigna et m'emmena pour tenir son cheval. Et je restai tout ce jour soucieux et chagrin. Quand la nuit fut venue, je me mis à réciter le Coran. Et nous étions à proximité de Sidna.

Au jour, des gens de Sidna vinrent me chercher pour me conduire auprès de lui. Il m'interrogea sur les gens du pays. Je lui racontai ce qui m'était arrivé avec ses gens. Il fit venir son chambellan (hajib) qui me fit rendre ce qu'on m'avait pris. Puis il me dit : « Il faut que tu restes avec nous, et que tu sois mon œil ici et que tu me montres par où aller chez ces Berbères qui nous ont fermé leurs chemins et qui sont montés au sommet des montagnes.

Et Dieu m'assista de sa faveur et me fit suivre par sa bénédiction, le chemin qui conduit au but.

Et je dis : « Plaise à Sidna me donner une fraction convenable de son armée. » Et il me donna — Dieu le rende victorieux — 5.000 hommes à pied et 500 cavaliers.

Et nous passâmes par *Bab Tiout*[1] au pays des *Ait Milk*.

Puis nous arrivâmes à l'*O. Angarf*, et partout où nous arrivions, les gens du pays venaient avec notre harka.

Puis nous campâmes à *Taghoult Ibourk*, au pays de Takoucht.

Puis, nous passâmes par le col d'*Amz ikhsan*[3] et nous campâmes à *Agadir Agerd ouzrou* avec le caïd Hassoun et les canons.

1. Près du Sebt des Ait Milk, non loin de Sidi Said ou Messaoud.
2. L'oued qui vient des A. Mzal traverse les A. ouadrim, passe à l'Arba des A. Ahmed après avoir reçu l'Amaghouz, rejoint l'O. Tazeroualt à Tankist et forme l'O. Massa.
3. Litt. « tiens tes os, tiens-toi bien ».

اللهم صل على الحبيب

وجاء اصحاب الامير ودخلوا علينا في الناس منهم ثم خرجت اليهم
ورأيتهم وانا لبست في داري وخبأت شيئا في غاري وقد جئت
دراهم في وسط الدار رخوا منهم فلما اراد ان يدوقا وبيده قربسه
يضرب الجار في حريق ذلك الشيء وقبضه في يده ثم ردها وبيده قربسه
في وسط الدار على تلك الدراهم من بعضها فقلت له رد لي متاعي
فاتي وقبضني وقد ضرب لاناوله لدي جهته وبقيت ذلك اليوم معهم
ما نحوما حتى جن الليل وكنت اقرا القرآن ونحن في جوار سيدنا
نوح الشيخ فلما اصبح الله بخير ارسل اصحابه في معونة اليه ويحكي لي
عن الناس في بلده فقد صنعت لنا ما جرى لنا وما فعله اصحابه في ثم بعثت
اليه حاجبه وقد في ما اخذ مني ثم قال لي لا بد ان نكون معنا ونكسوه
عني هناك ونحن في اي كرب نسأله الى هذا الشهر الذي بسر ود
علينا طريقهم وطلعوا الى فرون الجبال ووفقني الله بفضله وسلكت
بنا سبل الشر او لم تركته فقلت له ان يأمر سيدنا ويعطينا ما يلحقنا

[illegible]

من جيشه فاعطانا عطاء الله من الرجال خمسة الالف ومن الخيل
خمسمائة ونزلنا من باب تيسوفت فى بلدة ابنه يلك ثم طلعنا بيتا
من واد زكموف وجرى بعنا جميع من وقتلنا الله بلغوا ونزلنا بحاجه
حقفة ببورك بتكشت ثم نصنا بيتا وطلعنا من رقبة انترخسك
ونزلنا على حصن ملحف الجن مع القايد حشوه بواجعه وذالك الحصن
مبنى على جبل عظيم عالى لم يصعد اليه الا من مكان واحد ثم نزلنا
مع من معنا بجهة الفيل ثم ضربت الطبول هناك بسبعين يوما
بعنا منه محلته المؤيدة بالله وطلعنا من باب البلض الذى يسمى بالكرود
ونزلنا من اعلاه ونحن دايرون بحلتنا كالحلقة ثم وصفنا جنته عظيمة
بيننا وبين البرابر من طلوع الشمس الى غروبها وطلعوا الينا جبلا
عظيما وهو جبل اتمشتن ونزلنا باعلاه من فيه الحرم
ورب الفيلان تحمشا فيه ونشا بنا من اعلاه الى اسفله وبجهة
الذى كالماء ولم يعلم احد عدد من مات فيه الا الله تعالى وذالك من طلوع

Et cette forteresse, bâtie sur une haute montagne, on n'y arrive que par un seul chemin.

Puis nous campâmes au col de *Tizi oumgil* et je fis battre les tambours. Sidna les entendit et sa mehalla aidée de Dieu se mit en marche par *Imi oulgoud* [1], qui était barricadée, et on campa au-dessus.

Et nous formions autour d'eux comme un cercle. Alors il y eut grand combat entre nous et les Berbères du lever au coucher du soleil. Ils étaient dans une haute montagne qui est le *Djebel Aghechtim*. Et vous eussiez vu du haut en bas de cette montagne caftan de drap et qecheba de laine se tenant deux à deux, empoignés et enlacés. Le sang coulait comme de l'eau et Dieu seul sait le nombre de ceux qui sont morts.

Et cela du lever au coucher du soleil. Puis nous revînmes à notre emplacement. Et le matin, ils vinrent se soumettre au Sultan. Il leur pardonna, puis envoya chercher tous les chioukhs des gens du Sous el aqsa, Arabes et non-Arabes.

Puis, quand ils furent tous dans son assemblée, il leur imposa de payer un œuf de poule par foyer [2].

Ils l'apportèrent.

Il nous ordonna de les inscrire. On en fit le compte, cheikh par cheikh, après que chacun eut versé. Puis il décida que chaque groupe de *quinze foyers* formerait *une selle* pour l'aménagement des chemins du maghzen, et pour ce qu'il y aurait à payer, riche ou pauvre.

| | |
|---|---|
| Et voici le compte des *Hachtouka* montagne et plaine. . . . . . . . . . . . . | 2.500 selles |
| Après en avoir retranché leurs frères les *Souktana* qui en sont un cinquième . . . | 500 — |

1. I. oulgoud, au-dessus d'Irgh. Il y a un autre Tamgert Oulgoud, col important par où on va des Ida ou Gersmouk aux Ait Souab, par Amaghouz.

2. Le *Nozhet el Hadi* (p. 75) attribue ce procédé de dénombrement des foyers au sultan Abou Abdallah el qaim.

Et il reste ce que nous avons dit, c'est-à-dire . . . . . . . . . . . . . . . . 2.500 selles

*Et la raison pour laquelle les Sktana ont été mis à part, c'est parce que leur ancêtre est Abdallah Ibn Mouldjam*[1], *celui qui a tué Sidna Ali Ibnou Abou Taleb* (Dieu honore son visage et soit satisfait de lui).

| | | |
|---|---|---|
| Sktana, montagne et plaine | 500 | selles |
| Ahl Tagmout n ait Iaqoub et Ait Tinkar (Isaffen n ait Haroun) | 60 | — |
| Ida ou Nadif | 80 | — |
| Ida ou Zekri | 10 | — |
| Ahl Mrait | 10 | — |
| Iberkaken (sans les chorfas) | 5 | — |
| Ida ou Martyn | 10 | — |
| Ida ou Tints | 10 | — |
| Tasouseght | 30 | — |
| Ida Ouizan | 10 | — |
| Tizgui Ida ou Blal (ou Beloul) | 10 | — |
| Ahl Tizekht | 50 | — |
| Agadir Ech Cheikh d'Aqqa | 10 | — |
| La ville de Tazalakht, suivant la coutume des villes | — | |
| Ammeln avec Tafraout izouran comprennent | 300 | — en 4 fractions. |

*Fractionnement des Ammeln.*

Et les gens de l'O. Ammeln avec ceux de Tafraout Izouren . . . 300 —
partagés en 4 fractions : chacune de. . . . 75 selles

A. Ouzour.
A. Ouasif.
A. Aggouns Ouasif.
A. Sma'ioun.

1. L'auteur veut dire : Abderrhaman b. Mouldjam.

| | |
|---|---|
| *A. Aggouns ouasif.* | Azrou ouadou, A. Messa'oud Ifoullousen, A. Taleb Said ou Boubker, Igourrem n ougerd, (ousoul), Gorfa, Tiouḍiḍ Tachkacht, Agelz, Tahikilt, Amrkhsin, Tirmst. |
| A. Smaioun. | Ighalen. A. oumgas. A. Tmaloukt. (Taddert ddi mlal mous). A. Ousgin. |
| A. ouasif (ou Ida ou Milk). | Ṭazoult, Tasiga n Toudma, Asgiouar, Tandilft A. Tounnel, A. Amesnat A. Aghechtim, A. Imin n tizeght, A. Tizeght ou taddert. |
| A. ouzour. | Adai. A. oulgoud, Afella ouadai, A. ddou Tizeght, Tazrout ouadai, Aḍaḍ ou mers, Bab Tgergoust, Afella ouḍaḍ. |

Et voici la raison de leur fractionnement en quatre: Un jour d'entre les jours de Dieu, les Ait Ouaramdan capturèrent un petit aigle. Quand il eut grandi chez eux, ils prirent un bloc de chêne sans écorce. Ils firent macérer ce bloc dans l'huile pendant quinze jours. Puis ils le percèrent d'un trou. Dans le trou, ils fixèrent un anneau de fer où ils firent entrer les pattes de l'aigle.

Il se mit à tournoyer dans l'air. Et l'huile qui avait pénétré dans le bois, en s'écoulant goutte à goutte, faisait comme des étoiles dans le ciel. Cela se passait dans la nuit de l'àchoura. Quand le feu atteignit les pattes de l'aigle, il se mit à pousser des cris.

Et les gens voyant au ciel des étincelles de feu comme des étoiles, ne savaient ce que c'était.

Or, en cette nuit-là, dans le pays et les pays voisins, plus de cent femmes avortèrent en voyant ce prodige. C'est la cause de leur fractionnement en quatre, chacune des fractions ne voulant pas compter avec les autres.

Ici finit la division des Ammeln (v. note 2, p. 194).

Ensuite :

| | | |
|---|---|---|
| Amanouz | 80 | selles |
| Igounan | 60 | — |
| Imnaoun | 60 | — |
| Ahl Irgh, tous | 100 | — |
| Ikhoullan | 20 | — |
| Ait Ouzour Ida ou Gnidif | 40 | — |
| Ida ou Gnidif | 10 | — |
| Les Ida ou Ktir (sans les chorfas) | 5 | — |
| Ikhoullan et Ahl Ddou Alous, ensemble | 20 | — |
| A. Tzallit et A. Ouliad | 25 | — |
| A. Tidli el Mtqafiin | 20 | — |
| A. Daoud ou Moussa | 30 | — |
| Isagen | 20 | — |
| Imkouin | 20 | — |

Et les A. Igounan mentionnés plus haut, ce sont des Hilala.

Et la raison de leur entrée en compte avec les Chtouka, c'est qu'ils avaient commis un meurtre au temps du prince, chez l'un d'entre eux. Les Hilala se désolidarisèrent d'avec eux, alors que les Chtouka payèrent pour eux une amende de mille metqals. Et le Sultan fit d'eux des Chtouka, bien qu'ils fussent Hilala d'origine.

| | | |
|---|---|---|
| A. Lhaian (qui sont des A. Oughan. | 20 | selles |
| A. Bihaman | 20 | — |
| Imdioun | 15 | — |
| A. Ouigmman, A. Tizi (l Tnin) et A. Tiouazziouin | 80 | — |
| A. Tikchiran (Imdiouin) | 10 | — |
| Ait el Hadj | 15 | — |
| A. Moussa ou Bqqo | 40 | — |
| A. Tmzgou | 10 | — |

| | | |
|---|---|---|
| INDRIF. . . . . . . . . . . . . | 40 | selles |
| A. A'IN . . . . . . . . . . . . | 15 | — |
| A. AZOUR IGHALEN. . . . . . . . | 15 | — |
| A. A'ISSA (TAKOUCHT). . . . . . | 10 | — |
| A. MOUGAL . . . . . . . . . . . | 20 | — |
| A. TARGA IZNAGEN. . . . . . . . | 10 | — |
| A. OUA'ZIZ . . . . . . . . . . . | 5 | — |
| A. IGUISSEL . . . . . . . . . . | 10 | — |
| AIT SOUAB (en tous lieux qu'ils soient). . . . . . . . . . . | 70 | — |
| HACHTOUKA AZEGZA (Tizi zougzan) . | 15 | — |
| A. TOUDMA (sans les chorfas). . . | 10 | — |

Suit la division des selles de l'oued des IDA OU GNIDIF :

| | | |
|---|---|---|
| A. Taddert et Ia'dlan. . . . . . | 6 | selles |
| Azgharin . . . . . . . . . . . | 2 | — |
| A. Toukht (ou thout). . . . . . | 2 | — |
| A. Taourirt bon Moussa. . . . . | 1/2 | — |
| A. Aioufis (sans les chorfas) . . . | 1/2 | — |
| A. Asendrar . . . . . . . . . | 1 | — |
| A. Tisegnit et A. Tigisas . . . . | 2 | — |
| A. Tamjloujt (sans les chorfas) . . | 1 | — |
| Ait Boujana sous Aghchtim[1] . . . | 1/2 | — |
| Retrancher une selle de Timzgida Timezgida nessouq Asgherkis). . | 1/2 | — |

Les O. Zirara sont entrés dans le compte des Ahl Ouasif après qu'ils se furent disputés, devant le Sultan, avec les ait Ouzour. Il décida — Dieu le garde — qu'ils paieraient les impositions avec les ait Ouasif à cause de la haine qu'ils avaient entre eux. Ils abandonnèrent leurs maisons et leurs biens. Ainsi trancha entre eux le Sultan — Dieu le guide.

1. C'est la montagne où El Mansour avait encerclé les Chleuh.

Ensuite :

| | | |
|---|---|---|
| Les A. Mzal (sans les chorfas) . . | 50 | selles |
| A. Baba . . . . . . . . . . . . | 20 | — |
| Ida ou Menou . . . . . . . . . | 40 | — |
| Ikounka . . . . . . . . . . . . | 40 | — |
| Mechguigla . . . . . . . . . . | 17 | — |
| I. ou Garan. . . . . . . . . . . | 50 | — |
| A. Milk . . . . . . . . . . . . | 45 | — |
| A. Ilougan . . . . . . . . . . . | 40 | — |
| A. Mehalla (?). . . . . . . . . | 10 | — |
| A. ou Mribet . . . . . . . . . . | 10 | — |
| Taourirt A. Hamed . . . . . . . | 5 | — |
| A. Hamed, plaine et montagne . . | 200 | — |
| Ait Ouadrim, depuis l'oued Saghough jusque leur limite de l'Azilal . . | 200 | — |
| Les Isendala, montagne et plaine. . | 200 | — |

Voici (ci-dessus) toute la région des Chtouka.

Suit le dénombrement des Hilala,
montagne et plaine. . . . . 2.000 selles

Ils sont les descendants de Sidna Abdallah ben Jáfer, oncle du Prophète — sur lui la prière et le salut — les descendants des Benou Khalil, des Zirara et aussi des Oulad Amr, et des Mafra et des Oulad Knoun et des Oulad Jlal et les A. Tzallit, où qu'ils soient.

Or, ce Knoun à sa mort laissa des enfants qui sont :

Joulal ;
Achmat Mat ;
Oudrif ;
Naceur ;
Abdallah ;
Msrouq ;
Gttoui ;
Rgana.

Ce sont tous des Hilala descendant de Já fer.

Leur décompte, entre les mains de leurs chioukhs est de:

| | | |
|---|---|---|
| Hilala plaine . . . . . . . . . | 1.000 | selles |
| Hilala montagne . . . . . . . | 1.000 | — |

Hilala de la montagne:

| | | |
|---|---|---|
| A. Abdallah. . . . . . . . . . | 300 | — |
| A. Chematmat . . . . . . . . . | 400 | — |
| B. Boumghain . . . . . . . . . | 300 | — |
| Hilala de la plaine. . . . . . . | 1.000 | — |

Et tous les Hilala, où qu'ils soient et même non mentionnés, se rattachent tous à leur ancêtre Ba Aqqa (?).

Et les I. ou Zeddout et les Ida ou Kensous, on les a retranchés des Hilala et les a exemptés d'impôts, à cause des guerres qu'ils ont soutenues contre les descendants d'Abdallah ben Mouldjam, dont il est parlé plus haut.

Suit le compte des :

| | | |
|---|---|---|
| Ida oultit. . . . . . . . . . | 3.000 | selles |
| Semlala . . . . . . . . . . | 1.000 | — |
| Baqila . . . . . . . . . . . | 1.000 | — |
| Rezmouka . . . . . . . . . . | 1.000 | — |

Et le compte est entre les mains de leurs chioukhs.

| | | |
|---|---|---|
| Les Ahl Massa . . . . . . . . . | 60 | selles |
| A. Tiznit. . . . . . . . . . . | 60 | — |
| Ida ou Blal, A. Briim et A. Bou-na'man . . . . . . . . . . . | 60 | — |
| Oulad Jerrar . . . . . . . . . | 60 | — |
| Ensuite voici le compte des Ait Ba'mrane . . . . . . . . . . | 1.000 | — |
| Oued Ifrane . . . . . . . . . . | 200 | — |
| Mejjat de Tizelmi. . . . . . . | 500 | — |
| Ait Oufqa . . . . . . . . . . | 200 | — |
| A. Aghchta et A. Ighchan. . . | 80 | — |
| A. Harbil. . . . . . . . . . . | 200 | — |

| | | |
|---|---|---|
| I. OU BLAL . . . . . . . . . . | 70 | selles |
| Viennent ensuite : | | |
| MESGUINA . . . . . . . . . . . | 500 | — |
| I. OU ZAL . . . . . . . . . . . | 40 | — |
| I. OU ZIKI. . . . . . . . . . . | 53 | — |
| LES KENASIS avec les Khenafif. . | 140 | — |
| Les gens du RAS EL OUED en totalité, de la ville de Taroudant et l'oued Amdad, jusqu'à Taguergoust [1], Arabes ou non-Arabes. | 1.000 | — |

Après que nous eûmes terminé ce recensement par ordre du Sultan, une nuit se passa. Puis au matin, les montagnards *Aït Souab* s'enfuirent avec leurs chioukhs et cinq cents selles des A. Souab et de ceux qui sont avec eux dans la montagne Lekst.

Alors le Sultan — Dieu le rende victorieux — tourna sa face dans la direction de la Mecque et fit une invocation contre eux, disant dans cette invocation : « ô Dieu, ô Maître, par tes Prophètes et par tes Saints, et par tes Purs, et par le Coran sublime, retire ta bénédiction des biens que tu as destinés à ceux qui se sont enfuis de notre assemblée.

Ensuite : ô Dieu, fais que le principal de leurs biens soit des glands de chêne.

Fais régner chez eux la neige et le froid, qu'ils aillent nu-tête et nu-pieds. Raccourcis sur eux leurs vêtements [2] du cou jusqu'au dessus du genou. Dieu, fais que leur pays soit livré aux guerres et aux divisions intérieures. Qu'ils soient méprisés, opprimés, comme les souris chez les chats, par ceux qui sont dans ce diwan et jusqu'à la

1. Près de Taliouin (Sktana), v. rel. de Sidi Brahim de Massa.
2. Ce peuple use de certaines camisoles faites de laine, courtes, sans manches, qu'ils portent par en haut assez étroites (LÉON, liv. II).

fin du monde. Que leurs chioukhs soient comme les chioukhs de l'a'choura[1].

O Dieu, maître du monde. »

De tous ceux qui sont dans ce diwan, nul n'est exempt d'impôts[2], sinon :

Les Chorfa,

Les Regraga,

Les Filala,

Les Oulad Bichouar,

Les Oulad Sidi Ibourk ben Hassein,

Les Oulad Sidi Yaqoub,

Les Oulad Agersif,

Les Oulad Sidi Messaoud ben Brahim de Toudma Azgour.

Tous ceux-là sont affranchis des impositions du Maghzen (mharriin).

Fin de ce diwan béni, de la main de celui qui l'a écrit par l'ordre du Sultan — Dieu le rende victorieux, — le lundi I de rbia du Prophète, l'an *988* (16 Avril 1580).

Le serviteur de Dieu Brahim, ben Ali, ben Abdellah, BEN HASEIN. Dieu lui pardonne et à ses parents et à tous les musulmans les vivants et les morts. (Fin du Kennach).

Suit l'exposé de la généalogie de certains pour que chacun la connaisse avec certitude. (Il s'agit) de certains tributaires, juifs de Khaibar, à qui Dieu a fait la faveur d'entrer dans l'Islam.

Ils demeuraient à *Taoujrart*, lieu bien connu des *Ait Mzal*[3]. Ils étaient rebelles et violents et coupaient les chemins. Quand Dieu voulut les faire sortir de la nuit

1. A la fête de l'a'choura a lieu, dans certaines parties du Sous, une sorte de carnaval berbère, les « isouaben », c'est-à-dire « que leurs chioukhs aient une autorité dérisoire, comme des chefs de carnaval ».
2. Voir notice sur tous ces personnages religieux.
3. Tribu des Chtouka.

pour les amener vers la lumière, ce fut par la main d'un homme des Chtouka qui vint à un souq d'entre les souqs des Chtouka. Les Juifs maudits le prirent, lui enlevèrent ses vêtements, le revêtirent du bât d'un âne et ils le firent ainsi tourner chez eux, au milieu des femmes et des enfants. Enfin, Dieu le tira de leurs mains. Il s'enfuit, arriva au souq et poussa une grande clameur de façon à rassembler près de lui tout le marché. Il leur raconta ce qui lui était arrivé avec les maudits.

Ils ordonnèrent au crieur de publier le ban des musulmans. Il dit : « O assemblée des musulmans, quiconque a dans le cœur « un point d'un grain de foi [1] », que celui-là vienne à nous en armes, le jour de samedi ».

Quand ils furent tous rassemblés, en nombre que Dieu seul connaît, ils envoyèrent sommer les Juifs de croire en Dieu et en son Prophète et de payer la djazia de leurs mains « en étant humiliés [2] ».

Ils répondirent par le refus, disant : « Entre nous et vous, il n'y a que la guerre. » Il y eut combat samedi, dimanche et lundi. Et Dieu prononça son jugement contre eux. « Il est le meilleur des juges. »

Il mourut un cent de juifs. Et le reste fut dispersé entre les tribus.

*Daoud* se fit musulman chez les Ahl Tasgdelt, qui le mirent à Achqem.

*Icho* se convertit chez les Ait Mzal. Ils le mirent auprès d'Agergim.

*Son fils Messaoud* se convertit chez les A. Afella Ouasif (A. Mzal o. Saiṣid).

*Chlimou* se convertit chez les chorfa Ida ou Ktir (Tiian).

*Aqoub Qerqar* se convertit chez les Ida ou Gniḍif.

*Mardkhai* se convertit chez les Ahl Asif Irgh.

1. *Coran*, 99-78.
2. *Coran*, 9-29.

*Hadid* se convertit dans la tribu des Ikhoullan.

*Yousef* se convertit chez les Chorfas Oulad Sidi A'tillah des A. Toudma.

*Ba Brahim*, se convertit chez les Atmanin n Isagen et ils le mirent à Taltmsen.

*Mouchi* se convertit et ils le mirent à Isli (Isli n Toudma).

*A'Mouch* chez les Ait Souab. Ils le mirent à Asaka (A. Yahia, frères du Tiouti).

*Ichoua'* se convertit chez les Iznagen. Ils le mirent à Bab (imi) n Tafghelt.

*Irham*, se convertit chez les A. Ali ou Ia'zza.

Quant aux Ida ou Garan, Isendala, Ida ou Mhamed, Ait Briim, Ait Milk et Ait Ilougan, ceux-là mirent à mort tous les Juifs qui vinrent chef eux[1].

*Fin.* — Écrit le dernier jour de radjab 915 (13 novembre 1509) de la main de:

Mohammed ben ahmed ben ali le Mzali.

Ahmed ben mhamed de sa famille.

Ahmed ben ali el isagi.

Said ben abdallah el mrouani.

Abdallah ben saïd el hasani.

Vient ensuite la généalogie des enfants de Djalout, que ne tua pas le prophète de Dieu Saidna Daoud, sur lui la prière. Il a laissé des enfants qui sont:

Harbil ben jalout ; Oufqa ben jalout ; Mribet ben JALOUT ; Blal ben jalout ; Brahim ben jalout.

A leur mort, ils ont laissé : Brahim les O. El Hadj de Mzad et les A. Takhst ; Blal les I. ou Blal ; Oufqa les A. Oufqa ; Harbil les A. Harbil ; Mribet les A. ou Mribet. Et chacune de ces tribus est bien connue dans son pays.

1. En marge : liste des juifs (aoubach ou arbach, dispersés dans les tribus.

Suit l'histoire de TIZNIT et de l'origine de son nom.

Une femme de grande beauté était connue pour sa mauvaise conduite. Elle vécut longtemps, de cette façon, amassant de grands biens. Quand Dieu voulut lui pardonner ses péchés, il fit descendre le repentir dans son cœur. Elle se repentit d'un cœur sincère, pleura ses péchés et s'expatria jusqu'à ce qu'elle arriva au lieu où est bâti TIZNIT.

C'est dans une terre blanche, sans eau et sans arbres, rien que beaucoup de jujubiers. Elle s'y arrêta et creusa la terre de ses mains pour trouver de l'eau, voulant bâtir une mosquée. Puis elle piocha un certain temps et une source abondante jaillit. Alors elle bâtit la grande mosquée des Id. Dlaha, la première construction de Tiznit, qui fut nommée de son nom. Elle avoua qu'elle avait commis l'adultère et Dieu lui pardonna. Elle resta dans cette mosquée à adorer Dieu Très Haut qui l'a favorisée de grands miracles.

C'était en choual de l'an 800.

Descendants de Sidna MOUAOUIA dans le Sous.

Ce sont :

Beni-Mougal (A. Souab); El Roud Iferd n Tfelfan ou Haouḍ (A. Ouadrim) ; A. Ouadrim ; (Dimounioun) ; Bab Tizeght; Bab Tizeght, (Houḍa) Tazount Ida ouizid (ou Iazid ben Maouia) Oulad Yahia, et Ahl Anergid de l'oued Ammeln.

Certains de nos seigneurs les REGRAGA, appelés les haouariin (les apôtres de Jésus). Ce sont des religieux dont le plus grand nombre est dans les Haha.

Il y a aussi :

Les Ahl Taourirt ouanou (A. ouadrim).

Les O. Sidi Ahmed Ia'zza de Tinsghat, chez les Ida Oultit.

Les Dimounioun (Ait Ouigemman [1]).
Les Ahl Tilgoat chez les A. Hamed.
Les Izegzaoun chez les A. Ahmed.
Les A. Ddou amlal (ddimlalen Ammeln).

Certains A. Tamjloucht des I. ou Gnidif [2] sont des enfants de Ahmed ben Saïd. Ils se sont transportés de là à Tigisas [3] (I. ou G.) voisins et neveux des A. Sahnoun isonqiin.

Et leur mère à Feija b. Bella (Tizgui n ait Bella).

Et leurs frères à Tasila n ait ben Bella Amzoukhsan.

Certains A. Tamjloujt sont des chorfas O. Iazid et O. Lhassen (enfants de My Idriss on les appelle ait oufqir).

Et les Beni Sahnoun, ce sont des haratin de Tafingoult [4], transportés du Ras el oued.

Les A. Tizirt (I. ou Gnidif), ce sont des Arabes Zemrane, certains sont des chorfas venus d'Amanouz.

Les A. Taourirt Ikhollan sont des diaras des Oudaïa.

Les A. Lhassen ou Yousef Ikhoullan sont des Regraga.

Les A. Gemzt (I. ou Gn.) sont des chorfas ben Lhassen.

Les I'adlan (I. ou G.) sont les enfants de Sidi Idir ben flan [5].

Quant aux enfants du saint religieux Sidi Ahmed ben Idir [6] (de Talat ntserki S. Yacoub A. Ali Ilalen), ce sont des chorfas Semlala drissiin. Il a aussi des descendants à Tasreft dans le haut oued Nfis, et à la zaouia de Sidi

1. Par une curieuse déformation de *d* en *gue*.
2. Ne pas confondre avec les frères du caïd Lhaoussine ou Tamgloujt (Ouirgi), près de I. n Tiout et Sidi Saïd ou Msa'oud (med. et mous., septembre).
3. Des A. Semmeg.
4. Tigisas où est Hadj Addi Afilal. Ils sont Ahoggoua, alors qu'à l'Est de l'oued sont les Guezoula.
5. Fils d'un tel dont l'auteur a oublié le nom.
6. L'auteur a voulu probablement écrire : Sidi Yaqoub ben Idir.

Abdallah ben Hoseïn, et chez les Ida ou Zelten des Haha.

Ils ont des frères à Tinmkhiin des Guettioua.

Les Ahl Toudma sont les descendants de Sidi Abouzakaria (S. B. Zekri) enterré aux Haha, et voici la raison pour laquelle il y est enterré.

Lorsque Moulay Ahmed ed Dhabi descendit dans le Sous pour l'affaire d'Irgh, il l'envoya chercher (Sidi bou Zekri) et lui ordonna de retourner à sa maison de Fès, et lui donna une partie de sa mehalla avec laquelle il partit, laissant ses six enfants au pays de Toudma. Il mourut en passant aux Ida ouisern des Haha, où il est enterré.

Et ses enfants sont les oulad Yahia: Binan, Mzal, Lzif, Iser, et Iften, et Mougar ben Yahia.

Et voilà la cause de leur fuite de Fès :

Au temps de (Ben Mchâl le maudit[1]), tous les chorfas s'enfuirent, les uns au Tafilelt, les autres au Sous à la Kherba, ce sont les enfants de B. A'tillah et la Kherba est bien connu dans le Sous. Ils s'y multiplièrent. Quand le maudit apprit cela il se mit en marche contre eux avec ses troupes. Ils s'enfuirent au Toudma où ils sont encore[2].

*(Suite de dates de l'histoire des Saadiens.)*

917. — Entrée des Chorfas dans le Sous el aqça. Cette

1. Ibn Mcha'l est ce Juif (*Nozhet el Hadi*, p. 499), contemporain de Moulai Rachid, qui « opprimait les musulmans » dans la région de Taza. Tout ce qu'on sait de lui a été réuni par M. DE CENIVAL (*Hesperis*, 1925, p. 137).

Il faut sans doute lire, au lieu de Ben Mch'al, *Moussa ben Abi L'afiya*. Un taleb du Sous, à qui on faisait lire ce texte, l'a interprété de cette façon sans une minute d'hésitation.

La persécution des Idrissides, par Moussa ben Abi La'fiya (*Roud el qortas*, p. 107 et suiv.) est donnée par de nombreux chorfas dans le Sous et au Tafilalet comme la cause de leur fuite et de leur installation dans le Sud.

2. Le copiste a mis en marge : Voyez, pour la date, l'Istiqsa d'Ahmed ben Khaled le Naciri.

année-là la famine, la peste et les lions firent leur entrée au Moghreb. Dieu nous en garde.

930. — Entrée à Marrakech.

931. — Prise de la ville de Demnat.

932. — Guerre entre les chorfas et entre les villes et avènement de Moulay Abdallah.

943. — Destruction de la ville des chrétiens[1].

945. — Construction de Taroudant le 10 de moharrem.

948. — Construction d'Ameskroud où séjourna Moulay Ahmed Dhabi.

951. — Entrée de Moulay Mohamed cheikh à Marrakech.

956. — Entrée de Moulay Mohamed à Fès.

961. — Sortie de Moulay Mohamed de Fès.

962. — Mort des enfants de Zidan et de leurs frères.

964. — Mort de Moulay Mohamed[2].

965. — La peste et la construction de Bridja[3].

974. — L'explosion[4].

980. — Mort de Moulai Abdallah.

981. — Avènement de Moulai Abdelmalek.

985. — La misère.

986. — Mort de Moulai Ahmed ben Abdallah le lundi et Moulai Abdelmalek le même jour.

1012. — Mort de Moulai Ahmed (el Mansour) le 23 de rbia' du Prophète.

1081. — Au mois de safer, Moulai Rechid ben Mohamed el Hassan dans le Sous el aqsa, accueilli par les tribus arabes et non arabes. Et les gens et les pays lui obéirent.

1. Founti, avant 947. *Nozh.* (?).
2. Dans le Dren, vers Amskroud, par les Turcs.
3. *Nozh.*, p. 92.
4. V. *Nozh.*, p. 163. Quand El Mansour méditait l'expédition du Soudan, il dit un jour dans son conseil que la poudre venait d'être inventée. L'Ifrani discute cette opinion. L'auteur, qui donne la date ci-dessus, fait allusion à l'explosion provoquée par les renégats (*Nozhet el Hadi*). Voy. également Léon, *les Fauconneaux des Haha*, liv. II. Culeihat el Mouridin.

De la main de Brahim [1] b. Ali el Hassani mentionné plus haut; ce qui suit :

### LISTE DES NZALAS DU SULTAN

*Nzala de Tidsi* [2] partagée par moitié entre Chtouka et Hilala pour la *mouna ;* 2 nuits Chtouka — 2 nuits Hilala ; une nuit les Knasis et Khenafif (?).

*A. Mzal*, Chtouka.

*Tiffent* (?) particulière aux Hilala.

*Irs* (*Ida ou Garan*), particulière aux Chtouka et voisins.

*Irgh*, particulière aux Chtouka.

*Amanouz* (*A. Milk*), particulière aux Chtouka.

*Aman Adoullou* (?), aux Hilala.

*Fouanou* aux Hilala.

*Tiskra*, partagé entre Hilala et Chtouka (Ait Ouaskar ?).

*Isaffen*, à Taourirt Ihardan et Chtouka.

*La ville de Tazalakht* [3], les Hilala et les Chtouka y apportaient la mouna.

*Tiznit*, les I. Oultit.

*Massa et Aglou*, les I. Oultit, Massa et Aglou.

*Bou Na'man*, les O. Jerrar A. B. Na'man et Ida ou Blal [4].

*Tangarfa*, les A. Baa'mrane.

*Tagaost*, les gens de l'O. Noun.

*Ifrane*, les gens d'Ifrane, avec Mejjat A. Oufqa et A. Rkha.

*Iligh* [5], Ida ou Gougmar, Harbil et Ighchan.

*Asoul*, de l'Oued Ammeln A. Ammeln, et Igounen.

1. L'auteur du récit de l'expédition d'El Mansour.
2. A Tidsi était, dit-on, la ville détruite de Medinat el ghobra.
3. Il y a à Tazelakht les ruines d'une ville importante et qui tirait cette importance d'une mine d'argent voisine.
4. On appelle encore ainsi les gens d'El Aouina, à l'Ouest de Tiznit.
5. Ce doit être Dougadir Iligh, et non pas Iligh du Tazeroualt.

*Tamanart*, aux gens de Tamanart et aux Ahl Tizgui Ouaqqa.

Ceci est la liste complète des nzalas où campaient Sidna et ses Khalifas. Et en chacune d'elles, les gens y payaient la mouna jusqu'à leur départ.

*Nombre* de ceux qui ont accompagné le Sultan à Aougerd, lui présent :

| | |
|---|---|
| *Chtouka*, montagne et plaine depuis Aqqa jusqu'à Massa. . . . . . . . . . . | 12.000 |
| *Hilala* . . . . . . . . . . . . . . . | 15.000 |
| *Oultita*, de tous lieux qu'ils soient . . . | 30.000 |
| *Ait Ba'mrane*, *Tekna* et tous les *Arabes*, jusqu'à l'*O. Noun*. . . . . . . . . | 30.000 |
| *Mejjat de Tizelmi* . . . . . . . . . . | 1.520 |
| *Oulad Jerrar* avec les *Ahl Bou Na'man* . . | 900 |
| *Ahl Tiznit*. . . . . . . . . . . . . . | 100 |
| *Ahl Massa* . . . . . . . . . . . . . | 200 |
| *Ahl Ifrane* . . . . . . . . . . . . . | 400 |
| *Ait Ouafqa* avec *Harbil* et *Ighchan* . . . | 400 |
| *Total* de tous les Ahl Sous qui étaient avec lui en harka . . . . . . . . . . . . | *125.000* |

Le Sultan Ed Dhebi, imposa les caïds de *huit mouzounas par selle chaque année*.

1 de radjeb 988 — Brahim BEN Ali ben Abdallah el Hasani déjà nommé.

SUITE DE DATES

| | |
|---|---|
| Date de la croisade contre Agadir . . . | 948 |
| Harka de l'oued el Abid (B. A'quiba) . . | 944 |
| Entrée de Moulay Mohammed cheikh à Fès. | 956 |
| Sa harka (?) L'an . . . . . . . . . . | 959 |
| Sa mort, fin de redjeb ou de doulhidja. . | 964 |
| Révolte des tribus du Sous. . . . . . . | 955 |

Harka du Sultan . . . . . . . . . . 955
Événement de la peste . . . . . . . . 965
Avènement de Moulay Abdallah . . . . 966
Jaillissement de la source . . . . . . . 983
Mort de Moulay Mohammed ben Abdallah, et Moulay Abdelmalek à l'oued el Mkhazin, au-dessous d'El Ksar et l'avènement de Moulai Ed Dhebi en . . . . 986

Il resta au pouvoir pendant 24 ans et mourut — que Dieu le garde.

Il n'a pas semblé inutile de recueillir ce « carnet », de le photographier et de le traduire en identifiant tous les noms de ce pays, en partie encore insoumis, et de verser le document au dossier des sources pour une histoire future du Maroc. Les documents ne sont pas si nombreux qu'il soit permis de négliger le plus modeste.

En particulier, sur l'histoire des Saadiens, nous n'avons guère que le *Nozhet el hadi* de l'Ifrani.

Pour traduire des manuscrits de langue arabe, concernant le pays chleuh, et dont les auteurs sont des Chleuh, il est à peu près indispensable de connaître la langue et le pays chleuh.

Car les noms de lieux qui sont chose si importante à recueillir, sont presque toujours traduits du berbère en arabe et prennent une forme inusitée dans le pays, compréhensible aux seuls lettrés. Il faut donc transposer et souvent deviner.

C'est pour cela qu'on s'est permis d'entreprendre cette traduction. On l'a d'ailleurs soumise au savant M. Gaudefroy-Demombynes, qui a bien voulu la relire, qui nous a donné de précieux conseils et à qui nous exprimons toute notre respectueuse reconnaissance.

1. La date est en blanc dans le texte. Nous savons que c'est 986.

Ce *carnet* est d'un genre qu'on n'est guère habitué à trouver chez les historiens arabes. Ce n'est pas à ceux-ci qu'on peut reprocher d'avoir abusé de « l'histoire-batailles ».

On dirait volontiers que ce carnet d'histoire porte bien la marque d'un esprit chleuh. Et on pourrait faire même remarque pour leur symbolisme en poésie et pour leur mysticisme en religion.

On n'y trouve pas ces longues tirades religieuses et ces longues listes d'épithètes de louange qui remplissent souvent, à défaut de faits, les récits des historiens arabes et qui rendent parfois leur lecture si pénible.

En relisant ce *carnet*, d'abord, notons la date : 988-1580. El Mansour est dans tout l'éclat de son jeune règne, inau guré sous le signe de la Victoire.

« Admirez la sagesse de Dieu Unique et Tout-Puissant, dit un chroniqueur arabe ; dans un même jour, il a fait périr trois princes : Abd el Malek, son frère Mohamed Ben Abdallah et Sébastien le roi chrétien. Et il n'a élevé au pouvoir que le seul Aboulabbes el Mansour. »

Cette bataille des Trois Rois (986) fut vraiment une grande victoire marocaine sur les Portugais ». « Ils avaient perdu tant de monde », dit froidement l'Oufrani, « que leurs évêques autorisaient l'adultère pour favoriser la repopulation. » Le rachat des prisonniers portugais a fait affluer l'or au Maroc, bien avant l'expédition du Soudan.

Le *carnet* nous montre d'abord les gens de la harka maghzen faisant main basse sur les tribus soumises.

Ce n'est pas spécial au XVIe siècle.

Nous avons vu, dans le Sous, des gens questionnés sur l'itinéraire à faire suivre éventuellement à une colonne, trouver toutes sortes de bonnes raisons pour prouver qu'il fallait la faire passer à l'écart de leur pays.

Nous voyons dans le *carnet* le Sultan faire rendre gorge aux pillards, quand il apprend le pillage.

Nous le voyons ensuite faire appel à un personnage du pays (l'auteur du *carnet*), pour le renseigner. Ce devait être un notable Soussi, fonctionnaire ou trafiquant à Fès, probablement originaire des Ida ou Gnidif, d'après le récit du début du *carnet*.

Après l'avoir amadoué par la restitution de son bien le Sultan lui dit la phrase même que tout officier de renseignements dit à celui dont il veut faire un agent : « Je veux que tu sois mon œil dans le pays. » Rien de plus, et on sait ce que cela veut dire.

Puis le Sultan El Mansour fait de la stratégie. Il est probablement arrivé sans peine avec sa mehalla jusqu'au Sud des Ait Mzal et peut-être jusqu'à Irgh.

Mais les montagnards se sont retranchés dans la montagne des Ida ou Gnidif. Il s'agit de les « manœuvrer ».

Alors le Sultan fait faire un mouvement tournant à grande envergure et à gros effectif (5.000 hommes et 500 cavaliers). Il s'agissait de traverser en partie le Djebel Lekst (n ait Souab), pour arriver derrière les dissidents et les entourer « comme une bague ». Le mouvement s'est fait en partant du Sud de la plaine des Chtouka, du pays des Aït Milk, en prenant pied sur le plateau des Aït Ouadrim par une de ces nombreuses « bouches » (imi-imaoun) qui s'ouvrent sur tout le pourtour de l'Anti-Atlas.

On a pu identifier tous les lieux de cet itinéraire, y compris le col d'*Amz ikhsan* qui est un joli nom chleuh et un des rares que l'auteur du *carnet* n'ait pas traduits en arabe.

Cela veut dire exactement « tiens tes os », ou « tiens-toi bien ». Expression pittoresque d'un pays qui ne doit pas être facile, et qui va bien avec les « mrrz tkinin » « mrrz lkheil », « casseur de pots, briseur de chevaux » ; noms de cols qu'on trouve dans ces montagnes.

Le chef du détachement chargé du mouvement tournant (l'auteur) ne manque pas de nous dire que, partout où on arrivait, les tribus traversées fournissaient des contingents à la harka. Le principe n'a pas changé. Cela illustre d'une manière pratique la soumission des tribus. Et cela renforce la colonne de gens qu'il vaut mieux avoir avec soi que laisser derrière soi.

Le récit du combat ne manque pas de couleur dans sa sobriété. Et pour montrer l'Arabe et le Chleuh, caftan de drap et qechaba [1] de laine, empoignés et entrelacés deux à deux, du haut en bas de la montagne d'Aqechtim, les deux formes du duel arabe — mkemcha, mchebka, — venant coup sur coup, sont autrement expressives que la traduction française.

Enfin, les tribus font leur soumission et il s'agit d'exploiter le succès.

Si le mouvement tournant d'El Mansour est conforme aux règles de la guerre, l'exploitation du succès est d'une forme qu'on n'enseigne pas à l'École de Guerre. Il s'agit de faire payer les gens. Une tribu qui paye est une tribu soumise. Il s'agit donc d'en établir le contrôle. C'est la base et le commencement de l'Administration.

« Il faudra payer et faire des routes où passeront les canons [2]. » Pour cela il faut un tableau de commandement.

Celui-ci est intéressant, surtout si on songe que la plupart de ces tribus sont encore en pays insoumis et jamais

1. *Nozhet el Hadi*, p. 137. — Lévy-Provençal, *Histoire des Chorfa*.
2. V. p. 178 ci-dessus.

exploré, car les explorateurs anciens du Sud ont toujours passé à l'Est et à l'Ouest du massif de Lekst, sans jamais y pénétrer.

Il sera piquant, quand nous serons dans ce pays, de nous servir d'un tableau de commandement d'El Mansour pour établir le nôtre.

Enfin, il ne manque même pas à la harka d'El Mansour, l'incident classique des tribus qui repartent en dissidence après soumission.

Et le Sultan, qui n'avait sans doute pas envie de repartir en guerre, punit les rebelles en faisant contre eux une invocation, qui sert au moins à nous peindre en quelques traits caractéristiques ce rude pays où il fait froid, où il neige, où on se nourrit souvent de glands de chêne, où les gens sont court-vêtus et se font la guerre entre eux. Elle nous apprend aussi, cette invocation, que la coutume du carnaval de l' « A'choura » existait déjà au XVIe siècle.

L'incident montre combien fragile cette politique des Sultans en pays berbère, qui n'était pas basée sur *l'occupation permanente du pays*. Ils n'ont jamais tenu le pays berbère. Ils ont cherché à le dissocier en opposant l'un à l'autre les chefs locaux, en un mot en jouant de la politique des lefs (v. note 1, p. 194).

Il se trouve que les chefs de lefs étaient surtout des personnages religieux et qui avaient eu l'habileté d'installer leurs zaouias dans des lieux difficiles, propres sans doute à la méditation religieuse, mais aussi à la résistance. Le Sous était pour eux un pays idéal : éloignement des centres ; barrière du Grand-Atlas ; pays montagneux ; habitants amoureux d'indépendance.

Il y avait dans le Sous, au temps d'El Mansour, deux grandes familles maraboutiques rivales :

Les Filala, descendants de Sidi Saïd ou Abdennaïm des

Haha, dont la zaouia est à Tafilelt [1] des Ida ou Zdagh.

Les Semlala, descendants de Sidi Ahmed ou Moussa, dont la zaouia est au Tazeroualt.

Les Filala sont sur la liste des marabouts exempts de service (mḥarriin). Les Semlala n'y sont pas. Cela ne nous étonne pas. Un texte de l'*Haoudigi* [2] nous apprend qu'un fils de Sidi Ahmed ou Moussa est mort en prison à Taroudant, au temps d'El Mansour. Ce n'est pas un signe de faveur.

Nous surprenons là, au début du règne d'El Mansour, une manifestation inédite de la politique bien connue des Saadiens vis-à-vis des marabouts. Aidés par eux dans leur ascension, ils redoutent maintenant la puissance des marabouts. Ils favorisent les uns pour combattre les autres.

Les Chorfa Semlala, au temps de Sidi Ali Bou Dmia [3], devaient justifier ces craintes, grouper autour d'eux les Guezoula et se tailler un royaume allant de Massa à Sijilmassa [4].

1. Enterrons définitivement la zaouia de Beradaa *Nozhet el Hadi* (p. 343), qui n'a jamais vécu que par la disparition de deux points dans le texte traduit par M. Houdas.

برداع Beradaa

بزداغ = chez les Zdagha, aux Ida ou Zdagh.

2. *H.*, p. 310. Ali, fils du Pôle Sidi Ahmed ou Moussa, mort en prison à Taroudant au temps d'El Mansour (1006), transporté ensuite au tombeau de son père, à la zaouia.

3. Amghar n Iguizoulen.

4. On lit dans *Fréjus* (1670) : « Celui (l'état) du Sous n'est pas moins en désordre, car, depuis 40 ou 50 ans qu'il n'y a pas eu de roi dans Tharudant, ç'a été une continuelle guerre civile. Néanmoins, un prince du même pays, nommé Cidy Ally (I), ayant eu le dessus, a gouverné ce pays-là plus de trente ans, faisant sa résidence à Illecq et n'est mort que depuis huit ans. Il a laissé 22 fils et quelques frères qui se font la guerre, chacun s'emparant de quelque place : l'un à Tharudant, l'autre à Ouffray, l'autre à Tagaust, l'autre à Illecq. Et l'un des frères du défunt s'est emparé du château d'Agadir ou de Sainte-Croix. Les autres battent la campagne. C'est là l'état présent de ce royaume du Sous (1670) » (Taroudant, Ifrane, Tagaost, Iligh).

Nous savons que dans sa lutte contre Abou Mahalli[1] Moulai Zidane fut aidé par le marabout de Tafilelt, Sidi Yahia ben Abdallah. En 1612, Moulai Zidane avait embarqué à Safi sur un navire français, le *Notre-Dame-de-la-Garde*, ses biens les plus précieux. Le capitaine, M. de Castelane, devait les transporter à Sainte-Croix d'Agadir. Mais il s'enfuit, fut pris lui-même par les Espagnols. Et c'est ainsi que la bibliothèque de Moulai Zidane fut transportée à l'Escurial[2]. On ajoute qu'elle fut détruite en partie par un incendie. Les belles découvertes que ne cessent pas de faire à l'Escurial M. Lévy-Provençal et le docteur Renaud montrent que tous les livres d'El Mansour n'ont pas péri par le feu.

Plus tard, éclata la lutte entre Moulai Zidane et Sidi Yahia, puis entre Sidi Yahia et Sidi Ali bou Dmia'. Nous n'avons malheureusement pas grands détails sur cette histoire. Il ne serait pas étonnant qu'on pût en trouver dans le Sous et il serait important de les y chercher.

Moulai Zidane, prince malchanceux, souvent battu, a laissé aussi dans le Sous une mauvaise réputation. Témoin ce récit inédit que nous tenons du Chérif Moulai Omar d'Ouijjane[3] et que nous traduisons mot à mot :

« Moulai Zidane était débauché. Il fumait le ghenguila (narghileh). Il ne suivait pas les préceptes de la religion[4].

1. On trouve dans le *Haoudigi*, p. 300 : « Quand s'éleva dans le Sous la puissance d'Abou Zakaria Yahia ben Abdallah, après 1020, et qu'il y survint du changement, puis du trouble, il (le cadi Aissa ben Abdellahman Sktani Regragui) émigra à Marrakech où il mourut en 1062. » On y trouve également, p. 311 : « Ali ben Mohammed el Hamdi, le premier qui fut investi de la dignité de Cadi d'Iligh par le Sultan Ali ben Mohamed... et qui le resta jusqu'à sa mort, en 1043. »

2. Sources inédites.

3. Sur le Chérif Moulai Omar, voir *Hespéris* (notes sur l'*Histoire du Sous*), 3e tr. 1925, 3e-4e tr. 1928.

4. Il y a un autre indice de l'état d'insoumission des tribus, au Sud de l'Oued Oulghas. C'est l'imprécision du tableau de commandement : les Ida oultit : 3.000 selles, et le secrétaire ajoute naïvement : le décompte est entre les mains de leurs chioukhs.

Un jour, entendant tirer des coups de fusil et des coups de canon, il s'en étonna et en demanda la cause. On lui dit que c'était la fin du Rhamadan. Alors il se mit en colère : « Pourquoi ne m'avoir pas prévenu plus tôt que c'était le Rhamadan ? J'aurais pu jeûner quelques petites journées. Prenez-y garde l'année qui vient. »

Ce petit récit est d'une ironie féroce. Mais ce qui est intraduisible, c'est l'expression malicieuse du vieux chérif, qui le racontait et sa façon d'appuyer, pour le rendre plus drôle, sur le diminutif de ce pluriel : « j'aurais jeûné quelques petites journées, nṣoum chi ouimat ».

C'est à lui aussi que nous devons le récit du chacal emporté par la rivière, invoquant Sidi Ahmed ou Moussa, où se montre si joliment l'esprit malicieux des Chleuh (voir *Hist. de S. A. ou M.*, p. 27).

A mettre à la suite de la traduction du *Kennach*, cette page inédite de l'histoire des Saadiens qu'on pourrait insérer dans le *Nozhet el Hadi* en marge du règne d'El Ma'nsour.

## D'UNE LETTRE DE MOULAI ZIDANE A SIDI YAHIA BEN ABDALLAH

(de Tafilelt I ou Zdagh).

« ... Vous avez aussi parfaitement su que l'influence religieuse de Ahmed ben Moussa el Jazouli lui avait donné une autorité presque absolue et que, grâce à la célébrité dont il jouissait parmi le peuple et les grands du moghreb, tout le pays était à sa dévotion.

« Or, Moulay Abdallah (que Dieu refroidisse sa tombe) qui régnait en ce temps-là, se livrait, comme chacun sait, à toutes sortes d'excès [1].

1. Ce sultan mena une « vie porque », dit d'Aubigné.
Cependant Sidi Ahmed ou Moussa disait de lui : c'est la perle des

« Malgré cela, le cheikh ne cessa pas un seul instant de faire la prière pour le prince et pour le maintien de son empire. Il manifesta toujours des sentiments d'affection pour Moulai Abdallah, bien que celui-ci ne fît que nommer, tuer, révoquer, et autres choses semblables[1]. »

chérifs, ce n'est pas un souverain, c'est un saint (*Nozhet*, p. 13).

Et ce propos : on demanda à Sidi Ahmed ou Moussa : qui est le pôle ? Il répondit : moi. — Et après ? — Un tel. — Et après ? — Moulai Abdallah. — Et après : ne me demandez plus rien (p. 85) (*Nozhet*, 88-89).

(1) La relation entre l'histoire de l'aigle et les lefs des Ammln n'apparaît pas très clairement. L'auteur veut dire que chaque fraction attribuant à l'autre la responsabilité de cette calamité, il en était résulté la haine et la division dans la tribu (v. p. 171).

II

# LE KENNACH

## NOTICES

Les Filala.
Les Regraga.
Les oulad Agersif.
Les oulad Bou chouar.
Les oulad Sidi Ibourk.
Les oulad Sidi Yacoub.
Les O. Sidi Messaoud ben Brahim de Toudma.

# LES FILALA

**AR. FILALIIN. CH. IFILALEN, SING. AFILAL**

1° Ce sont des personnages religieux, puisqu'ils sont sur la liste des religieux exempts d'impôts, dans le Kennach.

2° On lit dans le *Faouaid* d'Abouzid le Tamanarti et dans le *Mnaqib* de l'Haoudigi :

« Il (Abdallah ben Said ben Abdennaim[1]) habitait Tafilelt aux Ida ou Zdagh[2] avec l'autorisation du Sultan Moulai Abdallah. »

C'est une zaouia encore aujourd'hui florissante où sont les descendants de Sidi Said ben Abdennaim, dans la vallée des Ait Tament, sur le versant Sud du Grand Atlas, au Nord de Taroudant, où sont les tombeaux de Sidi Abdallah ou Said, Sidi Yahia ou Abdallah, ce dernier surtout eut à la fois puissance spirituelle et temporelle[3].

Cette zaouia s'appelle encore *Tafilelt.*

3° Il y a aussi dans le Grand Atlas, aux Ida ou Mahmoud, une zaouia de Tafilalt auprès du tombeau de Sidi Mohammed ou Lhaoussine. On y fait un grand moussem

1. *Nozhet el Hadi*, p. 343.
2. V. note 1, p. 193.
3. Sidi Yahia ou Abdallah, maitre de l'auteur du *Faouaid*, aida Moulai Zidane dans sa lutte contre Abou Mahalli; il fut ensuite le rival du chef de Tazeroualt, Abou Hassoun Ali Bou Dmi'a, au milieu du XVII^e^ siècle (*Nozhet el Hadi*, 343).

annuel. Le col par lequel on y vient du Sous porte le nom de Sidi Mohammed ou Lhaoussine.

4° Il y a une zaouia de Tafilelt chez les Rahala.

5° Il y a une zaouia de Tafilelt aux Ait Oualiad, où enseignent des tolbas de Ddou Zemmour.

6° Il y a Sidi Belqacem Afilal, sur le versant Sud de l'Anti-Atlas, sur le haut oued Isi, un peu en amont de la zaouia de Timglicht. Le tombeau est situé à Imin Talat Isi. C'est un lieu de pèlerinage. A côté est enterré Sidi Mohammed ou Ahmed el *Haoudigi*, l'auteur du *Mnaqib*. Sidi Belqasem Afilal était le contemporain et l'ami de Sidi Khaled b. Yahia, l'ancêtre des saints d'Agersif (Daouhat).

Certains le comptent parmi les seba'tou rijal Regraga.

On voit que ce nom de Tafilelt est très répandu dans le Sous. Quel rapport y a-t-il entre les Tafilalet du Sous et celui du Ziz ? Il serait intéressant de le savoir [1].

1. Voir sur l'histoire ancienne du Tafilet et de Sijilmassa « Quelques mots au sujet de Tafilet et de Sijilmassa » du lieutenant-colonel Dastugue, parus en 1867 dans le *Bulletin de la Société de Géographie*.

Après avoir résumé ce qu'en disent les géographes, l'auteur prouve clairement que Tafilet est le nom de la contrée dont Sijilmassa fut la capitale jusqu'à la fin du siècle dernier. Il établit aussi que la dénomination de Tafilet est *antérieure* à celle de Sijilmassa.

Il termine par le récit très intéressant d'une conversation qu'il eut en 1859 au camp de Tafoghalt, pendant la première campagne des Beni Snassen avec un chérif, Filali du Reteb.

*Gouighlane* est le nom d'une zaouia de Tafilalet, dont une pièce murée renfermerait de nombreux livres. Mais une tradition dit qu'il y aurait péril à y pénétrer. Nous n'avons vu dans cette zaouia que deux armoires pleines de livres, ouvertes à la poussière et à tout venant et protégées seulement par la malédiction qui frapperait sûrement les voleurs, disent les gens du pays.

## NOTE SUR TAFILALET ET SIDJILMASSA [1]

Au cœur de Tafilalet, sur la rive Est de l'O. Ziz, l'emplacement de Sidjilmassa n'est plus qu'un monceau de ruines qu'on appelle medinet el a'mra (العمرة la peuplée) et non pas الحمرأ la rouge, dont faisait partie Kasbat el hadeb [2].

Dominant la bifurcation O. Saidane-Risani, non loin du pont sur le Ziz, la qoubba de Sidi Mohammed b. Lhassen, le fils de Moulai Lhassen ed Dakhil. Ce chérif avait été amené d'Yanbo en Nkhal, le port d'Arabie, par Sidi Bou Brahim el A'omari à la fin du VIIe siècle (644).

Celui-ci n'était pas originaire du Sous, comme on le dit souvent, mais du Tafilalet, des Oulad Sidi Bou Brahim, près de la zaouia Moul La Ikhaf [3]. C'était un descendant d'A'omar ben Khattab. Il était le chef de la caravane (rkeb) des pèlerins. Cette caravane du Moghreb Sud, du Tafilalet gagnait Alexandrie par le Touat ou par Figuig.

Il maria sa fille à Moulai Lhassen ed Dakhil. Leurs deux tombeaux sont à Grinfoud [4], au sud des ruines.

1. Mai 1922.

2. الحدب la bosse, mot employé fréquemment dans le Sud pour désigner une bosse de terrain, une élévation pierreuse : K. el hadeb, moul el hadeb, en chleuh aiou, Agadir ou aiou, chez les Amanouz.

3. Ou bou mhadertin, aux deux sortes d'élèves : jnoun et humains.

4. Où les puits, dit-on, ne tarissent jamais.

Près de la qoubba de Sidi Mohammed ben Lhassen est celle de Sidi Mohammed Ould Igezzar, le boucher auquel se rattache peut-être la légende des sept bouchers (sba'tou rijal Tafilalet). L'eau de la rivière, dit-on, causait des maux de gencives. Alors ils engraissaient des chiens dont la viande les guérissait[1].

On dit que Graoua fut jadis à des Kharadjites, descendants d'Abderrahman ibnou Mouldjem. Cela nous ramène aux B. Midrar et au centre de Kharedjisme, que fut le Tafilalet.

Ces quelques renseignements nous furent donnés dans la mosquée de Riçani par quelques tolbas locaux, dont l'un d'eux des Ait Hadidou, avait été le cadi de l'agitateur Belqasem.

Nous leur avons posé en outre deux questions :

1° Quelle est l'origine du mot Tafilalet ? La réponse fut assez vague : « Tafilet et Sijilmassa c'est la même chose. Le premier est le nom berbère, l'autre est le nom arabe. »

Et cette explication inattendue que nous transcrivons sous toutes réserves : Tafilet, ce serait la déformation de Tafellat, chleuh « afella » en haut, « tafellat » celle qui est en haut, pour exprimer par une sorte d'euphémisme, le contraire, celle d'en bas, le Tafilalet étant le plus bas du chapelet d'Oasis du Ziz.

2° Nous avons demandé ce qu'était la petite niche qui, à gauche du mirhab, et symétrique de celle de droite où on glisse la chaire, le minbar, petite niche qui ne mène à aucun passage, comme dans certaines grandes mosquées (Tinmel, Koutoubia).

Là encore nous transcrivons la réponse sous réserves.

Cette petite niche a été aménagée par l'agitateur Bel-

1. On le dit aussi des O. Jerrar (جرّ, traineurs de chiens), comme des gens du Mzab et autres Kharedjites.

qasem[1] qui faisait sa prière *à côté* de l'iman et par conséquent vis-à-vis cette niche.

Ce serait une preuve d'orgueil et de non-conformisme assez intéressante à confirmer.

1. Dans le Sahel marocain, où il a émigré (il est actuellement vers Tamanart), on l'appelle Mohamed ben Belqasem et Moulai Bqassem.

## LES REGRAGA

(sing. REGRAGUI)

Le *Kennech* cite les REGRAGA comme une famille de marabouts. Ils sont répandus dans le Sud marocain, surtout dans la tribu des Chiadma, au Nord de Mogador.

Mais ce fut jadis le nom d'une tribu Masmouda appartenant à la confédération des Doukala.

Les Doukala se seraient étendus jadis plus au Sud, jusqu'aux Haha et auraient ainsi compris le territoire actuel des Chiadma où se trouvent le plus grand nombre de saints Regraga.

Les Doukala auraient été coupés par un sultan qui aurait inséré au milieu de leur territoire le groupe guich des Ahmar et des Abda (renseignements locaux).

Léon l'Africain semble réunir dans le nom de Regraga le sens de peuple et de marabout :

« Cette montagne (Gebele lhadid) sépare la province Hea d'avec la région de Maroc et Ducale. En icelle réside un peuple appelé Regraga. Ils sont dévotieux. A la sommité de cette montagne se trouvent plusieurs ermites qui vivent d'eau et de fruits des arbres » (Léon, éd. 1830, Ateliers Nationaux).

Les Regraga ont la tradition d'avoir été avec les Beni Dghough et les Senhaja [1], les premiers Musulmans du Maroc d'avoir introduit فتح l'Islam dans ce pays et d'y

1 De la même confédération des Doukala.

avoir lutté contre les infidèles et les hérétiques musulmans.

Ils seraient de ces Masmouda qui vinrent d'Orient après le temps de Sidna Aissa (Jésus-Christ) dont ils étaient disciples (haouariin).

Ils auraient donc eu la tradition du Paraclet attendu. Et comme les Rois Mages, ils seraient allés vers l'Orient, à la nouvelle de l'apparition du Prophète Mohammed.

Ce serait peut-être une explication de la visite des Moghrebins au Prophète, de leur langage berbère et de leur retour au Maroc en propagateurs de la nouvelle foi.

Les plus anciens Regraga, Sidi Ouasmin, Sidi Yala, Sidi Chiker [1], ont mené la lutte contre les infidèles.

C'est à rapprocher de cette opinion si enracinée dans le Sous que les Regraga, souvent anonymes, aux tombeaux si nombreux dans la région côtière, sont des « moujahidin », des guerriers musulmans morts pour la foi [2].

De nos jours, le centre des Regraga est la tribu des Chiadma. Chaque année, au printemps, on y fait la tournée, le « dour » des Regraga. On plante la tente (khima) de saint en saint, pendant 40 jours, en une succession de moussems, réunions de piété et de commerce. On commence par Aqermoud, zaouia du Sahel de Sidi Ali n bou Ali.

Pour aider à la connaissance de cette question si confuse des Regraga, on joint ici la traduction de deux notes manuscrites, trouvées récemment dans le Sous.

La première est extraite du même manuscrit qui renferme le Kennach du Sultan Ahmed el Mansour (p. 17).

1. Ce dernier, dont le ribat est sur la rive Nord du Tensift, au Nord de Chichaoua, serait un des compagnons de Sidi Oqba. Près de son tombeau est celui de son père, Sidi Ddamen (ce serait le surnom de Sidi Yala, tombeau que l'eau de la rivière n'atteint jamais, malgré les crues).

2. Voir sur les Regraga, Michaux-Bellaire, *Conférences au cours des A. I. et les Doukala.*
Segonzac, *Au cœur de l'Atlas*, p. 112 et suiv., Montagne, Hespéris 1924.

« Ensuite, certains de nos seigneurs les Regraga appelés des haouariin (disciples de Jésus). Ce sont des marabouts dont le plus grand nombre est chez les Haha.

« Et les Ahl Taourirt aouanou [1].

« Les oulad Sidi Ahmed Ia'zza de Tinsghat [2] au pays des Ida Oultit.

« Et les Ahl Tilgoat [3] des Ait Hamed.

« Et les Izegzaoun [4] des Ait Hamed.

« Et les Ahl ddi imlal [5], d'Ammeln. »

Les différents lieux cités dans cette note du XVI<sup>e</sup> sont bien connus dans le Sous, et comme lieu de sépulture de saints Regraga.

Ce qui suit est extrait d'un manuscrit du IIe siècle H. qui appartient au caïd de Taroudant, qui porte le titre : Boucharat ez zairin el bahtinfies salahin, du cheikh Daoud Akerramou [6] :

Nos seigneurs les Regraga — que Dieu les favorise — ils sont les descendants des apôtres mentionnés dans le livre de Dieu. Ils sont venus du pays des Andalous. Ils étaient quatre hommes, et c'était au temps du paganisme. Ils s'établirent au lieu dit Kouz, au bord de l'oued Tensift. Les gens leur firent bon accueil. Ils habitèrent là

1. Chez les Ait ouigemman (Tiouzziouin). Leur ancêtre est enterré près de Targa n Touchka, ce doit être Sidi Ali ou Youb d'Iferks. Ils fournissent des professeurs à Sidi bou Shab ainsi qu'à Tizi laoulia où sont 360 saints (prob. Regraga).

2. Chez les Rezmouka, près de Tamgert oulgoud.

3. Sur l'oued Oulghas, en aval de l'Arba des A. Hamed et en amont de Tankist.

4. Autre fraction des A. Hamed.

5. Dans l'oued Ammeln, où sont des marabouts Regraga et le tombeau de Sidi Yahia ou Abdallah.

6. Les oulad Akerramou, famille de marabouts des Ida ou Semlal de Tazmont dont le plus connu est Sidi Said Akerramou m. et Sidi Daoud Akerramou, l'auteur de ce mnaqib (v. extrait à la fin de ce volume).

longtemps et y bâtirent une mosquée qu'on appela la mosquée des apôtres (Mesdjed el haouariin).

De là, ils se dispersèrent. Les quatre firent souche et c'étaient: Amijji, Alqma, Ardoun et Artoun[1].

Ils habitèrent: Amijji, à Kouz.

Alqma, à Taftacht.

Ardoun, à Askiad et Mramer.

Artoun à Ain el Hadjer et à Chichaoua.

Puis ils apprirent la nouvelle de la venue du Prophète — sur lui la prière et le salut — et de son message. Ils allèrent à lui et ils étaient sept hommes :

Sidi Ouasmin.

Sidi Bou l Alem.

Sidi Said ouibqa[2] (ou es. Sabeq).

Sidi Brahim.

Sidi Mohamed ben Salah.

Sidi Bouzid oulias[3].

Sidi Chiker.

Quand ils furent à la Mecque, ils élevèrent la voix dans leurs invocations et toute la vallée de la Mecque retentissait de leur bruit.

Et à cause de cela, on les appela les Regraga et c'est chez eux le meilleur des noms. Puis ils revinrent, sauf Saïd Ibqa et c'est l'origine de son nom (il est resté).

Ils reçurent du Prophète — sur lui la prière et le salut — une grande baraka. Et on raconte qu'il y aura

1. Ces noms ne ressemblent à rien d'arabe ou de berbère mais plutôt à des noms de nos premiers siècles : Mejean, Alcuin, Ardouin, Arthur.

2. Celui-ci serait resté en route, dans la marche à l'Orient. En arrivant auprès du Prophète, il leur demanda où était le 7e de leurs compagnons. « Il est resté en arrière » (ibqa). Or, il était là, les ayant devancés (sabaq). Il y a le tombeau de son fils, Sidi Abdallah ben Saïd, près de Dar Khoubbane (Chiadma).

3. Un des anneaux de la chaine mystique reliant Moh. b. Sliman le Jazouli et Ali ech Chadili a sa tombe à Chichaoua (I. Asker). Il a aussi sa tombe à Ighboula des O. Jerrar.

toujours parmi eux sept saints jusqu'au jour du jugement par la baraka du Prophète.

Ils revinrent chez les Haha jusqu'à ce que le souverain de Fès les en fit partir et ils se dispersèrent dans les pays. Ils étaient dix, des enfants de Sidi Ouasmin et de son neveu Sidi Lhassen ben Mohamed, et ils allèrent au Sous el Aqsa dans le pays des Guezoula.

L'un d'entre eux alla à Massa, Sidi Abderrahman ben Mohamed ben Smail ben Ismoun qu'on appelle Sidi Ouassai.

Le deuxième dans la ville des Chtouka est le cheikh, l'ouali Sidi Ali ben Youb[1] ben Smail ben Ismoun ben Mohamed ben Ouasmin.

On lui bâtit à Taourirt ouanou[2]. Il a laissé des neveux (A. Ouigemman Tiouzziouin).

Le troisième est allé à Tizelmi, c'est Sidi Abdallah[2] ben Mohamed, de la descendance de Sidi Ouasmin.

Le quatrième est allé à Ddi Mlal de l'oued Ammeln, c'est le cheikh Abderrahman ben A'sem, enterré à Taddert[3].

Les six autres se retirèrent du monde et furent ascètes jusqu'à leur mort dans leurs retraites au bord de l'oued.

La lignée de Sidi Ouasmin et de Sidi Ouassai est éteinte.

Mais Sidi Saïd Ibqa a des descendants[4] dans le Sous,

1. Sidi Ali ou Youb est enterré à Ifrkhs des A. oughan (renseignements Lacroix). A. Imdiouin est Sidi Salah Regragui.

2. Sidi Abdallah ou Saïd à Aimour, entre Tahala et Ammeln, ancêtre de Sidi Ali ou Abdallah, entre Tarsouat et l'Arba de Tafraout.

Il y a à Ddou gadir Iligh, à l'Est du pays des Mejjat, deux familles maraboutiques rivales :

Les Regraga oulad Sidi Ali ou Abdallah et les Derqaoua, disciples de Sidi lhadj Ali.

3. Il y a à Taddert d'Ammeln, à Dimlal, Sidi Yacoub le Regragui, qui est : Yacoub ben Saïd ben Abderrahman, mort en 199 (Haoud, p. 406), et son cousin Sidi Yahia ben Abdallah le Regragui, mort la même année.

4. Parmi lesquels Sidi Blat, dont la zaouia est entre Tazenakht et Alougoum (renseign' de la zaouia). (Nous sommes Regraga descendants de Sidi Saïd Ssabeq.)

aux Chtouka, chez les Ait Hamed. Parmi ces enfants, il y a Sidi Brahim ben Mohamed ben Salah, enterré à Tougdirt[1], de l'oued Tazeroualt. Les Izegzaoun, leur ancêtre est Sidi Brahim ben Mohamed ben Salah ben Saïd ben Brahim ben Saïd ibqa.

Et parmi leurs oncles sont Sidi Bouzid ou lias d'Ighboula[2] et Sidi Ahmed ben Iazza de Tinsghat[3].

On peut encore citer dans le Sous comme Regraga :

| | |
|---|---|
| Chtouka | Sidi Mzal ouḥaroun chez les A. Ilougan[4]. |
| | Sidi Bibi A. Amira. |
| | Sidi Louali A Belfa'. |
| | Sidi Saïd (m. 400) Ida ou Menou. |
| Massa | Sidi Ouasai. |
| | Sidi Rbaṭ. |

O. Noun Sidi l ghazi.

O. Jerrar Sidi Moussa de Tadairt.

I. ou Ba'qil, Sidi louafi à l'Ouest d'Anou Addi.

Ahl Ma'der « Ar Sidi lmestour (Tig. Oua'rous) ».

Il y a aussi beaucoup de Regraga aux A. B. A'mran, en particulier chez les Ait Youb et à l'embouchure de l'O. Ifni où sont de nombreux tombeaux.

Au douar Asaka des Ait Ouadjas (Haut Mentaga), il y a Sidi b. Brahim le Regragui (H. 73) grand Ma'rouf à l'époque du Mouloud.

Nombreux Regraga chez les Mentaga et chez les Rguita. Il y en aurait à la zaouia Tamzoualt de Sidi Brahim ou Abdallah (Isoual, Mentaga, Moussem octobre).

1. C'est le saint populaire Sidi Regragui, entre Asaka et Tankist, sur l'oued Tazeroualt (notice sur Sidi Mzal, Haoud, p. 322).
2. Oulad Jerrar.
3. Ida ou Gersmouk, non loin de Tamgert oulgoud.
4. Haoud, p. 233. Sidi M'zal, frère de Sidi A'mr ou Haroun du Haut Rasel oued (Rahala) du vie siècle.

Sidi bou Brahim le Regragui, enterré à Tougdirt (oued Tazeroualt (H. 322).

Si Abderrahman ou A'sem Regragui est enterré à Taddert d'Ammeln, entre Taddert et Amesnat (renseignements des gens d'Agersif).

## NOTE SUR LES OULAD AGERSIF

Agersif est une grande zaouia au pays d'Amanouz, à l'Est des Ida ou Semlal, sur une rivière qui vient du Sud par Tarsouat et coule ensuite par Tahala et Amaghouz vers l'oued Oulghas [1].

C'est un pays de marabouts dont le plus vénéré est Sidi Khaled ben Yahia d'Agersif dont parle le Daouhat en Nachir [2].

Son frère est Sidi Bou Yahia, de Taddert Anmeln.

Leur ancêtre commun est Sidi Na'man ben Ifettas enterré à Toughzift des I. ou Semlal. Celui-ci est l'objet de grande vénération, de grande confiance, et les pèlerins y abondent pour obtenir des faveurs près de son tombeau à Toughzift. Il y a là deux familles d'ikhddamen [3] du cheikh qui reçoivent à tour de rôle les pèlerins. Une de leurs femmes reçoit les pèlerins et leur arrache un poil (azbal) de la tête avec une petite pince, puis jette ce poil et reçoit l'offrande.

La terre est dite « akal lá'fou » terre de salut, et on vient en chercher en pèlerinage.

Les frères de Sidi Náman seraient Sidi Fettas ben Ali et Sidi Medden ben Ali des Ait Hamed, d Aḍaḍ medni.

Le moussem d'Agersif est en octobre (comme celui de

1. Il y a à Agersif deux familles, les A. Bouzid et les Ait el ghazi, chez lesquelles, à tour de rôle, se fait le moussem annuel.
2. *Arch. mar.*, vol. XIX, p. 195.
3. Les serviteurs religieux du cheikh = ikheddamen.

Sidi Mzal). Les tribus voisines y viennent en sacrifice : I. ou Semlal, Amanouz, Tafraout, Tahala, A. Smaioun ou Ammeln.

En octobre les Iberkaken apportent des offrandes.

Il y a des Oulad Agersif à Ammeln (Asgaouar, Igourdan, Amar rkhsin ; à Tahala (Ilig) ; Adedes, aux I. ou Semlal (Ighalen n ait Abbes) à Aqqa, Touzounin, Igdi, Tizgi Ighiren.

A la famille des Ouled Agersif appartient Sidi Abdelaziz enterré sur le Haut Oued Isi.

On dit en manière de proverbe :

Que celui qui trahit l'amitié ancienne
Par la mosquée d'Agersif
il soit frappé d'anathème.
A tout tagat n timezgida Ougersif
ouanna ighdern gh tidoukla tiqdimin.

On dit que la source de Taddert a été détournée par Sidi ben Yahia, auquel les gens du pays ne payaient pas ce qu'ils avaient promis. L'eau de la source va maintenant à Tamanart où on l'appelle Tinmelt, celle d'Ammeln. Et à Taddert d'Ammeln, il n'y a que des puits et on voit la trace de la source détournée par la baraka des saints.

Agersif est réputé pour avoir des conteurs (mazghi) qui vont chanter dans les tribus la « ghazaoua » ou geste de Sidi Abdallah ben Ja'fer, l'ancêtre par lequel, disent-ils, se rattachent au Prophète un grand nombre de chorfas du Sud.

« Ils viennent la chanter chez nous avec ribab et tallount (violon et tambourin) », dit un Báqili.

## LES O. BICHOUAR[1]

Sont une famille de chorfas encore aujourd'hui très vénérés chez les Chtouka et dont on craint fort la malédiction. Sidi Yahia ou Moussa (*Haoud*, p. 398), de l'oued Ouliad, mort en 1038, est enterré au tombeau de Sidi Ibourk ben Hossaïn. El Hachtouki (voir notice sur les O. Sidi Ibourk) est le plus connu de la famille. On prononce Sidi Hay ou Mous.

Leur centre est à Ddou Zemmour des Ait Ouaghzoun des Ait Ouigmman, où ils ont la zaouia de Sidi Mhamed ou Boubaker[2].

Ils ont de nombreuses zaouias chez les Chtouka :

Imin tiout, au-dessus des Ait Milk, près de Sidi Saïd ou Messaoud.

Tmoujjout, chez les I. ou Bouzia.

Tougnatin, Sidi Lhassen ou Tougnatin[3] chez les Ait Touzzoumt (A. Ouadrim).

Bou Tabt, chez les A. A'mr.

Taghrabout, chez les A. Felles.

1. Le sens de ce mot-racine indique : chouour serait les indicateurs, les bons conseillers. « Ce qu'ils te disent », dit un commentateur, « ne le néglige pas. »

2. Dont les chefs actuels seraient Sidi Lhassen ou Taieb et Sidi Brahim ou Taieb.

3. Sidi Lhassen ou Tougnatin, is ourd agdal aiga ? « n'est-ce pas un endroit sacré » ? (chanson chleuh sur la venue du Guellouli, dans le Sous, 1897, chanson qui fait allusion à des biens de la zaouia qui avaient été « mangés ».

Tifirassiu, A. Ouigemman d'où était Sidi lhaj A'bd mort il y a quelque temps à Takoucht.

Enfin à Toufarz, chez les A. Belfa, il y a un « agdal » des I. Bouchouar.

Et il y a des Bichouariin, dans l'O. Tazeroualt en amont de Tankist, près de Tougdirt.

## LES OULAD SIDI IBOURK BEN HASSEIN (IBOURKIIN)

Leur zaouia est à Asgherkis [1] des A. Oualiad où est le tombeau de leur ancêtre Sidi Ibourk ben Hasein, et de nombreux saints (targa des A. Oualiad).

L'auteur Sidi Ibourk vivait au xe siècle H. Il est cité dans les Faouaid du Tamanarti. Il était disciple de Sidi Ahmed ou Moussa, de Sidi Saïd Es Saiah, mort en 997; le Hahi, ainsi que de Sidi Ahmed ben Abderrahman [2] le Mezgdadi [3], mort en 958. Il est mort en 983 (*Haoudigi*, p. 406).

Dans la zaouia d'Asgherkis, il y a, dit-on, dans une corbeille, beaucoup de reliques des saints du Sous, en particulier, un anneau de Lalla Rahma Youssef de Massa, et un morceau de natte sur laquelle a couché Sidi Ahmed ou Moussa.

1. Il y a aussi Asgherkis des I. ou Gnidif, non marabouts (Si Ali n Abderrahman ou Salah), et Asgherkis de l'A. oulben, à l'Est de Khmis d'Oungarf (Indrif).

2. Tiré de la torjama de Sidi Ahmed ben Abderrahman el Mesgdadi. Sidi Iazza ben Moussa le Tamli m'a dit : « Un homme des Chtouka m'a dit : « Son taleb Sidi Ibourk me demandait ma fille en mariage et un « autre me l'avait déjà demandée. » Il me dit : « Donne ta fille au taleb « Ibourk et à toi tout ce que tu voudras. » Je lui ai dit : « Bien, et je « souhaite avoir deux terres et, dans chacune des deux, femme, nègre « et négresse. Et si quelqu'un me cherche noise, de l'emporter sur lui. » Et ainsi fut fait. Le Sultan de son temps disait : « Sidi Ahmed ben « Abderrahman, il craint Dieu et ne me craint pas; Sidi Mohammed ben « Brahim, il craint Dieu et il me craint. Certain marabout du Sous, il « ne craint pas Dieu, mais il me craint. »

3. Ilmzgdad, fraction de Tasrirt.

Il y a de nombreux oulad Sidi Ibourk chez les Chtouka et de nombreux lieux portent ce nom.

Sidi Abdallah ou Ibourk[1], à Toumlilin chez les Idouska ou fella (Hilala) où il y a un grand moussem.

### OULAD SIDI YAQOUB

Les Oulad Sidi Yaqoub seraient des Chorfas idrissites Semlala, descendants de Sidi Abdallah ben Ja'fer, origine dont se réclament les Hilala.

Sidi Yaqoub ben Idir est enterré dans sa zaouia, où fut professeur Sidi Ali ben Said el Hilali, disciple d'Ahmed ben Said el Idouska n tsila, de l'oued Ikhoullan (qui s'appelle plus bas Aourga). C'est entre les Hilala et les I. ou Gnidif, à l'Est du Djebel Lkst. Il y a une qasida du cheikh Ahouzi sur Sidi Yaqoub, mais qui ne nous apprend que ses mérites et rien sur sa vie.

Ce cheikh Ahouzi était un élève du Cheikh ben Naceur de Tamgrout.

La zaouia de Sidi Yaqoub est très fréquentée. Il y a un moussem.

Il y a des oulad Sidi Yaqoub aux O. Kerroum La'lla chez les Chtouka.

### OULAD SIDI MESSAOUD BEN BRAHIM, DE TOUDMA

Le tombeau de ce saint est à Azgour de Toudma, tribu du Djebel Lkst, à l'Ouest des Ida ou Gnidif.

Seraient des Chorfas enfuis de Fès lors de la persécution contre les Idrissites de Moussa ben Abi lafiya.

1. Le Toufela'zti, enterré à Toumlilin des Idouska, mort en 1150, renseignement trouvé sur la page de garde d'un manuscrit de l'*Haoudigi*, à la zaouia de Tidsi (août 1932).
On chante : Tafqirt Tállat gh ouzilal n Hilala.

Moulai Ahmed n ait, Chérif des Ait Ilougan, est de cette famille.

Le *Kennach* cite quelques faits relatifs à la fuite et au retour de ces Chorfas et à l'installation de certains d'entre eux chez les Haha Ida Ouisern.

Il y a aux Ida ou Gnidif, Sidi Messaoud afoullous.

Il y a Sidi Saïd ou Messaoud, sur la colline des Ait Milk.

Sidi Ali ou Messaoud à Tizi l Tnin des A. Ouigemman. On n'est pas d'accord sur leur parenté.

## EXTRAITS DU BOUCHARAT EZ ZAIRIN EL BAHITIN FI ES SALEHIN, DU CHEIKH DAOUD AKERRAMOU [1]

### I

### SIDI MOHAMMED BEN SLIMAN LE JAZOULI

Parmi eux, l'imam, le savant, le cheikh des chioukhs de l'Islam, le Pôle Abou Abdallah Sidi Mohammed ben Sliman le Jazouli, le Semlali, le Chadili, le chérif Hassani.

Je commence par lui à cause de sa baraka, lui qui réunit la noblesse chérifienne, la science et la sainteté. Lui qui était — que Dieu le garde — un homme humble et pieux, et qui se détournait de ce monde, et se tournait vers l'autre monde, et chez qui ont été visibles de grandes merveilles, de grands miracles et des bénédictions éminentes ; qui a réuni sous sa main douze mille six cent soixante-cinq disciples.

Et chacun d'eux a gagné près de lui de grands biens, chacun suivant son degré et sa proximité du cheikh.

Il a reçu la tariqa du cheikh Abou Abdallah Mohamed ben Abdallah Amghar, le chérif du Ribat de Tit, au rivage du pays d'Azemmour. Il l'a rencontré au pays des Doukala, à son retour de Fès. Il a reçu de lui la science qu'il avait lui-même reçue de Sidi Abderrahman [2], le Regragui enterré à Chichaoua, du Gouvernement de Marrakech.

1. D'une famille de marabouts originaire de Tazmout (I. ou Semlal). Manuscrit de la fin du XVIII$^e$, la mère de l'auteur, Lalla Ta'zza Sliman, enterrée à Taddert des Rezmouka, étant morte en 1155 (1742).
2. Sidi Bouzid.

Il est resté vingt ans aux Lieux Saints. Il est arrivé au stade de Pôle[1] par Abou Ifadel el Hindi, par Anous le Bdaoui le chamelier, par Ahmed el Qrafi, par Ab. Abdallah le Maghribi et Aboulabbas el Mersi, tous deux élèves de Hassan Chadili.

Le Jazouli fut aussi l'élève du cheikh Abdelaziz el A'jmi à Djama Zhar du Caire. Il était de la tariqa Chadiliya.

On dit que c'est à Fès qu'il a composé le *Dalail el Khirat*, à la bibliothèque de la mosquée de Qaraouiyn. Son but était de rassembler dans ce livre toutes les paroles de la prière et le salut sur le Prophète, ainsi que sur les saints de son peuple et de les donner en exemple et d'obtenir leurs bénédictions pour ceux qui les suivent.

Et tout cela grâce à sa bonne intention.

On dit que la raison qui lui fit composer ce livre, c'est qu'il fut témoin de choses extraordinaires de la part d'une femme de Fès. Lui en ayant demandé la cause, et comment elle en était arrivée là, elle lui dit : « Par la Prière sur le Prophète. » Alors, il s'adonna à la Prière sur le Prophète et composa son livre susdit. Il a aussi composé un livre de *Conversations avec Dieu*. Il n'est pas douteux qu'il répétait la Prière sur le Prophète assidûment, elle a été la base de sa tariqa et de celles de ses suivants.

Et surtout le livre de leurs cheikhs, *Dalail el Khirat*, les guides des biens. Ils le lisaient assidûment, lui attachaient grande importance, ne se séparaient pas de lui. Il a dit : « A vous de répéter le nom de Dieu Très-Haut et de prier sur le Prophète et d'aller visiter les saints. »

Il a dit : Une voix m'a dit : « Je t'ai favorisé plus que ceux de ton temps (plus que mes saints), parce que tu as beaucoup prié pour mon ami Mohamed. »

Il est confirmé qu'une odeur de musc s'exhalait de son tombeau à cause de sa Prière pour le Prophète et de son Livre.

1. V. Massignon, *le Maroc d'après Léon*, p. 169.

Dieu a rendu ce livre profitable aux créatures.

Tous les gens se sont tournés vers lui. Il a été connu parmi eux comme le soleil et la lune, et dans la ville et les campagnes.

On s'est courbé sur lui à l'orient de la terre et à son occident, lui seul parmi les autres livres de la Prière sur le Prophète, malgré leur nombre et leur antériorité. On y trouve baraka et lumière.

On raconte que certain possédait le *Dalail el Khirat* et le *Tnbih el anam* (avertissement au monde).

Quand il les posait, il avait l'habitude de mettre le Dalail dessous et le Tenbih dessus. S'il sortait, quand il revenait dans sa demeure, il trouvait le Dalail au-dessus du Tenbih. Cela lui est arrivé plus d'une fois. Et nul que lui n'était entré dans la maison. Le même a entendu dire à certains parmi les grands : « Le Dalail verse la lumière et le Tenbih verse la science. »

Certains savants ont dit qu'il est prouvé que pour accomplir ses desseins et pour dissiper le danger prochain, il suffit de lire le *Dalail* 40 fois et que le lecteur s'efforce d'en venir à bout en moins de quarante jours.

La chose s'accomplira quelle qu'elle soit, par la baraka de la Prière sur le Prophète, en particulier dans ce livre.

Quant à sa généalogie, il est Mohamed ben Abderrahman ben Abibker ben Sliman, ben Saïd ben Ali ben Ikhlef ben Moussa, ben Ali ben Youssef ben Aissa ben Abdallah ben Jendouz ben Abderrahman ben Mohamed ben Ahmed ben Hasan ben Sm'ail ben Ja'fer [1], ben Abdallah ben Lahssen el mtni ben Lhassen es Sebti ben Ali ben Abi Taleb.

Connu sous le nom de Jazouli, Semlali, Chadili.

Il habitait Safi, qu'il quitta pour habiter Afoughal, au pays des Mtraza, sur la côte du Sous, jusqu'au moment où il mourut empoisonné dans la prosternation de la

1. Ja'friin non Idrissides.

prière du matin, en l'an 870, certainement, ou 869, ou après 870.

Il fut enterré le même jour au dhor, au milieu de la mosquée qu'il avait fondée à Afoughal, puis fut transporté à la capitale: Marrakech, 76 ans après, et enterré à Riad el Arous où un tombeau lui fut élevé.

Quand on le sortit de son tombeau du Sous, on le trouva tel qu'il était à sa mort. La terre ne l'avait pas offensé et la longueur du temps n'avait rien changé à son état. Et la trace du rasoir dans ses cheveux et sa barbe était comme au jour de sa mort. Le prince, ou quelqu'un par son ordre, ayant pressé avec le doigt sur son visage, le sang reflua de sous son doigt et revint quand le doigt fut retiré, ainsi qu'il arrive aux vivants.

Dieu a manifesté par lui des choses étonnantes et de grands miracles.

Parmi ses prières : « Dieu, fais-nous le don de la connaissance pure, d'un solide échange entre toi et nous, appuyé sur la tradition et le consentement général ; fais-nous le don d'une sincère confiance en toi, et d'une belle idée de toi. Et fais-nous don de tout ce qui peut nous rapprocher de toi, doublé du pardon dans les deux mondes, ô Maître des mondes. »

## II

### SIDI SAID AKERRAMOU

Le cheikh, le grand saint aux miracles et aux merveilles, SIDI SAÏD BEN SLIMAN le Semlali, le Kerrami le Jazouli, l'auteur, le commentateur de l'Alfiya et de l'Adjerroumiya et autres, célèbre par sa baraka et sa religion.

On dit qu'il est le dernier qui étudia au pays des Andalous et après l'ennemi fut vainqueur, que Dieu le détruise!

Parmi ses miracles, celui-ci, dont le récit est très répandu :

Il y avait, de son temps, dans la ville de Fès, un juif, grand sorcier qui avait étendu une natte ou quelque chose d'approchant, coussin ou tapis, entre le ciel et la terre. Il l'avait élevée par sa sorcellerie. Elle ne touchait pas la terre et on ne voyait pas ce qui la supportait. Et le juif y monta, sans échelle et s'y assit. Et il disait aux Musulmans : « Celui d'entre vous qui se prétend savant, qu'il me fasse descendre de cet endroit. »

La nouvelle en vint au Sultan de la ville de Fès en ce temps-là. Il dit aux savants : « Si vous ne faites pas descendre ce maudit, je ferai couper la tête à quiconque est taleb ou fqih. »

Ils essayèrent l'un après l'autre, désespérant de le faire descendre. Puis ils demandèrent dans le pays qui était capable d'en venir à bout.

On leur indiqua Sidi Saïd Ben Sliman, sahab et tordjama, le héros de cette biographie.

Ils lui envoyèrent deux hommes pour le ramener. Le Sultan leur avait fixé un délai. Et cependant le maudit restait entre ciel et terre sur son tapis, et disait : « Celui d'entre vous qui se prétend savant, ô Musulmans, qu'il me fasse descendre. »

Les deux hommes arrivèrent au pays du cheikh, au Agouni Akerramou[1], dans la montagne des Oultita.

Ils le trouvèrent faisant paître sa vache. Il lui avait passé dans les cornes une corde par laquelle il la tenait pour qu'elle mangeât l'herbe de son champ et non celle d'autrui.

Sur sa tête, il avait une chachiya faite de vieux chiffons, une gandoura et une chemise pareilles. Et dans sa main, une muselière qu'il mettait à sa vache quand il rentrait à sa maison de nuit, pour qu'elle ne mangeât pas l'herbe d'autrui, ou quand il sortait.

Quand les deux hommes arrivèrent à lui, ils lui dirent : « O faqir, où est la maison de Sidi Saïd Akerramou ? » — « Qu'avez-vous à faire avec lui ? » — « On nous a envoyés à lui pour une chose. » — « Je suis Saïd Ben Sliman, que me voulez-vous (mettez-le au jour). Expliquez-le-moi. Puis vous descendrez chez moi, s'il plaît à Dieu. »

Il mit la muselière à sa vache, et leur dit : « Par Dieu je vais avec vous à la maison. » Tout en le suivant, ils se disaient, l'un à l'autre, en secret : « Nous allons lui donner deux dinars, afin qu'il achète des vêtements convenables pour aller à Fès, au milieu des savants et devant l'émir de la ville de Fès. »

Il les lui donnèrent. Mais il refusa de les prendre. Ils étaient au pied d'un abricotier. Il prit une de ses branches et la secoua. Des feuilles tombèrent et Dieu les changea en dinars.

Il leur dit : « Ramassez-les si vous en avez envie. Moi je n'en ai pas souci. »

1. Aux Ida ou Semlal. voir notice sur les Semlala.

Ils étaient émerveillés de ce qu'ils voyaient.

Ils étaient descendus chez lui. Chaque jour, ils lui disaient : « Nous partirons demain. » Il leur disait : « Attendez que je vous le permette. »

Or, la fin du délai fixé par le Sultan était proche. Il ne restait plus que peu de jours, quatre jours ou à peu près. Alors il se prépara à partir. Il monta sur sa mule et se mit en route avec eux. Il franchit le premier jour *ce pays-là, notre Sous*, jusqu'au sommet du Djebel Dren. Le lendemain, il descendit dans le Haouz de Marrakech. Et le troisième jour, les voilà dans la ville de Fès.

Ils étaient émerveillés de ce qu'ils voyaient. Ils entrèrent dans la ville. Il alla jusqu'à ce qu'il fût devant le juif sorcier, et il lui dit : « Descends du lieu où tu es, de crainte que tu ne sois frappé de la punition de Dieu. »

Le juif lui dit : « Combien m'ont fait cette sommation, de ceux qui sont bien vêtus de cotonnade et de drap !

« Et tu veux me provoquer, toi qui ne peux rien sur moi ! Et comment le pourrais-tu, avec tes habits faits de pièces et ta coiffure faite de bouts de laine assemblés ? »

Et le cheikh lui dit : « Descends, ennemi de Dieu. La faute sur ta tête. »

Le maudit lui dit : « Fais ce qui est en ton pouvoir. Je ne descendrai de cet endroit, que si tu m'en fais descendre. »

L'émir avait dit aux savants : « Celui qui le fera descendre, je ferai pour lui ce qu'il voudra. »

Or, le cheikh écrivit sur deux feuilles de papier et écrivit dessus Dieu sait quoi. Il lança une des feuilles au-dessous du maudit. Il lança l'autre au-dessus de lui. Et les deux feuillets se mirent à le moudre comme une meule, pendant qu'il disait : « Pardon, Seigneur, pardon, Seigneur. »

Le cheikh lui dit : « Tu n'es puni que par ta faute. Moi,

je t'ai prévenu trois fois et tu n'as pas voulu descendre. Dieu accomplit avec toi ce qu'il veut, maudit. »

Il fut tout broyé. Il ne resta de lui ni os ni viande, ni autre chose.

Les gens étaient émerveillés. Le Sultan leur dit : « Demandez-lui ce qu'il veut que je fasse pour lui. »

« Qu'on remplisse de blé le tellis de ma mule. » Le Sultan dit : « Conduisez-le aux greniers et remplissez de blé le tellis de sa mule. »

On se mit à le remplir jusqu'à ce qu'il ne restât plus rien dans la chambre au grain ; et malgré cela, le tellis n'était pas plein.

La nouvelle arriva au Sultan. On lui dit : « Les greniers sont vides et le tellis de sa mule n'est pas plein. »

Voilà qu'un homme étant arrivé près du Sultan, celui-ci lui demanda : « Comment cela va-t-il chez vous ? »

Cet homme dit : « Tout va bien, je n'ai vu personne, sur le chemin de *notre Sous*, que les caravaniers de Sidi Saïd Ben Sliman Akerramou, avec des mulets et des chameaux, transportant du blé dans sa maison. »

« Le Sultan dit : « Faites-le venir. »

On trouva le cheikh en train de faire des ablutions pour la prière de midi. Il dit : « Attendez, que j'aie fait mes ablutions. » Il les fit. Puis il entra sa tête dans le vaisseau aux ablutions, comme s'il entrait dans un puits.

Et on ne le vit plus jusqu'à ce qu'il rentrât dans son pays. Le Sultan apprit cela et fut émerveillé. Louange au Très-Haut qui réserve ce qu'il veut à celui qu'il veut.

C'est ainsi que nous avons entendu ce récit des anciens de notre époque, de notre pays du Sous, Taroudant et la ville de Marrakech, du Dra' et des Haha, de ceux du Djebel Dren, et des Senhaja et des Souktana et des Zanifa[1]. Tous ceux qui nous demandaient quel était notre pays, quand

1. Le pays de Taznakht, Azanif (v. Foucauld).

nous leur disions que nous étions des Semlala Oulad Akerramou, ils disaient : « Des enfants de celui à qui est arrivée cette histoire ? » Et ils la racontaient jusqu'à la fin sans y changer rien. Et de même les gens d'Agadir Ighir et ceux de Massa et tous ceux de notre rivage du pays des Guezoula et les Ait Ba'mrane et les Mejjat. Et chez tous ceux-là, les tolbas et les savants, jusqu'aux femmes et aux enfants, tout le monde la connaissait. Gloire à Dieu ! Il est mort à un grand âge, en *882* (1477) et enterré dans la mosquée de Tazmout au centre des Semlala, avec ses trois fils, sa femme, dans un unique jardin [1].

1. Cette légende du juif et de Sidi Said, ainsi que celle des juifs du Sous, tirée du *Kennach* et datée de 915 (voir p. 180), sont à rapprocher de l'histoire de ce juif Haroun qui, devenu ministre du sultan Mérinide, Abd el Haqq, provoqua, par ses abus, une révolution où il fut massaeré, ainsi que ce sultan, 869 (en 1465) (voir *Kitab el Istiqsa*, trad. Ismael Hamet, bibl. section sociologique, direction affaires indigènes, Maroc). Chapitres : Le commandement exercé en toute indépendance par les deux juifs Haroun et Chaouil, les maux et conflits qui en résultèrent. La mort du sultan Abd el Haqq et ses causes.

A rapprocher aussi de la prédication du Cheikh el Maghili contre les juifs du Touat (El Maghili est mort au Touat vers 920 (1515).

A rapprocber de la prédication du Jazouli, mort en 870, qui était le voisin de Sidi Said Akerramou aux Ida ou Semlal.

## III

### AU SUJET DU CADI ABOUBAKER IBNOU ELA'RABI

« ...Le cheikh, le grand savant, l'océan de science... Sidi Mohamed ben Abdallah — appelé Ibnou la'rabi l'A'firi, l'Andalou, le Chbili, c'est le cadi Aboubeker ben La'rabi, ancêtre de certains Semlala.

« Sidi Saïd ben Sliman Akerramou a dit : Il est notre ancêtre. Il y a entre nous et lui tant de générations, environ dix générations ou plus.

« C'est lui qui a maudit les gens de Tadmant dans des vers répandus chez les gens parce qu'il avait passé la nuit sans manger dans leur mosquée.

« Il était né en 478 et part pour l'Orient avec son père en 485, rencontre en Syrie Aboubeker le Tartouchi, le Ghazali, etc.

« Il a composé des livres nombreux. Il est mort à Fès, en 543, à l'âge de 64 ans. »

Ce passage est intéressant. Il marque la tradition andalouse, si vivace dans le Sous.

Au pays des Chtouka, Ait Ilougan, près du Marabout de Sidi Mzal ouharoun, est la petite zaouia de Tadmant où il n'y a plus (déc. 32) que quelques tolbas sous la discipline d'un fqih montagnard des Ait ouafqa. Il nous a dit en présence du cheikh de la tribu, le chérif Moulai Ahmed n ait Chérif :

« Autrefois, le pays était beaucoup plus peuplé, l'eau de la rivière était douce. Un jour, passa le caïd Ibnou la'rabi, un Andalou. Il passa la nuit sans qu'on lui donnât l'hospitalité. Alors il maudit Tadmant en disant :

« Akoun ikhlou Rabbi, ait Tadmant, ar kigh izri ouchen ger oudouar d lqoubt, aisḥarrou aman ennoun. »

« Que Dieu vous ruine, ô gens de Tadmant, et que le chacal passe entre le douar et le marabout et que votre eau devienne amère. »

EXTRAIT DU SAFOUAT MEN INTICHAR DE L'IFRANI

(page 155)

(*Sur l'auteur du* Fouaid, *Abouzid le Tamanarti.*)

Parmi eux l'imam, le savant, le lettré Abouzid Abderrahman ben Mohamed le Tamanarti, le Mghafri, un des savants de Taroudant, dont il fut cadi et mufti un certain temps. On louait sa manière de vivre et sa justice était connue. Il était savant et poète.

Il fut l'élève de son père et d'Abou Zakaria Yahia ben Abdallah ben Mohamed el Ouaqad le Tlemsani [1].

On tient de lui, qui le tenait d'Abd el baqi [2] que Sidi Amed ou Moussa a dit : « Mon père m'a dit : Que chacun de vous donne ce qu'il peut à qui lui demande pour Dieu, que ce soit beaucoup ou peu et qu'il ne méprise personne. Moi, au cours de mes voyages, une fois, je fus fatigué. Mes compagnons m'avaient laissé et j'étais entré dans une ruine, à côté, où j'étais solitaire et ennuyé. Or, je vis une araignée dans sa toile. Je pris une mouche et je la lui donnai. Aussitôt je fus debout et je rejoignis mes compagnons.

Parmi ses chioukhs, Ben Embarek el Aqqaoui, Abouzid le Tlemsani, et autres.

1. Il faut lire de Abou Zakariya Yahia ben Abdallah ben Saïd ben Abdennai'm el Hahi et de Mohamed bel Ouaqad le Tlemsani (voir *Faoua'id*).
2. Fils de Sidi Ahmed ou Moussa.

Il a composé un diwan de poésies. Je l'ai vu, *ce sont des vers de savant...*

Il a composé aussi une fehrasa qu'il a appelée *Faouaid el Joumma bisnad a'loum el oumma.* Recueil de notes utiles, d'après les savants.

C'est une œuvre utile. Je l'ai lue et j'en ai tiré grand profit dans cet ouvrage.

Voici une de ses histoires :

Le fqih Abouzid Abderrahman ben Ia'zza le Rezmouki m'a dit : « J'étais préposé au tombeau du cheikh Sidi bel Abbes le sebti [1], par ordre du cadi Abou Mehdi le Souktani [2]. Or, une femme fréquenta tous les matins ce tombeau pendant environ six mois. Elle se plaignait à lui d'une affaire à elle. Or, elle vint un matin désespérée. Elle resta longtemps auprès de lui, insistant dans sa demande et alla jusqu'à dire : « Tous ceux qui viennent à toi, tu exauces leurs demandes, sauf moi qui ne te demande qu'une chose facile. Voilà longtemps que tu me fais traîner. J'en appelle contre toi au cadi Ayad [3]. »

Puis elle sortit.

Le conteur dit : « J'étais étonné de son audace. Le lendemain, elle revint, salua le cheikh et lui dit : « Que Dieu te rende le bien que tu m'as fait en arrangeant mon affaire. » Je la suivis et je l'interrogeai sur son affaire.

Elle me dit : « Certains étrangers ('aloudj) au palais [4] m'avaient enlevé une petite fille et il m'était impossible de la reprendre. Je l'avais demandée à ce saint, mais le secours tardait à venir. Alors, je l'ai cité devant le cadi Ayad pour qu'il le condamnât. C'est ce qu'il a fait. Hier, ma petite fille m'est revenue, ramenée par quelqu'un dont je n'ai aucune connaissance. Je viens remercier et glorifier le cheikh de ce qu'il a fait pour moi. »

1 et 3. Deux des saints patrons de Marrakech, sba'tou risal.
2. Cadi de Marrakech et auteur des Nouazil (v. *Nazhet*, p. 50).
4. De la maison de commandement.

Le conteur dit : « J'ai entendu dire par certains de leurs notables que si le secours tarde à venir de Sidi Bel Abbes, on le cite devant le cadi Ayad, et il vient rapidement. C'est une des merveilles. »

De ses faouaid, beaucoup ont tiré profit comme Ben Saïd le Mrghiti et autres.

Il est mort en 1071.

Abou Athman Saïd ben Abdallah ben Ali ben Hamza le Semlali. Élève d'Abouzid Abderrahman ben Ali le Jazouli el Hamdi, dont on compte les miracles suivants : l'homme condamné par lui, qui voulait le tuer et qui en fut empêché par une nuée qui l'enveloppa. Et le cheikh Mohamed ben Yousef le Trghi, hébergé chez lui en allant en pèlerinage à Sidi Ahmed ou Moussa, et mangeant de l'orge sans dommage, contre son habitude, et qui publiait cela en chaire.

Saïd ben Amza est mort en 1003.

Abouzid Abderrahman ben Mohamed le Tlemsani dit bel Ouaqad, mentionné dans la biographie de son père. Imam, savant, n'ayant pas son pareil dans la modestie (dans le repliement des ailes) et dans la douceur. Il fut nommé à la place de son père où il devint le pivot de l'enseignement dans la ville de Taroudant.

Élève de son père, d'Ahmed Baba le Soudanais, de Saïd el Houzali.

Parmi ses chioukhs également Imam ed Din el Khalili, qui vint d'Orient vers le Gouvernement d'El Mansour. Le Khalili a fait de grands veyages, a rencontré les chioukhs du Hadjaz, d'Égypte, de Syrie. Il habita Constantinople un temps, et de là vint à Marrakech.

Il est mort en rentrant de Taroudant à Marrakech, tué en route en 999.

Il y eut entre lui et l'imam Abouzid le Tamanarti, dans une école coranique, une contestation dans laquelle il eut raison du Tamanarti. Or, à ce sujet, Abouzid « s'est levé

et s'est assis, lançant éclairs et tonnerre[1] ». Il ne lui suffisait pas de donner tort à son adversaire, mais il est sorti des bornes jusqu'à l'insulter, comme il est dit dans les Fouaid.

Que Dieu pardonne à tous par sa bonté.

Il est affirmé dans les hadits que les paroles (de querelle) des pairs entre eux ne portent pas dommage.

Notre cheikh eut aussi une contestation avec Abou Mehdi le Sktani au sujet d'une terre de Taroudant et de son appropriation légitime ou non, ainsi qu'on le voit dans les « Questions » du dit Abou Mehdi.

Il est mort en 1057.

1. A fait beaucoup de tapage.

7391-33. — Tours, imprimerie Arrault et Cie.

# ARCHIVES MAROCAINES

*Publication de la Direction des Affaires indigènes*

(SECTION SOCIOLOGIQUE)

Tome VII. In-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 100 fr.

Tétouan, 2° partie. Historique, par A. Joly. — La géographie économique du Maroc, par M. Besnier. — Rabat, par L. Mercier. — L'administration marocaine à Rabat, par L. Mercier. — Deux contes marocains en dialecte de Tanger, par L.-R. Blanc. — Le Dhaher des Cibâra, par L. Coufourier. — L'alchimie à Fès, par G. Salmon. — G. Salmon, chef de mission, par A. L. C.

Tome VIII. In-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 100 fr.

Sur quelques noms de plantes en arabe et en berbère, par G. Salmon. — Les mosquées et la vie religieuse à Rabat, par L. Mercier. — L'industrie à Tétouan, par A. Joly. — Chronique de la vie de Moulay El-Hassan, par L. Coufourier. — Un récit marocain du bombardement de Salé par le contre-amiral Dubourdieu, en 1852, par L. Coufourier. — Tétouan (*suite*), par A. Joly.

Tomes IX et X. In-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . *Épuisé.*

*Kitâb Elistiqsâ li-Akhbâri Doual Elmâgrib elaqsâ.* Le Livre de la recherche approfondie des événements des dynasties de l'extrême Magrib. Œuvre du très docte savant, de l'unique des temps, le seu du siècle, l'océan de science, le chroniqueur, le cheïkh Ahmed ben Khâlèd Ennâsiri Esslâoui, 4° partie. Chronique de la dynastie Alaouie du Maroc (1631 à 1894), traduite par Eugène Fumey, premier drogman de la Légation de France au Maroc.

Tome XI. In-8, en 3 fascicules. . . . . . . . . . . . . . . . 100 fr.

1. Les Musulmans d'Algérie au Maroc, par Ed. Michaux-Bellaire. — Une fetoua de Cheikh Sidia, par le même.
2. L'organisation des finances au Maroc, par le même. — Description de Fès, par le même.
3. Internement au Maroc de Si Sliman ben Kaddour et des Oulad Sidi Cheikh R'araba de sa famille en 1876, par le même. — L'industrie à Tétouan (*suite*), par A. Joly. — Traduction de la fetoua du Faqih Sidi Ali Et-Tsouli (*suite*), par Ed. Michaux-Bellaire. — Khorâfa d'Ali Ch-Châtar, par L.-R. Blanc. — Traduction d'une note sur l'alchimie, par Ed. Michaux-Bellaire.

Tomes XII et XIII. 2 volumes in-8. Chacun. XII *Épuisé*, XIII. . 100 fr.

La pierre de touche des Fétwas de Ahmad Al-Wanscharisî. Choix de consultations juridiques des Faqîh du Maghreb, traduites ou analysées par Emile Amar.
I. — Statut personnel : la pureté. — La prière. — Les funérailles. — La zakât (aumône légale) — Jeûne et retraite spirituelle. — Pèlerinage. — Egorgement rituel. — Des serments et des vœux. — La guerre sainte. — Tributaires. — Meurtres, coups et blessures. — Crimes et délits. — Hérésies et blasphèmes. — Innovations blamables (bida). — Le mariage. — La dissolution du mariage.
II. — Statut réel : Les monnaies. — Des ventes. — Le nantissement. — La transaction.

Tome XIV. In-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . *Épuisé.*

Hébræo-Phéniciens et Judéo-Berbères. Introduction à l'histoire des Juifs et du Judaïsme en Afrique, par Nahum Slousch.

Tome XV. In-8, en 2 fascicules. . . . . . . . . . . . . . . 100 fr.

Description d'une collection de manuscrits musulmans, par M. Blochet. — *Touhfat al-Qouddât bi bad Masa'il ar-Rouât* (Recueil des questions relatives aux bergers et décisions prises sur ces questions par un grand nombre de jurisconsultes), par le Faqih Al-Malouy. Texte arabe et traduction par Michaux-Bellaire, Martin et Paquignon.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
**5 et 7, quai Malaquais, PARIS-VI°**

# ARCHIVES MAROCAINES

*Publication de la Direction des Affaires indigènes*

(SECTION SOCIOLOGIQUE)

Tome XVI. In-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 100 fr.
*Al-Fâkhri*. Histoire des dynasties musulmanes, depuis la mort de Mahomet jusqu'à la chute du Khalifat abbâside de Baghdâdz (11-656 de l'Hégire = 632-1258 de J.-C.), par Ibn at-Tiqtaqâ. Traduit de l'arabe et annoté par Emile Amar.

Tome XVII. In-8 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 100 fr.
Quelques tribus de montagnes de la région du Habt, par E. Michaux-Bellaire.

Tome XVIII. In-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 100 fr.
Le Raïs El-Khadir Ghrîlan, par M. A. Péretié. — L'industrie à Tétouan, par M. A. Joly (*suite et fin*). — Les Medrasas de Fès, par M. A. Péretié. — Recherches archéologiques au Maroc, par MM. S. Biarnay et Péretié.

Tome XIX. In-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 100 fr.
La *Daouhat an-Nâchir*, sur les vertus éminentes des chaikhs du Maghrib au dixième siècle, par Ibn 'Askar, traduite par A. Graulle.

Tome XX. In-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 100 fr.
*Le Gharb*, par E. Michaux-Bellaire.

Tome XXI. In-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 100 fr.
*Nachr al Malhâni* de Mouhammad-al-Qâdiri, traduite par A. Graulle et P. Maillard.

Tomes XXII, XXIII, 2 volumes in-8 . . . . . . . . . . . . 200 fr.
Les *Habous de Tanger*. Registre officiel d'Actes et de Documents. I. Texte arabe. — II. Analyses et Extraits, par Ed. Michaux-Bellaire.

Tome XXIV. *Nachr al-Mathâni* de Mohammad Al-Qâdirî. II De l'an 1051 (J.-C. 1641) à l'an 1100 (J.-C. 1688). — Traduction de Ed. Michaux-Bellaire. — In-8, 1917 . . . . . . . . . . . . . . . . . . 100 fr.

Tome XXV. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . *Épuisé.*

Tome XXVI. EL MAQṢAD. *Vie des Saints du Rif*, publiée par G. COLIN, 1927, in-8°, 256 p. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 30 fr.

Tome XXVII. *Conférences* faites au cours préparatoire des affaires indigènes, par E. MICHAUX-BELLAIRE. 1927, in-8°, IV-338 p. 40 fr.

Tome XXVIII. — Un document sur la politique de Moulay Isma'il dans l'Atlas, par le Lᵗ REYNIERS. — Le sultan Moulay Isma'il et les Berbères Sanhaja du Maroc Central, par le Lᵗ DE LA CHAPELLE, 1931, in-8°, 66 p. (*Ed. Champion*) . . . . . . . . . . . . . . . . . . 20 fr.

Tome XXX. Naçiri Es-Slaoui (Ahmed ben Khaled du Maroc), *tome Iᵉʳ*, traduction de A. Graule, VIII-302 p. gr. in-8, 1923. (*Ed. Geuthner*). 60 fr.

Tome XXXI. Naçiri Es-Slaoui (Ahmed ben Khaled). *Kitâb el Istiqça* li akhbar doual el-Maghrib el-Aqça (Histoire du Maroc). *Tome II* : les Idrisides, traduction de A. Graule. — Les Almoravides, traduction de G.-S. Colin, pp. gr. in-8, 1924 (*Ed. Geuthner*). . . . . . . 60 fr.

Tome XXXII. *Kitob el Istiqça*. Li Akhbar Doual El Maghrib el Aqça : Histoire du Maroc, par AHMED BEN KHALED en Naceries. Sloui. Tome III. Les Almohades. Traduction de ISMAEL HAMET. 1927, in-8°, 288 p. (*Ed. Champion*). . . . . . . . . . . . . . . . . 40 fr.

7391-33. — Tours, imprimerie ARRAULT et Cⁱᵉ.

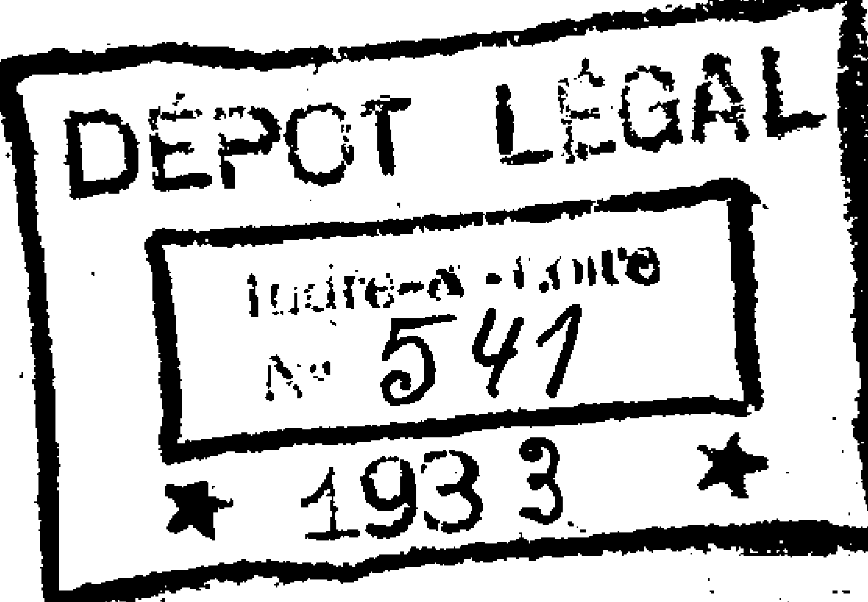
RÉSIDENCE GÉNÉRALE DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE AU MAROC

# ARCHIVES MAROCAINES

DOCUMENTS ET RENSEIGNEMENTS
DE LA DIRECTION DES AFFAIRES INDIGÈNES
(SECTION SOCIOLOGIQUE)



VOLUME XXIX




*Notes sur l'histoire du Sous au XVIe siècle.*
I. *Sidi Ahmed ou Moussa.*
II. *Carnet d'un lieutenant d'El Mansour.*

Par le Lieutenant-Colonel Justinard.

PARIS
HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1933

# ARCHIVES MAROCAINES

*Publication de la Direction des Affaires indigènes*

(SECTION SOCIOLOGIQUE)

Les tomes I à XXIV ont été publiés par les éditions Ernest Leroux.
Les tomes XXX et XXXI, par la librairie Paul Geuthner.
Les tomes XXVI, XXVII, XXVIII, XXXII, par la librairie H. Champion.

Tome I. In-8, en 3 fascicules. . . . . . . . . . . . . . . *Épuisé.*
G. Salmon. L'administration marocaine à Tanger. — Le commerce indigène à Tanger. — La Qaçba de Tanger. — Les institutions berbères. — Superstitions populaires dans la région de Tanger. — Les mariages musulmans à Tanger. — Les dolmens d'El-Mriés. — Michaux-Bellaire. Les impôts marocains. — Besnier. Géographie ancienne du Maroc. — Recueil des inscriptions antiques du Maroc. — G. Salmon. Les Chorfa Idrisides de Fès, etc.

Tome II. In-8, en 3 fascicules. . . . . . . . . . . . . . . 100 fr.
G. Salmon. Essai sur l'histoire politique du Nord marocain. — Confréries et Zaouyas de Tanger. — Marabouts. — Propriété foncière dans le R'arb. — Michaux-Bellaire et Salmon. El-Qçar El-Kebir. Une ville de province au Maroc septentrional (avec une carte et 7 planches). — N. Slousch. La colonie des Maghrabims en Palestine. — G. Salmon. L'opuscule de Chaikh Zemmoury sur les Chorfa et les tribus du Maroc. — A. Joly. L'Ouerd des Ouled Sidi Bounou.

Tome III. In-8, en 3 fascicules . . . . . . . . . . . . . . 100 fr.
L'art musulman (Bibliographie), par Ronflard, Bouvat et Rioche. — G. Salmon. Les Chorfa Filala et Djilala de Fès. — Ibn Rahmoûn. — A. Joly. Le siège de Tétouan par les tribus des Djebala (1903-1904). — Salmon. Contribution à l'étude du droit coutumier du Nord marocain. — De l'association agricole.

Tome IV. In-8 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 100 fr.
Les tribus arabes de la vallée du Lekoûs, par Michaux-Bellaire et Salmon. — Tétouan, par A. Joly, Xicluna et L. Mercier (6 planches et 52 illustrations). — Étude sur l'histoire des Juifs au Maroc, par N. Slousch. — Notes et renseignements, par L. Mercier, G. Salmon, L. Bouvat.

Tome V. In-8, en 3 fascicules. . . . . . . . . . . . . . . *Épuisé.*
1. Michaux-Bellaire et Salmon. Les tribus arabes de la vallée du Lekkoûs (*suite*). — G. Salmon. Catalogue des manuscrits d'une Bibliothèque privée de Tanger. — L. Mercier. Notes sur Rabat et Chella. — L. Bouvat. Extraits de la presse musulmane.
2. Tétouan, 2^e partie. Historique, par A. Joly, Xicluna et L. Mercier. — Rezzoûk. Notes sur l'organisation politique et administrative du Rif. — René-Leclerc. Les Salines de Tanger. — L. Bouvat. Extraits de la presse musulmane.
3. Tétouan, 2^e partie. Historique, par A. Joly, Xicluna, L. Mercier. — Michaux-Bellaire. La science des Rouâyâ. — Une histoire de rapt.

Tome VI. In-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . *Épuisé.*
Étude sur l'histoire des Juifs au Maroc, par N. Slousch (*suite*). — Les tribus arabes de la vallée du Lekkoûs, par Michaux-Bellaire et Salmon (*suite*). — L.-R. Blanc. El-Ma'âni conte, en dialecte marocain. — L. Mercier. Influence du berbère et de l'espagnol sur le dialecte marocain. — La mentalité religieuse dans la région de Rabat et de Salé. — Coufourier. Description géographique du Maroc d'Az-Zyany (traduction). — Salmon. Liste des villes marocaines.

Tome VI. In-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . *Épuisé*.

Étude sur l'histoire des Juifs au Maroc, par N. Slousch (*suite*). — Les tribus arabes de la vallée du Lekkoûs, par Michaux-Bellaire et Salmon (*suite*). — L.-R. Blanc. El-Ma'âni conte, en dialecte marocain. — L. Mercier. Influence du berbère et de l'espagnol sur le dialecte marocain. — La mentalité religieuse dans la région de Rabat et de Salé. — Coufourier. Description géographique du Maroc d'Az-Zyany (traduction). — Salmon. Liste des villes marocaines.

Tome VII. In-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 100 fr.

Tétouan, 2e partie. Historique, par A. Joly. — La géographie économique du Maroc, par M. Besnier. — Rabat, par L. Mercier. — L'administration marocaine à Rabat, par L. Mercier. — Deux contes marocains en dialecte de Tanger, par L.-R. Blanc. — Le Dhaher des Cibâra, par L. Coufourier. — L'alchimie à Fès, par G. Salmon. — G. Salmon, chef de mission, par A. L. C.

Tome VIII. In-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 100 fr.

Sur quelques noms de plantes en arabe et en berbère, par G. Salmon. — Les mosquées et la vie religieuse à Rabat, par L. Mercier. — L'industrie à Tétouan, par A. Joly. — Chronique de la vie de Moulây El-Hassan, par L. Coufourier. — Un récit marocain du bombardement de Salé par le contre-amiral Dubourdieu, en 1852, par L. Coufourier. — Tétouan (*suite*), par A. Joly.

Tomes IX et X. In-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . *Épuisé*.

*Kitâb Elistiqsâ li-Akhbâri Doual Elmâgrib elaqsâ*. Le Livre de la recherche approfondie des événements des dynasties de l'extrême Magrib. Œuvre du très docte savant, de l'unique des temps, le seul du siècle, l'océan de science, le chroniqueur, le cheikh Ahmed ben Khâled Ennâsiri Esslâoui, 4e partie. Chronique de la dynastie Alaouie du Maroc (1631 à 1894), traduite par Eugène Fumey, premier drogman de la Légation de France au Maroc.

Tome XI. In-8, en 3 fascicules. . . . . . . . . . . . . . . . . . 100 fr.

1. Les Musulmans d'Algérie au Maroc, par Ed. Michaux-Bellaire. — Une fetoua de Cheikh Sidia, par le même.
2. L'organisation des finances au Maroc, par le même. — Description de Fès, par le même.
3. Internement au Maroc de Si Sliman ben Kaddour et des Oulad Sidi Cheikh R'araba de sa famille en 1876, par le même. — L'industrie à Tétouan (*suite*), par A. Joly. — Traduction de la fetoua du Faqih Sidi Ali Et-Tsouli (*suite*), par Ed. Michaux-Bellaire. — Khorâfa d'Ali Ch-Châter, par L.-R. Blanc. — Traduction d'une note sur l'alchimie, par Ed. Michaux-Bellaire.

Tomes XII et XIII. 2 volumes in-8. Chacun. XII *Épuisé*, XIII. . 100 fr.

La pierre de touche des Fetwas de Ahmad Al-Wanscharisi. Choix de consultations juridiques des Faqih du Maghreb, traduites ou analysées par Emile Amar.
I. — Statut personnel : la pureté. — La prière. — Les funérailles. — La zakât (aumône légale). — Jeûne et retraite spirituelle. — Pèlerinage. — Egorgement rituel. — Des serments et des vœux. — La guerre sainte. — Tributaires. — Meurtres, coups et blessures. — Crimes et délits. — Hérésies et blasphèmes. — Innovations blâmables (bida). — Le mariage. — La dissolution du mariage.
II. — Statut réel : Les monnaies. — Des ventes. — Le nantissement. — La transaction.

# ARCHIVES MAROCAINES

*Publication de la Direction des Affaires indigènes*

(SECTION SOCIOLOGIQUE)

---

**Les tomes I à XXXIII ont été publiés par les éditions Ernest Leroux. Les tomes XXX et XXXI, par la librairie Paul Geuthner.**

**Tome I. In-8, en 3 fascicules. . . . . . . . . . . . . . . *Épuisé***

**G. Salmon. L'administration marocaine à Tanger. — Le commerce indigène à Tanger. — La Qaçba de Tanger. — Les institutions berbères. — Superstitions populaires dans la région de Tanger. — Les mariages musulmans à Tanger. — Les dolmens d'El-Mriès. — Michaux-Bellaire. Les impôts marocains. — Besnier. Géographie ancienne du Maroc. — Recueil des inscriptions antiques du Maroc. — G. Salmon. Les Chorfa Idrisides de Fès, etc.**

**Tome II. In-8, en 3 fascicules. . . . . . . . . . . . . . . 100 fr.**

**G. Salmon. Essai sur l'histoire politique du Nord marocain. — Confréries et Zaouyas de Tanger. — Marabouts. — Propriété foncière dans le R'arb. — Michaux-Bellaire et Salmon. El-Qçar El-Kebir. Une ville de province au Maroc septentrional (avec une carte et 7 planches). — N. Slousch. La colonie des Maghrabims en Palestine. — G. Salmon. L'opuscule de Chaikh Zemmoury sur les Chorfa et les tribus du Maroc. — A. Joly. L'Ouerd des Ouled Sidi Bounou.**

**Tome III. In-8, en 3 fascicules. . . . . . . . . . . . . . . 100 fr.**

**L'art musulman (Bibliographie), par Ronflard, Bouvat et Rioche. — G. Salmon. Les Chorfa Filala et Djilala de Fès. — Ibn Rahmoun. — A. Joly. Le siège de Tétouan par les tribus des Djebala (1903-1901). — Salmon. Contribution à l'étude du droit coutumier du Nord marocain. — De l'association agricole.**

**Tome IV. In-8 . . . . . . . . . . . . . . . 100 fr.**

**Les tribus arabes de la vallée du Lekkoûs, par Michaux-Bellaire et Salmon. — Tétouan, par A. Joly. Xicluna et L. Mercier (6 planches et 52 illustrations). — Étude sur l'histoire des Juifs au Maroc, par N. Slousch. — Notes et renseignements, par L. Mercier, G. Salmon, L. Bouvat.**

**Tome V. In-8, en 3 fascicules. . . . . . . . . . . . . . . *Épuisé.***

**1. Michaux-Bellaire et Salmon. Les tribus arabes de la vallée du Lekkoûs (*suite*). — G. Salmon. Catalogue des manuscrits d'une Bibliothèque privée de Tanger. — L. Mercier. Notes sur Rabat et Chella. — L. Bouvat. Extraits de la presse musulmane.**
**2. Tétouan, 2e partie. Historique, par A. Joly, Xicluna et L. Mercier. — Rezzoûk. Notes sur l'organisation politique et administrative du Rif. — René-Leclerc. Les Salines de Tanger. — L. Bouvat. Extraits de la presse musulmane.**
**3. Tétouan, 2e partie. Historique, par A. Joly, Xicluna, L. Mercier. — Michaux-Bellaire. La science des Rouâyâ. — Une histoire de rapt.**

---

**6804-'0. — Tours, imprimerie ARRAULT et Cie.**